ANTONIA

A M. EDOUARD RODRIGUES.

A vous qui adoptez les orphelins, et qui faites le bien tout simplement, à deux mains et à livre ouvert, comme vous lisez Mozart et Beethoven.

GEORGE SAND.

PREMIÈRE PARTIE.

C'était au mois d'avril 1785, et c'était à Paris, où, cette année-là, le printemps était un vrai printemps. Le jardin était en fête, les gazons s'émaillaient de marguerites, les oiseaux chantaient, et les lilas poussaient si dru et si près de la fenêtre de Julien que leurs thyrses fleuris entraient jusque chez lui et semaient de leurs petites croix violettes le pavage à grands carreaux blancs de son atelier.

Julien Thierry était peintre de fleurs, comme son père André Thierry, très renommé sous Louis XV dans l'art de décorer les dessus de porte, les panneaux de salle à manger et les plafonds de boudoir. Ces ornementations galantes constituaient, sous ses mains habiles, de véritables objets d'art sérieux, si bien que l'artisan était devenu artiste, fort prisé des gens de goût, grassement payé et fort considéré dans le monde. Julien, son élève, avait restreint son genre à la peinture sur toile. La mode de son temps excluait les folles et charmantes décorations du style Pompadour. Le style Louis XVI, plus sévère, ne semait plus les fleurs sur les plafonds et les murailles, il les encadrait. Julien faisait donc des cadres de fleurs et de fruits dans le genre de Mignon, des coquilles de nacre, des papillons dia-

prés, des lézards verts et des gouttes de rosée. Il avait beaucoup de talent, il était beau, il avait vingt-quatre ans, et son père ne lui avait laissé que des dettes.

La veuve d'André Thierry était là, dans cet atelier où Julien travaillait et où les grappes de lilas s'effeuillaient sous les caresses d'une brise tiède. C'était une femme de soixante ans, bien conservée, les yeux encore beaux, les cheveux presque noirs, les mains effilées. Petite, mince, blanche, pauvrement mise, mais avec une propreté recherchée, Mme Thierry tricotait des mitaines, et de temps en temps levait les yeux pour contempler son fils absorbé dans l'étude d'une rose.

— Julien, lui dit-elle, pourquoi donc est-ce que tu ne chantes plus en travaillant? Tu déciderais peut-être le rossignol à nous faire entendre sa voix.

— Écoute, mère, le voilà qui s'y met, répondit Julien. Il n'a besoin de personne pour lui donner le ton.

En effet, le rossignol faisait entendre pour la première fois de l'année ses belles notes pures et retentissantes.

— Ah! le voilà donc arrivé! reprit Mme Thierry. Voilà un an de passé!... Est-ce que tu le vois, Julien? ajouta-t-elle pendant que le jeune homme, interrompant son travail, interrogeait de l'œil les bosquets massés devant la fenêtre.

— J'ai cru le voir, répondit-il en soupirant, mais je me suis trompé.

Et il revint à son chevalet. Sa mère le regardait plus attentivement, mais elle n'osa l'interroger.

— C'est égal, reprit-elle au bout de quelques instans, tu as la voix belle aussi, toi, et j'aimais à t'entendre rappeler les jolies chansons que ton pauvre père disait si bien... l'année dernière encore, à pareille époque!

— Oui, répondit Julien, tu veux que je les chante, et puis tu pleures! Non, je ne veux plus chanter!

— Je ne pleurerai pas, je te le promets! Dis-m'en une gaie, je rirai... comme s'il était là!

— Non! ne me demande pas de chanter. Ça me fait mal aussi à moi! Plus tard, plus tard! ça reviendra tout doucement. Ne forçons pas notre chagrin!

— Julien, il ne faut plus parler de chagrin, dit la mère avec un accent de volonté attendrie, mais vraiment forte. J'ai été un peu faible au commencement, tu me le pardonnes bien? Perdre en un jour trente ans de bonheur! Mais j'aurais dû me dire que tu perdais plus que moi, puisque tu me restes, tandis que je ne suis bonne à rien qu'à t'aimer...

— Et que me faut-il de plus? dit Julien en se mettant à genoux

devant sa mère. Tu m'aimes comme personne ne m'aimera jamais, je le sais! et ne dis pas que tu as été faible. Tu m'as caché au moins la moitié de ta peine, je l'ai vu, je l'ai compris. Je t'en ai tenu compte, va, et je t'en remercie, ma pauvre mère! Tu m'as soutenu, j'en avais grand besoin, car je souffrais pour toi au moins autant que pour mon propre compte, et en te voyant pleine de courage j'ai toujours tenu pour certain que Dieu ferait un miracle pour me conserver ta santé et ta vie, en dépit de la plus cruelle des épreuves. Il nous devait cela et il l'a fait. A présent, mère, tu ne te sens plus faiblir, n'est-ce pas?

— A présent, je suis bien, mon enfant, en vérité! Tu as raison de croire que Dieu soutient ceux qui ne s'abandonnent pas et qu'il envoie la force à qui la lui demande de tout son cœur. Ne me crois pas malheureuse; j'ai bien pleuré, le moyen de faire autrement! il était si aimable, si bon pour nous! et il avait l'air d'être si heureux! Il pouvait vivre longtemps encore,... Dieu n'a pas voulu. Moi, j'ai eu une si belle vie que je n'avais vraiment pas le droit d'en exiger davantage. Et vois ce que la bonté divine me laisse! le meilleur et le plus adoré des fils! Et je me plaindrais! et je demanderais la mort! Non, non! je le rejoindrai à mon heure, ton bon père, et il me dira alors : Tu as bien fait de durer le plus longtemps que tu as pu là-bas et de ne pas quitter trop tôt notre enfant bien-aimé.

— Tu vois donc bien, dit Julien en embrassant sa mère, que nous ne sommes plus malheureux et que je n'ai pas besoin de chanter pour nous distraire. Nous pouvons penser à *lui* sans amertume et penser l'un à l'autre sans égoïsme.

Ils se tinrent embrassés un instant et reprirent chacun son occupation.

Ceci se passait rue de Babylone, dans un pavillon déjà ancien, car il datait du règne de Louis XIII, et se trouvait isolé au bout de la rue dont la plus moderne construction — et en même temps la plus voisine dudit pavillon — était la maison, aujourd'hui démolie, qu'on appelait alors l'hôtel d'Estrelle.

Pendant que Julien et sa mère causaient de la manière que nous venons de rapporter, deux personnes causaient aussi dans un joli petit salon dudit hôtel d'Estrelle, salon intime et frais, décoré dans le dernier goût du règne de Louis XVI, un joli grec bâtard, un peu froid de lignes, mais harmonieux et rehaussé de dorures sur fond blanc de perle. La comtesse d'Estrelle était simplement habillée de taffetas gris de lin demi-deuil, et son amie la baronne d'Ancourt était en petite toilette de visite du matin, c'est-à-dire en grand étalage de mousselines, de rubans et de dentelles.

— Mon cœur, disait-elle à la comtesse, je ne vous comprends pas du tout. Vous avez vingt ans, vous voilà belle comme les amours, et

vous vous obstinez à vivre en petite bourgeoise dans une solitude! Vous en avez fini avec le deuil, et tout le monde sait que vous n'avez point eu lieu de regretter votre mari, le moins regrettable des hommes. Il vous a laissé de la fortune, c'est la seule chose sensée qu'il ait faite en sa vie...

— Et voilà, chère baronne, où vous vous trompez complétement. Le comte ne m'a laissé qu'une fortune grevée de dettes; on m'a dit que je pourrais, avec quelques sacrifices et quelques privations, me libérer en peu d'années. J'ai donc accepté la succession sans y regarder de bien près, et voilà qu'aujourd'hui, après deux ans d'incertitudes et d'explications auxquelles je ne comprenais absolument rien, mon nouveau procureur, qui est un fort honnête homme, m'assure qu'on m'a trompée et que je suis plus pauvre que riche. C'est à ce point, ma chère, que j'étais ce matin en consultation avec lui pour décider si je pouvais garder, oui ou non, l'hôtel d'Estrelle.

— En vérité! Vendre votre hôtel! mais c'est impossible, ma chère! Ce serait une honte pour la mémoire de votre mari. Sa famille n'y consentira jamais.

— Sa famille dit qu'elle n'y consent pas, mais elle dit aussi qu'elle ne m'aidera en rien. Que veut-elle et que voulez-vous que je fasse?

— C'est une indigne famille! s'écria la baronne; mais rien ne devrait m'étonner de la part du vieux marquis et de sa bigote de femme!

En ce moment, on annonça à la comtesse la visite de M. Marcel Thierry.

— Faites entrer, répondit-elle. Et, s'adressant à la baronne, elle ajouta : — C'est précisément la personne dont je vous parlais, c'est mon procureur.

— En ce cas, je vous quitte.

— Ce n'est pas nécessaire. Il n'a qu'un mot à me dire, et puisque vous connaissez ma position...

— Et je m'y intéresse. Je reste.

Le procureur entra.

C'était un homme de quarante ans, plus chauve que son âge ne le comportait, mais d'une bonne figure enjouée et sincère, quoique remarquablement fine et même railleuse. On voyait que l'expérience des hommes aux prises avec leurs intérêts l'avait rendu positif, sceptique peut-être, mais qu'elle n'avait pas éteint en lui un idéal de droiture et de candeur qu'il savait d'autant mieux apprécier et reconnaître.

— Eh bien! monsieur Thierry, lui dit la comtesse en lui montrant un siége, y a-t-il du nouveau depuis ce matin que vous prenez la peine de revenir?

— Oui, madame. répondit le procureur, il y a du nouveau. M. le marquis d'Estrelle m'a envoyé son homme d'affaires avec une offre que j'ai acceptée pour vous, sauf votre agrément, que je viens prendre. Il s'agit de vous venir en aide par l'abandon de quelques menues propriétés dont le chiffre total ne couvre certainement pas les dettes qui vous incombent, mais allége pour un moment vos ennuis et retarde la vente de votre hôtel en vous permettant de donner un à-compte aux créanciers.

— Un *à-compte!* Voilà tout? s'écria la baronne d'Ancourt indignée. Voilà tout ce que la famille d'Estrelle peut faire pour la veuve d'un prodigue? Mais c'est une infamie, monsieur le procureur!

— C'est tout au moins une petitesse, répondit Marcel Thierry; j'ai perdu mes frais d'éloquence, et les choses en sont là. Madame la comtesse, n'ayant pas de fortune qui lui soit propre, est forcée, pour conserver un douaire assez médiocre, de subir les conditions d'une famille sans égards et sans générosité.

— Dites sans cœur et sans honneur! reprit la baronne en déclamant.

— Ne dites rien du tout, reprit enfin la comtesse, qui avait tout écouté avec résignation. Cette famille est ce qu'elle est; il ne m'appartient pas de la juger, moi qui porte son nom. Je suis à tous autres égards une étrangère pour elle, et j'aurais ici mauvaise grâce à me plaindre, car il n'y a que moi de coupable.

— Coupable! dit la baronne en reculant de surprise avec son fauteuil à roulettes.

— Coupable! répéta le procureur avec un sourire d'incrédulité.

— Oui, reprit Mme d'Estrelle. J'ai fait une grande faute dans ma vie. J'ai consenti à ce mariage, contre lequel mon cœur et mon instinct se révoltaient. J'ai été lâche! J'étais une enfant, on me donnait à choisir entre le couvent et un mari désagréable; j'ai eu peur de la claustration éternelle, et j'ai accepté l'éternelle humiliation d'un mariage mal assorti. J'ai fait comme tant d'autres, j'ai cru que la richesse remplaçait le bonheur. Le bonheur! je ne savais pas, je n'ai même jamais su ce que c'était. On m'a dit que c'était, avant tout, de rouler carrosse, de porter des diamans et d'avoir loge à l'Opéra. On m'a étourdie, grisée, endormie avec des présens... Il ne faut pas dire qu'on m'a forcé la main, ce ne serait pas vrai. Il y avait bien derrière moi, en cas de refus, des grilles, des guichets, des verrous, la prison à perpétuité du cloître; mais il n'y avait ni hache ni bourreau, et je pouvais dire *non*, si j'avais eu du courage. Nous n'en avons pas, ma chère baronne, avouons-le; nous autres femmes, nous ne savons pas donner franchement notre démission et cacher nos printemps sous le voile d'étamine, ce qui serait pourtant plus fier, plus franc et peut-être plus doux que de nous laisser tomber

dans les bras du premier étranger qu'on nous présente. Voilà donc ma lâcheté, mon aveuglement, ma sottise, ma vanité, mon oubli de moi-même, ma faute en un mot! J'espère n'en commettre jamais d'autre, mais je ne peux pas oublier que je suis punie par où j'ai péché. J'ai laissé l'ambition frivole disposer de ma vie, et aujourd'hui je vois qu'on m'avait trompée, que je ne suis pas riche, que je dois vendre diamans et chevaux, et que je risque même de n'avoir bientôt plus sur ma tête le toit d'une maison qui porte mes armoiries. C'est bien fait, je le sens, je le reconnais; je me repens, mais je ne veux pas qu'on me plaigne, et j'accepterai sans discussion l'aumône que les parens de mon mari voudront bien me faire pour sauver son honneur.

Un silence d'étonnement et d'émotion succéda à cette déclaration de Julie d'Estrelle. Elle avait parlé avec un accent de douleur mal contenue, comme une personne lasse de discuter des intérêts matériels, qui cède au besoin de résumer sa vie morale et de trouver la formule philosophique de sa situation. La fière Amélie d'Ancourt fut plus scandalisée qu'attendrie d'un aveu qui condamnait ses propres idées et les habitudes de sa caste; de plus elle trouva cet épanchement de son amie un peu risqué en présence d'un petit robin.

Quant au robin, il fut franchement attendri; mais il n'en fit rien paraître, habitué qu'il était à voir les explosions du sentiment intime dominer les convenances, même chez les gens les plus haut placés. — C'est une touchante et sincère créature que ma belle cliente, se dit-il en lui-même; elle a raison de s'accuser; il n'y a pas de loi humaine qui puisse faire sortir un *oui* de la bouche résolue à dire *non*. Elle a péché comme les autres, par convoitise des joujoux qui brillent; mais elle l'avoue tristement, et en cela elle vaut mieux que la plupart de ses pareilles. Ce n'est pas à moi de la consoler; je me bornerai à la sauver, si je peux.

— Madame, dit-il après avoir tourné ces réflexions dans sa tête, vous pouvez augurer mieux, pour vos intérêts, de l'avenir que du passé. Le présent vous montre que M. le marquis se décidera difficilement à vous libérer, mais qu'il ne se décidera pas du tout à vous abandonner. Le mince appoint qu'il vous offre n'est pas le dernier, on me l'a fait entendre, et j'en suis certain. Laissez passer quelques mois, laissez les créanciers de son fils vous faire des menaces, et vous le verrez mettre encore la main dans sa poche pour empêcher la vente de l'hôtel. Oubliez ces tracasseries, ne songez point à déménager, fiez-vous au temps et aux circonstances.

— Fort bien, monsieur, dit la baronne, à qui il tardait de donner son avis et de montrer l'orgueil de sa qualité. Vous donnez là un conseil fort sage; mais, à la place de Mme la comtesse, je ne le suivrais pas. Je refuserais net ces petites charités mesquines!... Oui,

certes, je rougirais de les accepter! Je m'en irais fièrement vivre dans un couvent, ou, encore mieux, chez une de mes amies, chez la baronne d'Ancourt par exemple, et je dirais au marquis et à la marquise : Débrouillez-vous, je laisse vendre. Je n'ai pas fait de dettes, moi, et je ne me soucie pas de celles de monsieur votre fils. Payez-les avec les lambeaux de fortune qu'il m'a laissés, et nous verrons bien si vous supporterez en public le spectacle de mon dénûment. — Oui, ma chère Julie, voilà ce que je ferais, et je vous réponds que le marquis, que son second mariage a fort enrichi, reculerait devant la vilenie de ces pourparlers.

— Madame la comtesse d'Estrelle se range-t-elle à cet avis, dit le procureur, et dois-je casser les vitres?

— Non, répondit la comtesse. Dites-moi en deux mots en quoi consiste la contribution de mon beau-père, et, quoi que ce soit, j'accepte.

— La chose consiste, reprit Marcel Thierry, en une petite ferme du Beauvoisis, d'environ vingt mille livres, et en un pavillon fort ancien, mais non délabré, *sis* en votre rue, et formant l'extrémité du jardin de votre hôtel.

— Ah! ce vieux pavillon du temps de Richelieu? dit la comtesse avec indifférence.

— Une bicoque? dit la baronne. Cela n'est bon qu'à jeter par terre!

— Possible, reprit Marcel; mais le terrain a quelque valeur, et comme voici la rue qui se bâtit, on pourrait vous acheter l'emplacement.

— Et je laisserais s'élever si près de ma maison, dit Julie, une maison ayant vue sur mon jardin et presque sur mes appartemens?

— Non, vous exigeriez qu'elle vous tournât le dos, et qu'elle prît *ses airs* sur la rue ou sur le jardin de mon oncle.

— Qui, votre oncle? demanda la baronne avec un indéfinissable accent de dédain.

— M. Marcel Thierry est, répondit la comtesse, proche parent de mon voisin, le riche M. Antoine Thierry, dont vous avez certainement entendu parler.

— Ah! oui, un ancien commerçant.

— Armateur, reprit Marcel. Il a fait sa fortune aux colonies sans jamais mettre le pied sur un navire, et, grâce à d'habiles calculs et à d'heureuses circonstances, il a gagné quelques millions comme qui dirait au coin de son feu.

— Je lui en fais mon compliment, répliqua la baronne. Il habite donc de ce côté-ci?

— Son hôtel donne sur le nouveau cours, mais son jardin n'est séparé que par un mur de celui de la comtesse d'Estrelle, et le pa-

villon se trouve faire un coude entre les deux propriétés. Or mon oncle pourrait bien acheter ledit pavillon, soit pour régulariser son enclos en le détruisant, soit en le réparant pour en faire une serre ou un logement de jardinier.

— Alors, dit la baronne, le riche M. Thierry convoite ce pavillon, et peut-être vous a-t-il déjà chargé...

— Il ne m'a chargé de rien, répondit Marcel par une interruption assez ferme. Il ignore complétement les affaires de mes autres cliens...

— Alors vous êtes aussi son procureur?

— Naturellement, madame la baronne, ce qui ne m'empêchera pas de lui faire payer le plus cher possible ce qu'il plaira à madame la comtesse de lui vendre, et il ne m'en saura pas mauvais gré. Il connaît trop les affaires pour ne pas savoir la valeur d'un immeuble à sa convenance.

— Mais je ne suis pas décidée à vendre celui dont nous parlons, dit la comtesse sortant d'une sorte de vague rêverie. Il ne me gêne pas. Il est habité par une personne digne et tranquille, à ce qu'on m'a dit.

— Oui, madame, dit Marcel; mais c'est un petit loyer qui ne va augmenter votre revenu que de bien peu. Pourtant, s'il vous plaît de le conserver, il sera encore utile, en ce sens qu'il représente une valeur rassurante pour les intérêts d'une de vos dettes.

— Nous verrons cela, monsieur Thierry. J'y penserai, et vous me donnerez conseil. Dites-moi le chiffre total du don que vous m'apportez.

— Trente mille livres environ.

— Dois-je remercier?

— A votre place, je n'en ferais rien! s'écria la baronne.

— Remerciez toujours, dit à voix basse le procureur. Un mot de bonté modeste et résignée ne coûte rien à un cœur comme le vôtre.

La comtesse écrivit deux lignes et les remit à Marcel.

— Espérons, dit-il en se levant, que le marquis d'Estrelle sera touché de votre douceur.

— Ce n'est point un méchant homme, reprit Julie; mais il est bien vieux, bien affaibli, et sa seconde femme le gouverne beaucoup.

— C'est une véritable peste que l'ex-Mme d'Orlandes! s'écria la baronne.

— N'en dites pas de mal, madame la baronne, reprit Marcel; elle est de ce monde et de cette opinion que vous regardez certainement comme la loi et les prophètes.

— Comment ça, monsieur le procureur?

— Elle déteste les idées nouvelles, et regarde les priviléges du sang comme l'arche sainte des traditions.

— Ne me faites pas l'affront de me comparer à cette femme-là, dit la baronne : qu'elle pense bien, c'est possible; mais elle agit mal. Elle est avare, et on prétend que, pour de l'argent, elle trahirait même ses opinions.

— Oh! alors, dit Marcel avec un sourire de doute que M[me] d'Ancourt prit pour un hommage, je comprends qu'elle inspire à madame la baronne une aversion profonde.

Il prit congé et se retira.

— Cet homme-ci n'est pas trop mal élevé! dit la baronne, qui avait suivi des yeux l'aisance digne et respectueuse de sa sortie. Vous l'appelez Thierry?

— Comme son oncle le richard, et comme son autre oncle, beaucoup plus avantageusement connu, Thierry, le peintre de fleurs.

— Ah! le peintre? je l'ai presque connu, moi, ce bon Thierry! Mon mari le recevait le matin.

— Tout le monde le recevait à toutes les heures, ma très chère, du moins les gens de goût et d'esprit, car c'était un vieillard charmant, d'une éducation parfaite et d'un entretien des plus agréables.

— Apparemment le baron d'Ancourt manque d'esprit et de goût, car il ne le voulait pas à dîner...

— Je ne dis pas que le baron manque...

— Dites, dites, ça m'est bien égal, j'en sais plus long que vous là-dessus! — Et, sur cette réponse à deux tranchans, la baronne, qui dédaignait souverainement l'intellect de son mari, mais qui lui pardonnait en faveur de ses hautes prétentions à la qualité, partit d'un grand et franc éclat de rire. — Reprenons notre propos sur ces Thierry, dit-elle. Vous étiez donc liée avec l'artiste?

— Non, je ne l'ai pas connu. Vous savez que le comte d'Estrelle est tombé malade aussitôt après son mariage, que je l'ai accompagné aux eaux, et qu'en fin de compte je n'ai jamais reçu personne, puisqu'il n'a fait que languir jusqu'à sa mort.

— C'est ce qui fait que vous n'avez jamais vu le monde et que vous ne le connaissez pas. Pauvre petite, après vous être sacrifiée pour une vie brillante, vous n'avez connu que les devoirs à rendre à un moribond, les crêpes du deuil et les tracasseries d'affaires! Voyons, il faudrait pourtant sortir de tout cela, ma chère Julie; il faudrait vous remarier.

— Ah! Dieu m'en garde! s'écria la comtesse.

— Vous voulez vivre seule et vous enterrer à votre âge? Impossible!

— Je ne peux pas vous dire que cela soit de mon goût, je n'en sais rien. J'ai tellement passé à côté de tout ce qui est la vie des jeunes femmes, mariage, fortune et liberté, que je ne me connais guère. Je sais que je me suis consumée deux ans dans la tristesse

et les ennuis, et qu'à présent, dans ma solitude, sauf les embarras d'argent, qui me répugnent fort, mais que je m'exerce à supporter sans aigreur, je me trouve dans un état plus endurable que ceux par où j'ai passé. Je suis peut-être un caractère sans ressort comme je suis un esprit sans facettes. Forcée de m'occuper pour tuer le temps, j'ai pris goût aux amusemens tranquilles. Je lis beaucoup, je dessine un peu, je fais de la musique, je brode, j'écris quelques lettres à d'anciennes amies de couvent. Je reçois quatre ou cinq personnes assez sérieuses, mais bonnes, et toujours les mêmes, ce qui me laisse dans une habitude de calme et de raison. Enfin je ne souffre pas et je ne m'ennuie pas : c'est beaucoup pour qui a toujours souffert ou bâillé. Laissez-moi donc là, mon amie. Venez me voir le plus souvent que vous pourrez sans faire de tort à vos plaisirs, et ne vous inquiétez pas de mon sort, qui n'est pas des plus mauvais.

— Tout cela est bel et bon pour quelque temps, ma chère, et vous agissez comme une femme d'esprit en faisant contre fortune bon cœur; mais chaque chose a son temps, et il n'en faut pas trop laisser passer sur l'âge de la beauté et des avantages qu'elle procure. Vous n'êtes pas, soit dit sans vous blesser, de très grande naissance; mais vous avez gagné à votre triste hymen un beau nom et un titre qui relèvent votre état dans le monde. Vous êtes veuve, ce qui vous permet de vous faire voir et connaître, et sans enfans, ce qui vous laisse toute la fleur de votre jeunesse. Vous n'avez pas de fortune; mais comme votre douaire, grevé de dettes, ne sera pas une grosse perte, vous pouvez fort bien en faire bon marché et y renoncer pour un meilleur parti que le premier. Si vous voulez vous fier à moi, je me charge de vous faire faire le genre de mariage auquel vous pouvez parfaitement prétendre.

— Le genre de mariage? Vous m'étonnez, expliquez-vous!

— Je veux dire que vous êtes trop charmante pour ne pas être épousée par amour.

— Fort bien; mais sera-ce quelqu'un que je pourrai aimer, moi?

— Si l'homme, au lieu d'être un mangeur et un fou, est vraiment riche, bien né, car il faut cela avant tout, et vous ne pouvez descendre sans blâme, s'il a de l'usage, du savoir-vivre et les instincts d'un homme de qualité, enfin si c'est un honnête homme,... que pouvez-vous exiger de plus? Il ne faut pas vous attendre à ce qu'il soit de la première jeunesse et tourné comme un héros de roman... On ne rencontre guère de ces brillans personnages qui soient disposés à choisir une personne de mérite pour ses beaux yeux; tout le monde est ruiné plus ou moins par le temps qui court!

— Je vous comprends, répondit Mme d'Estrelle avec un sourire triste, vous voulez me faire épouser quelque digne vieillard de vos amis, car je ne suppose pas que vous me proposiez un monstre.

Merci, ma chère baronne, je ne veux plus me louer au service d'un malade pour de gros honoraires, car, pour dire crûment les choses, voilà le bonheur que vous rêvez pour moi. Eh bien! autant je serais capable de servir et de soigner tendrement un père, si j'en avais un, ou seulement un vieux ami qui aurait besoin de moi, autant je suis résolue à ne pas retomber sous le joug d'un étranger infirme et morose. J'ai rempli en conscience ces tristes devoirs auprès de M. d'Estrelle, et tout le monde m'a rendu justice. Me voilà libre, je veux rester libre. Je n'ai plus de parens, il me reste quelques amis. Je ne demande rien de plus, et je vous prie très sérieusement de ne pas chercher à me faire un bonheur selon vos idées, que je ne partage pas. Vous êtes encore, mon amie, comme j'étais à seize ans quand on m'a mariée. Vous avez gardé les illusions qu'on m'avait données, vous croyez qu'on ne peut se passer de richesse et de représentation, vous êtes donc plus jeune que moi. Tant mieux pour vous, puisque le sort vous a liée à un mari qui ne vous refuse rien. C'est tout ce qu'il vous faut, n'est-ce pas? Moi, je serais plus exigeante, je voudrais aimer. Vous riez? Ah! oui, je sais vos théories. La lune de miel est courte, m'avez-vous dit cent fois, mais la lune d'or est la lumière qui ne s'éteint pas. Moi, j'ai la folie de me dire que, ne fût-ce qu'un jour, le premier jour de mon mariage, je veux aimer et croire! Sans cela, je le sais par expérience, le mariage est une honte et un martyre.

— S'il en est ainsi, dit la baronne en se levant, je vous laisse à vos rêveries, ma chère belle, et vous demande humblement pardon de les avoir interrompues.

Elle partit blessée, car elle était pénétrante, quoique sotte, et elle sentait bien que la douce Julie, en cet éclair de révolte, venait de lui dire son fait; mais elle n'était pas méchante, et au bout d'une heure elle ne lui en voulait plus. Même elle se sentait un peu triste et par momens elle était toute prête à se dire : Julie a peut-être raison!

De son côté, Julie sentit tomber son courage dès qu'elle se retrouva seule, et sa fierté se brisa dans les larmes. Elle n'était forte que par réactions nerveuses, peut-être par un besoin d'aimer plus âpre qu'elle ne se l'avouait à elle-même. Par nature, elle était timide et même craintive. Elle connaissait trop le bon cœur de la baronne pour croire à une rupture avec elle, mais elle se disait de son côté : Peut-être Amélie a-t-elle raison! Je demande l'impossible, les convenances de rang et de fortune avec l'amour! Qui rencontre cela? Personne dans ma situation. Faute du mieux, je vais peut-être tomber dans le pire, qui est l'isolement et la tristesse.

Elle prit son ombrelle, une de ces ombrelles blanches sans courbure qui étaient d'un plus joli effet dans les bosquets que nos mo-

dernes champignons, et, pensive, posant doucement sur le gazon le talon de ses petites mules, la jupe retroussée avec grâce sur le jupon plat, elle erra sous les lilas de son jardin, respirant le printemps avec une muette angoisse, tressaillant à la voix du rossignol, ne songeant à personne, et pourtant jetée en dehors d'elle-même par une aspiration immense.

De lilas en lilas, elle approcha du pavillon où une heure auparavant travaillait Julien Thierry, le fils du peintre, le neveu du richard, le cousin du procureur. Le jardin était grand pour un jardin de Paris et très beau d'arrangement et de végétation. Tous les jours, M[me] d'Estrelle en faisait le tour deux ou trois fois, donnant un coup d'œil mélancolique ou affectueux à chacune des corbeilles de fleurs semées dans les gazons. Lorsqu'elle arrivait en vue des fenêtres du pavillon Louis XIII, elle ne se détournait pas et ne s'inquiétait pas des regards, ce pavillon n'ayant pas été habité pendant longtemps. Julien et sa mère n'y étaient installés que depuis un mois; M[me] d'Estrelle s'était plaint à Marcel Thierry du marquis son beau-père, qui, pour ne pas laisser dormir le chétif rapport d'une propriété si modique, y avait mis des locataires inconnus. Marcel l'avait rassurée en lui disant que la nouvelle occupante était la veuve discrète et respectable de son oncle l'artiste. Il n'avait pas parlé de Julien. La comtesse ignorait peut-être que le peintre eût laissé un fils. Dans tous les cas, elle n'avait pas songé à s'en enquérir. Jamais elle ne l'avait aperçu aux fenêtres, d'abord parce qu'elle avait la vue fort basse et que les jeunes femmes de cette époque ne se servaient pas de lunettes, ensuite parce que Julien, averti du voisinage d'une personne de mœurs austères, avait eu grand soin de ne pas se montrer. Quelquefois, aux croisées du premier étage, M[me] d'Estrelle avait aperçu, coiffée d'un bonnet blanc, une tête fine et pâle qui la saluait avec une déférence réservée. Elle avait franchement rendu le salut, et même avec respect, à la paisible veuve; jamais encore on n'avait échangé un mot.

Ce jour-là, Julie, voyant la croisée du rez-de-chaussée entr'ouverte, se demanda pour la première fois pourquoi elle n'avait établi aucune relation de voisinage avec M[me] Thierry. Elle examina la façade du petit édifice, et remarqua que la porte qui donnait sur le fond du jardin était restée fermée en dehors, comme lorsqu'il n'était pas habité. M[me] Thierry n'avait que la vue des massifs qui lui masquaient l'hôtel et une partie de la pelouse principale. Elle n'avait même pas le droit de s'asseoir au soleil, le long de son mur, au pied de ces arbustes fleuris qui entraient jusque dans son appartement, et qu'elle n'avait pas non plus le droit d'élaguer. A plus forte raison lui était-il interdit, par les conditions de son bail, de faire quelques pas sur le sable de l'allée qui longeait le mur de la rue. Bref, la

porte était condamnée, et la locataire n'avait fait adresser aucune demande importune à ce sujet.

Il est vrai de dire que la comtesse avait attendu cette demande avec la résolution d'y souscrire; mais elle avait à peine remarqué le sentiment de crainte ou de fierté qui avait empêché Mme Thierry de la lui faire. Elle s'en avisa en ce jour de retour sur elle-même et se reprocha de n'avoir pas prévenu le désir présumable de la pauvre veuve. Si c'eût été quelque grande dame ruinée, pensa-t-elle, je n'aurais eu garde d'oublier les égards que l'on doit à l'âge ou au malheur. Voilà encore une preuve de ce que je disais à la baronne : on nous fausse l'esprit et on nous dessèche le cœur en nous élevant dans les préjugés du sang. Je me sens égoïste et impolie envers cette personne qu'on m'a dit être infiniment respectable et fort gênée. Comment ai-je oublié ce qui était un devoir? — Mais voici une occasion pour tout réparer et je ne la perdrai pas, car j'ai besoin aujourd'hui de me réconcilier avec moi-même.

La comtesse approcha résolûment de la croisée et toussa deux ou trois fois comme pour avertir de sa présence, et comme personne ne bougeait, elle se hasarda à frapper contre la vitre dépolie.

Julien était sorti, mais Mme Thierry était encore là. Surprise, elle parut, et en voyant cette belle dame qu'elle connaissait bien de vue, mais à laquelle jamais encore elle n'avait adressé la parole, elle ouvrit sa fenêtre toute grande.

— Pardonnez-moi, madame, lui dit la comtesse, cette manière d'entrer en relation avec vous; mais je suis encore un peu en deuil comme vous voyez, je ne fais pas encore de visites, et j'ai, si vous le permettez, quelque chose à vous dire. Pouvez-vous, d'où vous êtes, me donner audience un instant?

— Oui certes, madame, et avec un très grand plaisir, répondit Mme Thierry sur un ton d'aisance digne et enjouée qui n'avait rien de la petite bourgeoise éblouie d'une avance.

La comtesse fut frappée de sa figure distinguée, du bon goût de sa tenue, de sa voix douce et de je ne sais quel parfum d'élégance répandu dans toute sa personne. — Asseyez-vous, je vous prie, lui dit-elle en voyant le fauteuil placé dans l'intérieur de l'épaisse embrasure, je ne veux pas vous tenir debout.

— Mais vous, madame? reprit la veuve en souriant. Ah! voici une idée! Si vous le permettez, je vous passerai un siége.

— Non, ne prenez pas cette peine!

— Si fait! Voici une chaise de canne fort légère, et à nous deux...

Toutes deux en effet firent passer la chaise de canne par-dessus l'appui de la croisée, l'une la soulevant, l'autre la recevant, et souriant toutes deux de cette opération familière qui leur improvisait une sorte d'intimité.

— Voici ce que c'est, dit Mme d'Estrelle en s'asseyant. Jusqu'à présent, vous demeuriez dans une maison appartenant au marquis d'Estrelle mon beau-père; mais d'aujourd'hui vous demeurez chez moi, M. le marquis m'ayant fait don de cette maison. J'ignore encore les conditions de votre bail, mais je présume qu'il en est une que vous consentirez à modifier.

— Veuillez me dire laquelle, madame la comtesse, répondit la veuve en s'inclinant légèrement et avec une expression de visage un peu assombrie par la crainte de quelque vexation.

— C'est, répondit la comtesse, cette vilaine porte fermée et verrouillée entre nous qui m'offusque. Si vous m'y autorisez, je la fais ouvrir dès demain. Je vous en remets les clés, et je vous invite à prendre l'exercice et la distraction de la promenade dans mon jardin autant qu'il vous plaira. Ce sera pour moi un plaisir de vous y rencontrer. Je vis fort seule, et si vous voulez bien vous reposer quelquefois dans la maison que j'habite, je ferai mon possible pour que vous ne soyez pas mécontente de mon voisinage.

La figure de Mme Thierry s'était éclaircie. L'offre de la comtesse lui faisait un vrai plaisir. Voir à toute heure un beau jardin et n'y pouvoir poser le pied est une sorte de supplice. En outre elle fut vivement touchée de la grâce de l'invitation, et comprit tout de suite qu'elle avait affaire à une femme de cœur parfaitement aimable. Elle remercia avec une cordialité charmante, sans rien perdre de la dignité douce de ses manières, et tout aussitôt l'entretien s'engagea entre elles comme si elles se fussent toujours connues, tant leur sympathie fut subite et réciproque.

— Vous vivez seule? disait Mme Thierry; mais c'est par situation momentanée, et non par goût?

— C'est aussi par crainte du monde et méfiance de moi-même. Et vous, madame, est-ce que vous l'aimez, le monde?

— Je ne le haïssais pas, dit la veuve. Je l'ai quitté par amour, je l'ai oublié, puis je l'ai retrouvé sans effort et sans enivrement. Enfin je l'ai quitté de nouveau par nécessité et sans regret. Tout ceci vous paraît un peu obscur?

— Je sais que M. Thierry avait une grande aisance, de belles relations, qu'il allait dans le monde, et qu'il recevait chez lui l'élite des gens d'esprit.

— Mais vous ne savez pas notre vie d'auparavant? Elle a fait un peu de bruit dans le temps; mais c'est déjà loin, et vous êtes si jeune!

— Attendez! dit la comtesse. Je vous demande pardon de mon oubli. A présent, je me souviens : vous aviez de la naissance?

— Oui, j'étais Mlle de Meuil, d'une bonne famille de gentilshommes lorrains. J'étais même assez riche, si je consentais à me

marier au gré de mes tuteurs. J'ai aimé M. Thierry, qui n'était alors qu'un petit artisan sans nom et sans avoir. J'ai tout quitté, j'ai rompu avec tout, j'ai tout perdu pour devenir sa femme. Peu à peu il est devenu célèbre, et, en même temps qu'il lui venait des ressources, je recueillais mon héritage. Nous avons donc été récompensés de notre constance, non pas seulement par trente ans d'amour et de bonheur, mais encore par une certaine prospérité dans notre vieillesse.

— Alors, à présent...

— Oh! à présent c'est autre chose!... Je suis heureuse encore, mais autrement. J'ai perdu mon bien-aimé compagnon, et avec lui toute aisance; mais il me reste des consolations si grandes...

Mme Thierry allait parler de son fils, lorsqu'un valet en livrée vint dire à la comtesse que sa vieille amie Mme Desmorges l'attendait à l'hôtel.

— Demain, dit Julie à Mme Thierry en se levant, nous causerons tout à notre aise, chez vous ou chez moi. Je veux savoir tout ce qui vous concerne, car en vérité je sens que je vous aime. Pardonnez-moi de vous le dire comme cela, mais c'est comme cela! Je vais recevoir une personne âgée que je ne puis faire attendre, mais en même temps je donnerai des ordres pour que les ouvriers soient ici demain, et pour que votre prison soit ouverte.

Mme Thierry resta enchantée de Mme d'Estrelle. Elle était vive et spontanée, jeune de cœur toujours, enthousiaste, pour avoir vécu dans le foyer d'enthousiasme d'un artiste aimé et assez romanesque, comme devait l'être une femme qui avait tout sacrifié à l'amour. Dans le premier mouvement, elle eût raconté avec feu à son fils ce qui venait de se passer; mais il n'était pas là, elle s'ingénia à lui ménager la surprise dont elle venait de jouir. Bien des fois, en passant d'une sorte d'opulence relative à leur état présent de gêne et de souci, Julien s'était alarmé des privations qui menaçaient sa mère. Ils avaient eu à Sèvres une jolie maisonnette, avec un beau jardin où Mme Thierry cultivait elle-même avec amour les fleurs qui servaient de modèles à son mari et à son fils. Il avait fallu tout vendre. Le cœur de Julien s'était serré en voyant la pauvre vieille enfermée, à Paris, dans ce pavillon, loué pour le prix le plus modique. Il avait espéré d'abord qu'elle pourrait jouir au moins des enclos environnans; mais le bail lui avait appris que ni M. le marquis d'Estrelle, leur propriétaire, ni le riche Thierry, leur proche voisin et leur proche parent, ne les autorisaient à se promener ailleurs que dans la rue, encore encombrée de maçons et de matériaux pour les constructions nouvelles.

— Il s'est plaint amèrement de cette porte condamnée, se disait Mme Thierry en songeant à son fils. Il a eu dix fois l'idée d'aller de-

mander à la comtesse de lever pour moi l'interdit, en s'engageant, lui, sur l'honneur, à ne jamais franchir le seuil du pavillon. Je l'ai empêché de faire une démarche qui eût pu nous attirer des humiliations. Comme il va être content de me voir en liberté! Mais comment m'y prendrai-je pour faire de ceci un petit coup de théâtre? Si je lui donnais une commission pour demain matin, pendant le travail des ouvriers?

Elle arrangeait sa surprise dans sa tête, quand Julien rentra pour dîner. La chaise de canne était encore auprès de l'appui de la croisée. En dehors, et contre cette chaise, par terre, Mme d'Estrelle avait laissé glisser et oublié son ombrelle blanche (on disait alors un *parasol*). Mme Thierry était passée dans sa cuisine pour dire à son unique domestique, une grosse servante normande, de rentrer la chaise. Elle n'avait pas aperçu l'ombrelle. Julien vit donc ces deux objets sans être prévenu de rien. Il devina sans comprendre; il eut un éblouissement, un battement de cœur, et sa mère le trouva si bouleversé, si ému, si étrange, qu'elle eut peur, croyant qu'un malheur venait de lui arriver.

— Qu'est-ce donc? lui cria-t-elle en accourant vers lui.

— Rien, mère, répondit Julien après un peu de lutte avec lui-même pour surmonter son émotion. Je suis venu vite, j'ai eu très chaud, la fraîcheur de l'atelier m'a saisi. J'ai faim, dînons, tu m'expliqueras à table ce que signifie la visite que tu as reçue...

Il rentra la chaise, déplia et replia le parasol, le tint longtemps dans ses mains, affectant un air d'insouciance; mais ses mains tremblaient, et son regard ne pouvait soutenir celui de sa mère.

— Mon Dieu! se dit-elle intérieurement, est-ce que ce redoublement de tristesse depuis quinze jours, est-ce que ce refus de chanter, ces soupirs étouffés, ces airs un peu bizarres, ce manque de sommeil et d'appétit viendraient?... Mais il ne la connaît pas, il l'a à peine entrevue de loin... Ah! mon pauvre enfant, serait-il possible?...

Ils se mirent à table. Julien questionna sa mère avec assez de calme. Elle lui raconta la visite de la comtesse avec beaucoup de ménagemens et en renfermant en elle-même l'élan de cœur qui l'eût rendue éloquente sur ce sujet, sans la découverte qu'elle venait de faire ou le danger qu'elle commençait à pressentir.

Julien se sentit observé par sa mère, il s'observa lui-même. Il n'avait jamais eu de secret pour elle, mais depuis quelques jours il en avait un, et la crainte de l'alarmer le rendait dissimulé. — Cette démarche de Mme d'Estrelle, dit-il, est d'une honnête et sage personne. Elle a compris,... un peu tard peut-être, les égards qu'elle te devait... Sachons-lui gré de son bon cœur. Tu lui as dit, j'imagine, que j'avais assez de savoir-vivre pour ne pas me croire compris dans la permission qu'elle t'accorde?

— Cela allait sans dire. Je ne lui ai pas du tout parlé de toi.

— Au fait! elle ignore probablement que j'existe, et pour qu'elle ne se repente pas de ses gracieusetés, tu feras peut-être aussi bien de ne jamais lui parler de ton fils.

— Pourquoi ne lui en parlerais-je pas? Cela viendra ou ne viendra point, selon les hasards de la conversation.

— Tu comptes donc la revoir souvent? aller chez elle peut-être?

— La rencontrer au jardin, c'est indubitable; aller chez elle, cela dépendra de la durée de son bon accueil.

— Elle a été aimable?

— Fort aimable et naturelle.

— Elle a de l'esprit?

— Je ne sais pas; elle a, je crois, du bon sens.

— Aucune morgue de grande dame?

— Elle ne m'en a pas montré.

— Est-elle jeune?

— Mais oui.

— Et assez jolie, à ce qu'on dit?

— Ah çà! tu ne l'as donc jamais vue?

— Si fait, mais de loin. Je ne me suis jamais trouvé près des fenêtres quand elle passait par notre allée.

— Tu sais pourtant qu'elle y passe tous les jours?

— C'est toi qui me le disais. Tu me crois donc bien curieux de regarder les belles dames qui passent? Je ne suis plus un écolier, ma petite maman, je suis un homme, et j'ai l'esprit mûri par les catastrophes.

— As-tu donc appris encore quelque chose de fâcheux chez Marcel?

— Au contraire, l'oncle Antoine a répondu pour nous.

— Ah! enfin! et tu ne me le disais pas!

— Tu me parlais d'autre chose.

— Qui t'intéressait davantage?

— Franchement oui, pour le moment! Je suis vraiment heureux des promenades qu'à chaque instant tu pourras faire dans ce jardin. Je ne serai pas là pour te donner le bras, puisque... naturellement cela ne m'est pas permis; mais je te verrai sortir, et puis rentrer moins pâle, avec un peu d'appétit, j'espère!

— De l'appétit! c'est toi qui en manques! Tu n'as encore presque rien mangé aujourd'hui et tu disais avoir faim. Où vas-tu donc?

— Reporter au suisse de l'hôtel d'Estrelle le parasol de madame. Il ne serait pas poli de n'y pas songer tout de suite.

— Tu as raison, mais Babet va le reporter. Il est fort inutile de te montrer aux gens de l'hôtel. Cela pourrait faire jaser.

Mme Thierry prit le parasol et le mit elle-même dans les mains de sa servante.

— Pas comme cela! s'écria Julien en le reprenant. Babet va ternir la soie avec ses mains qui ont chaud. — Il enveloppa lui-même l'ombrelle avec soin dans du papier blanc, et l'abandonna à Babet, non sans regret, mais sans hésitation. Il voyait bien l'anxiété de sa mère, qui l'examinait.

Babet resta dehors dix minutes; c'était plus de temps qu'il n'en fallait pour longer l'enclos par la rue, pour entrer dans la cour de l'hôtel et revenir. Elle reparut enfin avec l'ombrelle et un billet de la comtesse. « Madame, vous avez besoin d'un parasol, puisque vous allez vous exposer au soleil. Soyez assez bonne pour vous servir du mien; je veux vous ôter tout prétexte pour ne pas venir chez votre servante, « JULIE D'ESTRELLE. »

Mme Thierry regarda encore Julien, qui faisait bonne contenance en retirant le papier dont il avait enroulé le parasol. Dès qu'elle eut le dos tourné, il le couvrit de baisers comme un enfant romanesque et passionné qu'il était malgré sa prétention d'être un homme mûr. Quant à la pauvre mère, méfiante et incertaine, elle se disait tristement que tout plaisir est escorté d'un danger dans ce monde, et qu'elle aurait peut-être à regretter l'aimable avance de sa trop séduisante voisine.

Le lendemain, la porte roulait sur ses gonds, et on remettait les clés à Mme Thierry, qui, poussée par Julien, se hasardait timidement sur les domaines fleuris de la comtesse. Celle-ci s'était promis de lui faire en personne les honneurs de ses primevères et de ses jacinthes, lorsqu'une inévitable révélation de Marcel changea le cours de ses idées et refroidit un peu son zèle.

Le procureur venait l'entretenir encore de ses affaires. Elle se hâta de lui raconter qu'elle avait fait connaissance avec sa tante, dont elle lui dit tout le bien possible. De là elle passa aux questions. — Cette aimable dame m'a dit sa naissance, son inclination, son bonheur passé, et elle allait m'entretenir de ce qu'elle appelle son bonheur présent, lorsque nous avons été interrompues. Je la croyais très malheureuse au contraire. Ne m'avait-on pas dit qu'elle était forcée de vendre tout ce qu'elle a?

— C'est la vérité, répondit Marcel; mais il y a dans le caractère de ma noble tante quelque chose que tout le monde ne peut pas comprendre, et que vous comprendrez pourtant très bien, vous, madame la comtesse. Voici en deux mots l'histoire de son mari et la sienne. Mon oncle l'artiste avait un grand cœur, beaucoup de talent et d'esprit, mais fort peu d'ordre et pas du tout de prévoyance. N'ayant jamais rien possédé dans sa jeunesse et gagnant au jour le

jour le nécessaire d'abord, le superflu ensuite, il se laissa entraîner par sa témérité naturelle, et comme il avait des goûts un peu princiers, des goûts d'artiste, c'est tout dire, il établit bientôt sa dépense sur un pied très agréable, mais très précaire. Il aimait le monde, il y était goûté; il n'y allait pas à pied, il avait voiture; il donnait de petits dîners exquis dans ce qu'il appelait sa chaumière de Sèvres, encombrée de fantaisies luxueuses et d'objets d'art qui lui coûtaient gros : si bien qu'il s'endetta. L'avoir de sa femme paya le passé et soutint la continuation de cette vie hasardeuse et charmante. Quand il mourut, la dette s'était reconstituée de plus belle. Ma bonne tante le savait et ne voulait pas attrister, par la moindre prévoyance de l'avenir de son fils, cette vieillesse insouciante et légère. « Mon fils est raisonnable, disait-elle; il apprend son art avec passion. Il aura autant de talent que son père. Il sera pauvre, et il fera sa fortune. Il passera par les épreuves et les succès que son père a traversés avec honneur et courage, et, tel que je le connais, il ne me reprochera jamais d'avoir mis toute ma confiance dans son bon cœur. » La chose est arrivée comme elle l'avait annoncée. A la mort de son père, Julien Thierry, découvrant qu'il ne lui restait que des dettes, s'est mis bravement en mesure de faire honneur à tout, et, loin de s'en plaindre, il a dit à sa mère qu'elle avait bien fait de ne jamais contrarier le meilleur des pères. Moi, ce n'est pas trop mon avis, je le confesse. Le meilleur des pères est celui qui sacrifie ses goûts et ses plaisirs au bien-être de ceux qui lui survivront. Mon oncle le peintre était un grand homme, autant vaut dire un grand enfant. C'est très joli, le génie; mais le dévouement à ceux qu'on aime est une plus belle chose, et, je vous le dis bien bas, la veuve et le fils de mon oncle me paraissent beaucoup plus grands que lui. Qu'en pense madame la comtesse?

La comtesse était devenue rêveuse tout en écoutant avec attention. — Je pense comme vous, monsieur Thierry, répondit-elle, et de tout mon cœur j'admire ces gens-ci.

— Mais il semble, reprit Marcel, que mon récit vous ait attristée?

— Peut-être; il me donne à penser. Savez-vous que je suis frappée de l'exemple que donnent certaines existences? Je vois que Mme Thierry est, comme moi, dans un cas de veuvage et de ruine; mais je la vois heureuse quand même, tandis que je ne le suis point. Elle est fière de payer les dettes d'un époux tendrement aimé,... et moi... Mais je ne veux pas revenir sur la confession qui m'est échappée hier devant vous. Je veux vous faire une question. Ce fils, ce très bon fils de la digne veuve, où est-il?

— A Paris, madame, où il travaille fort bien et commence à se tirer d'affaire en faisant des tableaux presque aussi bons déjà que ceux de son père. Des amis puissans s'intéressent à lui, et le pous-

seraient plus vite s'il était moins scrupuleux et moins fier; mais avec un peu de temps il deviendra riche à son tour, et déjà il ne doit plus qu'une misère, dont notre oncle Antoine s'est décidé à répondre, voyant qu'il n'y risquait plus rien.

— Cet oncle enrichi est donc aussi craintif, aussi économe que le marquis mon beau-père?

— Non, madame; c'est un tout autre genre d'égoïsme. Ce serait bien long à vous dire, et voici l'heure du palaïs.

— Oui, oui, une autre fois, monsieur Thierry. Courez à vos devoirs. Voici vos actes signés; revenez bientôt!

— Dès que vos affaires me le commanderont; comptez sur mon exactitude, madame la comtesse.

— N'y mettez pas tant de cérémonie. Venez me voir sans motif d'affaires, quand vous en avez le temps. Je vous dois beaucoup, monsieur Thierry. Vous ne m'avez pas seulement donné sur ma situation des idées nettes qui m'étaient bien nécessaires. Vous m'avez donné de bons conseils, où vous n'avez pas égaré ma loyauté pour sauver mes intérêts. Enfin je vois que vous avez de l'estime pour moi, un peu d'amitié peut-être, et je vous en remercie de tout mon cœur.

La comtesse avait une manière de dire ces choses simples qui leur donnait un charme extrême. Chaste et digne en toutes ses actions et en toutes ses paroles, elle avait ce je ne sais quoi d'attendri et d'abandonné qui révélait un cœur trop plein, un cœur qui cherche à bien placer son superflu. Certes la baronne l'eût trouvée trop affectueuse et trop reconnaissante envers ce petit procureur, trop heureux de la servir. Elle lui eût dit qu'il ne fallait pas gâter des gens de cette espèce en leur montrant qu'ils vous étaient nécessaires. Julie, sûre d'elle-même dans sa touchante humilité, ne craignait pas de placer trop bas son amitié en l'accordant à un homme habile et honnête, et puis il se faisait en elle, on l'a vu, une réaction insensible et pourtant rapide contre le milieu où elle avait jusque-là vécu.

— L'aimable femme! se disait Marcel Thierry en la quittant. Le diable m'emporte, si je n'étais procureur, marié à la meilleure femme du monde et père d'un assez grand garçon, toutes choses qui donnent bien des garanties à la solidité d'une cervelle d'homme, je serais amoureux de cette comtesse, moi! oh! mais amoureux comme un fou, oui-da! Je raconterai ça ce soir à madame ma femme, et je la ferai bien rire!

— Comment se fait-il, pensait Mme d'Estrelle en ce moment, que je n'aie pas demandé à Thierry ce qu'il va m'importer de savoir? J'y ai pensé, et puis je l'ai oublié. Il faut pourtant que je m'informe! Si ce jeune Thierry demeure avec sa mère, il n'est pas convenable que mon jardin devienne son lieu de promenade. Après ça, ce n'est

peut-être pas un jeune homme. M'a-t-on dit qu'il fût jeune? Son père était fort vieux. M'a-t-on dit qu'il fût si vieux? Je ne me souviens vraiment plus. Voyons, mes gens doivent savoir... Les laquais savent tout...

Elle sonna. — Camille, dit-elle à sa femme de chambre, Mme Thierry, qui demeure là-bas, dans le vieux pavillon, une très digne personne, je le sais, a-t-elle des enfans? Je lui ai parlé hier, mais je n'ai pas songé à le lui demander.

— Elle a un fils, répondit Camille.

— De quel âge à peu près?

— Sa figure dit vingt-cinq ans.

— Il est marié sans doute?

— Non, madame.

— Où demeure-t-il?

— Dans le pavillon, avec sa mère.

— Est-ce un bon sujet? Que dit-on de lui?

— C'est un grand bon sujet, madame la comtesse. Tout le monde en dit du bien. Ils sont très pauvres, et ils paient tout sans faire attendre personne. Avec ça, point regardans et ne faisant aucune petitesse. On dirait absolument des gens bien nés.

Camille n'adulait pas sa maîtresse en parlant ainsi. Elle aussi avait des prétentions à la naissance et aux revers de fortune. Elle disait avoir des échevins parmi ses ancêtres.

— Mon Dieu, Camille, la naissance n'y fait rien, dit la comtesse, que les airs de sa suivante impatientaient souvent.

— Pardon, madame la comtesse, reprit Camille piquée; je croyais que ça faisait tout!

— C'est comme vous voudrez, ma chère. Allez me chercher mon parasol gris. — Ils ont tous tant de morgue par le temps qui court, pensa Mme d'Estrelle, qu'ils me dégoûteront de tout préjugé; ils me feront aimer Jean-Jacques Rousseau plus que de raison, et vraiment j'arrive à me demander si les grands ne jouissent pas un peu de leur reste et si ces vieilleries ne commencent pas à être bonnes pour amuser nos valets.

Elle prit son parasol gris avec je ne sais quel vague dépit intérieur, et puis elle s'assit dans son salon, ouvert au soleil d'avril, se disant qu'elle ne devait plus aller du côté du pavillon, et peut-être plus du tout dans son jardin.

C'est alors que Mme Thierry, ne la voyant pas venir à sa rencontre, ainsi qu'elle s'y attendait, se hasarda à aller la saluer jusque chez elle pour la remercier. Mme d'Estrelle la reçut avec grande politesse; mais la veuve était trop pénétrante pour ne pas voir quelque chose d'embarrassé dans son accueil, et elle était à peine assise qu'elle lui fit son remercîment et se leva pour s'en aller.

— Déjà? lui dit la comtesse. Vous me trouvez maussade, je parie, et j'avoue que j'éprouve aujourd'hui avec vous un peu de gêne qui me rend sotte. Eh bien! finissons-en tout de suite avec cette niaiserie que vous me pardonnerez bien. Quand j'ai été vous parler hier, je ne savais pas du tout que vous aviez un fils jeune et fort honnête homme, dit-on, qui demeure avec vous...

— Laissez-moi vous dire le reste, madame la comtesse. Vous craignez...

— Oh! mon Dieu, je crains qu'on ne jase, voilà tout. Je suis jeune, seule au monde, sans protection immédiate, dépaysée dans une famille qui ne m'a acceptée qu'à regret, je l'ai su trop tard, et qui me blâme de ne pas vouloir passer dans un couvent le temps de mon veuvage.

— Je sais tout cela, madame la comtesse, mon neveu Marcel me l'a dit. Jalouse du soin de votre honneur, je ne veux donc pas que votre bonté vous entraîne. Il ne faut pas que vous veniez auprès du pavillon tant que j'y demeurerai, il ne faut même plus que j'en sorte et que je me présente chez vous. Voilà ce que je venais vous dire. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que pas un seul instant mon fils n'a songé à se croire compris dans la permission que vous m'avez si gracieusement octroyée hier.

— Eh bien! s'écria la comtesse, ce dernier point est tout ce qu'il me faut. Je vous remercie de votre délicatesse, qui m'autorise à ne pas vous rendre vos visites; mais quant au reste je ne l'accepte pas. Vous vous promènerez chez moi, et vous viendrez me voir.

— Il vaudrait peut-être mieux que je n'y vinsse pas!

— Non, non, reprit vivement Julie, vous viendrez, je le veux! et si vous ne venez pas, il faudra que j'aille vous chercher et frapper encore à votre vitre, ce qui me compromettra. Voyez si vous voulez, ajouta-t-elle en riant, que je me *perde* pour vous! Je vous avertis que j'en suis capable.

Mme Thierry ne sut pas résister au charme de cette ingénuité généreuse. Elle céda, se promettant de fuir à l'autre bout de Paris, si ce qu'elle pressentait de la passion de Julien n'était pas une rêverie de son imagination maternelle.

— Réglons maintenant, dit la comtesse, et pour en finir avec tout danger de médisance, nos conditions de voisinage. Le pavillon n'a que quatre fenêtres qui donnent sur mon jardin. Les deux d'en bas... Je ne connais pas le local!

— Les deux d'en bas servent d'atelier à mon fils et de salon à moi. Nous nous tenons toujours là; mais les croisées ont un dormant de quatre vitres dépolies, et nous ne prenons l'air que par les vitres du haut, qui sont souvent ouvertes en cette saison.

— Alors vous ne voyez pas chez moi, comme on dit! Pourtant

hier ce dormant à vitres dépolies ne dormait pas, et le châssis était entr'ouvert.

— C'est vrai, madame la comtesse; il y avait un carreau brisé que vous avez pu remarquer.

— Non, je vois mal, ce qui fait que je regarde peu.

— J'avais donc pu ouvrir le châssis par exception; mais dès ce matin il a été réparé et fixé. Le jour pris d'en bas incommoderait beaucoup mon fils pour peindre, et il étend une toile verte sur le vitrage à l'intérieur. Il faudrait donc qu'il montât sur une chaise pour regarder exprès chez vous, et comme c'est un homme sérieux, et pas du tout un écolier mal appris...

— Bien, bien! Me voilà fort tranquille pour le rez-de-chaussée. Les fenêtres d'en haut...

— Sont celles de ma chambre. La chambre de mon fils donne sur la rue.

— Et il ne se tient jamais chez vous? Jamais personne de chez moi ne verra un homme à vos fenêtres?

— Jamais cela n'est arrivé, et cela n'arrivera jamais. Je m'y engage.

— Jamais il ne se montrera non plus, fût-ce pour un instant, sur la porte du jardin? Vous l'avertirez.

— Soyez parfaitement tranquille à cet égard. Mon fils est homme d'honneur.

— Je n'en doute pas. Recommandez-lui le mien, et n'en parlons plus, c'est-à-dire ne parlons plus de moi, car vous défendre de parler de lui serait fort cruel. Je sais qu'il fait votre orgueil et votre bonheur, et je vous en félicite.

Mme Thierry s'était bien promis de ne plus dire un mot sur le compte de Julien, mais il lui fut impossible de se tenir parole. De réticence en réticence, elle arriva à exprimer son idolâtrie pour ce fils adoré et véritablement digne de l'être. La comtesse écouta l'énumération des qualités et des vertus du jeune artiste sans aucun scrupule déplacé. Elle devint pourtant un peu mélancolique à l'idée qu'elle n'aurait peut-être jamais d'enfans pour occuper sa jeunesse et consoler ses vieux jours. Mme Thierry devina sa secrète pensée et parla d'autre chose.

Que faisait Julien pendant qu'on parlait de lui dans le petit salon d'été de l'hôtel d'Estrelle? Il travaillait, ou il était censé travailler. Il se dérangeait souvent, il avait froid et chaud, il tressaillait au moindre bruit. Il se disait que son nom était peut-être en ce moment par hasard sur les lèvres de la comtesse, qu'elle faisait par politesse quelque question sur son compte sans écouter la réponse. Il approchait de la croisée, dont le châssis inférieur était bien réellement recloué et recouvert d'une toile verte; mais à cette toile il y

avait une fente imperceptible, à cette vitre dépolie il y avait une veine transparente, et par cette fissure perfide, habilement découverte et habilement cachée, il voyait tous les jours Mme d'Estrelle errer à travers les bosquets de son jardin et parcourir l'allée que, du pavillon, on découvrait tout entière. Julien savait, à une minute près, les heures assez régulières de cette promenade. Quand un incident quelconque en dérangeait l'habitude, des pressentimens mystérieux, des instincts divinatoires qui n'appartiennent qu'à l'amour, et surtout aux premières amours, lui faisaient connaître l'approche de Julie. Il avait alors mille prétextes, plus ingénieux les uns que les autres, pour écarter l'œil vigilant de sa mère et pour contempler sa belle voisine, ou bien il avait quelque chose à chercher dans sa chambre, il montait au premier, et, sa mère étant en bas, il entrait dans la chambre de sa mère et regardait à travers la jalousie. Enfin il adorait Julie depuis quinze jours, et Julie pensait qu'il ne l'avait jamais aperçue, et Mme Thierry mentait sans le savoir en disant que son fils ne pouvait rien voir de l'atelier et ne regardait jamais par les croisées de sa chambre.

Il y avait bien pour Julien lui-même quelque chose d'insensé, ou tout au moins d'inexplicable, dans cette passion soudaine qui l'envahissait, lui raisonnable à tous autres égards; mais comme à tout effet il y a une cause, c'est à nous de la chercher, et de ne pas admettre trop d'invraisemblance dans les faits humains.

Marcel venait très souvent, avec ou sans sa femme, passer une partie de la soirée chez sa tante Thierry. Julien et lui s'aimaient tendrement, et, bien qu'ils fussent souvent en désaccord, Marcel trouvant Julien trop romanesque, Julien trouvant Marcel trop positif, ils se fussent fait tuer l'un pour l'autre. Marcel parlait volontiers de sa clientèle, qui prenait du développement. Quand Julien lui disait : « Et ton étude, est-ce qu'elle fleurit? » il répondait : « Elle bourgeonne, mon petit, elle bourgeonne! J'ai des cliens qui me rapportent souvent plus d'honneur que de profit, et ce ne sont pas ceux auxquels je tiens le moins. » Parmi ces cliens ennemis des procès, mais qui lui créaient d'utiles ou d'agréables relations, Marcel citait la comtesse d'Estrelle en première ligne. Il la cita si souvent et en si bons termes, il dit et pensa tant de mal de l'indigne mari de cette belle veuve, il maudit si bien l'inhumaine avarice de la famille, il porta tant d'intérêt au doux et noble caractère de Julie, il lui échappa si involontairement de vanter ses charmes, que Julien fut curieux de la voir; il la vit et l'aima, s'il ne l'aimait déjà avant de l'avoir vue.

Julien n'avait pas encore aimé. Il avait vécu fort sagement, il venait d'éprouver un grand chagrin, il était dans toute la plénitude de son développement physique et moral; sa sensibilité était surexcitée par de grands efforts de courage, par un échange continuel de ten-

dresse ardente avec sa tendre mère, par une disposition à l'enthousiasme qui lui venait d'un long contact avec un père enthousiaste. Il vivait dans la retraite, il se refusait toute distraction et travaillait avec acharnement pour conserver l'honneur de son nom et préserver sa mère de la détresse. Il fallait bien que tout cela eût une issue, et que ce généreux cœur fît explosion. Nous n'en dirons pas davantage, et c'est même beaucoup trop pour expliquer cette chose impossible qui se voit tous les jours, une aspiration obstinée, violente, immense, vers un but que l'on sait insaisissable. Il y avait déjà longtemps à cette époque que La Fontaine avait dit tout bonnement ce refrain dès lors proverbial :

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence!

Or, pendant que la comtesse causait avec Mme Thierry et Julien avec lui-même, Marcel Thierry causait non loin de là avec son oncle, Antoine Thierry, le vieux garçon, l'ex-armateur, le riche de la famille.

Lecteur bénévole, comme on disait au temps où se passe cette histoire, veuille nous suivre dans la rue Blomet, en partant de l'hôtel d'Estrelle, rue de Babylone, en longeant pendant cinq minutes le mur du jardin, en passant devant le pavillon Louis XIII, en suivant, le long d'un chemin vert sur les marges, boueux et défoncé par le milieu, destiné à faire la prolongation de la rue, un autre mur d'enclos beaucoup plus grand que celui de Mme d'Estrelle, enfin en tournant à gauche et en gagnant par une autre rue en herbe, c'est le cas de le dire, l'angle de la rue Blomet, où se dresse une grande maison style Louis XIV, ancien hôtel de Melcy, acheté et habité par M. Antoine Thierry. Si M. Antoine Thierry eût consenti à nous laisser traverser son immense enclos, nous eussions pu partir de chez Julien et couper à angle droit à travers les pépinières, jusqu'à la façade intérieure de l'hôtel; mais l'oncle Antoine veut être maître chez lui, et il ne souffre aucune servitude, même en faveur de la veuve et du fils de son frère. Marcel, en quittant la comtesse, a donc fait à pied cette promenade moitié ville et moitié campagne, et le voilà dans le cabinet du richard, ancien boudoir à plafond peint et doré, encombré de rayons et d'étagères chargés de sacs de graines, d'échantillons de fruits moulés en cire et de corbeilles remplies d'objets et d'outils relatifs à l'horticulture.

Pour arriver à ce cabinet, lieu de délices du propriétaire, il a fallu traverser des galeries et de vastes salons écrasés de dorures en relief d'un grand style, mais noircies par l'abandon et l'humidité, car en tout temps les fenêtres sont fermées, les volets pleins sont clos; le richard ne s'arrête jamais dans ces appartemens majestueux,

il n'y reçoit jamais, il ne donne ni fêtes ni repas, il n'aime personne, il se défie de tout le monde. Il aime les fleurs rares et les arbres exotiques, il estime aussi la production des arbres fruitiers, et il médite incessamment sur la taille et la greffe de ses *sujets*. Il voit et dirige lui-même une vingtaine de jardiniers qu'il paie bien et dont il protége les familles. Ne lui parlez jamais de s'intéresser à d'autres gens que ceux qui flattent ou servent son caprice ou sa vanité.

Cette passion du jardinage lui est venue jadis par hasard. Un des navires qui faisaient à son compte et à son profit les voyages d'échange et de commerce lui a rapporté de Chine diverses graines qu'il a laissé négligemment tomber dans un vase rempli de terre. Les graines ont germé, les plantes ont poussé et se sont couvertes de belles fleurs. L'armateur, qui ne comptait pas sur ce résultat et qui d'ailleurs n'avait de sa vie regardé une plante, s'est fort peu ému d'abord; mais un autre hasard a amené chez lui un connaisseur qui s'est extasié et a déclaré ce précieux végétal absolument nouveau et inconnu dans la science.

Cette découverte a décidé de la vie de M. Antoine. Il avait toujours dédaigné les fleurs : il ne les comprendra peut-être jamais, car il est totalement dépourvu du sens artiste; mais sa vanité, qui l'étouffait faute d'alimens, a trouvé cette aubaine, et ceci devient la seule gloire à laquelle il puisse atteindre. Il a un frère qui peint les fleurs, qui les interprète, qui les chérit et leur donne la vie; on admire ce frère, on fait plus de cas d'une légère ébauche de son pinceau que de toutes les richesses de son frère aîné. Cet aîné le sait bien, et il en est jaloux. Il ne peut entendre parler art sans lever les épaules. Il trouve le monde injuste et sot de s'amuser à des bagatelles et de ne pas admirer le savoir-faire d'un homme qui, parti de rien, remue les écus à la pelle. Il est chagrin, soucieux. — Mais voilà tout changé : à son tour, il va devenir une notoriété. Les fleurs que son frère fait sortir de la toile, il les fera, lui, sortir de terre, et ce ne seront pas de vulgaires fleurs que tout le monde connaît et nomme en les voyant : ce seront des raretés, des plantes venues des quatre coins du monde, que les savans se creuseront la tête pour définir, classer et baptiser. La plus belle portera son nom, à lui! On a déjà voulu le donner à plusieurs de ses élèves, mais rien ne presse, puisque chaque année sa collection s'enrichit de quelque merveille arrivée de loin. Il attendra et il attend encore une certaine liliacée qui puisse surpasser toutes les autres, et qui, à son nom de genre, joindra le nom spécifique d'*Antonia Thierrii*.

On a le temps de s'y prendre, car l'oncle, âgé de soixante-quinze ans, est encore vert et robuste. C'est un homme trapu, maigre et d'une assez belle figure, mais dont les mains durcies par l'éternel tripotage de la terre, le teint hâlé par l'éternel contact de l'air exté-

rieur, la chevelure négligée et les habits poudreux, le dos voûté par le travail corporel, présentent en plein Paris, au sein d'un palais dont il est le maître insouciant et absorbé, l'image d'un villageois aux manières rustiques, aux préoccupations tenaces, à l'esprit positif et frondeur, au langage incorrect, absolu et tranchant. Il n'a reçu aucune éducation, il est resté stupide à l'égard de tout ce qui est élégance ou poésie. Toute philosophie idéaliste le rend presque furieux. Toute son intelligence, car il en a, et beaucoup, s'est concentrée sur les calculs de prévoyance. C'est par là qu'il s'est enrichi, c'est par là qu'il est un horticulteur émérite.

Marcel salue son oncle avec plus de rondeur que de déférence. Il sait que les hommages seraient peines perdues, que c'est en luttant d'obstination, de rudesse au besoin, qu'on peut amener l'ex-armateur à céder en quoi que ce soit. Il sait que son premier mouvement est de dire non, que non sera peut-être son dernier mot, mais que, pour avoir sur cent *non* un pauvre *oui*, il faut batailler sans défaillance. Marcel est bien trempé (il est de la famille), et l'habitude de la lutte, surtout de la lutte contre son oncle, lui a fait trouver une sorte d'âpre plaisir à cette occupation qui en un instant rebuterait un artiste. — Voilà, dit-il pour commencer, je vous apporte quelque chose à signer.

— Je ne signe rien; ma parole suffit.

— Oui, avec ceux qui vous connaissent.

— Tout le monde me connaît.

— Presque tout le monde; mais j'ai affaire à des idiots. Signez, signez, allons!

— Non, c'est comme si tu chantais. Ma parole vaut de l'or; tant pis pour qui en doute.

— Alors voyez le créancier acquéreur de la maison de Sèvres, il s'en contentera certainement; mais jusque-là il doutera de mes pouvoirs.

— Tu as donc une mauvaise réputation?

— Apparemment.

— Comme tu dis ça, toi!

— Que voulez-vous que je vous dise? Si je vous disais le contraire, vous ne signeriez pas, et je veux vous faire signer.

— Ah! tu veux!... Et pourquoi?

— Parce que ça m'ennuie, me fatigue et me dérange de retourner à Sèvres pour attendre qu'on se décide à venir vous trouver, tandis que l'envoi de ce papier par mon clerc lèvera toutes les difficultés et m'épargnera des pas et de la dépense. Y sommes-nous?

— Tu fais de moi ce que tu veux, — répondit l'armateur en prenant la plume. Il la trempa trois fois dans l'encre sans se décider, lut et relut la pièce qui le faisait débiteur responsable d'un reliquat

de six mille livres dans la succession de son frère, regarda Marcel dans les yeux pour voir s'il était inquiet ou pressé, et, le voyant impassible, il renonça à regret au plaisir de le faire enrager. Il signa et lui jeta l'acte au visage avec un mauvais rire, en lui disant : — Va-t'en, gredin! Tu ne viens chez moi que pour me soutirer toujours quelque chose. Tu pouvais bien répondre à ma place, toi qui es riche!

— Si je l'étais, soyez sûr que ce serait déjà fait; mais j'achève de payer mon étude, et je ne peux plus tromper Julien sur les sacrifices que je fais pour lui. Il s'en affecte, sa mère s'en désole...

— Oh! sa mère, sa mère!... dit le richard avec l'accent d'une aversion profonde.

— Vous ne l'aimez pas, c'est connu : aussi ne vous demandera-t-elle jamais rien, soyez tranquille; mais j'aime ma tante, moi, ne vous en déplaise, et Julien l'adore. A eux deux, à nous trois, s'il le faut, on s'acquittera avant deux ans, et vous n'aurez rien à débourser, je m'en flatte.

— Et moi, je ne m'en flatte pas! N'importe! je leur rends ce service, qui sera le dernier.

— Et le premier aussi, mon cher oncle! — Et comme la pièce était signée, repliée et empochée, Marcel ajouta en appuyant ses coudes sur la table et en regardant son oncle droit au visage : — Savez-vous, mon petit oncle du bon Dieu, qu'il faut que vous soyez bien chien pour avoir laissé vendre la maison de campagne de votre frère?

— Ah! nous y voilà encore! s'écria M. Antoine en se levant et en assenant sur la table un véritable coup de poing de paysan. Tu voulais me voir employer mon argent, gagné à la sueur de mon front, pour payer les folies d'un dissipateur! Depuis quand les artistes ont-ils besoin d'avoir des maisons à eux, de les remplir d'un tas de bêtises qui coûtent les yeux de la tête, de se faire des jardins avec des ponts et des kiosques, eux qui ne sauraient pas seulement faire pousser une laitue? Qu'est-ce que ça me fait, à moi, qu'on vende la folie de mon frère, et que sa veuve n'ait plus de cordon bleu dans sa cuisine ni de grands seigneurs à sa table? Ont-ils assez fait leurs embarras quand ils recevaient des comtes et des marquis, et que *madame* disait : « Ma maison, mes gens, mes chevaux! » Je savais bien, moi, où tout ce train-là mènerait la barque! Et voilà qu'aujourd'hui on a besoin du vieux rat qui vit dans son coin en sage et en philosophe, méprisant le monde, dédaignant le luxe et se consacrant à des travaux utiles! On baisse la crête, on lui tend la patte, et lui,... lui qui ne donnerait pas par pitié, — ces gens-là n'en méritent point, — il donne par fierté, et c'est comme ça qu'il se venge. Va, répète ça à ta tante, la belle princesse aux abois : c'est la com-

mission que te confie ton chien d'oncle... Mais va donc, canaille de procurassier! Que fais-tu là à me dévisager?

En effet, Marcel, avec ses petits yeux gris et brillans, étudiait la physionomie et l'attitude de son oncle, comme s'il eût voulu percer jusqu'au fond de sa conscience. — Bah! dit-il tout à coup en se levant, vous êtes très dur, très chien, je le répète; mais vous n'êtes pas si méchant que ça! Vous avez à l'endroit de votre belle-sœur quelque motif de haine que personne n'a jamais pu expliquer, dont vous ne vous rendez peut-être pas bien compte à vous-même, mais que j'arriverai à découvrir, comptez-y, mon cher oncle, car je vais m'y mettre, et vous savez que quand je veux quelque chose, je suis comme vous, je ne lâche jamais pied.

En parlant ainsi, Marcel examinait toujours le richard, et il saisit une notable altération dans son air. Une pâleur soudaine effaça les brutales rougeurs de sa face, déjà recuite au soleil du printemps nouveau. Ses lèvres tremblèrent, il enfonça son chapeau jusque sur ses noirs sourcils en buisson, et, tournant le dos, il sortit dans son jardin sans mot dire.

Ce n'était pas un jardin à petits rochers, à petites fabriques et à petites vaches en terre cuite couchées dans l'herbe, comme ceux qu'à cette époque on faisait à l'imitation du goût champêtre de Trianon. Ce n'était pas non plus une pelouse ondulée avec des allées tournantes, des bosquets bien distribués, des colonnades tronquées se mirant dans les bassins limpides, comme celui de l'hôtel d'Estrelle, premiers essais pittoresques du moderne jardin à l'anglaise. Ce n'était plus les anciens carrés et les longues plates-bandes régulières du temps de Louis XIV; tout le terrain était remué et coupassé par les essais de M. Antoine. Tout était corbeilles, cœurs, étoiles, triangles, ovales, écussons et trèfles entourés de bordures vertes et de petits sentiers formant labyrinthe. Là brillaient des fleurs de toute sorte, fort belles ou fort curieuses, mais perdant toute grâce naturelle sous les cages de jonc, les réseaux de fil d'archal, les parasols de roseau, les étais et les tuteurs de tout genre qui les préservaient des souillures de la terre, des morsures du soleil ou des blessures du vent. Ses rosiers, taillés et émondés à toute heure, semblaient artificiels à force d'être propres et luisans. Ses pivoines s'arrondissaient en boules comme des pompons de grenadier, et ses tulipes brillaient comme du fer-blanc au soleil. Autour du jardin fleuriste s'étendaient de vastes pépinières tristes comme des rangées de piquets pauvrement feuillus en tête. Tout cela réjouissait la vue de l'horticulteur et dissipa sa mélancolie.

Un seul coin de son jardin, celui qui s'étendait jusque vers le pavillon occupé par Mme Thierry, offrait une promenade agréable. C'était là que, depuis une vingtaine d'années, il avait acclimaté des

arbres exotiques d'ornement. Ces arbres étaient déjà beaux et jetaient de l'ombrage; mais M. Antoine, n'ayant plus de soins minutieux à leur donner, ne s'y intéressait presque plus, et leur préférait de beaucoup une graine de pin ou d'acacia nouveau-levée sur couche.

Sa serre chaude était merveilleusement belle. C'est là qu'il courut ensevelir les amertumes que Marcel avait réveillées dans sa mémoire. Il parcourut la région de ses plantes favorites, les liliacées, et, après s'être assuré de la bonne santé de celles qui étaient en fleur, il s'arrêta auprès d'un petit vase de faïence où un bulbe inconnu commençait à montrer des fleurs effilées d'un vert sombre et brillant. Que sera celle-ci? pensa-t-il. Fera-t-elle époque dans l'histoire du jardinage, comme tant d'autres qui me doivent leur renommée? Il me semble qu'il y a déjà longtemps qu'aucun événement ne s'est produit chez moi, et qu'on ne parle plus autant de moi qu'on en devrait parler.

Pourtant Marcel s'en allait songeant, car une grande bizarrerie présidait à l'avarice de M. Antoine Thierry. Cette bizarrerie, c'est que M. Thierry n'était point avare. Il n'entassait pas ses écus, il ne faisait pas et n'avait jamais fait l'usure, il ne se refusait rien de ce qui lui plaisait, et même il avait fait quelquefois de bonnes actions par amour-propre. D'où vient qu'il avait laissé échapper une si belle occasion que de racheter pour son neveu la propriété de son défunt frère? Cette largesse eût fait parler de lui plus et mieux que la future *Antonia Thierrii*. Voilà précisément où Marcel cherchait sans trouver le joint. Il savait bien que l'armateur avait toujours été jaloux non du talent qu'il dédaignait, mais de la célébrité et de la vogue mondaine de son frère le peintre; mais cette jalousie ne devait-elle pas être morte avec le vieux André? Sa veuve et son fils devaient-ils en recueillir le triste héritage?

Une pensée traversa l'esprit de Marcel : il revint sur ses pas, et interrompant les rêveries horticoles de M. Antoine : — A propos, mon bel oncle, dit-il d'un ton enjoué, voulez-vous acheter le pavillon de l'hôtel d'Estrelle?

— Le pavillon est en vente, et tu ne me le disais pas, imbécile?

— Je l'oubliais. Eh bien! combien en donneriez-vous?

— Qu'est-ce que ça vaut?

— Je vous l'ai dit cent fois : pour la comtesse d'Estrelle, qui vient d'en accepter la propriété, ça vaut dix mille livres; pour vous, qui en avez envie et besoin, ça vaut le double. Reste à savoir si la comtesse n'en exigera pas le triple.

— Ah! voilà bien les grands! plus âpres et plus chiches que les parvenus qu'ils méprisent!

— La comtesse d'Estrelle ne méprise personne.

— Si fait! c'est une sotte comme les autres. Nous sommes séparés par un mur, et depuis quatre ans qu'elle habite l'hôtel d'Estrelle, jamais elle n'a eu la curiosité de voir mon jardin.

— Peut-être n'entend-elle rien aux plantes rares!

— Dis plutôt qu'elle se croirait déshonorée si elle mettait les pieds chez un *plébéien!*

— Ah! vous voulez qu'une jeune femme en deuil se compromette en venant se promener chez un garçon de votre âge?

— Mon âge? Plaisantes-tu? Suis-je d'un âge à faire parler?

— Eh! qui sait? vous avez été un volcan jadis!

— Moi! Qu'est-ce que tu dis donc là, animal?

— Vous ne me ferez pas croire que vous n'avez jamais aimé?

— A quel propos... Je n'ai jamais été amoureux, moi! Pas si bête!

— Si fait! vous avez été amoureux, bête si vous voulez, au moins une fois! — Essayez de me soutenir le contraire, ajouta Marcel en voyant l'horticulteur pâlir et se troubler de nouveau.

— Assez de niaiseries! reprit l'oncle en frappant du pied avec humeur. Tu es le procureur de Mme d'Estrelle : es-tu chargé de vendre le pavillon?

— Non; mais j'ai le droit de le proposer. Combien en donneriez-vous?

— Pas un sou. Laisse-moi tranquille.

— Alors je peux le proposer à un autre acquéreur?

— Quel autre?

— Il n'y en a pas d'autre pour le moment. Je n'ai pas le goût du mensonge, et ne trahirai pas les intérêts que vous m'avez confiés; mais vous savez bien qu'on s'occupe de bâtir la rue, et que ce soir, demain peut-être, on se disputera le pavillon.

— Que Mme d'Estrelle se donne la peine d'entrer en pourparlers avec moi...

— Vous voulez qu'elle vous reçoive? soit!

— Elle me recevrait? dit M. Antoine, dont les yeux ronds brillèrent un instant.

— Et pourquoi non? dit Marcel.

— Ah! oui, elle me recevrait dans sa cour, tout au plus dans son antichambre, debout, entre deux portes, comme on reçoit un chien ou un procureur!

— Vous tenez donc beaucoup aux manières, vous qui ne voulez arracher votre chapeau de dessus votre tête devant qui que ce soit? Mais tranquillisez-vous : Mme d'Estrelle est aussi polie avec les honnêtes gens de notre classe qu'avec les gens les plus huppés. A preuve qu'elle est dans les meilleurs termes avec ma tante Thierry, et qu'elles sont déjà presque amies.

— Ah!... Eh bien! c'est parce que madame ta tante est noble! Les nobles, ça s'entend entre eux comme larrons en foire!

— Sapristi! mon oncle, qu'est-ce que vous avez donc, encore une fois, contre votre belle-sœur?

— J'ai... que je la déteste!

— Je le vois bien; mais pourquoi?

— Parce qu'elle est noble. Ne me parle pas des nobles! C'est tous des sans-cœur et des ingrats!

— Vous l'avez donc aimée?

Cette question directe bouleversa M. Antoine. Il pâlit de plus belle, et puis rougit de colère, jura, se prit les cheveux et s'écria en fureur : — C'est elle qui t'a dit ça? Elle prétend, elle ose raconter...

— Rien du tout. Je n'ai jamais pu lui arracher un mot sur vous, mais je me doutais, et à présent vous vous confessez. Dites tout, mon oncle, ça vaudra mieux, ça vous soulagera, et vous aurez eu au moins une fois en votre vie un bon mouvement de retour sur vous-même.

Il se passa bien une demi-heure avant que l'ex-armateur eût épuisé contre Marcel, contre Mme Thierry et contre son défunt frère tout le dépit et toute la bile dont son cœur était plein. Quand Marcel, qui le harcelait cruellement, eut réussi à l'épuiser, il en eut raison, et le vieux Antoine lui raconta ce qui suit, à bâtons rompus, se faisant arracher pièce à pièce le secret de sa vie, qui était en même temps celui de son caractère.

Quarante ans avant l'époque où nous plaçons ce récit, Mlle de Meuil, enlevée par André Thierry, était venue demander asile avec son fiancé à Antoine Thierry, déjà riche et encore jeune. Jusque-là les deux frères avaient vécu en bonne intelligence. Cachée à l'hôtel de Melcy, Mlle de Meuil avait témoigné à l'armateur une sincère amitié, une confiance sainte. Poursuivi par la famille de Meuil, exposé au danger d'être envoyé à la Bastille, André avait dû quitter Paris pour détourner les soupçons, pendant que des protecteurs puissans s'efforçaient et réussissaient peu à peu à accommoder ses affaires.

Durant cette séparation de quelques mois, Mlle de Meuil, livrée à de vives anxiétés, eut plus d'une fois le désir de retourner chez ses parens pour soustraire celui qu'elle aimait aux périls et aux malheurs qui le menaçaient. Plus d'une fois elle en parla à cœur ouvert avec le frère d'André, lui demandant conseil et lui montrant ses terreurs. C'est alors que M. Antoine conçut une idée vraiment baroque, non perfide et nullement passionnée, mais où son amour-propre irritable fut bientôt en jeu. Laissons-le parler un instant.

— Cette fille était perdue, quoiqu'elle n'eût pas encore vécu ma-

ritalement avec mon frère; elle était trop compromise pour être reçue dans sa famille, et tout ce qu'elle pouvait espérer de mieux, c'était de finir ses jours dans un couvent. Mon frère me paraissait encore plus perdu qu'elle. On avait obtenu contre lui la lettre de cachet, qui dans ce temps-là ne badinait pas. Il pouvait en avoir pour vingt ans, qui sait? pour toute sa vie! Et comme la demoiselle me disait tout cela elle-même, criant à chaque instant : Que faire, monsieur Antoine, mon Dieu! que faire? l'idée me vint de les sauver tous les deux en épousant la demoiselle. Je n'étais pas amoureux d'elle, non! le diable m'emporte si je mens! J'en eusse aimé autant une autre, et je n'ai jamais eu les idées tournées au mariage. Si celle-ci n'avait pas été noble, ce qui lui donnait,... pas pour moi, qui n'ai pas de préjugés, mais pour beaucoup de gens, un certain relief, je n'aurais pas fait grande attention à elle. Tu ris? De quoi ris-tu, âne de procureur?

— Je ne ris pas, dit Marcel. Allez toujours. Vous lui avez dit la belle idée qui vous passait par la tête?

— Bel et bien, et pas plus sottement que ne l'eût fait monsieur mon frère. Était-il donc un aigle dans ce temps-là? C'était un petit barbouilleur, qui n'avait pas su amasser quatre sous, et personne ne faisait attention à lui. Était-il mieux tourné que moi, plus jeune, mieux élevé? Nous avions été éduqués l'un comme l'autre; j'étais l'aîné de cinq ans, voilà tout. Je n'étais pas le plus laid, et il n'était pas beau, lui! Il savait dire un tas de paroles : il a toujours été bavard. J'en disais moins, mais c'était du solide. Nous n'étions ni plus ni moins roturiers l'un que l'autre, étant frères de père et de mère. J'avais déjà amassé près d'un million que personne ne savait! Avec un million, on fait bien des choses que mon frère ne pouvait pas faire: on endort la justice, on apaise des parens, on a des protections intéressées qui ne s'endorment pas; avec un million, on va jusqu'au roi, et on peut très bien épouser une fille noble qui n'a rien. Si le monde crie, c'est parce que chacun voudrait bien avoir le million dans sa poche. Enfin mon million prouvait bien que si j'étais un peu moins beau parleur que mon frère, ce n'était pas faute d'esprit et de génie. Voilà ce que la demoiselle aurait dû comprendre. Je ne lui demandais pas de m'aimer tout de suite, mais d'aimer assez son André pour l'oublier et l'empêcher d'aller pourrir en prison. Eh bien! au lieu de reconnaître mon bon sens et ma générosité, voilà une prude qui se fâche, qui me trouve grossier, qui me traite de mauvais frère et de malhonnête homme, et qui décampe de chez moi sans me dire où elle va, risquant le tout pour le tout, et me laissant une lettre où, pour tout remercîment, elle me promet de ne jamais dire ma trahison à M. André. J'avoue que je ne lui ai jamais pardonné ça, et que

jamais je ne lui pardonnerai. Quant à monsieur mon frère, il a eu là-dessus une conduite qui m'a choqué tout autant que celle de madame. Je n'ai pas voulu attendre que sa bégueule de femme m'eût vendu. Le voyant sauvé de ses peines et marié, je lui ai tout dit, comme je viens de te le dire. Il ne s'est pas fâché, lui : il m'a remercié au contraire de mes bonnes intentions, mais il s'est mis à rire. Tu sais comme il était frivole, une pauvre tête! eh bien! il a trouvé mon idée comique, et il s'est moqué de moi. Alors tout a été rompu entre nous, et je n'ai jamais voulu revoir ni la femme ni le mari.

— Enfin! dit Marcel, nous y voilà donc! Mais Julien! Pourquoi en voulez-vous à Julien, qui n'était pas né dans le temps de vos griefs?

— Je n'en veux pas à Julien, mais il est le fils de sa mère, et je suis sûr qu'il me hait.

— Sur l'honneur, Julien ne sait rien de ce que vous venez de me raconter, et il ne vous connaît que par votre conduite dans ces derniers temps. Pensez-vous qu'il puisse l'approuver? Ne deviez-vous pas racheter la maison de sa mère, quand il vous jurait sur ce qu'il y a de plus sacré qu'il consacrerait sa vie à s'acquitter envers vous?

— Belle garantie que la vie d'un peintre! Où ça a-t-il mené son père, qui était *fameux!*

— Et quand vous auriez perdu une cinquantaine de mille livres, vous qui avez certainement plus de...

— Tais-toi! Il ne faut jamais dire le chiffre d'une fortune. Quand ces chiffres-là sonnent dans l'air, les murs, les arbres, les pots à fleurs même, ont des oreilles.

— Ce chiffre est donc tel que l'affaire de Sèvres eût été insignifiante, vous en convenez!

— Prétends-tu me faire passer pour un ladre?

— Je sais que vous ne l'êtes pas; mais je vais croire que vous êtes méchant, et que vous aimez à voir souffrir ceux que vous croyez hostiles.

— Eh bien! n'est-ce pas mon droit? Depuis quand est-il défendu de se venger?

— Depuis que nous ne sommes plus des sauvages.

— Alors je suis un sauvage!

— Oui!

— Va-t'en, tu m'ennuies à la fin!... Prends garde que je ne me mette contre toi aussi!

— Je vous en défie.

— Pourquoi ça?

— Parce que vous savez que, malgré vos travers, je suis la seule personne au monde qui ait un peu d'attachement et de dévouement pour vous.

— Tu vois bien? Tu avoues que Julien me déteste.

— Faites-vous aimer de lui, ça vous fera deux amis au lieu d'un seul.

— Ah! oui-da! tu veux que je rachète la maison! Eh bien! que Julien devienne orphelin, je m'occuperai de lui, à la condition qu'il ne me parlera jamais de sa mère.

— Vous voulez peut-être qu'il la tue? Tenez, l'oncle! vous êtes fou, ni plus ni moins. Vous êtes vain à l'excès, et vous avez le préjugé de la noblesse plus qu'aucun de ceux qui ont des ancêtres. Vous n'avez pas été amoureux de Mlle de Meuil, j'en suis certain; mais son rang vous a fait désirer de supplanter votre frère auprès d'elle. Vous avez été jaloux du pauvre André jusqu'à la rage, non à cause de cette belle et aimable personne, mais à cause des parchemins qu'elle lui apportait en dot et de l'espèce de lustre qui rejaillissait sur lui. Bref, vous ne haïssez pas les nobles, vous les adorez, vous les enviez, vous donneriez vos millions pour être *né* quelque chose, et votre fureur à tout propos contre eux n'est qu'un dépit d'amoureux éconduit, comme votre haine contre ma tante n'est qu'un dépit de roturier froissé et humilié. Voilà votre manie, mon pauvre oncle; chacun a, dit-on, la sienne, mais celle-ci vous rend mauvais, et j'en suis fâché pour vous.

L'ex-armateur sentit peut-être que Marcel avait raison, en conséquence il allait se fâcher d'autant plus fort; mais Marcel lui tourna le dos en levant les épaules, et s'en alla sans vouloir prendre garde à ses invectives.

Au fond, Marcel était fort content de se voir enfin en possession du fond des pensées et des souvenirs de son oncle. Il se promit d'en profiter pour l'amener à résipiscence. Y parvint-il? C'est ce que la suite nous apprendra.

— Madame, dit Marcel à la comtesse d'Estrelle, le lendemain matin, il faut vendre le pavillon.

— Pourquoi? répondit Julie, il est si vieux, si chétif, et de si peu de valeur!

— Il a une valeur relative que vous ne devez pas dédaigner. Mon oncle vous le paiera dix mille écus, peut-être davantage.

— Voici la première fois, mon cher conseil, que vous me conseillez mal. J'ai de la répugnance à rançonner un voisin. N'est-ce pas spéculer sur le besoin qu'il peut avoir de cette vieille bâtisse?

— Attendez, ma noble cliente! Mon oncle n'a nul besoin du pavillon, il en a envie, ce qui est bien différent. Il est assez riche pour payer ses fantaisies. Et que diriez-vous, s'il vous savait gré de vos exigences?

— Comment cela peut-il se faire?

— Entrez en relations personnelles avec lui, et il vous offrira un pot-de-vin par-dessus le marché.

— Fi! monsieur Thierry! je ferais la cour à ses écus?

— Non, vous leur adresserez un sourire de bonté protectrice, et ils viendront à vous d'eux-mêmes. En outre vous ferez une bonne action.

— Alors parlez!

— Vous montrerez à mon oncle beaucoup d'estime et d'affection pour ma tante et pour mon cousin, qui sont vos locataires, et vous forcerez ainsi le vieux riche à les aider sérieusement dans leur détresse.

— Alors de tout mon cœur, monsieur Thierry; mais si déjà je suis à même d'apprécier Mme votre tante, que puis-je dire de votre cousin, que je ne connais pas?

— N'importe, parlez-en de confiance. C'est un cœur d'or que mon Julien, un esprit de haute race, une âme au-dessus de sa condition; c'est le meilleur des fils, le plus sûr des amis, le plus honnête des hommes et même le plus raisonnable des artistes. Dites tout cela, madame la comtesse, et si jamais la vie de Julien donne le moindre démenti à vos paroles, chassez-moi d'auprès de vous et ne m'accordez plus jamais ni estime ni confiance.

Marcel parlait avec tant de feu que Julie en fut frappée. Elle s'abstint de questions, mais elle écouta, sans en perdre un mot, la suite de l'éloge, et Marcel entra dans des détails dont un cœur impitoyable eût seul pu n'être pas touché. Il raconta les soins de Julien pour sa mère, les souffrances qu'à son insu il s'imposait, jusqu'à se priver de nourriture pour qu'elle n'en fût pas privée. Ici Marcel fit comme Mme Thierry, il mentit sans le savoir. Julien ne mangeait plus parce qu'il était amoureux, et Marcel, qui ne s'en doutait guère, croyait avoir deviné la cause de cette involontaire austérité. Mais Julien était capable de faire bien plus pour sa mère que de restreindre son appétit. Il eût donné pour elle jusqu'à la dernière goutte de son sang; donc, en ne disant pas la vérité exacte pour le moment, Marcel restait encore bien au-dessous de la vérité.

Le panégyrique de Julien fut si complet et si émouvant que la comtesse autorisa Marcel à exprimer de sa part à l'oncle Antoine le désir de voir ses fleurs rares et de parcourir ses vastes et curieuses plantations. L'oncle Antoine reçut cette communication d'un air hautain et sceptique. — Fort bien, dit-il, on veut vendre cher, et voilà des avances qui me coûteront les yeux de la tête. — Marcel le laissa gloser et ne fut pas sa dupe. La satisfaction du richard était trop visible.

Au jour convenu, Mme d'Estrelle reprit ses grands habits de deuil,

monta dans sa voiture et se rendit à l'hôtel Melcy. Marcel était sur le seuil, il l'attendait. Il lui offrit sa main, et comme ils montaient le perron, l'oncle Antoine apparut dans toute sa gloire, en tenue de jardinier. Ceci n'était pas trop bête de la part d'un homme aussi sot. Il avait bien roulé dans sa tête, sans en rien dire à Marcel, le projet de se montrer en habit magnifique : il avait le moyen de mettre de l'or sur toutes ses coutures; mais la crainte du ridicule l'avait arrêté, et puisqu'il se piquait d'être avant tout un grand horticulteur, c'est dans une tenue sévèrement rustique qu'il eut l'esprit de se présenter.

Malgré la rudesse de son caractère et de ses manières habituelles, malgré le secret besoin qu'il éprouvait de faire preuve devant Marcel de son indépendance d'esprit et de sa fierté philosophique, il perdit tout à coup contenance devant le salut gracieux et le regard sincère et limpide de la belle Julie, et pour la première fois peut-être depuis trente ans il ôta son chapeau à cornes, et au lieu de le replacer immédiatement sur sa tête, il le tint sous son bras gauchement, mais respectueusement, tout le temps que dura la visite.

Julie n'eut pas la petite honte de chercher à flatter son caprice; elle s'intéressa de bonne foi aux richesses horticoles qui lui furent exhibées. Fleur elle-même, elle aimait les fleurs, et ceci n'est pas un madrigal, pour parler la langue de l'époque. Il y a des affinités naturelles entre toutes les créations divines, et de tout temps les symboles ont été l'expression d'une réalité.

Le richard, qui n'avait rien d'une rose, lui, s'épanouissait pourtant à l'éloge sincère décerné à ses plantes chéries. Peu à peu sa morgue affectée tomba devant la sylphide qui foulait à peine ses gazons et qui passait le long de ses plates-bandes comme une brise caressante. Il attendit avec une entière résignation le chiffre attribué à la cession du pavillon.

— Allons, dit Marcel, qui ne voyait pas Mme d'Estrelle se préoccuper de cette affaire, dites donc à Mme la comtesse, mon cher oncle, l'envie que vous avez d'acquérir...

— Oui, au fait, dit le richard sans trop se laisser compromettre, j'ai eu quelque idée dans le temps d'acquérir ce pavillon; mais à présent, si madame y tient trop...

— J'y tiens sous un seul rapport, dit Julie. Il est occupé par des personnes que j'estime et que je ne voudrais nullement déranger.

— Elles ont un bail, je pense? reprit M. Thierry, qui savait fort bien à quoi s'en tenir.

— Eh! sans doute, dit Marcel; vous leur devriez une bonne indemnité dans le cas où elles consentiraient à résilier, car vous savez qu'elles ne font que de commencer la jouissance de ce bail.

— Une bonne indemnité! reprit l'oncle en fronçant le sourcil.

— Je m'en chargerais volontiers, dit Mme d'Estrelle, si...

— Si je payais en conséquence!

— Ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire, reprit Julie avec un accent de dignité qui coupait court à toute discussion. J'ai voulu et je veux dire que si Mme Thierry, votre belle-sœur, éprouve la moindre répugnance à quitter ce logement, j'entends maintenir ses droits à toute la durée de sa jouissance, et c'est une condition que l'acquéreur ne pourrait éluder sous aucun prétexte.

— Ceci rendra l'acquisition moins prompte et moins avantageuse pour madame, dit M. Antoine, qui mourait d'envie de prononcer le doux nom de *comtesse*, mais qui ne pouvait encore s'y résoudre.

— Je ne vous dis pas le contraire, monsieur Thierry, répliqua Julie avec une indifférence que le richard crut de bon jeu et de bonne guerre.

— Enfin, reprit-il après un silence, quel serait le prix exigé par...?

Marcel allait répondre. Julie, qui décidément n'entendait rien aux affaires, n'y prit pas garde et répondit ingénument : — Oh! cela, je n'en sais rien. Vous êtes connu pour un homme également habile et délicat; vous fixerez le chiffre vous-même. Et sans faire attention au coup d'œil de reproche de son procureur, elle continua : — Vous ne pouvez pas croire, monsieur Thierry, que ma visite à votre jardin ait eu pour but de vous faire marchander ma petite propriété. Je sais qu'elle peut vous convenir et vous savez probablement que j'ai des affaires embrouillées : ce n'est pas là une raison pour que nous ayons vis-à-vis l'un de l'autre des exigences outrées; mais avant tout ma loyauté vous devait cette déclaration, que pour un million je ne consentirais pas à affliger madame votre belle-sœur, parce que je l'aime et l'honore particulièrement. Ceci posé, vous réfléchirez et vous viendrez me dire ce que vous aurez décidé, car vous me devez une visite à présent, monsieur mon voisin, et je ne vous en tiens pas quitte, que nous fassions ou non affaire ensemble.

La comtesse se retira, laissant le richard ébloui de sa grâce; mais, n'en voulant rien montrer à Marcel, il affecta de se réjouir dans un autre sens. — Eh bien! procureur, lui dit-il d'un air de triomphe, te voilà pris, et bien penaud? Que me disais-tu donc des prétentions de cette dame? Elle a plus de bon sens que toi, elle s'en rapporte à mon évaluation...

— Bien, bien, réjouissez-vous de ses bonnes façons, répondit Marcel, et savourez les louanges que vous devez à sa politesse; mais tâchez de comprendre et d'être à la hauteur du rôle qu'on vous attribue!

— Au fait! reprit Antoine, qui avait beaucoup de finesse en affaires, quand on dit à un homme comme moi : Faites ce que vous voudrez, ça veut dire : Payez en grand seigneur! Eh bien! mordi, je paierai cher, et la grande dame verra si je suis un cuistre comme son beau-père le marquis! Une seule chose m'étonne de la part d'une femme qui ne me paraît pas sotte : c'est l'estime qu'elle fait de madame ma belle-sœur!... Je ne sais pas trop si elle a cru m'être agréable ou me narguer en me disant la chose.

— Elle a cru vous être agréable.

— Sans doute, puisqu'elle a besoin de moi; mais ma belle-sœur m'aura pourtant fait passer pour un ladre?

— Ma tante n'a point parlé de vous. Conduisez-vous de manière qu'elle n'ait pas à s'en plaindre.

— Qu'elle se plaigne si elle veut! qu'est-ce que ça me fait, à moi? Qu'ai-je besoin de l'estime et de l'amitié de cette comtesse?

— C'est juste, dit Marcel en prenant son chapeau, cela vous est fort indifférent! N'importe, ne cherchez point à passer pour un malotru, et prenons jour pour que j'annonce votre visite.

Antoine choisit le surlendemain et on se sépara; mais dès le lendemain, sans en rien dire à Marcel, il faisait indirectement d'adroites démarches pour racheter sans perte la maison de Sèvres. Était-il décidé à faire ce cadeau à son neveu, ce plaisir à sa belle-sœur? Non certes. Nul homme n'était plus vindicatif, parce que rien en lui n'avait usé ses passions bonnes et mauvaises. Rien dans sa vie étroite n'avait eu assez d'importance pour adoucir les aspérités de sa nature. Seulement le coup était porté à sa vanité secrète, et sans aucun art, sans aucun calcul, Julie d'Estrelle avait dompté cet esprit sauvage. Il trouvait en elle une grâce irrésistible et un ton d'égalité sans affectation, qu'il attribuait encore à un besoin d'argent, mais qui le flattait comme de sa vie il ne s'était senti flatté. Il était donc résolu à feindre des velléités de commisération pour Mme Thierry. Il craignait véritablement d'être desservi par elle auprès de Julie, et, en rachetant la maison de Sèvres pour son propre compte, il se persuadait qu'il tiendrait son ennemie en respect par l'espoir que ce bienfait était destiné à Julien.

Cependant Marcel continuait à vouloir libérer aussi peu à peu Mme d'Estrelle, et le soir même de sa visite à M. Antoine il vint la gronder de son étourderie et insister pour qu'elle tînt la dragée haute à l'acquéreur. Il la trouva peu disposée à se prêter à aucun manége pour obtenir ce résultat. — Faites comme vous l'entendrez, mon cher monsieur Thierry, lui dit-elle; mais ne me demandez pas de vous aider. Vous m'avez dit que votre oncle était un peu vain, que grâce à mon titre j'aurais facilement un peu d'ascendant sur

lui, et que, grâce à cet ascendant, je pouvais l'intéresser au sort de sa belle-sœur. Je me suis hâtée d'essayer ma puissance. Vous me dites que vous en espérez quelque chose; j'ai fait ce que mon cœur me dictait, ne me parlez pas du reste. Qui vous presse de vendre ce pavillon? Ne m'avez-vous pas dit que les créanciers de mon mari prendraient patience en me voyant nantie de quelque immeuble de plus, que le marquis ne laisserait jamais vendre l'hôtel d'Estrelle, et que je pouvais, pendant quelque temps, oublier mes ennuis? Tenez-moi parole, et laissez votre oncle tourner autour du pavillon, puisque cela me servira de prétexte pour plaider la cause de Mme Thierry. J'ai dit la vérité en déclarant que je ne voulais pas qu'elle fût dépossédée de son logement malgré elle, et à présent je vous déclare que j'aurais beaucoup de regret en perdant son voisinage.

Marcel n'ayant pu ébranler ces résolutions, alla voir sa tante Thierry et lui raconta, ainsi qu'à Julien, la démarche et les bons sentimens de la généreuse comtesse à leur égard. Mme Thierry en fut touchée jusqu'aux larmes, et comme Julien jouait assez bien son rôle pour que certaines craintes fussent dissipées, elle se laissa aller à faire l'éloge de Julie d'Estrelle. Son cœur était plein d'une reconnaissance qu'elle contenait avec effort depuis deux jours. La pauvre mère versa donc elle-même l'huile sur le feu.

Ce ne fut pourtant pas sans quelques retours de méfiance. Elle regardait Julien à la dérobée à chaque mot qui lui échappait, et chaque fois elle croyait le voir tranquille; mais une révélation lui arriva. Comme elle disait à Marcel qu'elle ne voulait pas empêcher Julie de vendre le pavillon, et qu'elle ferait semblant de n'y pas regretter son logement, Julien se récria avec vivacité : — Encore changer? dit-il; nous ne le pouvons pas! Nous avons dépensé beaucoup, eu égard à nos moyens, pour nous installer ici.

— L'oncle y pourvoira, dit Marcel; s'il vous fait déloger, je me fais fort, moi, de lui arracher...

— Mon cher ami, reprit Julien toujours très animé, tu es plein de zèle et de bonté pour nous; mais tu sais bien que ma mère répugne à tes démarches auprès de l'oncle Antoine, que tu les as faites un peu malgré elle, et que, s'il ne s'était agi de moi, elle s'y fût opposée formellement. Qu'elle ait tort ou raison de croire M. Thierry détestable, ce n'est pas à nous d'en juger. Je ferai, moi, dussé-je en souffrir, toutes les concessions possibles au singulier caractère de notre parent; mais je ne veux pas que ma mère soit blessée dans sa fierté vis-à-vis de lui.

— Non, non! je n'ai pas de fierté, s'écria Mme Thierry, je n'en ai plus, Julien! Tu travailles trop, tu tomberais malade si nous refu-

sions de traiter avec M. Antoine. Tout ce que Marcel fera, je l'approuve, et s'il faut m'humilier, j'en serai heureuse! Faisons notre devoir avant tout, payons toutes nos dettes. Disons à la comtesse qu'il nous importe peu de demeurer ici ou ailleurs, afin qu'elle se hâte de vendre; et que Marcel dise à M. Thierry que nous réclamons nos droits ou que nous invoquons sa générosité, tous les moyens me seront bons pour que tu recouvres le repos et la santé.

— Ma santé est excellente, reprit Julien avec feu, et mon repos ne serait troublé que par une nouvelle installation. Mon atelier me plaît, j'ai un travail en train...

— Mais tu parles en égoïste, mon enfant! Tu ne songes pas que cette dame est, comme nous et plus que nous à présent, aux prises avec des créanciers.

— Et tu crois que M. Antoine la sauvera en lui achetant cette bicoque? Marcel n'en croit pas un mot!

— Ce que je crois, dit Marcel, c'est que M. Antoine subira toutes les conditions qui lui seront imposées par la comtesse d'Estrelle; il paiera cher et il ne vous chassera point. Laissez-moi faire, et peut-être même l'amènerai-je à quelque chose de mieux.

— A quoi donc? dit Mme Thierry.

— C'est mon secret. Vous le saurez plus tard, si je n'échoue pas.

— Ah! mon Dieu! dit Mme Thierry rompant les chiens, j'ai oublié ma tabatière; va donc me la chercher, Julien!

Julien monta, et sa mère profita de ce moment qu'elle s'était ménagé pour dire vite à Marcel :

— Prends garde, mon cher enfant! un grand malheur nous menace : Julien est amoureux de la comtesse!

— Allons donc! s'écria Marcel stupéfait; vous rêvez cela, ma bonne tante, c'est impossible!

— Parle plus bas. C'est possible, cela est. Fais-nous quitter bien vite ce dangereux logis. Trouve un moyen, sans qu'il se doute de ce que je te dis là. Sauve-le, sauve-moi! Silence! le voilà qui redescend!

Julien avait fait la commission en un instant. Il était pressé de reprendre l'entretien; mais il trouva quelque chose de contraint dans le regard de sa mère, quelque chose d'étonné et de troublé dans l'attitude de Marcel. Il devina qu'il s'était trahi et prit aussitôt un air d'enjouement et d'indifférence qui ne trompa plus Mme Thierry, mais qui rassura le procureur. Celui-ci se retira donc en se promettant de le sonder, mais en se persuadant que sa tante, au milieu de toutes ses émotions, perdait un peu la tête.

Mais Marcel fit bientôt une découverte plus étonnante, si étonnante réellement que nous prions nos lecteurs de s'y préparer un peu longtemps d'avance.

L'oncle Antoine rendit sa visite à Mme d'Estrelle. Mme d'Estrelle, sans effort ni apprêt, fut aussi charmante, plus charmante peut-être qu'à la première entrevue. Elle reçut l'horticulteur ni mieux ni moins bien qu'une personne de condition semblable à la sienne. Doué d'une pénétration qui suppléait à son manque d'usage, il sentit bien que la réception était parfaite, et que jamais il n'avait été si bien traité par une personne placée si haut. Il reconnut en outre que celle-ci était complétement indifférente à la question d'argent et que sa bienveillance ne cachait aucune arrière-pensée, pas même la pensée de le réconcilier avec Mme Thierry, puisqu'elle le lui disait franchement et avec un désir plein de confiance et de cordialité.

Marcel, en voyant la joie que son oncle rapportait de cette entrevue et qu'il ne pensait presque plus à dissimuler, reconnut que la loyauté était en certain cas la meilleure des diplomaties, et que Mme d'Estrelle avait plus fait ainsi pour ses protégés et pour elle-même que si elle y eût mis de l'habileté.

— Or çà, lui dit M. Antoine sans attendre ses questions, il faut régler cette affaire du pavillon. Ça vaut pour moi quarante mille livres, je le sais, je les donne, et comme j'ai l'intention d'en jouir tout de suite, je dois à Mme Thierry de souscrire à toutes les prétentions qu'elle pourrait élever. Avec cette femme-là, je ne veux pas de discussions. Dis-lui donc que je la tiens quitte des six mille livres dont j'ai répondu pour elle, voilà mon reçu. Avec cela, s'il lui faut encore quelques écus pour déménager, je ne les lui refuserai pas. Va, et qu'elle ne me rompe plus la tête de ses peines; mais avant tout porte à la comtesse mon offre, que je crois assez gracieuse, et ma promesse d'indemniser à souhait ses protégés.

Marcel stupéfait, mais charmé, porta ces bonnes nouvelles d'abord à Mme Thierry, qui remercia la destinée, et faillit bénir son beau-frère pour sa volonté de la faire déménager au plus vite et à tout prix.

Mme d'Estrelle fut moins joyeuse, elle avait revu l'aimable veuve, elle chérissait déjà son entretien, et puis elle eut des scrupules; la munificence de M. Antoine lui parut une folie de parvenu qui l'humiliait. — Il va croire, disait-elle, que j'ai manœuvré pour l'amener à ce sacrifice, et cela me répugne. Non, vrai, je n'accepterai que la moitié. J'aime bien mieux garder son estime et mon influence au profit des pauvres Thierry. Allez lui dire que je veux vingt mille livres seulement et la continuation du bail de votre belle-sœur.

— Mais ma belle-sœur désire beaucoup déménager, répondit Marcel. Songez donc qu'il y va pour elle d'une somme qui a de l'importance.

— Alors ne vous occupez pas en mon nom de ce qui la concerne, mais occupez-vous bien de ma dignité, dont je vous confie le soin.

Cette réponse transmise à M. Antoine amena une explosion qui étonna Marcel. — Ainsi, s'écria le richard, la voilà qui refuse mes services, car c'était un service que je tenais à lui rendre, connaissant ses embarras, et j'y allais en ami, puisqu'elle m'avait traité en ami! Ah! vois-tu, Marcel, elle est hautaine, elle me méprise, et elle a menti en me disant qu'elle faisait cas de moi! Eh bien! si c'est comme ça, je me vengerai. Oui, je me vengerai cruellement, et elle n'aura que ce qu'elle mérite, et, mort de ma vie, elle sera forcée de m'implorer!

Marcel examinait en silence la figure encore belle et passablement mauvaise du richard exalté. — Quel est donc ce nouveau mystère? se disait-il en scrutant ses yeux noirs, arrondis par le dépit qui en faisait jaillir de sombres flammes. La vanité blessée arrive-t-elle à ce délire? Mon oncle serait-il à la veille de devenir fou? Cette vie absorbée, solitaire, uniforme, était-elle au-dessus de ses forces, et cette bouderie tendue contre tout ce qui éclaire et réchauffe la vie des autres aurait-elle à la longue amené un désordre dans sa cervelle?

Antoine reprit avec véhémence, sans faire attention à l'étude que Marcel faisait de sa personne : — Je devine ce que c'est! on veut que mes sacrifices profitent à Mme Thierry. Eh bien! je me moque pas mal de Mlle de Meuil, moi! Il y a longtemps que je n'ai plus pour elle ni rancune ni amitié. Qu'elle aille au diable, et qu'on ne m'en parle plus! Je paierai le pavillon quarante mille livres, ou je ne l'achète pas. Voilà ma façon de penser.

Les choses en restèrent là durant quelques jours : Mme d'Estrelle riant de ce qu'elle regardait comme un accès de démence du vieux parvenu, celui-ci agissant à l'insu de Marcel de manière à mettre le comble à cette démence.

Il acheta sous main toutes les créances qui menaçaient la veuve du comte d'Estrelle, et, sans en rien dire, il se mit en mesure de la ruiner ou de la sauver, selon l'attitude qu'elle prendrait vis-à-vis de lui. Il acheta pour son propre compte, mais sous un nom fictif, avec contre-lettre, la maison de Sèvres avec tout son riche et précieux mobilier. Il ne la loua à personne, et y plaça un gardien pour l'entretenir. Tout cela fut fait en peu de jours et à tout prix; puis, un beau matin, s'étant adroitement enquis auprès de Marcel des relations intimes de Mme d'Estrelle, il alla trouver la baronne d'Ancourt, qui le reçut du haut de sa grandeur, et daigna pourtant lui prêter une oreille attentive en apprenant qu'il venait la mettre à même de sauver Mme d'Estrelle d'une ruine certaine.

L'entretien fut long et mystérieux. Les laquais de l'hôtel d'Ancourt, qu'une pareille conférence de leur hautaine patronne avec une espèce de paysan intriguait beaucoup, entendirent des éclats de la voix retentissante de la baronne, puis la voix rustique, une déclamation emphatique et lourde, une dispute enfin avec des alternatives de moquerie ou de gaîté; car la baronne riait par momens à ébranler les vitres.

Une heure après, la baronne courut chez Mme d'Estrelle. — Ma chère, lui dit-elle tout émue, je vous apporte cinq millions ou la misère; choisissez!

— Ah! ah! un vieux mari, n'est-ce pas? dit Julie; vous tenez à votre idée?

— Un très vieux mari; mais cinq millions!

— Avec un grand nom sans doute?

— Pas le plus petit nom! un roturier tout à plat, mais cinq millions, Julie!

— Un honnête homme au moins?

— Il passe pour tel; êtes-vous décidée?

— Oui, je refuse! N'en feriez-vous pas autant? M'estimeriez-vous si j'acceptais?

— J'ai dit ce que vous dites là. J'ai envoyé paître mon homme. Je me suis moquée de lui. Il a répondu obstinément : cinq millions, madame, cinq millions!

— Et il vous a convaincue, puisque vous voilà!

— Convaincue ou non... j'ai été surprise, éblouie, j'ai dit comme la reine : *Vous m'en direz tant!*

— Alors vous me conseillez de dire oui?

— Ne dites pas oui, dites *peut-être*, et vous réfléchirez, et je réfléchirai aussi pour vous, car en ce moment-ci je n'ai pas bien ma tête; ces millions m'ont grisée. Que voulez-vous? L'homme est vieux, avant peu vous seriez libre; on aurait fini de crier contre la mésalliance; d'ailleurs on sait que, par vous-même, vous n'avez pas grande origine. Vous ouvririez des salons qui écraseraient tout Paris, et où tout Paris s'écraserait pour prendre part à vos fêtes; car, au bout du compte, tout Paris n'a qu'une chose en tête, qui est de s'amuser et d'aller où l'on s'amuse. Vous auriez chez vous bals, concerts et spectacles, des artistes, de beaux chanteurs et de beaux parleurs, enfin des gens d'esprit pour secouer et divertir les gens de qualité qui n'ont pas d'esprit. Ah! si j'avais cinq millions, moi, si j'en avais seulement deux, je saurais bien quoi en faire! Voyons, ne me jugez pas folle et ne soyez pas poltronne. Acceptez la roture et l'opulence.

— Et la vieillesse du mari?

— Raison de plus!

Julie s'indigna, Amélie se piqua; elles furent brouillées. Mme d'Ancourt n'avait pas nommé le prétendant; Julie n'avait pas songé à s'en enquérir. Elle en chargea Marcel, voulant que son refus pût être clairement notifié. Elle craignait que, par dépit, son impétueuse amie ne la compromît en laissant des espérances à son protégé. Marcel alla chez Mme d'Ancourt pour savoir le nom de l'homme aux cinq millions.

— Ah! on se ravise? s'écria la baronne.

— Non, madame, au contraire.

— Eh bien! vous ne saurez rien. J'ai donné ma parole d'honneur de taire le nom, si on repoussait la demande.

Marcel alla chez son oncle. Il flairait la vérité; mais il n'avait pas osé la faire pressentir à Mme d'Estrelle, pensant avec raison qu'elle lui reprocherait de l'avoir mise en relation avec un vieillard insensé. Et puis il ne connaissait de la fortune de son oncle que les deux millions qu'il avouait, et ce chiffre, qui, souvent répété à Julie, avait empêché celle-ci de rien soupçonner, déroutait notablement les soupçons de Marcel.

— Mon petit oncle, lui dit-il brusquement dès son entrée, vous avez donc cinq millions?

— Pourquoi pas trente? s'écria le vieillard en levant les épaules; es-tu devenu fou?

Marcel le harcela vainement de questions; l'oncle fut impénétrable. D'ailleurs un grand événement venait de se produire chez lui, et il était bien sérieusement distrait de ses rêves de mariage. La mystérieuse liliacée qu'il avait si souvent contemplée, épiée, soignée et arrosée dans l'espérance de pouvoir lui donner son nom, venait, durant quelques jours d'oubli et d'abandon, de pousser à l'improviste une hampe vigoureuse déjà chargée de boutons bien renflés; un de ces boutons s'était même déjà un peu entr'ouvert et montrait un intérieur de corolle satinée d'une blancheur et d'un luisant incomparables, tigrée de rose vif. Cette plante exotique surpassait en rareté et en beauté toutes ses congénères, et l'horticulteur hors de lui, ranimé, consolé presque de sa mésaventure matrimoniale, s'écriait à chaque instant, en arpentant sa serre avec agitation et en revenant savourer l'éclosion de sa plante : — Voilà, voilà! je suis fixé. Celle-ci sera l'*Antonia Thierrii,* et tous les amateurs de l'Europe en crèveront de rage si bon leur semble!

— Voyons, voyons! se disait Marcel, est-ce de l'*Antonia,* est-ce de la comtesse que mon oncle est épris?

GEORGE SAND.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

CAMPAGNE

DE

L'ARMÉE DU POTOMAC

— MARS-JUILLET 1862. —

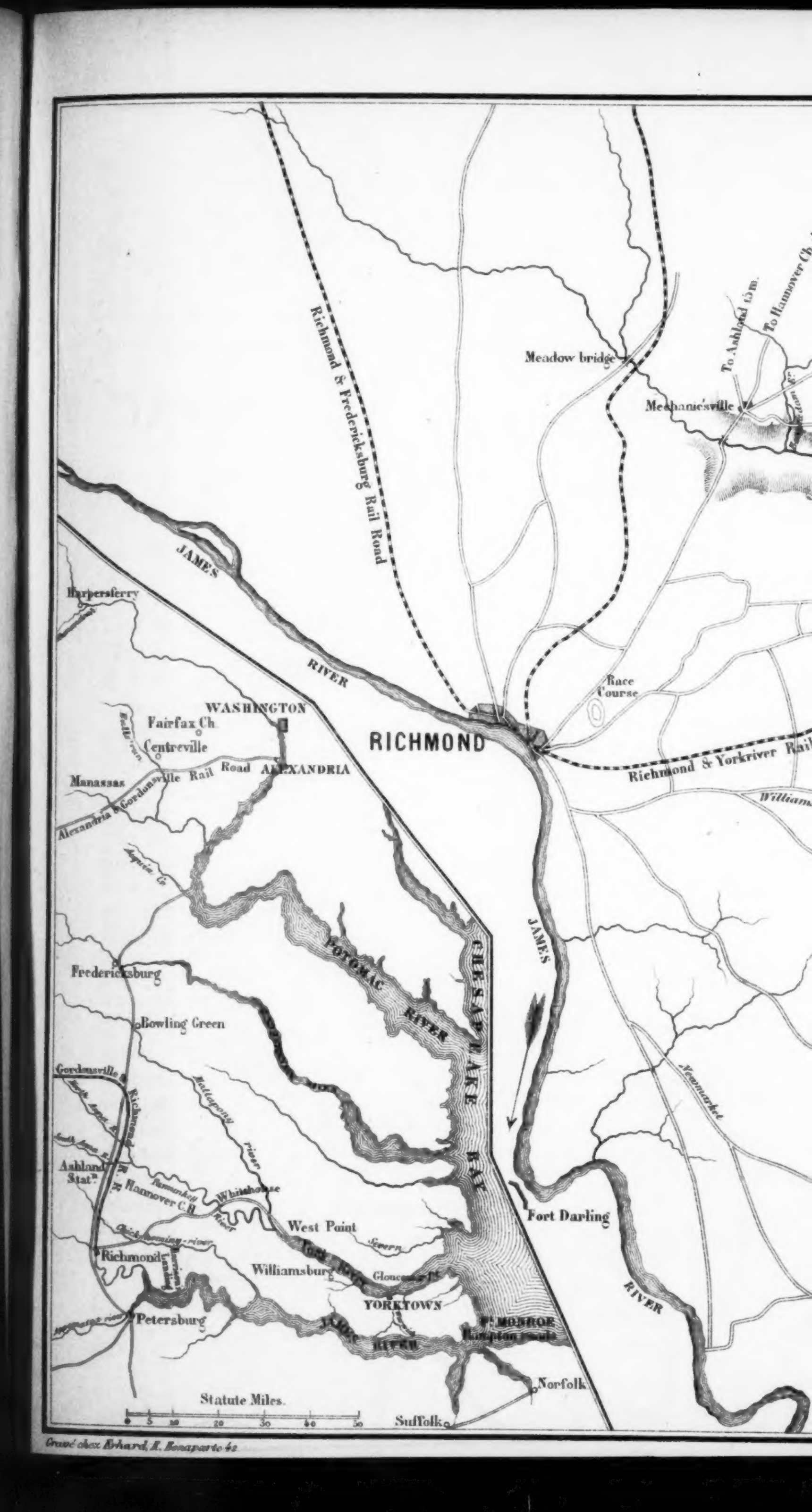
Les événemens militaires se succèdent rapidement en Amérique, et le public les suit avec une attention d'autant plus inquiète qu'il ne les comprend pas bien toujours, faute de connaître l'organisation des armées américaines, le caractère des chefs et des soldats, faute surtout d'avoir pu recueillir sur ces mémorables luttes les souvenirs d'observateurs compétens et mêlés eux-mêmes à l'action. Les pages qu'on va lire répondront peut-être à une curiosité si légitime; elles résument et coordonnent les notes d'un officier qui a pris part aux derniers combats de la Virginie, et qui ne cesse pas de suivre les grandes opérations de guerre sur lesquelles il nous donnera sans doute de nouveaux détails, car notre tâche s'est bornée à réunir et à grouper les impressions, les souvenirs épars dans de nombreuses lettres et dans le journal même de cet officier.

I.

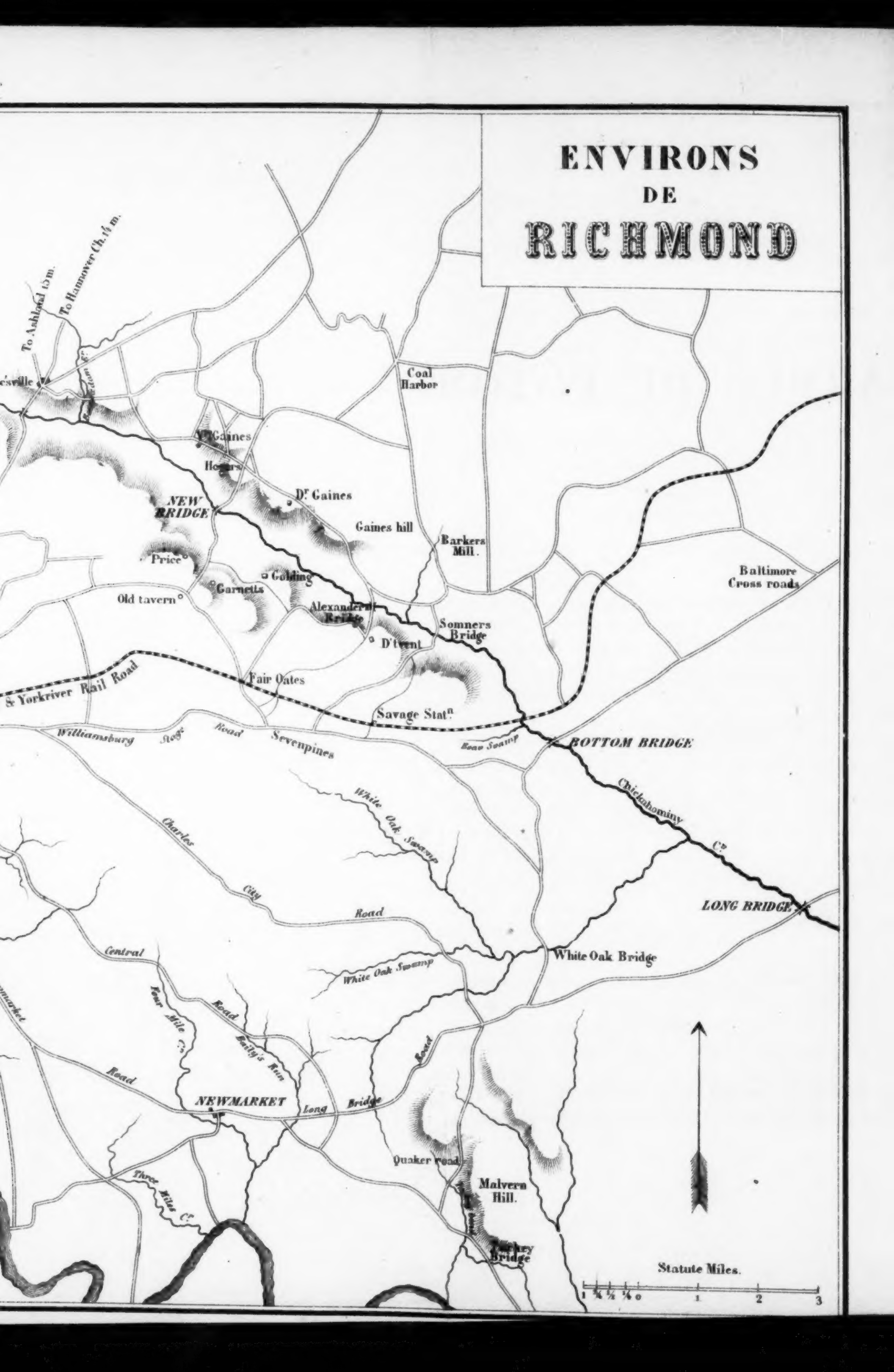
A mon arrivée en Amérique, la toile venait de tomber sur le premier acte de l'insurrection sécessioniste. L'attaque du fort Sumter par les gens de Charleston avait été le prologue; puis était venu le désastre de Bull's Run. L'armée du sud campait en vue de Washington. On se hâtait d'élever autour de cette capitale des ouvrages de défense. Le canon grondait de temps en temps aux avant-postes. Au milieu de ces émotions, l'armée du Potomac prenait naissance.

e,
'il
on
te
e-
es
e;
rt
re
ns
et
ses

re-
ter
le
ng-
de
es.
e.



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42



ENVIRONS
DE
RICHMOND
To Ashland 15 m.
To Hannover Ch. 14 m.
Coal Harbor
Gaines
Dr Gaines
Gaines hill
NEW BRIDGE
Barkers Mill.
Price
Golding
Garnetts
Old tavern
Baltimore Cross roads
Alexanders Bridge
Somners Bridge
Fair Oates
& Yorkriver Rail Road
Savage Statn
Williamsburg Stage Road
Sevenpines
BOTTOM BRIDGE
Chickahominy Cr
White Oak Swamp
Charles City Road
LONG BRIDGE
Central Road
White Oak Bridge
White Oak Swamp
Four Mile Cr
Baily's Run
Road
NEWMARKET
Long Bridge
Road
Quaker road
Malvern Hill.
Three Miles Cr
Turkey Bridge
Statute Miles.
1 ¾ ½ ¼ 0 1 2 3

Jusque-là, surpris par les événemens, le gouvernement fédéral n'avait pu que prendre à la hâte des mesures provisoires qui aggravaient le péril au lieu de le conjurer. Tous les avantages, au début de l'insurrection, avaient été en faveur des insurgés. Ils étaient prêts pour une lutte à main armée, le nord ne l'était pas. Depuis longtemps en effet, l'œuvre de la sécession se préparait. Sous prétexte de s'organiser militairement pour la répression des soulèvemens d'esclaves, les états du sud s'étaient donné une milice permanente qui marcherait au premier signal. Des écoles spéciales avaient été fondées, où les fils des propriétaires d'esclaves allaient s'inspirer des qualités bonnes et mauvaises qui font une race de soldats. L'homme du nord, pendant ce temps, se reposant avec confiance dans le jeu régulier de la constitution, restait, uniquement occupé de ses intérêts, derrière son comptoir. L'armée nationale des États-Unis appartenait en outre presque entièrement aux hommes du sud. Depuis nombre d'années, le pouvoir fédéral était dans leurs mains, et ils ne s'étaient pas fait faute de remplir de leurs créatures toutes les administrations, l'école militaire surtout, et par suite l'armée. Longtemps ministre de la guerre, M. Jefferson Davis avait plus qu'un autre agi dans ce sens. Les dispositions des états du nord lui rendaient d'ailleurs la tâche facile. Parmi les populations laborieuses et toujours un peu puritaines de la Nouvelle-Angleterre, la carrière des armes était regardée comme une carrière d'oisifs : l'école de West-Point jouissait auprès d'elles d'une médiocre estime, et les familles en écartaient leurs enfans. Enfin, à la veille même de la crise à laquelle l'élection de M. Lincoln allait donner lieu, le ministre de la guerre de M. Buchanan, M. Floyd, aujourd'hui l'un des généraux de la sécession, avait eu le soin de faire diriger vers le sud le contenu de tous les arsenaux fédéraux et d'envoyer l'armée régulière tout entière au Texas, mettant entre elle et Washington la barrière des états à esclaves afin de rendre impuissant le sentiment du devoir qui pourrait porter les soldats à suivre le trop petit nombre d'officiers restés fidèles à leur drapeau. Rien ne manquait ainsi aux précautions prises par les confédérés. Ils avaient fait pour la marine de même que pour l'armée; elle était dispersée aux quatre coins du globe.

Quant au nord, il ne faisait rien. Les avertissemens ne lui avaient pas manqué cependant. Depuis bien des années, la sécession était ouvertement prêchée. Un livre curieux, le *Partisan leader,* publié il y a plus de vingt ans, en fait foi. C'est, sous forme de roman, une peinture vraiment prophétique de la guerre qui désole en ce moment la Virginie, représentée sous des couleurs bien faites pour expliquer l'ardeur avec laquelle les imaginations des dames créoles ont épousé la cause séparatiste; mais on croyait au nord, comme en

tant d'autres lieux, que *tout s'arrangerait*. On se sentait le plus fort, et on jugeait inutile de se donner du mal à l'avance. C'est toujours la vieille histoire du lièvre et de la tortue. Enfin on comptait au besoin sur ces centaines de mille de volontaires portés sur tous les almanachs comme représentant la force militaire du pays, que l'inexpérience populaire regardait comme irrésistible. On fut vite détrompé. Les gens du sud perdent l'élection présidentielle. Ils ont encore la majorité dans le sénat; ce n'est pas le pouvoir qui leur échappe, mais c'est une blessure à leur orgueil. Les meneurs et les ambitieux se font de cette blessure un moyen de succès, et ils lèvent l'étendard de l'insurrection. Le pouvoir fédéral, toujours immobile, laisse à la fois écouler la période des compromis, de la conciliation, et celle de la répression énergique et immédiate. On s'arme de part et d'autre pour une lutte devenue inévitable; mais le sud a les hommes de guerre, il a les armes, il a l'organisation, il a la volonté et la passion. Le nord est impuissant à ravitailler le fort Sumter, et ses volontaires, levés pour trois mois, comme si la campagne ne dût pas durer davantage, se font battre à Bull's Run, non par manque de courage, car les exemples de courage individuel sont nombreux, non par la faute du général Mac-Dowell, qui les commandait, et dont le plan méritait le succès, mais par défaut d'organisation et de discipline.

Après Bull's Run, il n'y avait plus de place aux illusions. On avait devant soi une grande guerre. Enivré d'orgueil, encouragé par tous ceux qui, pour un motif ou un autre, voulaient du mal aux États-Unis, le sud, la chose était désormais évidente, ne consentirait à rentrer dans l'Union qu'après des revers. Les espérances des ambitieux qui y dirigeaient les affaires étaient dépassées; ils tenaient une veine de succès; à aucun prix, ils ne l'abandonneraient. Au nord, en revanche, l'humiliation avait ouvert tous les yeux. On sentait qu'ayant pour soi, avec la supériorité du nombre et de la richesse, le bon droit et la légalité, qu'ayant le dépôt de la constitution à défendre contre une minorité factieuse qui après tout ne prenait les armes que pour l'extension de l'esclavage, on deviendrait la fable du monde, si on ne résistait pas. On sentait ensuite qu'une fois la doctrine de sécession admise et sanctionnée, elle serait susceptible d'applications infinies; de morcellement en morcellement, on irait jusqu'au chaos, qui ne tarderait pas à faire la partie belle au despotisme. On sentait enfin que c'était une chimère de prétendre à faire vivre en paix l'une à côté de l'autre deux puissances qui n'avaient point fait encore l'épreuve réelle de leurs forces respectives, séparées radicalement, malgré leur communauté de langue et d'origine, par l'institution de l'esclavage, l'une en voulant le développement et l'autre l'abolition, séparées aussi par des intérêts qu'aucune

ligne de douane ne pourrait concilier, et par l'impossibilité de régler sans querelles journalières les nombreuses questions qui se rattachent à la navigation des fleuves de l'ouest. Toutes ces raisons, dont on se rendit compte immédiatement, jointes aux souffrances de l'amour-propre blessé et à la nouveauté d'un mouvement guerrier au milieu de ces contrées paisibles, eurent pour résultat la mise sur pied de l'immense armement avec lequel les états du nord ont jusqu'à ce jour soutenu la guerre contre les puissans efforts de la sécession.

Admirons ici, avant de passer aux nombreuses critiques que nous aurons à faire plus loin, l'énergie, le dévouement, l'esprit d'abnégation courageuse avec lequel la population de ces états, conduisant son gouvernement bien plus qu'elle n'était conduite par lui, a d'elle-même, et sous la seule impulsion de son bon sens patriotique, donné sans compter hommes et argent, sacrifié ses convenances, renoncé volontairement, et pour le bien public, à ses goûts, à ses habitudes, jusqu'au libre parler de ses journaux, et cela, non sous l'empire d'une passion du moment, non dans un transport d'enthousiasme passager, mais froidement, et pour un but éloigné de grandeur nationale.

On s'est donc mis sérieusement à l'œuvre pour créer une armée, une grande armée. Secondé par l'opinion publique, le congrès a résolu la levée de 500,000 hommes, avec les fonds nécessaires pour l'accomplir. Malheureusement il ne lui a pas été donné de décréter les traditions, les connaissances et l'expérience requises pour la formation et la conduite d'une pareille force militaire. Il a bien pu réunir des masses d'hommes, un matériel immense, comme par enchantement; il n'a pas pu créer par un vote l'esprit de discipline, d'obéissance, le respect hiérarchique, sans lesquels il y a des foules armées, mais il n'y a pas d'armée. Là est un écueil contre lequel sont venus se briser bien de généreux efforts. Là est un vice originel dont nous verrons partout la funeste influence. Nous allons en découvrir le germe en examinant rapidement le mécanisme par lequel s'improvisa cette première création.

D'après les lois américaines, le gouvernement fédéral entretient en temps de paix une armée régulière permanente, il peut de plus, dans les cas de crise, guerre ou insurrection, appeler sous les drapeaux autant de régimens de *volontaires* qu'il le juge convenable. L'armée régulière, formée par recrutement, ne comptait que 20,000 hommes avant la sécession. Le corps d'officiers, sorti en entier de l'école militaire, était remarquable. Très instruits, versés dans la pratique du métier, comprenant la nécessité d'un commandement absolu, les officiers maintenaient dans leur petite troupe

la discipline la plus rigoureuse. Ce noyau d'armée était excellent; mais l'insurrection en avait amené la dissolution, ainsi que je le disais tout à l'heure. La majeure partie des officiers (plus de trois cents) avaient passé au sud. Les soldats, tous Irlandais ou Allemands, perdus dans les solitudes du Texas, s'étaient dispersés. A peine revint-il 2 ou 3,000 hommes de Californie ou du pays des mormons pour prendre part à la guerre. Ce qu'il y eut de plus précieux, ce fut le retour d'un certain nombre d'officiers qui purent présider à l'organisation telle quelle de l'armée de volontaires qu'on allait lever.

Dans nos pays, où nous avons appris à connaître la valeur comparative du soldat régulier et de ce soldat amateur, dispendieux et capricieux qu'on appelle le volontaire, on se fût désolé de perdre le concours de l'armée permanente, si petite qu'elle fût. Si on l'avait eue, on se serait appliqué à la grossir par un élargissement de cadres et l'incorporation de recrues. Une armée de soixante mille réguliers eût fait bien plus de besogne qu'un nombre double ou triple de volontaires; mais en Amérique on ne sait pas cela, et, qui plus est, on ne veut pas le savoir. Ce serait renoncer à la croyance générale, et si profondément enracinée, que tout Américain, quand il veut une chose, trouve en lui, sans apprentissage, la force de la faire, et que par conséquent il n'y a pas de volontaire qui, en endossant l'uniforme, n'endosse du même coup toutes les qualités du soldat. Ajoutez que les officiers de West-Point, par le seul fait qu'ils ont reçu une éducation supérieure et qu'ils reconnaissent la nécessité d'une hiérarchie, sont regardés comme des aristocrates. Or tout ce qui est aristocratique est mauvais. De tels officiers étaient bons avec les mercenaires qui consentaient à leur obéir et à aller sous leurs ordres faire la police pénible des tribus indiennes des frontières; mais placer sous leur commandement une grande armée, pliée à la subordination des camps, c'était s'exposer à de graves dangers politiques. On ne fait pas un 18 brumaire avec des volontaires. Donc, ayant tout à créer, on se décida à créer une armée de volontaires, armée éphémère, comparativement inefficace, et surtout ruineuse, car le volontaire américain est richement payé : sa solde est de 13 dollars (plus de 65 francs) par mois; de plus, une pension de 40 francs, également mensuelle, est faite à sa femme en son absence, ce qui, soit dit en passant, a amené bien des mariages improvisés à l'heure de se rendre sous les drapeaux. Point de retenues sur la solde pour l'ordinaire, pour l'habillement ni autre fourniture quelconque. Le volontaire est défrayé de tout et nourri avec un luxe tel qu'on le voit jeter journellement une partie de sa ration. On devine ce que coûte une pareille armée. Si encore on eût gagné à cette dépense d'être bien servi! mais on l'était fort mal

faute de discipline : non que les lois et règlemens militaires ne fussent pas suffisamment sévères; mais ils n'étaient pas appliqués et ne pouvaient l'être par suite de l'organisation première du régiment et de la composition de son corps d'officiers. Ici nous touchons au vice essentiel d'une armée américaine.

Comment se forme en effet un régiment de volontaires? Dès que le congrès a voté le nombre d'hommes que l'on veut appeler sous les drapeaux, on fait à Washington le calcul de ce que chaque état de l'Union doit fournir suivant ses ressources ou sa population. Ce calcul établi, chaque gouverneur fait annoncer qu'il sera levé dans les limites de sa juridiction tant de régimens. Le régiment, d'un seul bataillon, est l'unité militaire américaine. Les choses se passent alors de cette façon. — Quelques personnes se présentent qui offrent de lever un régiment; chacun fait valoir ses titres, son influence dans l'état ou dans telle partie de la population de l'état, qui lui permettra de trouver facilement le nombre d'hommes voulu, son dévouement au parti qui occupe en ce moment le pouvoir, etc. Parmi ceux qui se sont ainsi présentés, le gouverneur fait son choix. Généralement celui sur qui il est tombé a posé pour condition première qu'il aura le commandement du régiment, et voilà M. tel ou tel, médecin ou avocat, n'ayant jamais touché une épée, mais se sentant une vocation improvisée, qui d'emblée devient colonel; le voilà en rapport avec toutes les agences de recrutement et tous les fournisseurs chargés de l'équipement et de l'habillement du régiment futur. Il s'agit de trouver les soldats; c'est difficile, car il y a beaucoup de concurrence. On s'adresse à tous ses camarades, on parcourt le pays, on s'ingénie. Cela se fait vite et bien en Amérique, où l'on a l'esprit inventif. La plupart du temps, on trouve quelques amis qui, saisis de la même ardeur martiale, promettent d'amener tant de recrues, si on les fait, l'un capitaine, l'autre lieutenant, un autre sergent, et ainsi de suite. Les cadres se forment et se remplissent en partie; il ne reste plus qu'à compléter. C'est alors qu'on a recours aux moyens extraordinaires, à ces affiches gigantesques faisant valoir en termes pompeux tous les avantages que présente l'entrée au corps. On va chez les prêtres catholiques pour avoir des Irlandais; on donne le privilége si recherché de la cantine à un individu qui promet le complément d'hommes nécessaire. Puis le régiment se trouve organisé; on porte les listes au gouverneur, qui approuve tout. Le régiment se rassemble, est habillé, équipé, puis expédié par le chemin de fer au *seat of the war*. Quelquefois, souvent même, on fait dépendre les grades de l'élection; mais ce n'est le plus souvent qu'une formalité : tout a été arrangé d'avance entre les intéressés.

Les inconvéniens de ce système sautent aux yeux. Les officiers,

depuis le colonel jusqu'au plus bas de l'échelle, ne savent pas le premier mot de l'art militaire, et s'ils ont un fonds d'aptitude réelle, s'ils doivent avoir des qualités guerrières, il leur reste à en faire preuve. Les soldats n'ont sur ce point aucune illusion; « ils n'en savent pas plus long que nous, nous les connaissons bien, » disent-ils de ceux qui les commandent. Donc pas de supériorité de savoir de la part du chef sur le soldat, pas de supériorité de position sociale non plus dans un pays où l'on n'en reconnaît aucune. Le plus souvent aussi, c'est avec des arrière-pensées de candidatures politiques que l'officier a pris les armes; c'est pour se faire un nom aux yeux des électeurs. Or ces électeurs futurs, ce sont les soldats. Que deviendrait la popularité dont on tient à jouir auprès d'eux, si on les rudoyait ou si on se montrait trop exigeant dans le service?

De toutes ces causes résultaient absence d'autorité chez les officiers, absence de respect chez les soldats, partant point de hiérarchie, point de discipline. Tout cela s'est amélioré depuis sous l'empire de la nécessité et à l'école de l'expérience. Dès le début même, il y avait des exceptions; quelques colonels, poussés par une vraie vocation ou animés d'un patriotisme ardent, savaient vaincre les obstacles placés sur leur route. Quelquefois un officier de l'armée régulière, désireux de se distinguer et ayant assez d'influence dans son état, levait un régiment et en obtenait un résultat admirable. C'est ainsi qu'un jeune lieutenant du génie, nommé Warren, a tiré un merveilleux parti du 5e New-York, dont il était colonel. Ce régiment a fait successivement le service du génie et de l'artillerie au siége de York-Town, et, redevenu infanterie, s'est conduit comme les plus vieilles troupes aux batailles de Chikahominy, où il a perdu la moitié de son effectif. C'étaient pourtant des volontaires, mais ils sentaient le savoir et la supériorité de leur chef. Ils l'auraient suivi partout.

La plupart du temps au contraire, le chef est un camarade; seulement il porte un autre costume. On lui obéit dans la routine de tous les jours, mais volontairement. Volontairement aussi on ne s'inquiète plus de lui quand les circonstances deviennent sérieuses; au point de vue de l'égalité américaine, il n'y a aucune bonne raison pour lui obéir. Aux yeux du plus grand nombre d'ailleurs, ce titre de *volontaire* ne signifie pas le soldat qui se dévoue généreusement et *volontairement* pour sauver la patrie ou acquérir de la gloire, mais bien le soldat richement payé qui ne fait que ce qu'il *veut* et ce qui lui plaît. Cela est si vrai que, bien que la paie et le temps de service soient les mêmes pour les volontaires et les réguliers, le recrutement de ces derniers est devenu à peu près impossible. Toute la classe d'hommes qui s'engageait pour l'armée lorsqu'il n'y avait qu'elle, par goût de la vie des camps, passe aujourd'hui dans les

volontaires. D'un côté la licence, de l'autre la discipline : le choix est vite fait. Les habitudes créées par le suffrage universel jouent aussi leur rôle là dedans et se retrouvent sur les champs de bataille. D'un accord tacite le régiment va à l'ennemi, il s'avance sous le feu, se met à tirailler. Les hommes sont braves, très braves; ils se font tuer et blesser en grand nombre, et puis quand, par un accord tacite, on juge qu'on a fait assez pour l'honneur militaire, on s'en va tous ensemble. Le colonel essaie peut-être de donner une direction, une impulsion; généralement il y perd ses efforts : quant aux officiers, ils n'y songent même pas. Pourquoi l'essaieraient-ils et pourquoi seraient-ils obéis, si la majorité du régiment est d'avis de la retraite? L'obéissance dans cette armée ressemble à l'obéissance que des enfans qui jouent au soldat montrent à celui de leurs camarades qu'ils ont fait leur capitaine. Est-il besoin d'insister pour faire sentir les inconvéniens d'un pareil état de choses? On avait néanmoins dans les mains une masse immense d'hommes armés, une multitude de régimens, car le pays avait répondu avec ensemble et vigueur à l'appel des volontaires. Jamais, nous le croyons, aucune nation n'a enfanté d'elle-même, par sa propre volonté, par ses seules ressources, sans coercition d'aucun genre, sans pression gouvernementale et en si peu de temps, un armement aussi considérable. Les gouvernemens libres, quels que soient leurs défauts et les excès auxquels ils ont pu se laisser entraîner, conservent toujours une élasticité, une puissance créatrice que rien ne peut égaler. Seulement les vices d'organisation que nous avons signalés diminuaient singulièrement la valeur réelle de ce rassemblement militaire.

C'est à remédier autant que possible à ces vices que le général Mac-Clellan et les anciens officiers de l'école de West-Point, devenus par la force des choses généraux de brigade et de division, consacrèrent tous leurs efforts. Les régimens furent embrigadés par quatre et les brigades endivisionnées par trois. A chaque division, on donna quatre batteries, trois servies par des volontaires et une par des réguliers. Celle-ci devait servir de modèle aux autres, et son capitaine prenait le commandement de toute l'artillerie de la division. On eut un moment l'idée de mettre un bataillon de réguliers dans chaque division de volontaires, pour y jouer le rôle de *fer de lance* que lord Clyde attribue aux troupes européennes dans les armées de cipayes; mais on y renonça. Il parut préférable de garder réunie la seule troupe réellement disciplinée que l'on eût sous la main. Telle qu'elle fut faite d'ailleurs, la formation divisionnaire était bonne; elle a été d'une très grande utilité.

Il fallut ensuite pourvoir aux services administratifs, aux vivres, aux munitions, aux transports, organiser les réserves d'artillerie, le génie, les pontonniers, la brigade topographique, les télégraphes,

les hôpitaux. Ce travail prodigieux s'accomplit avec une rapidité et un succès extraordinaires, lorsqu'on songe que tout était à créer en l'absence de toute tradition. Non-seulement personne ne savait autrement que par les livres comment se manient tous ces fils indispensables à la conduite d'une armée, et le manque de précédent en pareille matière était complet, mais le nombre même de ceux qui avaient voyagé en Europe et appris par leurs yeux ce que c'est qu'une grande réunion de troupes était infiniment petit.

L'armée américaine n'avait d'autres traditions que celles de la campagne qui conduisit le général Scott à Mexico, campagne brillante, dans laquelle il y eut beaucoup de difficultés à vaincre, mais qui était bien loin d'offrir les proportions gigantesques de la guerre actuelle. Au Mexique d'ailleurs, le général Scott avait avec lui l'armée régulière tout entière, et ici il n'en restait plus que de faibles débris. Au Mexique, c'étaient les réguliers qui avaient été le principal, les volontaires n'avaient été que l'accessoire et comme l'ornement. Le vieux général, à qui l'on demandait un jour comment à cette époque il faisait pour maintenir la discipline dans leurs rangs, répondait : « Oh! ils savaient que s'ils s'écartaient, ils seraient massacrés par les guérillas. » Les circonstances n'avaient donc plus rien de semblable, et le maniement de ces grandes armées de volontaires, malgré tant d'efforts tentés pour les régulariser, était un problème qui présentait bien des inconnues.

Au sud, l'organisation des forces insurrectionnelles offrait moins de difficultés. Le gouvernement révolutionnaire avait vite pris entre les mains de M. Jefferson Davis la forme dictatoriale. Soutenu par l'oligarchie de trois cent mille propriétaires d'esclaves, dont il était l'élu et dont il personnifiait les violentes passions, M. Davis s'était mis à l'œuvre avec activité pour créer une armée en état de lutter contre les formidables préparatifs du gouvernement fédéral. Ancien élève de West-Point, ancien général de volontaires au Mexique, ancien ministre de la guerre de l'Union, il avait toutes les conditions voulues pour bien remplir sa tâche. Il y appliqua sa rare capacité. Il fut secondé par l'élite de l'ancien état-major fédéral, par l'esprit plus militaire des hommes du sud, et aussi par le concours de tous les aventuriers, flibustiers et autres, que le sud nourrissait toujours en vue de ces envahissemens continuels auxquels le condamne l'esclavage. Je n'ai pas le projet de faire ici un tableau de l'armée séparatiste, mais je veux seulement signaler deux différences importantes qui caractérisent son organisation, comparée à celle du nord. Les officiers étaient choisis et nommés directement par le président; ils étaient envoyés dans les régimens pour y commander. Point de camaraderie entre eux et les soldats. Ceux-ci ne les connaissaient pas, et par cela seul les croyaient supérieurs. Ils ne devaient pas se

retrouver plus tard égaux dans la vie privée. Enfin ces officiers appartenaient à cette classe des maîtres d'esclaves qui, vivant du travail de leurs inférieurs et habitués à les commander, attachés au sol par la transmission héréditaire de la terre paternelle et des serfs noirs qui la peuplaient, avaient dans une certaine mesure les qualités des aristocraties. Entre leurs mains, la discipline de l'armée n'avait rien à craindre; de nombreuses fusillades la firent respecter, et le jour du combat ils menèrent vaillamment leurs soldats et en furent vaillamment suivis.

En second lieu, M. Davis reconnut vite que le système des volontaires serait impuissant à lui fournir assez d'hommes pour soutenir la lutte fratricide dans laquelle il avait engagé son pays; il en vint rapidement à la conscription, au recrutement forcé. Ce n'était plus un contrat entre le soldat et son colonel, ou entre le soldat et l'état, laissant toujours une possibilité de résiliation, et n'entraînant pas des obligations absolues. C'était la loi, l'autorité, le pouvoir qui enlevaient tous les hommes valides et les faisaient marcher aveuglément à ce qu'on leur disait être la défense de leur pays. Pas d'hésitation possible. Enchaîné par le lien du devoir, le soldat en devenait à la fois plus soumis et plus disposé au sacrifice. Dans la situation du sud, ces mesures étaient bonnes, et nul doute qu'elles n'aient contribué, au début de la guerre, à procurer de grands avantages à son armée. Néanmoins nous sommes bien loin de faire un reproche à M. Lincoln de n'avoir pas recouru à des moyens aussi violens. Les chefs d'une insurrection ne connaissent aucun obstacle, et ne sont arrêtés par aucun scrupule lorsqu'il s'agit d'assurer le triomphe de leurs vues ambitieuses, et surtout d'échapper aux conséquences qu'entraînerait pour eux la défaite. Ils ne reculent devant rien, et n'ont aucune répugnance aux expédiens révolutionnaires; mais M. Lincoln et ses conseillers étaient les représentans légitimes de la nation, et s'ils avaient le devoir de réprimer une révolte, ils ne voulaient pas, sans une nécessité absolue, toucher aux garanties qui jusqu'alors avaient fait le peuple américain le plus heureux et en même temps le plus libre de la terre.

II.

Une fois l'armée improvisée, il fallut songer à l'emploi que l'on allait en faire, autrement dit au plan de campagne. Le plan général était simple : on ne pouvait avoir l'idée de conquérir et d'occuper un territoire aussi vaste que celui des états confédérés; mais, pour conjurer les dangers nés ou à naître d'une aussi redoutable insurrection, il fallait atteindre trois résultats : bloquer efficacement le littoral insurgé, être maître du cours du Mississipi et du système

entier des eaux de l'ouest, enfin déloger de Richmond, sa capitale, le gouvernement rebelle.

Par le blocus, on isolait les insurgés des étrangers, dont la sympathie leur était assurée, on empêchait l'introduction de la poudre et des armes, on arrêtait les exportations et les ressources qu'elles pouvaient procurer, on s'opposait enfin à l'introduction de denrées qui du dehors auraient toujours fini, malgré l'état de guerre, par pénétrer dans le nord, au grand détriment des manufactures nationales et du trésor fédéral. A la marine appartenait la tâche de ce blocus. Elle s'en acquitta d'une manière assez inefficace d'abord, faute de moyens suffisans; mais peu à peu la surveillance alla en se resserrant, au point de devenir difficile à déjouer.

La possession du Mississipi était une impérieuse nécessité. Le grand fleuve et ses affluens sont le débouché de toutes les contrées qu'ils arrosent. Ce sont les artères des états de l'ouest, états jusqu'ici restés fidèles à l'Union, mais dont les intérêts pourraient bien à la longue refroidir l'enthousiasme et parler même plus haut que les croyances. Refaire l'Union par l'intérêt, sur la base de l'esclavage, est depuis longtemps le programme des meneurs du sud. Leur abandonner les fleuves de l'ouest sans combat, c'était résoudre à moitié la question. On se décida donc à engager la lutte sur ce théâtre. La marine reprit la Nouvelle-Orléans par un coup de main brillant. C'était le principal; on mettait ainsi la clé dans sa poche. Quant au cours du Mississipi, le soin de le reconquérir fut confié aux armées de l'ouest, admirablement secondées par la flottille de batteries blindées et de béliers à vapeur du commodore Foote. La guerre prit dans ces parages un caractère tout nouveau. Tant qu'on n'eut à agir que par eau, les opérations furent très rapides. L'ennemi ne pouvait intercepter les magnifiques voies navigables, si favorables à l'attaque, qu'offraient les grands fleuves de l'ouest. Par eau, on assiégeait Columbus, sur le Mississipi, tandis qu'en remontant promptement les rivières du Tennessee et du Cumberland, on coupait les communications de l'armée chargée de défendre ce poste important. Une fois isolée de ses chemins de fer, celle-ci dut battre en retraite vers le sud. Elle recula ainsi de position en position, à mesure que la flottille du nord descendait le fleuve, et que son armée se saisissait des principaux embranchemens de chemins de fer. Seulement la marche des fédéraux devint très lente alors que, n'ayant plus pour s'avancer des cours d'eau navigables et parallèles au Mississipi, comme le Tennessee, ils durent reconstruire au fur et à mesure les chemins de fer nécessaires à leur approvisionnement, que l'ennemi détruisait en se retirant.

Restait la dernière opération : chasser de Richmond le gouvernement insurrectionnel. En se concentrant dans les mains de M. Davis,

ce gouvernement a pris la forme d'une dictature, et a donné ainsi à son siége l'importance d'une capitale. Là aboutissaient toutes les grandes lignes de chemins de fer, toutes celles des télégraphes. C'est de là que pendant un an ont été datés tous les ordres, toutes les dépêches. En forçant le gouvernement confédéré à abandonner cette capitale, on lui infligeait un échec immense; aux yeux de l'Europe surtout, on lui ôtait son prestige. Fallait-il brusquer cette attaque aussitôt qu'on aurait réuni les moyens d'action qu'on aurait raison de croire suffisans, sans attendre les résultats du blocus et de la campagne mississipienne? Les opinions sont partagées à cet égard. Les uns disent oui, en se fondant sur ceci : qu'on ne doit jamais laisser à une insurrection le temps de s'établir; que l'armée fédérale, avec son organisation défectueuse, ne devait valoir guère mieux en mars qu'en novembre; qu'un succès éclatant des hommes du nord suivant de près Bull's Run pouvait finir la guerre tout d'un coup, en permettant une grande tentative de conciliation avant que l'on se fût trop aigri de part et d'autre. Les autres disaient non : selon eux, le gros de la besogne pour réduire l'insurrection devait se faire sur la côte et sur le Mississipi. La campagne de Richmond, si on l'entreprenait au printemps avec l'armée du Potomac aguerrie par l'hiver passé sous la tente et remise des funestes impressions de Bull's Run, serait le coup de grâce donné à la sécession. Ce fut ce dernier parti qui l'emporta, soit qu'il eût été le résultat d'une véritable délibération, soit qu'on s'y fût laissé acculer par nécessité, faute de s'être décidé à temps pour agir pendant les beaux jours de l'automne de 1861.

Et c'est ici le lieu de faire observer en passant un trait caractéristique du peuple américain : en tant que peuple, en tant qu'agglomération d'individus, c'est la lenteur. Cette lenteur à prendre un parti et à agir, si opposée à la promptitude, à la décision, à l'audace auxquelles l'Américain, considéré comme individu, nous avait habitués, est un phénomène inexplicable, qui me cause toujours le plus vif étonnement. Est-ce l'abus de l'initiative individuelle qui tue l'énergie collective, l'habitude de ne compter que sur soi-même et de n'agir que pour soi qui rend hésitant, défiant sur le concours des autres? Est-ce de n'avoir jamais appris à obéir qui rend si difficile de commander? Un peu de tout cela sans doute, et d'autres causes encore qui nous échappent, doivent concourir à ce résultat aussi étrange qu'incontestable; mais cette lenteur, qui semble propre du reste à la race anglo-saxonne, est rachetée par une ténacité, par une persévérance que l'insuccès ne rebute pas.

Laissons donc les flottes fédérales occupées à bloquer le littoral insurgé, à reprendre la Nouvelle-Orléans, à aider le général Halleck à reconquérir le cours du Mississipi, et suivons la carrière de

l'armée du Potomac, destinée à combattre la grande armée confédérée, et à lui arracher, si faire se peut, la possession de la capitale virginienne.

L'hiver s'était passé, pour les soldats du nord, à s'organiser, s'exercer, s'approvisionner. De plus ils avaient élevé autour de Washington une série d'ouvrages, de forts détachés, pour nous servir d'une expression connue, qui, armés d'une puissante artillerie, mettaient la capitale à l'abri d'un coup de main, quand même l'armée du Potomac eût été absente. La construction de ces ouvrages donnait à penser à ceux qui cherchaient à deviner les projets du général; mais tout était depuis longtemps si calme à Washington que ce n'était qu'en passant que l'on s'arrêtait à l'idée d'une entrée en campagne. L'ennemi occupait toujours en grande force ses positions de Manassas et de Centreville, et depuis six mois il n'y avait eu entre les deux armées que des escarmouches de peu d'importance.

Les choses en étaient là lorsqu'un de mes amis, me frappant sur l'épaule le 9 mars au soir, me dit : « Vous ne savez pas? l'ennemi a évacué Manassas, et l'armée part demain! » Le lendemain, en effet, toute la ville de Washington était en commotion. Une masse d'artillerie, de cavalerie, de wagons, encombrait les rues, se dirigeant vers les ponts du Potomac. Sur les trottoirs des allées, on ne voyait qu'officiers faisant de tendres adieux à des dames en pleurs. La population civile regardait froidement ce départ. Il n'y avait pas la moindre trace d'enthousiasme. Peut-être était-ce la faute de la pluie qui tombait à torrens. Sur le *Long-Bridge*, au milieu de plusieurs batteries qui couvraient en défilant laborieusement ce pont éternellement en ruine, je rencontrai le général Mac-Clellan à cheval, l'air soucieux, s'en allant tout seul, sans aides-de-camp, escorté uniquement de quelques cavaliers. Celui qui aurait pu lire ce jour-là dans l'âme du général y aurait déjà vu cette amertume qui plus tard devait s'y amasser d'une façon si cruelle. Au-delà des ponts, nous trouvâmes toute l'armée en mouvement, se dirigeant vers Fairfax-Court-House, où une grande partie campa ce soir-là. La cavalerie poussa jusqu'à Centreville et Manassas, qu'elle trouva abandonnés. On ne joignit l'ennemi nulle part, il avait une trop grande avance. Le quartier-général s'établit comme il put à Fairfax, joli village à grandes maisons de bois clair-semées au milieu des jardins. La population avait fui, à peu d'exceptions près, à notre approche. Le lendemain, j'accompagnai une reconnaissance de cavalerie à Centreville, où je vis les immenses baraquemens que les confédérés avaient occupés pendant l'hiver, et à Manassas, dont les débris fumans laissaient dans l'esprit une profonde impression de tristesse. En revenant nous visitâmes le champ de bataille de Bull's Run. Le général Mac-Dowell était avec nous, il ne put retenir ses larmes à la vue de

ces ossemens blanchis qui lui rappelaient si vivement le cruel souvenir de sa défaite.

Mais, pendant que nous nous promenions ainsi, il survenait dans les hautes régions de l'armée de graves événemens. Il existe, dans l'armée américaine comme dans l'armée anglaise, un commandant en chef qui exerce, au-dessus de tous les généraux, une suprême autorité, règle la répartition des troupes et dirige les opérations militaires. Ces fonctions, très amoindries depuis la guerre de Crimée dans l'armée britannique, s'exerçaient encore en Amérique dans toute leur plénitude. Du vieux général Scott, qui pendant longtemps les avait remplies avec honneur, elles étaient passées au général Mac-Clellan. Nous apprîmes, en arrivant à Fairfax, qu'elles lui étaient retirées. On comprend l'amoindrissement et la gène que ce coup porté par derrière, à l'heure même de l'entrée en campagne, allait causer au général en chef. Ce n'était cependant qu'une partie du mal. L'entrée en campagne elle-même lui était imposée inopportunément. Mac-Clellan savait depuis longtemps et mieux que personne à quoi s'en tenir sur la force qui occupait Manassas et Centreville. Il connaissait parfaitement l'existence de ces canons de bois mis en batterie sur les ouvrages des confédérés et que l'on a si souvent prétendu l'avoir intimidé pendant six mois (1); mais il savait aussi que jusqu'en avril les routes de la Virginie seraient dans un tel état qu'il ne pourrait y remuer ses canons et ses charrois qu'en construisant des espèces de chemins de bois fort en usage dans le pays, travail très long et pendant lequel l'ennemi, ayant des chemins de fer à sa disposition, pourrait ou se retirer comme il venait de le faire, ou aller porter des coups rapides sur d'autres points. En tous cas, eût-on atteint Centreville, l'ennemi l'eût-il défendu et la position eût-elle été emportée, la poursuite était impossible, la victoire stérile. Un pont coupé suffisait au vaincu pour échapper à toutes les atteintes du vainqueur : inestimable avantage des chemins de fer pour la guerre défensive, et qui n'existe pas pour celui qui se porte en avant! Par contre, il est vrai, une fois rompus sur un point de leur parcours, ils interdisent tout retour offensif à celui qui les a détruits.

Nous croyons donc pouvoir affirmer que le général Mac-Clellan n'avait jamais songé à aller à Centreville. Sa pensée, depuis longtemps arrêtée, était de mettre Washington à l'abri d'un coup de main au moyen d'une grosse garnison fortement établie dans les ouvrages dont nous avons parlé, et de profiter ensuite des grandes voies navigables et de l'immensité des ressources navales du nord pour transporter rapidement l'armée par eau sur un point rapproché de

(1) Il y avait même un tuyau de poêle figurant canon, dont il avait entendu parler, et que les curieux qui ont pris d'assaut les ouvrages de Centreville n'ont pas retrouvé.

Richmond. Il y avait des semaines, même des mois, que l'exécution de ce projet se préparait très secrètement. Le secret, on le comprend, ainsi que la promptitude, étaient ici la principale condition du succès. Pour que la chose ne s'ébruitât point, il n'avait fallu la confier qu'à un petit nombre de personnes. De là peut-être une des causes de jalousie contre le général en chef.

Quoi qu'il en soit, comme le jour de l'action approchait, ceux qui soupçonnaient la pensée du général et s'indignaient de n'y avoir pas été initiés, les envieux que lui avait suscités sa promotion au commandement suprême, ses ennemis politiques (qui n'en a pas aux États-Unis?), tout ce qui enfin, à côté ou au-dessous de lui, lui voulait du mal sembla s'être donné le mot pour accuser avec une violence extrême sa lenteur, son inaction, son incapacité. Mac-Clellan, avec un patriotique courage que j'ai toujours admiré, dédaignait ces accusations et ne répondait pas. Il se contentait de poursuivre ses préparatifs laborieusement et en silence. Le moment vint cependant où, malgré l'appui loyal que lui prêtait le président, il ne put plus tenir contre l'orage amassé sur sa tête. Un conseil de guerre de tous les divisionnaires fut tenu; un plan de campagne qui n'était pas celui du général en chef fut proposé et discuté. Il fallut alors que Mac-Clellan s'expliquât sur ses projets, et dès le lendemain ils étaient connus de l'ennemi. Informé sans doute par ces mille agens féminins qui font pour lui l'espionnage jusque dans les réduits les plus intimes, le chef de l'armée confédérée évacua aussitôt Manassas. Sa manœuvre était habile : incapable de prendre l'offensive, menacé d'être attaqué, soit à Centreville, où sa défense ne servait à rien, soit à Richmond, dont la perte était un grave échec, ne pouvant d'ailleurs couvrir ces deux positions à la fois, il n'avait rien de mieux à faire que de porter toutes ses forces sur la seconde. Pour l'armée du Potomac, cette évacuation était un malheur. Son mouvement était démasqué avant qu'il fût prêt. Les navires de transport n'étaient pas réunis; une partie était même encore retenue dans les glaces de l'Hudson. Dans cette situation, fallait-il persévérer à exécuter aussi rapidement que possible le mouvement par eau vers la péninsule virginienne? ou bien fallait-il marcher par terre vers Richmond? Telle était la grave décision que le jeune général de l'armée du Potomac, enfermé dans une mauvaise chambre d'une maison abandonnée de Fairfax, avait à prendre dans les vingt-quatre heures. C'est en de telles circonstances que lui arrivait la nouvelle qu'il était destitué du commandement en chef, c'est-à-dire qu'il ne pouvait plus compter sur la coopération des autres armées de l'Union avec la sienne, et que les troupes réunies sous ses ordres allaient être divisées en quatre grands corps, sous quatre chefs séparés, nommés tous à l'ancienneté, de manière à faire descendre dans une posi-

tion subalterne quelques jeunes généraux de division qui avaient sa confiance personnelle. On concevra sans peine qu'il y eût là de quoi rendre soucieux même l'esprit le plus fortement trempé. Sa résolution n'en fut pas moins promptement prise.

Poursuivre l'armée confédérée par terre, et la poursuivre jusqu'à Richmond, était à cette époque de l'année une impossibilité matérielle; on en faisait à l'heure même l'expérience. Une colonne légère commandée par le général Stoneman avait été lancée à la suite de l'ennemi. Cette colonne le trouva en retraite sur le Rappahannock, le long du chemin de fer de Gordons'ville, et eut avec lui deux engagemens de peu d'importance. Mais des pluies survinrent. Tous les ponts étaient enlevés, les gués devenus impassables, les cours d'eau ne pouvaient plus être franchis, même à la nage, tant ils étaient grossis et torrentueux. Les vivres manquèrent à la colonne, et sa situation fut extrêmement critique. Pour la faire connaître, le général Stoneman dut faire traverser une rivière sur des troncs d'arbres, liés avec des cordes, à deux aides-de-camp du général en chef qui l'avaient accompagné. Tel était le pays dans lequel il eût fallu engager l'armée. On était en mars, et les pluies devaient durer jusqu'au 15 juin. De plus, l'ennemi brûlait et détruisait tous les ponts des chemins de fer. Or, avec les besoins du soldat américain et l'énormité habituelle de sa ration, avec la nécessité de tout apporter dans un pays où l'on ne trouve rien et où le moindre orage rend les chemins impraticables, l'armée ne pouvait subsister, si elle ne s'appuyait dans sa marche soit sur un cours d'eau navigable, soit sur un chemin de fer. Notre administration militaire a pour règle que le charroyage nécessaire à une armée de 100,000 hommes en Europe ne peut approvisionner cette armée à plus de trois jours de sa base d'opérations. Là, dans le désert et sans route, je crois qu'il faut réduire cette limite à une journée. Une armée américaine ne peut donc s'éloigner de plus d'une journée du chemin de fer ou du cours d'eau qui l'alimente, et si la voie qu'elle suit se trouve interceptée par des ruptures de pont, elle doit en attendre la réparation, sous peine de se porter en avant sans munitions et sans vivres. Or il y avait sur les chemins de fer qui conduisaient à Richmond des viaducs qui demandaient six semaines pour être reconstruits.

La marche par terre fut donc abandonnée, et on en revint au mouvement par eau; mais cette opération avait changé d'aspect et n'était plus telle que le général Mac-Clellan l'avait conçue. La révélation de son plan faite à l'ennemi avait permis à celui-ci de prendre ses précautions contre le danger qui l'aurait menacé. L'évacuation de Manassas avait précédé au lieu de suivre l'entrée en campagne de l'armée fédérale. Le mouvement contre Richmond avait cessé

d'être une surprise. Il allait malheureusement aussi perdre l'avantage d'une prompte exécution.

Déjà on avait laissé échapper quelques jours, les jours employés à l'inutile poursuite de l'ennemi à Fairfax-Court-House et Manassas; ce n'était toutefois que demi-mal, les transports n'étant pas encore réunis. Aussitôt qu'ils commencèrent à paraître, ordre fut donné à l'armée d'aller s'embarquer à Alexandrie. Là toutefois un nouveau mécompte attendait le général en chef. On lui avait promis les moyens de transporter à la fois 50,000 hommes; c'est à peine si les navires réunis dans le Potomac purent en recevoir la moitié. Au lieu d'emporter d'un seul coup, comme on l'avait espéré, toute une armée avec son artillerie et son matériel, il fallut faire faire à la flottille fédérale de nombreux va-et-vient. C'est le 17 mars que commença le mouvement de l'armée. Son effectif se composait de onze divisions d'infanterie, de 8 à 10,000 hommes chacune, plus de 6,000 réguliers à pied et à cheval, et environ 350 pièces d'artillerie de campagne, le tout pouvant faire 120,000 hommes. Une division fut détachée au moment du départ, pour aller, on ne sait par quel motif, former un commandement indépendant sous les ordres du général Frémont dans les montagnes de la Virginie septentrionale. Nous verrons successivement l'armée du Potomac subir d'autres affaiblissemens non moins inexplicables; mais n'anticipons pas (1).

Il fallut quinze jours pour conduire l'immense armement que nous venons d'énumérer à Fort-Monroë, lieu choisi pour le débarquement. L'apparition du *Merrimac* et le terrible essai qu'il avait fait de ses forces ne permettant plus de considérer la marine fédérale comme maîtresse absolue des eaux virginiennes, l'armée n'avait pu trouver, pour prendre terre, de point plus favorable. Fort-Monroë est une citadelle régulière, construite en pierre, à la pointe méridionale de la péninsule de Virginie, et restée depuis le début de la guerre aux mains du gouvernement fédéral. Cette forteresse, croisant ses feux avec ceux d'un fort nommé les *Rip-raps*, bâti sur un enrochement artificiel, commande la passe qui, de la pleine mer, mène à Hampton-Roads et de là à Richmond par le James-River, ou bien, par l'Elizabeth-River, à Norfolk, où se trouvait le *Merrimac*. C'est dans ces eaux intérieures que s'étaient passées les deux actions navales dont l'attention publique a été si vivement préoccupée, et qui ont eu sur les destinées de l'armée du Potomac une si grave influence, qu'il ne sera peut-être pas hors de propos de leur donner place dans ce récit.

Je ne ferai pas la description du *Merrimac*, que tout le monde

(1) Une carte des environs de Richmond, placée en tête de ce récit, permettra de suivre dans tous leurs détails les importantes opérations dont la Virginie fut le théâtre à partir du mois de mars 1862.

connaît; je rappelle seulement que c'était une ancienne et très grande frégate à hélice, rasée jusqu'à la flottaison et recouverte d'un toit en fer assez faiblement incliné pour faire ricocher les boulets. Dans ce toit, quelques sabords étaient pratiqués pour des canons Armstrong de 100 et quelques autres pièces du plus gros calibre. L'avant était armé d'un éperon en fer, comme celui des anciennes galères. Le 8 mars, le *Merrimac*, escorté de plusieurs canonnières blindées, sort de l'Élizabeth-River et se dirige droit vers l'entrée du James-River, où étaient mouillées les deux vieilles frégates à voiles de la marine fédérale, le *Cumberland* et le *Congress*. Toutes deux font feu de toute leur artillerie contre l'ennemi inattendu qui s'approche, mais ce feu est sans effet : tous leurs boulets ricochent sur la toiture. Le *Merrimac* continue paisiblement sa route, et vient, avec une vitesse de quatre à cinq nœuds seulement, plonger son éperon dans le flanc du *Cumberland*. Chose singulière, ce choc fut très doux, à peine si on le ressentit à bord du *Merrimac;* mais il avait suffi pour frapper à mort la frégate fédérale. On la vit couler majestueusement, ensevelissant avec elle deux cents hommes de son équipage, qui, jusqu'au dernier instant, servaient encore leur impuissante artillerie; grand et glorieux spectacle; mais dans ce choc fatal le *Merrimac* avait brisé son éperon. Est-ce pour ce motif qu'il n'essaya pas de couler de même le *Congress?* Toujours est-il qu'il se borna à engager avec cette frégate un duel d'artillerie qu'elle ne put longtemps soutenir. Encombrée de morts et de mourans, elle hissa ses voiles, alla s'échouer à terre, amena son pavillon et prit feu. En voulant faire prisonnière une portion de l'équipage, les marins du *Merrimac* furent exposés à un feu de mousqueterie parti de la côte, et une balle atteignit leur brave et habile capitaine, M. Buchanan.

Pendant ce temps, toute l'escadre des fédéraux, réunie à Hampton-Roads, s'était mise en mouvement pour aller au secours de ses infortunés compagnons du James-River; mais cette escadre ne pouvait être que de peu de secours. Elle se composait de trois frégates, dont une seule, le *Minnesota*, en état de rendre quelques services : c'était une frégate à hélice de même dimension que le *Merrimac*, mais non blindée. Les deux autres, le *Roanoke*, également frégate à hélice, mais qui avait perdu son arbre, et le *Saint-Lawrence*, vieille frégate à voiles, n'étaient bonnes qu'à se faire détruire. Toutes deux, après des efforts infructueux pour se rendre sur le lieu du combat et des échouages partiels, abandonnèrent la partie et retournèrent à leur mouillage. Quant au *Minnesota*, qui aurait pu avoir quelques chances contre le *Merrimac*, non avec son artillerie, mais en profitant de sa supériorité de vitesse pour l'aborder et essayer de le couler par le choc, elle tirait six pieds d'eau de plus que le *Merrimac*,

gouvernait fort mal dès qu'elle n'avait plus qu'un pied sous la quille; aussi ne tarda-t-elle pas à s'échouer dans une position où elle courait les plus grands périls. Nul doute que, si à ce moment de la journée le *Merrimac* fût venu l'assaillir, elle n'eût eu le même sort que le *Cumberland* et le *Congress*. Le *Merrimac*, sans doute pour venger la blessure de son capitaine, resta à canonner le camp et les batteries de Newport-News, d'où était partie la balle qui l'avait frappé; puis il rentra à Norfolk pour la nuit, comptant probablement achever le lendemain l'œuvre de destruction... Mais dans la nuit était arrivé le *Monitor*.

J'ai besoin qu'on me pardonne ici la comparaison très familière dont je vais me servir pour figurer aux yeux du lecteur cet étrange bâtiment. Il n'est personne qui ne connaisse ces biscuits de Savoie cylindriques couverts d'une croûte de chocolat, un des principaux ornemens de la boutique de nos pâtissiers. Qu'on se représente ce gâteau placé dans un plat oblong, et l'on aura une idée exacte de l'apparence extérieure du *Monitor*. Le biscuit de Savoie est une tour en fer percée de deux ouvertures par lesquelles passe la gueule de ses deux énormes canons. Cette tour a la propriété de tourner sur son axe par un appareil très ingénieux, de manière à diriger son artillerie sur n'importe quel point de l'horizon. Quant au plat oblong sur lequel le gâteau est placé, c'est une espèce de couvercle en fer posé à fleur d'eau sur la coque, qui contient la machine, le logement de l'équipage, les approvisionnemens, et dont le déplacement supporte le tout. De loin on ne voit que la tour, et cette tour flottante, d'un aspect si nouveau, fut la première chose qu'aperçurent le *Merrimac* et ses compagnons, lorsque, le 9 mars au matin, ils revinrent pour porter les derniers coups au *Minnesota*, toujours échoué, et probablement se livrer encore à d'autres destructions. Les deux navires ennemis, le *James-Town* et le *York-Town*, s'avancèrent les premiers vers le *Monitor* avec cette curiosité toujours un peu craintive que mettent les chiens à s'approcher d'un animal inconnu. Ils n'attendirent pas longtemps : deux éclairs partirent de la tour, suivis par le sifflement de deux boulets de 120. Il n'en fallut pas davantage pour faire rebrousser chemin au plus vite aux deux explorateurs. Le *Merrimac* reconnut aussitôt à qui il avait affaire, et il se porta bravement au-devant de l'adversaire, qu'il ne s'attendait pas à rencontrer. Alors commença le duel dont il a été tant parlé, et qui semble appelé à faire une si grande révolution dans l'art naval. Dès l'abord, les deux jouteurs sentirent qu'il fallait se combattre de près; mais, même à quelques mètres de distance l'un de l'autre, ils semblaient également invulnérables. Les boulets ricochaient ou se brisaient sans faire autre chose que de laisser de légères empreintes. Boulets ronds du poids de 120, boulets coni-

ques de 100, boulets Armstrong, rien n'y faisait. Le *Merrimac* alors, voulant profiter de sa grande masse, chercha à couler son adversaire en l'abordant violemment par le travers; mais il ne pouvait prendre d'élan. Le *Monitor*, très court, très agile, très prompt à la manœuvre, s'attachait à lui, tournait autour de lui, échappait à ses coups avec une rapidité que la longueur excessive du *Merrimac* ne lui permettait pas d'atteindre. Rien de plus curieux que de voir les deux adversaires se remettant alors à tourner en rond l'un autour de l'autre, le petit *Monitor* décrivant le cercle intérieur, tous deux également attentifs à chercher le point faible de l'ennemi pour y décharger aussitôt à bout portant l'un de leurs énormes projectiles. « Figurez-vous, me disait un témoin oculaire, le pugilat de Heenan et de Tom Sayers! » La lutte se prolongea ainsi, sans résultats apparens, pendant plusieurs heures. Une seule fois le *Merrimac* réussit à frapper avec son avant le travers du *Monitor;* mais celui-ci pirouetta sous le coup comme un baquet flottant, et une très légère endenture laissée dans sa muraille fut la seule avarie causée par ce choc formidable. L'épuisement des deux combattans finit par mettre un terme à la lutte. Les confédérés rentrèrent à Norfolk, et le *Monitor* resta maître du champ de bataille. Le *Minnesota* et toute l'escadrille de Hampton-Roads étaient sauvés : le pygmée avait tenu tête au géant. Restait à savoir si celui-ci ferait une autre tentative lorsque l'enjeu serait plus tentant, lorsque, au lieu de chercher à détruire un ou deux navires de guerre, il s'agirait de s'opposer au débarquement de toute une armée d'invasion.

C'est dans ces circonstances que j'arrivai à Fort-Monroë. Bientôt la rade se couvrit de vaisseaux venant soit d'Alexandrie, soit d'Annapolis, chargés, les uns de soldats, les autres de chevaux, de canons, de matériel de tout genre. Quelquefois je comptais au mouillage plusieurs centaines de navires, et parmi eux vingt ou vingt-cinq grands transports à vapeur attendant le moment de venir à quai pour y déposer les 15 ou 20,000 hommes qu'ils portaient. Que l'on juge du désastre épouvantable qui fût survenu, si le *Merrimac* eût apparu soudainement au milieu de cette masse épaisse de bâtimens, les frappant les uns après les autres, et coulant à fond ces sortes de ruches humaines où rien n'eût pu échapper à ses coups! Il y eut là pour les autorités fédérales, soit navales, soit militaires, quelques jours de la plus vive anxiété. Chaque fois qu'on apercevait une fumée au-dessus des arbres qui cachaient l'entrée de l'Elizabeth-River, le cœur battait violemment; mais le *Merrimac* ne vint point; il laissa s'achever sans encombre le débarquement de l'armée.

Pourquoi ne vint-il point?

Il ne vint point, parce que de sa position de Norfolk, à l'état de menace constante, il obtenait à cette heure, sans risques, deux résultats d'une égale importance : d'abord il paralysait à Hampton-Roads les forces navales réunies pour concourir avec l'armée de terre à l'attaque de York-Town; en second lieu, et c'était là l'objet capital, il privait l'armée fédérale de tous les avantages que la possession du James-River lui aurait assurés pour une campagne dont Richmond était la base.

Sans doute, si le *Merrimac* fût descendu à Hampton-Roads, et qu'il y eût détruit la flotte qui y était réunie, il eût obtenu un immense résultat; mais toutes les chances n'eussent pas été en sa faveur dans cette entreprise. Le *Merrimac* aurait d'abord retrouvé devant lui le *Monitor*. Seul à seul, il ne le craignait pas; l'artillerie du *Monitor* avait été impuissante contre son armure, elle le serait encore; mais si le *Merrimac* n'avait pas réussi dans la première rencontre à couler le *Monitor* en l'abordant, il avait pris ses mesures pour être plus heureux une autre fois. Le moyen était un éperon sous-marin, en fer forgé, de dix pieds de long, avec lequel il aurait infailliblement atteint en dessous de son couvercle les œuvres vives du *Monitor*. Or celui-ci, à fleur d'eau et sans cloisons étanches, coulait dès que l'eau eût commencé à le pénétrer. Au *Monitor* toutefois se seraient joints, dans cette nouvelle lutte, de nouveaux auxiliaires. Lors de sa première sortie, en le voyant invulnérable à l'artillerie, se faisant comme un jeu d'enfoncer la muraille du *Cumberland*, et de couler ce malheureux vaisseau, on en était venu aussitôt à penser qu'à défaut de navires de même construction et de même force à lui opposer, le meilleur moyen de le combattre était d'employer de grands bâtimens, à la marche rapide, qu'on réunirait au nombre de cinq ou six, et qu'on lancerait contre lui dès qu'il paraîtrait. Une fois les machines de ces navires en mouvement, il ne fallait que cinq ou six hommes résolus pour les conduire. On avait les navires et on avait aussi les hommes. Si le *Merrimac* eût paru, ils se fussent précipités sur lui avec des vitesses doubles de la sienne. L'un d'eux au moins eût réussi à le frapper par le travers, et il l'eût coulé infailliblement, car sa cuirasse n'était pas une protection contre un choc de cette nature, ou bien à l'aborder par l'arrière et à lui déranger son hélice, auquel cas le *Monitor* eût eu beau jeu. D'autres précautions de détail avaient été prises : un réseau de cordages sous-marins avait été tendu à l'embouchure de l'Elizabeth-River, et il n'aurait pas manqué très probablement de s'entortiller autour de l'hélice du *Merrimac* et de paralyser ses mouvemens. Tout cela combiné, mais surtout les cinq ou six grands navires toujours sous vapeur, toujours l'œil au guet, semblables à une meute qui

n'attend qu'un signe pour se jeter sur sa proie, avaient donné à réfléchir aux autorités confédérées. Pour mon compte, je suis convaincu que si le *Merrimac* se fût hasardé en eaux profondes, en dehors des bas-fonds qui obstruent l'entrée du James et de l'Elizabeth-River, là où ses adversaires eussent pu seulement prendre leur élan, il eût sombré en quelques instans. Les officiers fédéraux, sentant l'importance du résultat à atteindre, étaient profondément résolus à y sacrifier leurs vaisseaux et à se sacrifier du même coup eux-mêmes.

En deux mots, la marine des États-Unis pouvait empêcher le *Merrimac* de sortir en haute mer, et par suite d'aller troubler les opérations militaires dont le York-River allait être le théâtre; mais le *Merrimac* en revanche s'opposait à ces mêmes opérations dans le James-River. Immense service rendu par un seul navire! On a vu plus haut comment il avait été impossible de faire avancer directement et par terre l'armée du Potomac de Washington à Richmond, par suite de la rupture des chemins de fer nécessaires à son alimentation, et du long temps qu'il eût fallu pour réunir leurs tronçons séparés : ici nous voyons la route directe de Richmond par eau obstruée par un bâtiment, débris heureusement échappé à la destruction de l'arsenal de Norfolk, retiré à moitié incendié du fond d'un bassin, et transformé par des mains aussi intelligentes qu'audacieuses en une machine de guerre formidable. Au lieu de remonter les bords du James-River jusqu'à Richmond, de les remonter rapidement avec l'escorte et l'appui d'une puissante flottille, voilà l'armée fédérale réduite à débarquer au milieu de grands hasards à Fort-Monroë pour prendre la route praticable, mais longue et détournée, du York-River. Il va falloir aller à York-Town d'abord, emporter cet obstacle, puis remonter le York-River et le Pamunkey jusqu'au White-House, où finit la navigation. A partir de ce point, où l'on perdra l'appui des canonnières, il faudra s'avancer le long du York-River-Railway, chemin de fer heureusement sans ponts, et par conséquent difficile à intercepter, mais à travers un pays malsain, avec le redoutable obstacle du Chikahominy barrant le passage à quelques milles de Richmond.

Une opération sûre et rapide se changeait de la sorte en une campagne longue et hasardeuse, et cela pour avoir laissé échapper pour quelque temps et sur un point seulement l'empire des eaux. On avait douté de l'efficacité des navires cuirassés, on avait tenu peu de compte du *Merrimac* avant de le connaître, on en était cruellement puni. Dans l'ouest, les armées de l'Union marchaient de succès en succès, grâce au concours, à l'énergie, à l'esprit d'entreprise de la marine, admirablement secondée par la structure géographique

du pays. Ici c'était le contraire : un seul combat heureux sur mer des confédérés, un seul coup qu'ils avaient su frapper par surprise, allait peut-être paralyser la grande armée fédérale, lui faire perdre des avantages géographiques égaux à ceux qu'elle avait trouvés dans l'ouest, et compromettre, ou tout au moins ajourner la réussite de ses opérations : tant il est vrai que l'expérience n'a pas encore appris, même aux peuples les plus puissans sur mer, tout le parti qu'on peut tirer du concours d'une marine bien organisée dans les guerres de terre!

III.

Pendant que l'on attendait ainsi le *Merrimac* et qu'on l'attendait en vain, l'armée prenait terre à Fort-Monroë, où régnait une prodigieuse activité. Le 4 avril, six divisions, la cavalerie, la réserve et un nombre immense de chariots étaient déjà débarqués. Le général en chef, arrivé la veille, les mit en mouvement. Keyes, avec trois divisions, prit une route qui longeait les bords du James-River. Mac-Clellan prit avec le reste des troupes la route directe de York-Town. On traversa d'abord les ruines de la ville de Hampton, incendiée quelques mois auparavant par un procédé à la Rostopchin du général confédéré Magruder. C'était lui qui commandait encore, disait-on, les troupes préposées à la défense de York-Town et de la péninsule. Magruder, comme tous les chefs confédérés, avait fait partie jusqu'au moment de l'insurrection de l'armée régulière de l'Union. Ses anciens camarades, placés à la tête des troupes fédérales, étaient familiers avec ses habitudes et son caractère, et cherchaient à en déduire la conduite qu'il tiendrait devant eux. Cette connaissance réciproque que les chefs des deux armées avaient les uns des autres, résultat d'une vie commune commencée dès l'enfance sur les bancs de l'école, et continuée, soit sur les champs de bataille, soit durant les longues garnisons des frontières, était certainement un des traits singuliers de cette singulière guerre. Quelques personnes fondaient encore des espérances de réconciliation sur cette vieille camaraderie, mais ces espérances ne devaient pas se réaliser.

Un autre trait non moins curieux qui se manifesta dès le premier jour et ne cessa pas de se reproduire était l'absence complète de renseignemens sur le pays et sur la position de l'ennemi, l'ignorance totale de ses mouvemens et du nombre de ses troupes. Le peu d'habitans que l'on rencontrait étaient tous hostiles et muets; les déserteurs et les nègres en disaient généralement beaucoup plus qu'ils n'en savaient pour se faire bien venir, et avec le manque de

cartes et de toute connaissance des localités il était impossible de se rendre compte de leurs dires et de débrouiller leurs informations souvent contradictoires. Nous étions à huit lieues de York-Town, et nous ne savions pas quels ouvrages l'ennemi y avait élevés, ni quelles étaient les forces renfermées dans la place. Le cas était d'autant plus extraordinaire que Fort-Monroë n'avait pas cessé d'être occupé par une forte garnison, qui avait certainement dû faire quelques reconnaissances, obtenir des renseignemens; mais, par une étrange aberration, cette forteresse, devenue la base d'opérations de l'armée du Potomac, avait été, avec les troupes qui la gardaient, spécialement soustraite à l'autorité du général Mac-Clellan, bien qu'il fût supérieur en grade à l'officier qui y commandait. De là des susceptibilités militaires peu favorables à l'échange de communications confidentielles.

Aussi l'armée du Potomac s'en allait-elle à la découverte vers York-Town. On mit deux jours à gagner cette place. Sur la route, la colonne du général en chef avait rencontré quelques positions fortifiées; mais l'ennemi les avait abandonnées. A peine vit-on quelques cavaliers placés de loin en observation. Dès qu'on arriva sous les murs mêmes de York-Town, on fut aussitôt arrêté par le canon. Quelques canonnières, qui s'étaient présentées à l'entrée du York-River, le trouvèrent gardé par une quarantaine de grosses pièces. La marine jugea qu'elle n'avait pas les moyens de forcer le passage, et, partant, d'investir la place par eau. Lorsqu'on voulut l'investir par terre, on se heurta contre une série d'ouvrages s'étendant, en travers de la péninsule, sur les bords d'un marécage appelé Warwick-Creek, et assez élevés pour rendre cet investissement impossible. Les confédérés avaient fait de distance en distance des barrages dans le marais, de manière à le changer en étang. Ces barrages et tous les points accessibles étaient défendus par des redoutes, de l'artillerie et des *rifle pits*. Des abatis avaient été pratiqués en avant de ces redoutes, et sur le côté opposé du marais, afin de leur donner un champ de tir étendu. Le général Keyes, en longeant le James-River, avait bientôt rencontré le Warwick-River devant lui, et, en cherchant un endroit pour le passer, il avait le premier donné contre cette ligne de défense. Sa marche avait été très lente. Le pays, entièrement plat, couvert de forêts marécageuses, n'était traversé que par des chemins très rares et à peine dignes de ce nom. Ils me rappelaient les chemins d'exploitation des bois de la Brie, ou cette partie de la forêt de Compiègne connue sous le nom de Boquet-Gras. Les pluies, des pluies torrentielles et telles qu'on en voit rarement, même en cette saison, qui devaient accompagner l'armée jusque sous les murs de Richmond, avaient achevé de rendre

ces chemins, puisqu'il n'y a pas d'autre nom à leur donner, entièrement impraticables. L'infanterie parvenait encore à avancer en marchant dans l'eau à travers bois; mais, dès que deux ou trois canons ou chariots avaient délayé le sol, aucune voiture ne pouvait plus remuer. Force était alors de s'arrêter, car il était impossible de laisser en arrière l'artillerie ni les voitures, ces dernières surtout. Le pays était désert; il fallait porter avec soi tous ses approvisionnemens. A part le bois et l'eau, on ne trouvait rien. Les soldats, peu habitués soit à marcher, soit à se charger de leurs munitions, n'avaient reçu que deux jours de vivres. Passé ces deux jours, l'armée attendait des wagons toute sa subsistance. Il fallait alors faire ce qu'on appelle en Amérique des *corduroy roads*. Ce travail consiste à couper des arbres d'égale grosseur, de deux ou trois décimètres de diamètre, et à les coucher les uns à côté des autres sur le sol. Toute l'infanterie qui ne faisait pas le guet aux avant-postes était employée, dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux, à ce labeur herculéen, et s'en acquittait à merveille. Le pionnier américain était là dans son élément; ces routes se faisaient comme par enchantement. Les canons, les wagons arrivaient lentement, mais ils arrivaient là où on avait cru la chose entièrement impossible. Le soir, les soldats n'avaient pas un coin de sol sec pour le bivac. Il fallait s'asseoir sur des troncs d'arbres renversés, ou se construire avec des bâtons des espèces d'étagères sur lesquelles on ne prenait qu'un repos très précaire. Je me souviens d'avoir vu un général de division dont tout l'établissement se composait de cinq ou six perches recouvertes de branches de sapin posées par un bout en terre, c'est-à-dire dans l'eau, et de l'autre appuyées sur un tronc d'arbre abattu. Il couchait là-dessus avec un manteau imperméable déployé sur sa tête.

C'est en cheminant ainsi qu'on était arrivé aux lignes de l'armée confédérée d'où était parti aussitôt un feu très vif d'artillerie. On avait riposté, mais sans faire d'impression sur les ouvrages à fort relief qui couvraient les canons ennemis. On avait été reconnaître la crique et on l'avait trouvée infranchissable à l'infanterie, soit à cause de la trop grande profondeur de l'eau, soit à cause des fondrières dans lesquelles on se fût embourbé sous le feu croisé d'une foule de tirailleurs abrités dans les bois et derrière des épaulemens. Tout le long des sept milles que protégeait cette ligne fortifiée, on avait trouvé la défense sur ses gardes. Partout du canon, partout des camps et des baraquemens.

De tout ceci il résultait que l'armée était arrêtée dès le second jour de la campagne par des forces en apparence considérables, et devant une position qui ne pouvait être enlevée sans de grandes difficultés; mais ce cas avait été prévu. Afin de gagner du temps et d'é-

viter les lenteurs d'un siége, le général Mac-Clellan avait songé aux moyens de tourner la position. L'ennemi tenait le James-River avec le *Merrimac* et ses canonnières; il fermait le York-River avec les batteries de York-Town et de Gloucester, petite bourgade placée sur l'autre rive. On pouvait toutefois, par un débarquement dans la Severn, au-delà de Gloucester, emporter cette dernière position et rendre plus praticable l'entrée des canonnières fédérales dans le York-River. Remontant ensuite la rive gauche dans la direction de West-Point, on s'avançait si loin sur les derrières de l'armée chargée de la défense des lignes d'York-Town qu'elle aurait été dans une situation des plus périlleuses. Elle n'aurait pas attendu ce péril, et, aussitôt Gloucester au pouvoir des fédéraux, elle se fût en toute hâte repliée sur Richmond. L'exécution de ce coup de main avait été laissée à un des corps de l'armée du Potomac commandé par Mac-Dowell. Ce corps avait dû s'embarquer le dernier de tous à Washington, et on avait calculé qu'il arriverait en masse, à bord de ses transports, devant York-Town au moment où le reste de l'armée, venant de Fort-Monroë, y paraîtrait par terre.

Au lieu de l'y trouver, on trouva l'avis inexplicable et inexpliqué que ce corps, fort de 35,000 hommes, avait reçu une autre destination. La nouvelle fut accueillie avec stupeur dans l'armée, bien que le plus grand nombre ne prévît pas alors les suites déplorables d'un acte accompli sans mauvaise intention, il faut le croire, mais avec une inconcevable légèreté. Quinze jours plus tôt, cette mesure, toujours funeste, l'aurait été beaucoup moins; on se serait arrangé en conséquence. A ce moment, c'était le rouage principal qui manquait au milieu d'une opération commencée : elle en fut entièrement dérangée.

Parmi les divisions du corps de Mac-Dowell ainsi enlevées au général Mac-Clellan, il s'en trouvait une, celle de Franklin, plus regrettable que toutes les autres, tant à cause des soldats qu'à cause de ceux qui les commandaient. Le général en chef avait particulièrement surveillé son organisation pendant l'hiver, il y tenait beaucoup, il la réclama vivement. On la lui rendit sans motif, sans lui dire pourquoi, comme on la lui avait retirée. Cette belle division, forte de 11,000 hommes, arriva, et il fut un moment question de lui faire exécuter à elle seule le coup de main de Gloucester, mais on y renonça. On en vint alors à se dire qu'il était impossible que ce retranchement, de sept milles de longueur, ne fût pas abordable quelque part. Si on réussissait à le forcer, il arriverait sans doute ce qui arrive toujours en pareil cas : l'ennemi aux deux extrémités se croirait tourné, se démoraliserait, et, si l'on continuait à verser rapidement par l'ouverture pratiquée des forces de plus en plus considérables, on infligerait probablement à cette armée coupée en deux

un de ces désastres qui décident du sort d'une campagne. On crut avoir trouvé vers le centre des lignes de Warwick-Creek un point faible à un endroit appelé Lees-Mill. Avec de l'eau à la ceinture, le passage était praticable; le fond était solide. En face des ouvrages ennemis, il y avait une espèce de plateau découvert sur lequel, pendant le coup de collier, on pouvait amener beaucoup d'artillerie pour les foudroyer. On fit le 16 avril une tentative sur ce point. Dix-huit pièces de campagne ouvrirent leur feu à 500 mètres des batteries confédérées et les firent taire; puis on fit passer la crique à quelques compagnies des régimens de Vermont. Elles s'avancèrent très bravement, enlevèrent un *rifle pit;* mais leurs munitions restées dans leurs gibernes étaient mouillées; elles ne furent pas soutenues et durent se retirer après avoir perdu une grande partie de leur monde. Sans doute on avait reconnu quelque obstacle imprévu à l'exécution du projet ainsi commencé, car il fut aussitôt abandonné.

Cette dernière opération, comme celle sur Gloucester, n'ayant pu s'exécuter, restait à faire le siége de la place non investie de York-Town. Tous ces tâtonnemens par malheur avaient pris du temps, et le siége lui-même allait en prendre beaucoup encore, bien qu'on le poussât avec beaucoup d'énergie. Dix mille travailleurs se relevant sans cesse furent employés à faire les abatis à travers bois, les routes, les tranchées, les batteries. C'était un curieux spectacle. Un bras de mer étroit, bordé d'une épaisse et puissante végétation, mélange d'arbres de toutes les essences, morts et vivans, enchevêtrés de lianes et de mousses, s'approchait en serpentant du front d'attaque. On en avait fait la première parallèle. Les bois qui l'entouraient étaient une admirable protection. On couvrit de ponts ce bras de mer; des routes avaient été pratiquées dans les berges, au milieu des tulipiers, des arbres de Judée, des azaléas en fleurs. De cette parallèle naturelle d'autres partaient, faites de main d'homme, et se rapprochant rapidement de la place. Ses défenseurs faisaient sur les travaux qu'ils voyaient, et surtout sur ceux qu'ils soupçonnaient, un feu violent. Les obus sifflaient de tous côtés dans les grands arbres, coupaient des branches, effrayaient les chevaux, mais faisaient fort peu de mal. Personne ne s'en occupait. Le soir, au moment où toutes les corvées rentraient en bon ordre, le fusil sur le dos et la pelle sur l'épaule, le tir devenait plus vif, comme si l'ennemi eût remarqué l'heure. On allait à cette canonnade comme à un spectacle, et lorsque par une belle soirée de printemps les troupes s'en revenaient gaîment au son de cette musique martiale à travers les bois en fleur, lorsque le ballon qui servait aux reconnaissances était en l'air, on se fût cru volontiers à une fête, et l'on se prenait à oublier pour un moment les misères de la guerre.

Cependant le siége avançait. Une puissante artillerie avait été

amenée, non sans peine : des canons rayés de 100, de 200 même, des mortiers de 13 pouces s'apprêtaient à battre la place. Quatorze batteries avaient été construites, armées et approvisionnées. Si le feu n'était pas encore ouvert, c'est qu'on voulait qu'il le fût partout à la fois, et pour cela on attendait qu'il ne manquât plus rien aux préparatifs. On n'avait pas résisté toutefois au désir d'essayer les canons de 200. Ces énormes pièces se manœuvraient avec une aisance incroyable. Quatre hommes suffisaient pour les charger et les pointer sans plus de difficulté que nos anciens canons de 24. A trois milles de distance, leur tir était d'une justesse admirable. Un jour une de ces grosses pièces eut une sorte de duel avec une pièce rayée un peu moins forte, placée sur un des bastions de York-Town. Les curieux de notre côté montaient sur le parapet pour voir où portait chaque coup; puis, pendant qu'on se communiquait mutuellement ses observations, l'homme de faction prévenait que l'ennemi tirait à son tour; mais la distance était si grande qu'entre le coup et l'arrivée du projectile tout le monde avait le temps de descendre sans se presser et de se mettre à l'abri du parapet. Cependant telle était la justesse du tir qu'on était sûr de voir passer l'énorme projectile à l'endroit même où le groupe des observateurs était un instant auparavant; puis il allait frapper la terre à 50 mètres en arrière, son appareil percutant agissait, et il éclatait en lançant en l'air une gerbe de terre aussi haute que le jet d'eau de Saint-Cloud.

Ces expériences d'artillerie, si nouvelles et si curieuses, n'étaient point la seule particularité intéressante de ce siége. En 1781, York-Town avait été assiégé par les armées combinées de France et d'Amérique, sous Washington et Rochambeau, et cette opération de guerre s'était terminée par la capitulation célèbre qui avait assuré l'indépendance des États-Unis. Nous retrouvions à chaque pas les traces de ce premier siége. Ici, dans cette vieille masure, La Fayette avait son quartier-général; là commençaient les tranchées françaises; là campaient le régiment de Bourbon et celui de Saintonge. Ailleurs apparaissaient des retranchemens encore visibles, élevés par les soldats de Rochambeau, mais sur lesquels la végétation puissante de cette contrée presque tropicale avait repris son empire. Plus loin on nous montrait la maison habitée par les deux généraux en chef. C'était derrière ces mêmes fortifications de York-Town que Cornwallis et les Anglais avaient si longtemps résisté aux assauts des troupes alliées. C'était sur ces remparts qu'avait été scellée du sang de nos soldats une alliance qui ne s'était jamais démentie jusqu'ici et à laquelle les États-Unis avaient dû leur prospérité et leur grandeur. A part l'émotion avec laquelle se retrouvent ainsi au loin les souvenirs de gloire nationale, à part l'intérêt avec lequel je recher-

chais les traces de scènes militaires dont j'avais encore connu quelques acteurs, je me demandais si, par un étrange caprice du sort, ces mêmes remparts ne verraient pas se défaire l'œuvre de 1781, et si des lenteurs du nouveau siége d'York-Town n'allaient pas sortir et la ruine de la grande république et le déchirement de l'alliance franco-américaine. Le sort de l'Union était aux mains du Dieu des batailles, nul ne pouvait prévoir ses arrêts; mais l'alliance franco-américaine, cette alliance si favorable jusqu'ici à toutes les idées généreuses, était plus dépendante des volontés humaines. Sans doute la lutte qui avait lieu devant York-Town était une guerre civile, et, bien que l'on combattît dans les rangs des fédéraux pour la plus juste des causes, rien n'obligeait la France à y envoyer ses soldats; mais le poids de l'épée de la France se fait sentir de loin comme de près, et les Américains du Nord auraient voulu voir leurs vieux alliés faire peser leur influence du côté où étaient la justice et la liberté.

Il était manifeste qu'avec les moyens puissans dont on disposait, la prise de York-Town n'était qu'une affaire de temps. Écrasée sous la masse des feux qui allaient s'ouvrir contre elle, sans casemates pour abriter les soldats, sans autre défense que des ouvrages en terre et des palissades, la place n'avait même pas la chance d'opposer une résistance de quelque durée. Tout était prêt pour ce coup décisif. Non-seulement un bombardement terrible allait être dirigé contre la ville, non-seulement des troupes d'élite étaient désignées pour faire suivre ce bombardement d'un grand assaut, mais les transports à vapeur n'attendaient qu'un signe pour pénétrer dans le York-River aussitôt la place prise et aller débarquer les troupes de Franklin au haut de la rivière, sur la ligne de retraite de l'armée confédérée. Une partie de ces troupes était même en permanence à bord des transports. Elles n'auraient mis que quelques heures à parcourir par eau l'espace que l'armée ennemie eût mis deux jours au moins à franchir par terre. Chassée des lignes de York-Town par une attaque de vive force, poursuivie l'épée dans les reins, interceptée sur sa route par des troupes fraîches, cette armée eût été dans une situation très critique, et les fédéraux eussent pu trouver là ce dont ils avaient tant besoin : *un succès militaire éclatant*.

Ils n'en avaient pas seulement besoin pour éviter les risques fâcheux dont la campagne les menaçait en se prolongeant, l'intérêt politique était peut-être plus pressant encore que l'intérêt militaire. Une victoire, et une victoire décisive, pouvait seule amener le rétablissement de l'Union, ce but ardemment poursuivi par tous les patriotes américains, qui mettaient au-dessus des passions de partis et

de sectes la grandeur et la prospérité de leur pays. Bull's Run, en humiliant un des deux adversaires, avait fermé pour un temps la porte à toute chance de rapprochement. Aussitôt que le gouvernement légal du pays aurait pris sa revanche et fait acte de force, il redevenait possible de négocier et de rétablir d'un commun accord le lien fraternel de l'Union. Pour cela, il fallait se hâter; les esprits s'aigrissaient de plus en plus de part et d'autre; les intérêts, les ambitions individuelles, les intrigues étrangères s'interposaient plus actives entre les deux camps, et chaque jour devait rendre plus difficile l'œuvre de la réconciliation. Un grand succès de l'armée fédérale devant York-Town était donc d'une vitale importance pour le gouvernement de Washington. Malheureusement les meneurs et les généraux confédérés en avaient aussi le sentiment, et ils prirent, en gens aussi habiles que résolus, le meilleur parti pour le rendre impossible.

Dans la nuit du 3 au 4 mai, York-Town et les lignes du Warwick-River furent évacuées. Cette évacuation avait dû être commencée depuis plusieurs jours, mais elle avait été conduite avec un grand secret et une grande adresse. Le 3, le tir des batteries ennemies avait redoublé de vivacité. Les obus lancés par les canons rayés volaient de tous côtés avec des portées qu'on n'avait pas encore soupçonnées. La justesse de leur tir (1) força d'abandonner tous les postes de signaux qu'on avait établis au sommet des grands arbres. Le ballon lui-même, lorsqu'il s'éleva en l'air pour faire sa reconnaissance habituelle, fut salué par une grêle de projectiles, du reste inoffensifs. Tout cela avait pour but de masquer le mouvement de retraite, et y réussit parfaitement.

Le 4 donc, au point du jour, les hommes des *rifle pits* placés aux avant-postes ne virent plus rien devant eux; quelques-uns s'avancèrent avec précaution jusqu'aux lignes ennemies. Il y régnait un silence de mort. Bientôt ce ne fut plus un soupçon, ce fut une information précise portée à la fois au quartier-général par toutes les lignes télégraphiques qui le reliaient avec les différens corps d'armée. Les confédérés avaient disparu, les chances d'un brillant succès s'évanouissaient. L'impossibilité du concours de la marine et la fatale mesure qui avait ôté à l'armée du Potomac le corps de Mac-Dowell s'étaient jointes à la fermeté de l'ennemi pour empêcher d'enlever York-Town par un coup de main; on avait ensuite

(1) Je ne sais s'il faut mettre sur le compte de cette justesse du tir ennemi un coup bien extraordinaire qui eut lieu pendant le siége. Des ingénieurs topographiques étaient penchés sur leur planchette, occupés à faire un relevé; ils furent aperçus, et on leur envoya un coup de canon, un seul. L'obus, bien que tiré à une immense portée, vint juste éclater sur la planchette et tua l'officier avec son assistant.

perdu un mois en travaux gigantesques, mais devenus inutiles, et après tout cela les confédérés se retiraient, satisfaits d'avoir gagné du temps pour préparer la défense de Richmond, et comptant désormais sur la saison des chaleurs et des maladies qu'elles engendrent pour leur venir en aide contre l'armée unioniste au milieu des marais de la péninsule virginienne. Les fédéraux, en nombre de plus en plus restreint, voyaient s'ouvrir devant eux la perspective d'une campagne de plus en plus laborieuse et diminuer dans la même proportion les chances d'un accommodement amiable. Il y avait là matière à de sérieuses et même à de tristes réflexions; mais à la guerre les instans sont précieux, et c'est faiblesse de les perdre à se lamenter. Il était probable que l'armée ennemie n'était pas loin; elle ne pouvait avoir pris une grande avance, et, en se jetant rapidement à sa poursuite, on pouvait atteindre au moins son arrière-garde, y mettre le désordre et lui faire des prisonniers.

Quelques heures après la nouvelle de l'évacuation, toute l'armée fédérale était en mouvement. La cavalerie de Stoneman franchissait la première les retranchemens. Comme elle les traversait, plusieurs machines infernales, lâches instrumens de destruction, éclatèrent sous les pieds des chevaux et tuèrent quelques hommes. On n'eut que le temps de jeter un coup d'œil sur les ouvrages formidables élevés par l'ennemi, et sur lesquels il avait laissé soixante-douze pièces d'artillerie; puis, en passant rapidement à travers les camps abandonnés, les magasins en feu, au milieu desquels on entendait encore des explosions, on prit la route de Williamsburg, petite ville située sur un point où la péninsule virginienne, resserrée entre deux criques ou bras de mer, offrait une très forte position défensive. On s'attendait à rencontrer sur cet isthme l'arrière-garde ennemie. Stoneman marcha donc rapidement sur Williamsburg avec toute la cavalerie et quatre batteries d'artillerie à cheval. L'infanterie suivit aussi vite que le permettait le petit nombre de routes étroites dont on disposait. On peut dire qu'il n'y en avait que deux : une directe, venant de York-Town, et l'autre venant de la gauche des lignes fédérales. Celle-ci traversait le Warwick-Creek à Lees-Mill, sur un pont qu'on n'avait pu rétablir qu'au bout de trois heures. Lorsque la division Smith, qui le franchit la première, se fut un peu avancée, elle rencontra une portion de l'armée confédérée qui se repliait devant elle. Smith en avertit le général Mac-Clellan. Celui-ci, pensant que Stoneman pourrait gagner de vitesse cette colonne ennemie et l'intercepter à l'embranchement des deux routes en avant de Williamsburg, lui expédia l'ordre de presser sa marche pour l'atteindre. Malheureusement il était difficile d'aller vite. Les chemins, et en particulier celui que suivait la cavalerie, étaient

étroits, à une seule voie, et pleins de bourbiers affreux, d'où l'artillerie se tirait avec la plus grande peine, quoique le temps fût beau et sec depuis plusieurs jours. En toute autre circonstance, on se fût arrêté devant le spectacle qu'offrait une contrée charmante, couverte de bois vierges, coupés çà et là par une clairière, et rappelant les plus riantes parties du Devonshire, cette Provence de l'Angleterre; mais ces bois pouvaient cacher l'ennemi, et l'on ne s'occupait qu'à les fouiller. Le duc de Chartres, qui allait en éclaireur avec quarante chevaux, tomba tout à coup au milieu d'une brigade confédérée. C'était l'arrière-garde de la colonne, signalée par le général Smith. Le jeune prince revint avec une quinzaine de prisonniers, et sur son rapport Stoneman fit un nouvel effort de vitesse pour atteindre ces troupes avant leur jonction avec le gros des forces ennemies, que l'on supposait aux environs de Williamsburg.

Bientôt on arriva à l'embranchement des deux routes, celle qui partait d'York-Town et que suivait Stoneman, et celle qui partait de Lees-Mill et par laquelle se retirait l'armée confédérée; mais, au moment où elle débouchait sur le point de jonction, la cavalerie fédérale fut accueillie par un feu d'artillerie venant des nombreux ouvrages de campagne élevés en avant de Williamsburg. Un coup d'œil rapidement jeté fit reconnaître la position. Comme nous l'avons dit plus haut, la péninsule virginienne va en se resserrant à la hauteur de Williamsburg. Deux criques ou baies, remontant l'une du James-River, l'autre du York-River, et se terminant l'une et l'autre par des marais, la rétrécissent encore davantage. Il se forme entre ces deux marécages une espèce d'isthme étroit sur lequel aboutissaient les deux routes d'York-Town et de Lees-Mill. Au sud de l'isthme, c'est-à-dire du côté par où on l'approche de York-Town, le pays est entièrement boisé. Au nord au contraire, du côté de Williamsburg, il est découvert; ce sont de grands champs de blé derrière lesquels on aperçoit les tours et les clochers de la ville. Sur cet espace ouvert, l'ennemi avait d'abord construit un ouvrage bastionné considérable, le fort Magruder, placé sur la chaussée en face de l'isthme, puis une série de redoutes et de *rifle pits* faisant face à tous les points du marais par lesquels il aurait été possible à l'infanterie de s'avancer. Il avait ensuite fait de grands abatis, de manière à ouvrir au feu de son artillerie et de sa mousqueterie les abords du marais et de l'embranchement des routes. C'est au milieu de ces abatis que la colonne fédérale déboucha au trot; c'est là qu'elle fut saluée par une grêle d'obus que lui envoya le fort Magruder.

Dans les intervalles entre ce fort et les redoutes, l'infanterie et la cavalerie confédérées étaient en bataille. Stoneman, voyant que l'en-

nemi couvrait ainsi l'embranchement et qu'il ne pouvait s'y maintenir devant lui, essaya de le déloger par un coup de vigueur. Il fit avancer toute son artillerie à cheval, qui se mit brillamment en batterie en face des abatis, et répondit au feu des redoutes, après quoi il fit charger sa cavalerie. Le 6e régiment de cavalerie fédérale s'élança vaillamment sur celle des confédérés, passa, pour la joindre, sous le feu croisé des redoutes, et eut avec elle un de ces combats à l'arme blanche, si rares aujourd'hui. Tout cela cependant était de la valeur dépensée en pure perte. L'ennemi ne se troublait pas; il avait l'avantage du nombre et de la position. Enlever ces ouvrages avec de la cavalerie seule était impossible. On commençait à perdre du monde, des chevaux surtout. « Il me manque trente et un hommes, » disait le major Williams, qui venait de mener la charge du 6e, en saluant gracieusement Stoneman du sabre avec cet air de gens résolus qui veut dire : « Nous sommes prêts à recommencer; mais cela ne sert à rien. » Stoneman ordonna alors la retraite. On repassa à travers les abatis et on alla attendre dans une clairière, à un demi-mille en arrière, l'arrivée de l'infanterie pour recommencer l'attaque avec elle. Le malheur voulut qu'en traversant le marécage une des pièces de l'artillerie à cheval s'enfonçât dans la boue de manière à n'en pouvoir être retirée. En vain doubla-t-on les attelages; l'ennemi concentrait son feu sur cet unique point et tuait tous les chevaux. Il fallut abandonner la pièce, la première qu'eût encore perdue l'armée du Potomac. On ne pouvait s'en consoler. Le soir, de nouveaux efforts furent faits pour la reprendre; mais les abatis étaient remplis de tirailleurs ennemis qui en rendaient l'approche impossible. Le jour baissait. La colonne confédérée venant de Lees-Mill échappa et réussit à s'abriter derrière les retranchemens de Williamsburg. Quant à l'infanterie fédérale, elle n'arriva que très tard. Il y avait eu de grands encombremens sur les routes étroites par lesquelles elle cheminait. A la tombée de la nuit, le général Sumner, qui avait pris le commandement, voulut faire une attaque de vive force sur les ouvrages de la défense; malheureusement l'obscurité était devenue complète avant que ses troupes ne débouchassent des bois et des marais : force fut de tout remettre au lendemain. Alors survint un de ces contre-temps fâcheux, trop communs à la guerre, et qui ne furent pas épargnés à l'armée dans le cours de sa pénible campagne. La pluie commença de tomber à torrens, et dura sans discontinuer pendant trente heures. Le pays se changea en un vaste lac, les routes en fondrières épaisses et profondes. Les troupes passèrent la nuit au bivac, et au plus triste des bivacs, là où elles se trouvaient.

Au jour, le combat recommença, mais dans des conditions nécessairement défavorables aux fédéraux. Les deux routes qui se diri-

geaient vers Williamsburg étaient encombrées de troupes. Sur celle de gauche, venant de Lees-Mill, se trouvaient les divisions Hooker et Kearney, du corps d'Heintzelman, mais séparées par une masse énorme de wagons chargés de bagages et pour la plupart embourbés. Sur celle de droite s'avançaient deux autres divisions, avec plus de peine encore. L'état du sol était tel que des canons s'enfonçaient dans la boue liquide des routes jusqu'à y enfouir leur affût tout entier. De ce pêle-mêle d'hommes et de bagages sur des chemins étroits et défoncés était résulté un désordre considérable. Il n'y a pas aux États-Unis de corps d'état-major. Le système américain de chacun pour soi, individuellement appliqué par les officiers et les soldats de chaque corps les uns envers les autres, l'est également par les corps entre eux. Point de service spécial chargé de régulariser, centraliser, diriger les mouvemens de l'armée. Dans un cas comme celui dont nous parlons, nous aurions vu les officiers d'état-major d'une armée française veiller à ce que rien n'entravât la marche des troupes, arrêter ici un détachement de wagons et le faire ranger pour dégager le passage, envoyer là des hommes de corvée pour réparer la route ou retirer un canon du bourbier, pour communiquer à chacun des chefs de corps les instructions du général. Ici rien de tout cela. Les fonctions de l'adjudant-général se bornent à la transmission des ordres du chef, sans en surveiller le moins du monde l'exécution. Le général n'a pour porter ses instructions que des aides-de-camp pleins de bonne volonté, bons pour répéter machinalement un ordre verbal, mais fort peu écoutés s'ils veulent exercer une initiative quelconque. Jusqu'ici, bien que cette absence d'un corps d'état-major se fût fait souvent sentir, les conséquences n'en avaient pas été graves. On avait le télégraphe, qui suivait partout l'armée et qui en reliait constamment les divers corps entre eux : les généraux pouvaient causer ensemble et se communiquer ce qu'il y avait d'important; mais, une fois en marche, on n'avait plus la ressource du télégraphe, et dès lors peu ou point de communications. L'absence d'état-major ne se faisait pas moins sentir pour recueillir et transmettre les renseignemens nécessaires au moment où l'action allait s'engager. Personne ne connaissait le pays; les cartes ne servaient à rien, tant elles étaient défectueuses. Du champ de bataille fortifié sur lequel allait combattre l'armée on savait peu de chose. Ce champ de bataille avait cependant été vu la veille et reconnu par les troupes qui avaient pris part à l'échauffourée de Stoneman : on en savait assez pour combiner un plan d'attaque et assigner à chacun son rôle... Eh bien! non : chacun garda pour soi ses observations, non par mauvais vouloir, mais parce que nul n'avait ce travail d'ensemble dans ses attributions spéciales. C'était l'organi-

sation qui manquait, et avec les meilleurs élémens une armée qui n'est pas organisée ne saurait espérer de grands succès, trop heureuse si elle évite les grandes catastrophes.

Grâce à ce vice constitutif de l'armée fédérale, la division Hooker, qui faisait tête de colonne sur la route de gauche et qui avait reçu la veille un ordre général de marcher sur Williamsburg, déboucha le 5 au matin sur l'isthme où s'était livré le combat de Stoneman, sans se douter de ce qu'elle y rencontrerait. Accueillie à son apparition par le feu nourri des ouvrages ennemis, elle se déploya résolûment dans les abatis et engagea l'action; mais elle était arrivée seule et petit à petit, tandis que la défense lui opposait 15 ou 20,000 hommes fortement retranchés; c'était trop pour elle. Hooker, qui est un admirable soldat, tint néanmoins pendant quelque temps, mais il dut finir par céder et se replier, laissant dans ces terribles abatis et dans les bois qui étaient en arrière 2,000 des siens, tués ou blessés, avec quelques canons qu'il avait été impossible de tirer à bras des bourbiers après que leurs chevaux avaient été tués. L'ennemi le suivit dans sa retraite; la division Kearney, ayant réussi à dépasser les encombremens de la route et marchant au canon au pas de course, rétablit le combat. La lutte n'était plus à ce moment à la lisière de la plaine, elle était engagée dans les bois, et elle restait très vive, car l'ennemi recevait de nombreux renforts. Les fédéraux n'en combattaient pas avec moins de vigueur, encouragés par l'énergie de leurs chefs, Heintzelman, Hooker et Kearney. Kearney surtout, qui a perdu un bras au Mexique et fait dans les rangs de l'armée française les campagnes de Mouzaïa et de Solferino, avait déployé le plus rare courage. Il avait vu tomber autour de lui tous ses aides-de-camp, et, resté presque seul, il électrisait ses hommes par son intrépidité.

Pendant ce temps, la partie de l'armée massée sur la route de droite demeurait inactive. Une division formant tête de colonne était seule arrivée, et les généraux ne pouvaient se résoudre à l'employer avant de voir paraître les troupes qui devaient la soutenir. Or ces troupes étaient arrêtées par les ruisseaux débordés, les routes encombrées, les voitures brisées et embourbées. Pourtant on entendait la terrible fusillade de Hooker décimé et battant en retraite. On l'avait entendue en avant, puis de côté; elle reculait toujours. Les boulets et les obus arrivaient en sifflant et déchirant les arbres jusqu'au milieu de ces troupes immobiles. Il était trois heures. On se décida enfin à agir : une division pénétra dans les bois pour prendre en travers les régimens confédérés qui ramenaient Hooker, pendant qu'à l'extrême droite une brigade passait la crique sur une vieille digue de moulin que l'ennemi avait né-

gligé de garder, et débouchait en plaine au-delà des marais sur le flanc des ouvrages qui couvraient Williamsburg. Les confédérés ne s'attendaient pas à une attaque de ce côté. Si elle réussissait, elle débordait toute la position. Ils envoyèrent aussitôt deux brigades qu'on vit s'avancer résolûment au milieu des blés verts pour chasser la brigade fédérale. Celle-ci les laissa froidement arriver et les reçut avec un feu d'artillerie terrible. Les confédérés, sans être ébranlés, poussèrent en avant jusqu'à 30 mètres de la gueule des canons, criant à tue-tête : Bull's Run! Bull's Run! comme jadis les Suisses : Granson! Granson! Mais là ils commencèrent à hésiter, et le général fédéral Hancock, saisissant le moment, cria à sa brigade en agitant sa casquette : « Maintenant, messieurs, à la baïonnette! » et se précipita avec elle sur l'ennemi, qui ne put résister au choc et se débanda, jonchant la plaine de ses morts. Au même moment le général en chef, retenu jusque-là à York-Town, parut sur le champ de bataille. Il faisait sombre, la nuit arrivait à grands pas, la pluie tombait toujours à torrens. Sur trois côtés de l'espèce de plateau où se trouvait le général, le canon et la fusillade roulaient sans interruption. Le succès d'Hancock avait été décisif, et les réserves amenées par le chef, s'élançant au pas de course, l'achevèrent par leur seule présence. Je vis alors le général Mac-Clellan, passant devant le front du 6e cavalerie, qui était là en colonne par escadron, donner la main au major Williams, avec quelques paroles sur sa brillante charge de la veille. Le régiment n'avait pas entendu ces paroles, mais il les avait comprises, et il était sorti de toutes ces poitrines une de ces formidables et mâles acclamations qui ne s'entendent que les jours de bataille. Ces acclamations, répétées sur toute la ligne, glacèrent l'ennemi. On le vit monter sur les parapets de ses redoutes et regarder interdit et immobile; puis le feu s'éteignit, et la nuit se fit sur ce combat que l'on appelle en Amérique la bataille de Williamsburg.

IV.

Le lendemain, le jour se leva sans nuages. L'air avait cette pureté qui, dans les pays chauds, suit les orages, les bois toute la fraîcheur d'une belle matinée de printemps. Partout un riant paysage, partout des fleurs éclatantes, nouvelles pour nos yeux européens; mais à côté de tout cela les ravages du champ de bataille, le sol jonché de morts, de mourans, de débris de toute sorte, formaient un douloureux contraste. Pendant la nuit, les confédérés avaient évacué leurs ouvrages. Nous y fûmes bientôt, et nous pûmes voir les colonnes bleues de l'infanterie fédérale qui entraient, bannières

déployées, dans la ville de Williamsburg, au milieu de l'explosion des magasins et des caissons abandonnés. Peu après le quartier-général entra aussi à son tour par une grande et belle rue bordée d'acacias. Toutes les boutiques étaient fermées, mais les habitans se tenaient, pour la plupart, sur leurs portes ou derrière leurs fenêtres, observant d'un air inquiet et sombre. Les nègres seuls se montraient sourians, et nombre d'entre eux prenaient des airs conquérans assez grotesques, ou décampaient dans la direction de Fort-Monroë, c'est-à-dire de la liberté, emmenant femmes et enfans dans de petites charrettes. Tous les édifices publics, églises et autres, étaient surmontés du drapeau jaune et remplis de blessés laissés par l'ennemi. Au bout de la grande rue, on débouchait sur une place de belle apparence, ornée d'une statue de marbre et entourée des bâtimens d'un collége célèbre, fondé par le gouvernement anglais lorsque la Virginie était sa colonie bien-aimée. Ce collége avait été aussi changé en hôpital, et les blessés encombraient jusqu'aux marches du péristyle.

La première pensée du général Mac-Clellan fut de soulager tant de souffrances. On dépêcha un parlementaire aux arrière-gardes confédérées pour inviter les chirurgiens à venir prendre soin de leurs blessés, liberté entière leur étant garantie. Il en arriva bientôt un certain nombre vêtus de l'uniforme gris feuille-morte à collet vert de l'armée confédérée, qui les faisait ressembler à des officiers de chasseurs autrichiens. Après ce soin vint celui de placer des sentinelles dans toutes les rues pour assurer le maintien de la plus exacte discipline. Cette précaution était superflue, car si l'obéissance du soldat envers l'officier laissait beaucoup à désirer dans les rangs des fédéraux quant au service militaire, jamais, je crois, aucune armée n'a montré plus de respect pour les habitans et les propriétés particulières. Pendant tout le temps que j'ai suivi l'armée du Potomac, le seul exemple de désordre qui soit venu à ma connaissance est le pillage d'un grenier rempli du plus fin tabac de Virginie, découvert au-dessus d'un hangar abandonné. J'ajoute que les circonstances donnaient quelque mérite à cette stricte observance de la discipline. Les troupes qui campèrent autour de Williamsburg le lendemain du combat que nous venons de raconter furent un moment à court de vivres par suite de l'état impraticable des chemins, et supportèrent avec résignation l'attitude hostile des habitans, qui répondaient par un refus unanime à leurs offres de payer des provisions argent comptant. Après les premiers momens de crainte passés, lorsqu'il fut évident qu'il n'y avait aucun risque à courir, on vit des dames de la ville s'en aller porter avec affectation *à leurs* blessés des rafraîchissemens qu'elles n'avaient pas pour

les blessés fédéraux, et quand, suivies de leurs nègres porteurs de paniers remplis de provisions, elles rencontraient un soldat fédéral sur le trottoir, elles ramassaient ostensiblement les plis de leurs robes, comme si elles eussent craint de se souiller par le contact d'un animal immonde. Les vainqueurs se bornaient à sourire de ces taquineries d'enfans mal élevés. D'autres, à leur place, auraient peut-être été moins patiens.

Le général établit son quartier-général à Williamsburg dans la maison que le chef de l'armée confédérée, Johnston, avait occupée la veille, car ce n'était plus Magruder que nous avions devant nous depuis quelque temps. Johnston, aux yeux des amis comme des ennemis, dans l'opinion surtout de ses anciens camarades de l'armée régulière, passait pour être un homme de guerre de premier ordre. A un grand courage, il joignait, dit-on, une volonté de fer et un remarquable coup d'œil sur le terrain. Avec M. Jefferson Davis, sa grande intelligence pour concevoir, sa toute-puissance pour préparer, et Johnston pour exécuter, l'armée confédérée était en bonnes mains, et nous ne le voyions que trop. En tenant ainsi deux jours devant Williamsburg, Johnston avait donné le temps à son matériel et au gros de ses troupes de filer sans être inquiétés par les routes étroites sur lesquelles ils marchaient, et, malgré la pluie qui mit les chemins dans un état affreux, il arriva encore au haut du York-River, deux jours après la bataille, à temps pour livrer aux soldats de Franklin, qui venaient de débarquer, un combat par lequel il acheva de couvrir son mouvement de retraite. Désormais on ne devait plus le rencontrer que devant Richmond.

L'armée fédérale passa trois jours à Williamsburg, occupée à rechercher ses blessés perdus dans les solitudes de la forêt et à enterrer les morts. Les blessés furent évacués par eau sur les villes des états du nord, à bord de ces grands paquebots si connus pour leur *comfort* et leur élégance. Grâce aux criques dont la contrée est déchiquetée, ils vinrent presque les prendre jusque sur le champ de bataille. Quant aux morts, leur inhumation se fit sur place. Ceux de l'ennemi étaient nombreux : dans un seul *rifle pit*, on en compta soixante-trois. Le général Mac-Clellan lança à la suite des confédérés quelques escadrons de sa cavalerie, qui eurent nombre de petits engagemens avec leur arrière-garde. Le premier jour, on ramassa beaucoup de prisonniers et sept ou huit pièces de canon; mais dès le lendemain la retraite se fit avec ordre, et la poursuite était presque sans objet. Si d'ailleurs l'ennemi avait abandonné quelques-unes de ses pièces, il en emmenait un nombre à peu près égal, prises sur la division Hooker, et destinées, comme autant de trophées, à réchauffer un zèle que de longues et continuelles retraites commençaient à refroidir.

La masse des troupes fédérales fut retenue par la nécessité d'attendre de York-Town les vivres, dont l'état des routes rendait l'arrivage difficile. On les reçut enfin, et, le beau temps séchant rapidement les chemins, on rejoignit, après deux jours de marche, le corps qui avait débarqué au haut du York-River et formé là un point d'approvisionnement. L'armée tout entière se rallia autour de ce dépôt; puis elle reprit sa route vers Richmond en suivant le Pamunkey, affluent navigable du York-River. Rien de plus pittoresque que cette marche militaire le long des bords d'un beau fleuve, à travers un pays magnifique, paré de toutes les richesses d'une végétation printanière. C'était un enchantement perpétuel pour nos yeux que le cours sinueux du Pamunkey dans une vallée entrecoupée de prairies d'une verdure éclatante et de collines boisées. Partout des fleurs, surtout au bord de l'eau, où les magnolias, les jasmins de Virginie, les azaléas et les lupins bleus abondaient. Les oiseaux-mouches, les colibris, des oiseaux inconnus de toutes couleurs, se jouaient en foule dans les branches. Parfois on passait devant une habitation de belle apparence, rappelant nos vieux châteaux de France, avec de grandes fenêtres dans le toit; autour de la maison, un beau jardin, et par derrière les maisonnettes des esclaves. A l'approche de l'armée, les habitans déployaient un drapeau blanc; un cavalier du grand-prévôt mettait pied à terre à la porte, et, rassurées par sa présence, les dames en longues robes de mousseline, entourées d'un cortége de petites négresses aux cheveux hérissés et aux jambes nues, paraissaient sur la verandah pour voir passer les troupes. Souvent elles avaient avec elles un vieillard en longs cheveux blancs, chapeau à larges bords, traits fortement accentués; jamais de jeunes gens. Bon gré, mal gré, le gouvernement insurgé avait enlevé tous les hommes valides pour les incorporer parmi ses défenseurs. Si un officier descendait de cheval et se présentait aux dames, il était accueilli avec bonne grâce; on lui offrait dans une écuelle emmanchée au bout d'un bâton le verre d'eau classique, et la conversation s'engageait tristement. Hommes et femmes demandaient avant tout des nouvelles; ils ne savaient rien, la censure des journaux sécessionistes était complète, et on mettait en doute le peu qu'ils disaient. Puis on parlait de la guerre. Les dames faisaient naturellement des vœux pour le parti où étaient leurs frères; mais elles désiraient avant tout la fin de la lutte et des maux incalculables qu'elle appelait sur leur pays. — Hélas! à qui la faute? leur répondait-on. Qui avait allumé cette malheureuse guerre? Qui avait tiré, sans cause et sans motifs, les premiers coups de canon? — On ne répondait rien, mais les regards allaient machinalement se promener sur toutes ces têtes noires qui se pressaient sur les portes de leurs cabanes. Jamais dans ces entretiens passagers

il n'était question de l'esclavage; le seul mot « esclave » prononcé par hasard eût suffi pour remplir d'inquiétude et de haine les yeux jusque-là les plus bienveillans.

D'autres fois les propriétaires blancs avaient fui, et l'on ne trouvait que les esclaves, avec lesquels la conversation roulait sur d'autres sujets. Je me souviens d'une mulâtresse qui nous présentait avec orgueil son fils, bel enfant d'un jaune clair, avec ces mots significatifs : « C'est le fils d'un blanc; il vaut déjà 400 dollars. J'ai commencé à quinze ans, et j'en ai maintenant dix-neuf. J'en ai déjà fait quatre. »

On s'avança ainsi d'étape en étape le long de la rivière. Les canonnières, ouvrant la marche, en exploraient les bords au loin; puis les officiers du service topographique s'en allaient à travers bois, sous l'escorte de piquets de cavalerie, faisant la reconnaissance du pays, et levant à vue d'œil et à la boussole des cartes provisoires que l'on photographiait au quartier-général pour l'usage des généraux. Le lendemain, à l'aide de ces cartes, l'armée se mettait en mouvement, entremêlée avec l'immense quantité de wagons qu'elle traînait à sa suite. Un quart environ de chaque régiment était employé à escorter le matériel des corps, empilé, vivres, munitions, tentes et mobilier, sur une dizaine de chariots par bataillon. Je dis mobilier, car on emportait jusqu'à des tables, des chaises et des fauteuils. S'il y avait eu des femmes, on eût cru, en nous voyant, à une émigration armée plutôt qu'à une marche de soldats. Les troupes combattantes s'avançaient par brigades, mais suivies de leurs bagages, et ces longues files de wagons, attelés chacun de quatre chevaux ou de six mules, avec un seul postillon, faisaient que l'armée, dans ces chemins étroits à travers les forêts, couvrait des espaces immenses. De là aussi d'immenses retards : il eût été impossible de faire de longues marches, à moins de laisser la queue des colonnes éparpillée ou égarée dans les bois à la nuit. Deux lieues étaient le maximum de l'espace parcouru. Les étapes ont pu être quelquefois plus longues : il est arrivé à des corps détachés, allégés de tout, de faire de grandes journées; mais c'était l'exception. Les troupes du reste avaient bonne mine. Les hommes étaient forts, vigoureux, et avaient l'air intelligent. L'uniforme de toute l'armée était le même : un pantalon bleu de ciel généralement enfoncé dans des bottes, une blouse, ou veste, ou tunique courte gros bleu. Quelque chose de rouge dans ce costume marquait l'artillerie, un peu de jaune la cavalerie. La coiffure la plus commune était le képi, mais souvent aussi un chapeau noir en feutre mou, avec quelques ornemens de cuivre. Les officiers, vêtus comme les soldats, se distinguaient par de petits galons sur l'épaule et une cein-

ture amarante. Rien de plus simple, de plus commode et de plus militaire que cet uniforme lorsqu'il était bien porté. Le soir, en arrivant au terme de l'étape, le camp se formait avec beaucoup d'ordre et de régularité. Les tentes, abris des soldats, se montaient en un clin d'œil. Les états-majors plantaient les leurs, plus grandes et plus commodes. Le quartier-général s'établissait dans une position centrale, avec la tente du général en chef au milieu et deux rangées de tentes parallèles de chaque côté. Les officiers de cavalerie venaient rendre compte de leurs reconnaissances et des échauffourées sans nombre qu'ils avaient avec l'ennemi. Le télégraphe amenait son fil, fixé sur les poteaux ordinaires, ou enveloppé de *gutta-percha*, et déroulé sur le sol au grand trot d'une petite voiture que les employés suivaient à cheval avec l'appareil en bandoulière. Tous les services s'organisaient, et l'imprimerie fonctionnait aussi régulièrement qu'elle l'eût fait à Washington.

Rendons justice aux Américains; ils entendent cette vie des camps mieux que personne. Leurs habitudes de locomotion, le spectacle que beaucoup d'entre eux ont eu de la marche patriarcale de colonnes d'émigrans à travers les prairies de l'ouest, l'existence nomade que leurs officiers ont tous menée au milieu des tribus indiennes, tout cela les rend plus propres que ne le seraient d'autres soldats à cette façon de vivre. Ce campement d'une armée de cent mille hommes, l'établissement quotidien de cette ville de tentes était un spectacle vraiment curieux : cela rappelait les descriptions de la Bible; mais ce qui n'était pas de l'âge biblique, c'était la forêt de navires de transport, la plupart à vapeur, qui arrivaient par eau au milieu de nuages de fumée, aussitôt que le camp était assis, et qui, laissant échapper avec fracas leur vapeur, s'accrochaient aux berges de la rivière et y improvisaient des quais où régnait bientôt une activité extraordinaire. Des milliers de wagons accouraient de tous côtés par des chemins que la hache leur ouvrait dans les bois en quelques instans et s'en retournaient bientôt chargés de toutes les denrées nécessaires à une armée : biscuit, viande salée, café, sucre, avoine, maïs, foin, etc. On embarquait les malades, hélas! de plus en plus nombreux, car la saison était à la fois pluvieuse et brûlante, et ces belles prairies des bords du Pamunkey engendraient des fièvres meurtrières. Puis la nuit venait et n'était troublée que par le cri fatigant de l'oiseau moqueur. Le lendemain, flottille et armée se remettaient en marche, laissant derrière elles la nature silencieuse, mais déflorée par leur passage.

Le 16 mai, on arriva à White-House, belle habitation, jadis la propriété de Washington et appartenant à ses descendans, la famille Lee. Le chef de cette maison, le général Lee, était l'un des princi-

paux officiers de l'armée confédérée; un de ses neveux servait dans les rangs des fédéraux. Le général Mac-Clellan, toujours soigneux de maintenir le respect dû à la propriété, fit placer des sentinelles autour de la demeure du général ennemi, défendit d'y pénétrer, et ne voulut pas y entrer lui-même; il alla planter sa tente dans une prairie voisine. Ce respect des propriétés du sud a été reproché au général dans le congrès; l'opinion de l'armée était autre, et elle s'associait au sentiment délicat de son chef. Ce sentiment y était poussé si loin que, les gens d'un général ayant trouvé dans une maison abandonnée un panier de vin de Champagne, ce général le renvoya ostensiblement le lendemain par un de ses aides-de-camp. On pourra sourire de cette austérité de mœurs un peu puritaine, à laquelle nous ne sommes guère accoutumés en Europe; pour moi, je dois avouer qu'elle a toujours fait mon admiration.

A White-House finissait la navigation du Pamunkey. Le York-River-Rail-Road, qui unissait cette rivière à Richmond, la traversait à cet endroit sur un pont que l'ennemi avait détruit, puis se dirigeait presque en droite ligne vers la capitale virginienne. Ce chemin était resté à peu près intact; n'ayant ni remblais ni viaducs, il était difficile à détruire. Quelques rails seulement se trouvaient enlevés, ils furent vite remplacés; tout le matériel roulant avait été emmené, mais l'armée fédérale avait sur ses navires de transport des locomotives et de nombreux wagons qui furent aussitôt mis à terre. Toute la flottille de transport vint se décharger à White-House, où l'on forma, sous la protection des canonnières, un vaste dépôt, et où régna bien vite toute l'activité d'un port de mer; puis l'armée reprit sa marche vers Richmond, en suivant le chemin de fer qui allait servir d'artère vitale à ses opérations.

Que faisait l'ennemi pendant ce temps? Nous avons montré Johnston combattant successivement l'avant-garde fédérale le 5 mai à Williamsburg, puis le 7 le corps de Franklin, sur le lieu même de son débarquement à Breek-House, au haut du York-River, afin de donner le temps au gros de ses troupes de se replier sans encombre dans la direction de Richmond. Les reconnaissances de cavalerie, poussées dans toutes les directions, démontraient que l'armée ennemie presque entière avait repassé le Chikahominy, et tout portait à croire qu'on n'aurait plus affaire avec elle que sous les murs de la capitale; mais tout indiquait en même temps que les forces confédérées s'y concentraient pour faire une résistance désespérée. On avait ramassé quelques prisonniers appartenant à un corps jusqu'alors stationné en face du général fédéral Burnside dans la Caroline du nord; il était donc évident que ce corps avait rejoint l'armée de Virginie. On ne tarda pas à apprendre l'évacuation de Norfolk et

l'occupation de cette ville par le général Wool. Il était manifeste que Davis ne s'était résigné à ce sacrifice qu'afin d'appeler à Richmond le général Huger et les 18,000 hommes qui jusque-là avaient défendu le grand arsenal virginien. Enfin le chef des confédérés avait ordonné la levée en masse de tous les individus en état de porter les armes. On les faisait passer dans des camps d'instruction, puis ils étaient incorporés dans les vieux régimens, dont l'effectif se trouvait ainsi presque doublé. Tout cela allait faire perdre à l'armée du Potomac la seule supériorité qu'elle eût eue jusqu'ici, celle du nombre, et malheureusement tout conspirait à hâter ce changement. Pendant que l'ennemi se concentrait et grossissait ses forces, cette armée fondait à vue d'œil. Nous avons déjà vu comment, au départ d'Alexandrie, une division lui avait été enlevée et donnée à Frémont. Devant York-Town, elle avait perdu deux autres divisions, celles du corps de Mac-Dowell retenues devant Washington. Depuis, il avait fallu laisser des garnisons à York-Town, Gloucester, Williamsburg; on avait perdu du monde par le feu et les maladies; grand nombre de traînards enfin étaient restés en arrière, et rien n'était venu combler ces vides. Lorsqu'un régiment de volontaires américains part pour la guerre, il y va tout entier et ne laisse rien après lui. Pas de dépôt, pas de renouvellement du personnel, à mesure qu'il se consomme, par des recrues exercées venant réparer les pertes et grossir l'effectif. On comprend combien il y avait lieu de s'inquiéter de cette diminution de l'armée, alors qu'on savait les confédérés accroissant chaque jour leurs forces, et qu'en s'enfonçant au cœur de leur pays on allait s'éloigner de sa base d'opérations et perdre en même temps la protection matérielle et morale de la marine, dont le concours avait été jusque-là si puissant et si utile.

Je sais bien que l'évacuation de Norfolk par les gens du sud avait été suivie d'un événement important et fort heureux pour les fédéraux. Le *Merrimac*, qui n'était plus commandé par le brave Buchanan, ne sachant plus où aller, avait été incendié par son nouveau capitaine. Désormais le James-River était ouvert à la marine des États-Unis; il l'était malheureusement trop tard. Les canonnières blindées le *Galena*, le *Monitor*, le *Naugatuck* remontèrent jusqu'à sept milles de Richmond; mais là elles trouvèrent la rivière barrée par une estacade infranchissable, et sur la rive élevée qui borde le James-River une batterie de gros calibre, nommée Fort-Darling, qu'elles ne réussirent pas à faire taire. Le gros canon du *Naugatuck* éclata, le *Monitor* ne put donner assez d'élévation à ses pièces pour atteindre le fort. Quant au *Galena*, sa cuirasse de trois pouces et demi d'épaisseur fut insuffisante à le protéger contre les boulets coniques de 100; il dut se retirer, après une lutte héroïque, avec une grande

partie de son équipage hors de combat. Pour forcer le passage, il aurait fallu prendre le fort avec des troupes; mais en face des confédérés réunis en masse à quelques milles de là, devant Richmond, une telle opération n'eût exigé rien moins qu'un effort de l'armée tout entière. Le général Mac-Clellan eût dû alors, dès le moment où la nouvelle de la destruction du *Merrimac* lui arriva, abandonner le plan de campagne qu'il avait commencé à exécuter, et par une marche oblique gagner rapidement le James-River, afin de relier ses opérations à celles de la marine sur ce fleuve. Aujourd'hui, avec l'expérience des événemens qui se sont accomplis, je suis porté à croire que cela eût mieux valu. Sans doute la marche du Pamunkey au James-River aurait eu quelque chose de hasardeux; le passage du Bas-Chikahominy ou du James-River, suivant que l'on se serait décidé à opérer sur la rive gauche ou la rive droite du fleuve, eût été difficile et délicat en ayant sur son flanc la grande armée confédérée; cela eût mieux valu toutefois que la triste position dans laquelle on s'est trouvé pendant un mois dans les marais du Chikahominy. Mais qui pouvait prévoir alors qu'au moment décisif de la campagne, des inondations sans exemple en cette saison de l'année viendraient contrarier les efforts et paralyser les mouvemens de l'armée du Potomac, ainsi qu'au jour de la bataille de Fair-Oaks? Qui pouvait prévoir aussi que les 80,000 hommes réunis devant Washington ne feraient rien, moins que rien, pour aider cette armée à vaincre la concentration de forces qui se faisait devant elle?

On continua donc la marche directe en avant, et, malgré des pluies presque continuelles qui mettaient les chemins dans un état affreux, on ne tarda pas à atteindre les bords du Chikahominy, à un point nommé *Bottom-Bridge*, situé à dix milles de Richmond, et où le York-River-Rail-Road, que l'armée suivait depuis White-House, passait la rivière sur un pont pour le moment détruit par l'ennemi. Parvenu là, on était à la porte de Richmond. Jusqu'alors la campagne avait été, sinon brillante, au moins fertile en résultats. York-Town, une des positions militaires les plus importantes de l'ennemi, avait succombé. Norfolk, le magnifique arsenal d'où le sud tirait la plus grande partie de son matériel de guerre, avait dû être abandonné, et cet abandon avait entraîné la destruction du redoutable *Merrimac*. Enfin le général Mac-Clellan avait réussi à venir asseoir son camp sans accident en face de la capitale des états sécessionistes et de leur principale armée. Les confédérés ne pouvaient reculer plus loin sans perdre aux yeux de leurs partisans et du monde entier tout leur prestige. Ils étaient donc mis en demeure d'accepter là une bataille décisive. Dans les circonstances où l'on se trouvait placé, ce n'était pas un petit mérite d'avoir acculé ses adversaires à

une semblable nécessité. Je sais bien qu'il fallait gagner cette bataille et qu'on ne l'a pas fait; mais ici la responsabilité est loin d'appartenir tout entière à l'armée et à son chef. Quels étaient les hommes qui, les obligeant à une entrée en campagne intempestive, avaient ainsi révélé à l'ennemi le secret des opérations préparées contre lui avant que l'on fût prêt à les exécuter? Le général Mac-Clellan avait-il à répondre du manque d'unité dans le but et dans l'action qui avait entravé les mouvemens des armées fédérales depuis qu'on lui avait enlevé le commandement en chef et la direction supérieure de toutes ces armées? Mac-Clellan enfin était-il responsable de l'amoindrissement systématique qui, en face de l'agglomération des forces ennemies, lui avait enlevé successivement, depuis l'ouverture de la campagne, la division Blenker, donnée à Frémont, et les deux tiers du corps de Mac-Dowell, sans compensation aucune, sans l'envoi d'un seul homme pour combler les vides causés par le canon et les maladies? En dépit de toutes ces contrariétés, il était parvenu à conduire son armée sous les murs de Richmond; mais il n'avait plus les moyens de frapper le grand coup qui très probablement eût terminé la guerre. Dans un pays ennemi couvert de bois, où l'on ne voit rien et où l'on sait fort peu de chose, on est sans cesse exposé à des surprises; ce qui paraît une simple reconnaissance peut être en réalité une attaque sérieuse et générale. Il faut beaucoup de monde pour se garder contre ces surprises, et il en faut davantage encore pour s'assurer une ligne de communications qui ne peut être sans danger interrompue. Évidemment on avait besoin d'être renforcé. Pouvait-on l'être? Les fédéraux pouvaient-ils répondre par une concentration puissante à celle qui s'était opérée chez l'ennemi, et que leur attestaient les explorations des aéronautes aussi bien que le témoignage journalier des déserteurs? Telle fut la première question que l'on se posa.

Le général Wool, de Norfolk, Burnside, de la Caroline du nord, pouvaient envoyer quelques troupes, mais c'était peu de chose, tandis que dans la Virginie septentrionale, aux abords de Washington, plus de 80,000 hommes étaient rassemblés. Sur ces 80,000 hommes, il y en avait la moitié employée à tenir tête au partisan Jackson, dont on signalait toujours la présence dans la vallée de la Shenandoah. Le reste était réuni, sous les ordres de Mac-Dowell, à Fredericksburg, à vingt lieues seulement au nord de Richmond. Ils avaient rebâti le pont sur lequel le chemin de fer qui va du Potomac à Richmond traverse le Rappahanock; en suivant ce chemin de fer, il leur était possible de joindre en trois ou quatre jours l'armée de Mac-Clellan. Il n'y avait pas à craindre qu'ils découvrissent rien en quittant Fredericksburg; nul ennemi

ne tenait la campagne dans ces parages. Leur séjour dans cette ville était si notoirement inutile à la cause fédérale, que c'était un sujet de raillerie dans les journaux confédérés, où l'on appelait ce corps d'armée *la cinquième roue à un carrosse*. On savait en même temps dans l'armée du Potomac que le général Mac-Dowell désirait ardemment donner un démenti à ces railleries, en venant, au moment décisif, apporter à la cause de l'Union un concours qui eût été la victoire. Aussi, lorsqu'il arriva devant Richmond, la première pensée du général Mac-Clellan fut-elle de chercher à quoi s'en tenir sur ce qu'il devait attendre de ce côté. Aucun avis officiel soit de Washington, soit de Mac-Dowell lui-même, n'avait informé Mac-Clellan de la présence de celui-ci à Fredericksburg, bien qu'une vingtaine de lieues les séparât seulement l'un de l'autre; mais le bruit public mettait une telle persistance à représenter Mac-Dowell comme se portant au-devant de l'armée fédérale, et ce mouvement était si évidemment commandé par les circonstances, que le général en chef se décida à faire une tentative pour établir avec lui ses communications.

Il fit partir dans la nuit du 26 au 27, par un orage affreux, le général Porter avec une division d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie pour Hanover-Court-House, village situé à vingt milles environ au nord de Richmond, là où le chemin de fer qui vient de Fredericksburg traverse le Pamunkey. Les troupes de Porter marchèrent rapidement, et vers le milieu du jour arrivèrent auprès de Hanover-Court-House, qu'elles trouvèrent gardé par la division ennemie du général Branch. Elles l'attaquèrent vivement, la culbutèrent en lui enlevant un canon. Assaillies en queue à leur tour par des troupes confédérées, qui, cachées dans les bois, les avaient laissées passer à dessein, elles revinrent sur elles et les dispersèrent. Ce combat brillant, qui ne coûta aux fédéraux que 400 hommes, laissa entre les mains du général Porter un canon, 500 prisonniers et les ponts, non-seulement celui du chemin de fer de Fredericksburg, mais aussi celui de Gordonsville. Les avant-postes de Mac-Dowell étaient auprès de Bowlinggreen, à quinze milles de ceux de Porter. Il n'eût fallu que le vouloir, les deux armées se réunissaient alors, et la possession de Richmond était assurée. Hélas! on ne le voulut pas. Je ne puis penser à ces funestes momens sans un véritable serrement de cœur. Assis à l'ombre d'un verger, au bivac de la division Porter, au milieu de la joyeuse excitation qui suit un combat heureux, je voyais des cavaliers du 5e régiment ramener prisonnières des compagnies entières de confédérés avec armes et bagages, leurs officiers en tête; mais ni cette confiance du triomphe parmi les fédéraux ni l'abattement de l'ennemi ne me faisaient illu-

sion, et je me demandais tristement combien, parmi cette vaillante jeunesse qui m'entourait en me racontant ses exploits de la veille, paieraient de leur vie l'erreur déplorable que l'on allait commettre!

Non-seulement les deux armées ne se réunirent pas et ne communiquèrent même pas ensemble, mais l'ordre arriva par le télégraphe de Washington de brûler les ponts dont on venait de se saisir. On disait par là aussi clairement que possible à l'armée du Potomac et à son chef qu'ils devaient en tout cas renoncer à l'appui des armées de la Haute-Virginie : le moyen de se rejoindre leur était enlevé. Cette fâcheuse mesure avait été prise à la nouvelle d'une pointe hardie que faisait en ce moment le général confédéré Jackson sur le Haut-Potomac. Ce chef habile, trouvant les forces fédérales dans ces parages dispersées en une foule de petites armées indépendantes sous les ordres des généraux Frémont, Banks, Siegel, etc., avait profité de cet état d'anarchie pour les combattre les uns après les autres. Il avait rejeté Banks de l'autre côté du Potomac et créé une confusion telle qu'on l'eût cru déjà près d'entrer à Washington. Avec plus de 40,000 hommes pour protéger cette ville, la ligne du Potomac si facile à défendre, et le vaste camp retranché qui entourait la capitale, on ne s'y sentait pas en sûreté. On appela en toute hâte Mac-Dowell pour concourir à la poursuite de Jackson. Mac-Dowell, comme il fallait s'y attendre, arriva trop tard. Les ponts qui pouvaient relier ses opérations à celles de Mac-Clellan n'en restaient pas moins coupés : probablement, au milieu du trouble où l'on était à Washington, l'ordre de les détruire avait-il été donné, afin d'empêcher les confédérés de se servir de cette voie pour envoyer des renforts à Jackson.

Mais laissons là cet affligeant spectacle, laissons Jackson se jouer par ses rapides mouvemens des quatre généraux qui lui sont opposés. Il avait atteint son but. Sa pointe audacieuse avait empêché la jonction de Mac-Clellan et de Mac-Dowell à l'heure où elle eût pu être décisive. Désormais l'armée du Potomac, réduite à ses seules ressources, n'avait plus à compter que sur elle-même. Il fallait se presser d'agir, car chaque jour augmentait la disproportion entre les forces des deux adversaires, et il était à craindre que les fédéraux, campés au milieu des marais du Chikahominy, n'eussent beaucoup à souffrir des grandes chaleurs dont on commençait à ressentir les atteintes. On était depuis quelques jours en présence les uns des autres. Les avant-postes fédéraux campaient à cinq milles de Richmond. Les escarmouches étaient journalières, et, avec l'acharnement qu'on y portait de part et d'autre, une action générale devenait inévitable. Le général Mac-Clellan attendait pour attaquer deux choses : que les routes défoncées par les pluies de-

vinssent plus solides et praticables à son artillerie, et en second lieu que de nombreux ponts qu'il faisait construire pour passer le Chikahominy fussent jetés ou près de l'être. Ces ponts étaient d'une indispensable nécessité; on ne pouvait rien faire sans eux. La disposition des lieux, l'impossibilité de s'écarter du chemin de fer qui faisait vivre l'armée et le besoin de se mettre en garde contre un mouvement tournant de l'ennemi avaient forcé le général à partager ses troupes en deux ailes sur les deux côtés de la rivière. Or il importait de pouvoir les réunir rapidement soit sur la rive droite, pour prendre l'offensive contre l'armée confédérée qui couvrait Richmond, soit sur la rive gauche, pour s'opposer au mouvement tournant dont nous parlons, et qui était fort à craindre. Les confédérés en effet étaient restés maîtres de plusieurs ponts sur le haut du Chikahominy, par lesquels ils pouvaient venir occuper les excellentes positions qu'offrait sa rive gauche, aussitôt que l'armée du nord les aurait abandonnées. Ils l'eussent de cette manière enfermée sur la rive droite, bloquée, affamée, et placée par suite dans une position singulièrement critique.

Malheureusement tout traînait en longueur du côté des fédéraux. Les chemins étaient longs à sécher, les ponts longs à construire. « Jamais nous n'avons vu une saison aussi pluvieuse, » disait *the oldest inhabitant*. « Jamais nous n'avons vu de ponts aussi difficiles à construire, » disaient les ingénieurs. La maudite rivière déjouait tous leurs efforts. Trop étroite pour recevoir un pont de bateaux, trop profonde et trop vaseuse pour des chevalets, ici n'étant qu'un ruisseau large de 10 mètres, mais coulant entre deux plaines de sable mouvant où les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail et qui n'offraient aucun appui, là divisée en mille filets d'eau, sur une largeur de 300 mètres, à travers un de ces marécages boisés remplis de fondrières propres aux pays tropicaux, changeant enfin tous les jours de niveau et de lit, dans son régime inégal et capricieux elle défaisait ou annulait le travail de la veille, travail pénible, fait sous un soleil brûlant et souvent sous le feu de l'ennemi. Et les journées, des journées bien précieuses, s'envolaient ainsi! Peut-être, disons-le franchement, n'était-on pas non plus aussi pressé d'agir qu'on aurait dû l'être. Aller au-devant de l'ennemi, l'aborder sur son terrain, était une tentative aventureuse, un peu en dehors des habitudes d'une armée américaine. On y aime avant tout la guerre méthodique, lente et circonspecte, qui ne donne rien au hasard. Cette lenteur, nous l'avons déjà dit, est dans le caractère national; elle est aussi, dans une certaine mesure, commandée aux généraux par la nature de leurs troupes. Ces troupes sont très braves, mais, comme nous avons essayé de le montrer, le lien hiérarchique y étant très faible,

il s'ensuit que l'on n'est jamais sûr de leur faire exécuter exactement ce que l'on veut. Les volontés individuelles, capricieuses comme les majorités populaires, y jouent un beaucoup trop grand rôle. Le chef est obligé de se retourner pour voir si on le suit, il n'a pas l'assurance que ses subordonnés tiennent à lui par le lien de la discipline et du devoir. De là de l'hésitation et par suite des conditions défavorables pour exécuter un coup d'audace. « Si nous pouvons être attaqués et avoir une bataille défensive, ai-je entendu dire bien des fois, ce sera la moitié du succès. » On eut ce qu'on désirait. Ce fut l'ennemi qui attaqua le premier. Le 31 mai, il mit fin à toutes les incertitudes et à tous les efforts d'imagination qui se faisaient pour savoir comment on irait le chercher, en se jetant résolûment avec toutes ses forces sur l'armée du Potomac. Le sanglant conflit qui eut lieu dans la soirée de ce jour et la matinée du lendemain a pris le nom de bataille de Fair-Oaks.

Au moment où elle fut ainsi attaquée, l'armée fédérale occupait une position ayant la forme d'un V. La base du V est à Bottom-Bridge, où le chemin de fer traverse le Chikahominy. La branche de gauche s'avance vers Richmond avec ce chemin de fer et la route de cette ville à Williamsburg. Là était l'aile gauche, formée de quatre divisions échelonnées les unes derrière les autres, entre les stations de Fair-Oaks et de Savage, et campées dans les bois des deux côtés de la route. L'autre branche du V, celle de droite, suit la rive gauche de la rivière; c'est l'aile droite. Il y a là cinq divisions et la réserve. Si l'on veut communiquer d'une extrémité à l'autre de ces deux ailes, en passant par Bottom-Bridge, le parcours est très long; il n'y a pas moins de 12 à 15 milles. A vol d'oiseau, la distance au contraire est très peu de chose, mais entre les deux branches du V coule le Chikahominy. C'est pour relier entre eux les deux jambages que l'on avait commencé à faire trois ou quatre ponts, dont un seul était praticable le 31 mai. Il avait été construit par le général Sumner, à peu près à mi-chemin entre Bottom-Bridge et le point le plus avancé des lignes fédérales. Il sauva ce jour-là l'armée d'un désastre. Les autres ponts étaient prêts, mais ne purent être jetés au moment décisif, et c'est ce qui sauva les confédérés.

Ce fut contre l'aile gauche de l'armée que se porta tout l'effort de l'ennemi. Elle avait ses avant-postes à la station de Fair-Oaks, sur le York-River-Rail-Road, et à un endroit nommé *Seven-Pines*, sur la route de Williamsburg. Là les fédéraux avaient élevé une redoute dans une clairière où l'on voyait quelques maisons, et fait des abatis pour augmenter le champ de tir des troupes qui y étaient postées. Le reste du pays était entièrement couvert de bois. Il y avait eu la

veille un orage épouvantable avec des torrens de pluie; les chemins étaient affreux.

Tout à coup, vers une heure de l'après-midi, par un temps gris et sombre, une fusillade très vive se fait entendre. Les piquets et les grand' gardes sont ramenés violemment; les bois qui entourent Fair-Oaks et Seven-Pines se remplissent de nuées de tirailleurs ennemis. Les troupes courent aux armes et se battent en désespérées; mais les forces de leurs adversaires ne cessent d'augmenter, et leurs pertes ne les arrêtent pas. La redoute de Seven-Pines est entourée, ses défenseurs se font tuer bravement. Le colonel d'artillerie Bailey, entre autres, y trouve sur ses pièces une mort glorieuse. La redoute prise, un peu de désordre se manifeste parmi les gens du nord. En vain les généraux Keyes et Naglee s'épuisent en mille efforts pour retenir leurs soldats, ils ne sont pas écoutés. Dans ce moment de confusion ils aperçoivent un petit bataillon français, connu sous le nom de gardes Lafayette, qui est resté en bon ordre. Ils vont à lui, se mettent à sa tête, chargent l'ennemi et reprennent une batterie. Le bataillon perd un quart de son monde dans cette charge, mais, en vrais Français, toujours les mêmes partout, ils s'écrient : « On peut nous appeler les gardes Lafourchette maintenant ! » faisant allusion à un mauvais sobriquet qu'on leur avait donné.

Cependant Heintzelman accourt à la rescousse avec ses deux divisions. Comme à Williamsburg, celle de Kearney arrive au bon moment pour rétablir le combat. La brigade Berry de cette division, composée de régimens du Michigan et d'un bataillon irlandais, s'avance, ferme comme un mur, au milieu de la masse désordonnée qui flotte sur le champ de bataille, et elle fait plus par son exemple que les plus puissans renforts. On a perdu un mille de terrain environ, quinze pièces de canon et le camp de la division d'avant-garde, celle du général Casey; mais maintenant on tient bon. On forme une espèce de ligne de bataille à travers les bois, perpendiculairement à la route et au chemin de fer, et là on résiste aux assauts répétés des masses ennemies. On ne peut être tourné par la gauche, où se trouve le White-Oak-Swamp, marécage impraticable, mais on peut être enveloppé par la droite. A cette heure même en effet, une forte colonne de confédérés a été dirigée de ce côté. Si elle réussit à s'interposer entre Bottom-Bridge et les troupes fédérales qui tiennent en avant de Savage-Station, toute l'aile gauche est perdue. Elle n'aura plus de retraite et est condamnée à succomber sous le nombre; mais précisément à ce moment, c'est-à-dire à six heures du soir, de nouveaux acteurs entrent en scène. Le général Sumner, qui a réussi à passer le Chikahominy, avec la division Sedgwick, sur le pont con-

struit par ses troupes, et qui, en brave soldat, a marché droit au canon à travers bois, arrive à l'improviste sur le flanc gauche de la colonne avec laquelle l'ennemi s'efforce de couper Heintzelman et Keyes. Il plante dans une clairière une batterie qu'il a réussi à amener avec lui. Ce ne sont point de ces canons rayés, objet de l'engouement moderne, bons pour être tirés de sang-froid et à grande distance dans un pays découvert; ce sont de vrais canons de combat, des canons obusiers de 12, vieux modèle, lançant soit un gros projectile rond qui ricoche et qui roule, soit un gros paquet de mitraille. Le tir simple et rapide de ces pièces fait dans les rangs opposés de terribles ravages. En vain Johnston envoie contre cette batterie ses meilleures troupes, celles de la Caroline du sud, la légion d'Hampton entre autres, en vain il accourt lui-même : rien ne peut ébranler les fédéraux, et ce sont eux qui, à la tombée de la nuit, vaillamment enlevés par le général Sumner en personne, se jettent sur l'ennemi à la baïonnette, le poussent avec furie en en faisant un affreux carnage, et le ramènent jusqu'à la station de Fair-Oaks.

La nuit mit fin au combat. Des deux côtés, on ne savait de l'issue de la bataille que ce que chacun avait vu de ses yeux. Amis et ennemis, perdus dans des bois qu'ils ne connaissaient pas, couchèrent parmi des tas de morts et de blessés, là où l'obscurité les avait surpris. La fatigue de cette lutte opiniâtre, aussi bien que les ténèbres de la nuit, avaient imposé aux combattans une de ces trèves tacites si fréquentes à la guerre.

Évidemment Johnston s'était flatté, en jetant toutes ses forces sur les quatre divisions de l'aile gauche fédérale, de les anéantir avant qu'aucun secours pût leur venir du gros de l'armée, demeuré sur la rive gauche du Chikahominy. Pour le moment, il avait échoué devant la résistance énergique de ces quatre divisions, et aussi devant l'attaque furieuse et imprévue des troupes de Sumner. Nul doute qu'il n'eût compté sur l'orage terrible de la veille pour grossir le Chikahominy, y rendre impossible l'établissement d'aucun pont, ou faire emporter par ses eaux débordées ceux qui existaient; mais la capricieuse rivière déjoua sa combinaison, comme elle déjoua quelques heures plus tard celle de ses adversaires. L'effet du déluge tombé la veille ne fut point immédiat; la crue des eaux tarda vingt-quatre heures à se manifester. Mit-on à profit ce délai inespéré avec toute l'activité désirable du côté des fédéraux? C'est une question qui restera toujours controversée, comme tant d'autres du même genre, qui forment un des chapitres obligés de l'histoire de la plupart des grandes batailles.

C'était seulement à une heure de l'après-midi que l'action avait commencé. On avait attendu quelque temps pour savoir si l'attaque

de ce côté n'était pas une feinte destinée à y attirer les troupes fédérales, pendant que le gros des forces ennemies s'apprêtait à déboucher sur la rive gauche. On avait été promptement tiré d'incertitude par la violence de l'attaque et par les rapports des aéronautes, qui voyaient toute l'armée confédérée se diriger sur le lieu du combat. On avait alors donné à Sumner l'ordre de passer l'eau avec ses deux divisions. Il l'avait exécuté avec rapidité, marchant à l'aventure avec la tête de sa colonne, sans autre guide que le bruit du canon, et il arriva juste à l'heure et à l'endroit critiques. Or quelques personnes pensaient alors et pensent encore aujourd'hui que si, au moment où Sumner recevait l'ordre de franchir la rivière, le même ordre eût été donné à toutes les divisions de l'aile droite, il eût été exécutable. On devine ce qui serait advenu, si, au lieu de jeter 15,000 hommes sur le flanc de Jonhston, on en eût jeté 50,000. Le pont de Sumner n'eût pas suffi sans doute au passage de tant de monde. A minuit, la queue de sa colonne y était encore engagée, luttant contre toutes les difficultés que présentent à des chevaux et à de l'artillerie des ponts formés de troncs d'arbres qui tournent sous les pieds, des marais vaseux et une nuit obscure, rendue plus profonde encore par l'épaisseur des bois. Plusieurs ponts cependant étaient près d'être jetés sur d'autres points. Il fallait travailler sans perdre une minute à les établir, et ne pas s'inquiéter des obstacles que l'ennemi n'eût pas manqué d'apporter à cette entreprise. Il avait promené une brigade d'une manière ostensible et en guise d'épouvantail en face des points naturellement indiqués pour le passage: mais l'enjeu était si gros, le résultat à poursuivre si important, l'occasion se présentait si imprévue et si favorable de jouer une partie décisive, que rien, selon nous, n'eût dû empêcher de tenter à tout prix cette opération. Ici encore on porta la peine de cette lenteur américaine, qui appartenait bien plus au caractère de l'armée qu'à celui de son chef. Ce ne fut qu'à sept heures du soir qu'on prit le parti d'établir sans délai tous les ponts et de faire passer toute l'armée au point du jour sur la rive droite du Chikahominy. Il était trop tard. Quatre heures avaient été perdues, et l'occasion, cet instant si fugitif, à la guerre plus que partout ailleurs, s'était envolée. La crue sur laquelle Johnston avait en vain compté, et qui n'avait pas empêché Sumner de passer, survint pendant la nuit. La rivière s'éleva subitement de deux pieds et continua de grossir avec rapidité, emportant les nouveaux ponts, soulevant et entraînant les arbres qui formaient le tablier de celui de Sumner, et couvrant toute la vallée de ses eaux débordées. Rien ne passa.

Aux premières lueurs du jour, le combat reprit avec acharnement sur la rive gauche. L'ennemi venait en masse, mais sans ordre ni

méthode, se ruer sur les fédéraux, qui, se sachant si inférieurs en nombre et sans espoir d'être soutenus, ne prétendaient à rien de plus qu'à résister et à garder leur terrain. On se battait avec une sauvage énergie de part et d'autre, sans bruit, sans cris; lorsqu'on était trop pressé, on faisait une charge à la baïonnette. L'artillerie placée en arrière dans les clairières tirait à obus par-dessus les combattans. Ah! j'aurais voulu que tous ceux qui, oublieux du passé et poussés par je ne sais quels calculs égoïstes, avaient prodigué leurs encouragemens à la funeste rébellion des propriétaires d'esclaves, assistassent à cette lutte fratricide. Je leur aurais souhaité, comme châtiment, le spectacle de cet effroyable champ de bataille où morts et mourans étaient entassés par milliers. J'aurais voulu qu'ils vissent les ambulances provisoires formées autour de quelques habitations qui se trouvaient çà et là. Que de misères! que de souffrances! Les ambulances avaient quelque chose de particulièrement horrible. Les maisons étaient beaucoup trop rares pour contenir la moindre partie des blessés, et l'on était réduit à les entasser alentour; mais, bien qu'ils ne proférassent pas une plainte et supportassent leur sort avec le plus stoïque courage, leur immobilité sous les rayons de midi d'un soleil de juin devenait bientôt intolérable; on les voyait alors, ramassant ce qui leur restait de forces, ramper pour chercher un peu d'ombre. Je me souviendrai toujours d'une touffe de rosiers dont j'admirais les fleurs parfumées tout en causant avec un de mes amis, lorsqu'il me fit remarquer sous le feuillage un de ces malheureux qui venait d'expirer. Nous nous regardâmes sans mot dire, le cœur serré par la plus douloureuse émotion. Tristes scènes, dont la plume de l'écrivain, comme l'œil du spectateur, a hâte de se détourner! Vers midi, le feu diminua graduellement et s'éteignit, l'ennemi se retirait; mais les fédéraux n'étaient pas en état de le poursuivre. On ne savait pas alors quelle perte les gens du sud venaient de faire dans la personne de leur chef, le général Johnston, grièvement blessé. C'est à son absence que l'on devait en grande partie le décousu des attaques dirigées dans la matinée contre l'armée fédérale. Lorsqu'à midi le feu cessa, les confédérés, las de la longue lutte qu'ils venaient de soutenir et n'étant plus commandés, étaient, dit-on (car au milieu de ces bois immenses on ne voit rien, et l'on est réduit à tout deviner), dans un état de confusion inextricable. Qu'on juge ce qui fût arrivé, si à ce moment les 35,000 hommes de troupes fraîches laissés sur l'autre rive du Chikahominy eussent paru sur le flanc de cette masse en désordre, après avoir heureusement traversé les ponts!

Tel est le récit de cette bataille singulière qui, toute compliquée qu'elle fût par des incidens supérieurs aux volontés humaines,

n'en peut pas moins être prise comme type des batailles américaines (1). Le conflit avait été sanglant, puisque l'armée du nord avait perdu 5,000 hommes, celle du sud au moins 8,000; mais de part et d'autre les résultats étaient négatifs. Les confédérés, en nombre très supérieur, avaient attaqué avec vigueur, fait reculer leurs adversaires un mille environ, pris quelques canons, et s'étaient arrêtés là, satisfaits d'avoir acquis ainsi le droit de chanter victoire. Les fédéraux avaient eu la bataille défensive qu'ils désiraient, avaient repoussé l'ennemi, pris un général et fait bon nombre de prisonniers; mais, arrêtés par des obstacles naturels qui n'étaient peut-être pas insurmontables, ils n'avaient tiré aucun parti de leur succès. En réalité, on avait échoué des deux côtés faute d'organisation, faute de hiérarchie, faute du lien qui en résulte entre l'âme du chef et ce grand corps qu'on appelle une armée, lien puissant qui permet à un général de demander à ses soldats et d'en obtenir aveuglément ces efforts extraordinaires qui gagnent les batailles. Cependant, bien que les pertes de l'ennemi fussent plus considérables que celles des fédéraux, l'échec était surtout funeste pour ces derniers. Ils avaient perdu une occasion unique de porter un coup décisif. Ces occasions ne reviennent pas, et d'ailleurs, dans les circonstances où ils se trouvaient, le temps était contre eux.

V.

Le lendemain de cette bataille, Mac-Clellan reprit sans coup férir les positions de Fair-Oaks et de Seven-Pines, en sorte que les deux armées se retrouvèrent exactement dans la même situation qu'auparavant. Pendant près d'un mois, elles restèrent ainsi en présence, dans une inaction qui n'était pas cependant le repos. Bien au contraire ce mois, avec ses alternatives de pluie et de chaleurs accablantes, avec les travaux immenses que le soldat eut à exécuter, avec des alertes et des combats partiels qui se renouvelaient sans cesse, fut très dur à passer.

L'armée fédérale ne voulait ni engager elle-même ni provoquer de la part de l'ennemi une autre lutte comme celle de Fair-Oaks, tant que ses ponts ne seraient pas construits et ses deux ailes reliées entre elles. Des pluies diluviennes retardèrent cette construction. On avait été en outre instruit par l'expérience, et l'on voulut donner à ces ponts, avec une solidité monumentale, une étendue qui em-

(1) Je ne puis me refuser à citer ici un trait de mœurs caractéristique : des vendeurs de journaux criaient les derniers numéros des gazettes de New-York sur le champ de bataille même, pendant le combat, et trouvaient des acheteurs.

brassât non-seulement le cours de la rivière, mais toute la vallée. De cette façon on n'avait plus rien à craindre des inondations; mais un tel travail demandait beaucoup de temps et d'efforts. Tant qu'il resta inachevé, l'aile gauche demeurait toujours exposée à l'attaque de toute la masse des forces confédérées; aussi se hâta-t-on, pour parer autant que possible à ce danger, de se retrancher fortement sur toute la ligne. Ce fut une besogne immense. Comme partout ailleurs, il fallait élever des redoutes avec des épaulemens, creuser des *rifle pits*, et cela sous les ardeurs d'un soleil brûlant; il fallait de plus abattre les bois sur tout l'espace occupé par ces ouvrages et à quelque cent mètres en avant, afin de voir un peu devant soi. En quelques endroits on n'élevait aucune construction en terre, on se bornait à découper la forêt de manière à lui donner le contour de fortifications régulières. Une portion de bois plus fournie que les autres, laissée debout et s'avançant en saillie au milieu d'un vaste abatis, jouait le rôle d'un bastion. L'artillerie et les tirailleurs placés dans ce bois flanquaient de leurs feux les lisières droites qui simulaient des courtines. Seulement les défenseurs de ces ouvrages d'un nouveau genre n'avaient d'autre protection contre le feu de l'ennemi que l'abri de feuillage derrière lequel ils ne pouvaient être ajustés directement.

Tous ces travaux se faisaient avec une énergie et une intelligence admirables. Sous ce rapport, le soldat américain est sans rival : dur à la fatigue, rempli de ressources, excellent terrassier, excellent bûcheron, bon charpentier et même un peu ingénieur civil. Il est arrivé plusieurs fois dans le cours de la campagne de rencontrer un moulin à farine ou à scier mû par une roue hydraulique ou une machine à vapeur que l'ennemi, en se retirant, avait mise hors de service. On trouvait à l'instant, dans le premier régiment venu, des hommes capables de les réparer, de les reconstruire et de les remettre en mouvement pour les besoins de l'armée. Mais ce qui était surtout remarquable, c'était de voir une *corvée* se mettre à l'œuvre dans la forêt pour y faire ce qu'on appelle en langue militaire des abatis. On ne saurait se figurer la célérité avec laquelle s'accomplissait cette besogne. Je me souviens de quarante hectares de futaie séculaire de chênes et autres bois durs mis à terre en une seule journée par un seul bataillon. Tous ces travaux pourtant ne se faisaient pas sans beaucoup de fatigue matérielle et morale, par suite d'une activité sans repos sous un feu incessant.

Dans ces forêts immenses dépourvues de routes, où l'on est à chaque instant exposé à des attaques imprévues, on ne peut hasarder au loin ses avant-postes : ce serait leur faire courir la chance continuelle d'être surpris et enlevés. On forme alors ce qu'on appelle en Amérique

la ligne des piquets, ligne non interrompue de sentinelles soutenues par de fortes réserves et qui ne s'écartent jamais beaucoup du corps auquel elles appartiennent. Or les deux armées étaient si rapprochées et si attentives à ne pas se céder un pouce de terrain que leurs piquets se tenaient à portée de voix les uns des autres. Généralement ils faisaient assez bon ménage et se bornaient à s'observer réciproquement. Quelquefois il s'établissait entre eux des communications amicales : on trafiquait de maints petits objets, on échangeait les journaux de Richmond contre le *New-York Herald*. Il arriva même un jour que des officiers fédéraux furent invités par leurs camarades confédérés à se rendre au bal à Richmond, à la condition toutefois de se laisser bander les yeux pour l'aller et le retour ; mais il suffisait d'un coup de feu parti au hasard pour interrompre soudainement ces bons rapports ; on se fusillait pendant un quart d'heure et on se tuait ou blessait une centaine d'hommes avant que le calme se rétablît.

D'autres fois les troupes étaient surprises dans leurs camps par une pluie d'obus venus on ne sait d'où, par-dessus les piquets, réveil assez désagréable quand cela arrivait la nuit. Si c'était de jour, on montait au sommet de quelque grand arbre pour voir d'où partaient les coups. La fumée indiquait l'emplacement, et l'on apercevait aussi quelque soldat confédéré grimpé lui-même au haut d'un arbre culminant de la forêt, qui, de là, dirigeait le tir des canonniers. On ripostait aussitôt, et surtout on cherchait à *descendre* le pointeur aérien. Ces taquineries isolées, soit qu'elles fussent un *picket-firing* ou un *long-range-shelling*, n'inquiétaient guère que les troupes qui y étaient immédiatement exposées, car elles étaient de tous les instans, et il n'est rien qui ne passe en habitude ; mais parfois le canon et la mousqueterie se mêlaient ensemble avec une vivacité à laquelle personne ne se trompait, qui faisait prendre les armes à tout le monde et monter à cheval les états-majors. L'ennemi faisait une démonstration en force, et on y répondait. Allait-il en sortir une bataille ? Cette incertitude de tous les instans était singulièrement fatigante. Cependant la bataille ne venait pas. Les généraux du sud, pas plus que ceux du nord, ne se souciaient d'engager prématurément une action générale. Ils avaient leurs projets et s'en remettaient au temps de les mûrir. Chaque jour leur amenait de nouveaux renforts, et ils en attendaient encore. Toutes les forces vives de la rébellion allaient être bientôt réunies autour de Richmond. Pendant ce temps, la maladie faisait de grands ravages parmi les soldats fatigués de l'armée fédérale. L'extrême chaleur, jointe aux émanations des marécages, engendrait des fièvres, qui prenaient presque immédiatement le caractère typhoïde. Telle divi-

sion, déjà fort affaiblie par le feu de l'ennemi, comptait jusqu'à deux mille malades. Un système de congés temporaires et irréguliers, qui s'était établi dans l'armée, contribuait aussi à en réduire l'effectif. Maint colonel s'arrogeait le droit de donner des permissions de quelques jours à des soldats qu'on ne revoyait plus. Il est juste pourtant de dire que, dans cette difficile position, le général Mac-Clellan avait reçu quelques renforts. Une de ses anciennes divisions, celle de Mac-Call, lui avait été rendue. De plus, Fort-Monroë ayant enfin été mis sous ses ordres, il en avait tiré 5 ou 6,000 hommes. C'était quelque chose; mais c'était trop peu, beaucoup trop peu pour combler les vides qui s'étaient faits dans les rangs, et que chaque jour agrandissait.

Ces jours écoulés dans l'inaction avaient encore l'inconvénient d'encourager les partisans ennemis à de hardis coups de main. Celui que tenta le colonel confédéré Lee fut un des plus singuliers de cette guerre. A la tête de 1,500 chevaux, il alla attaquer quelques escadrons qui faisaient le guet du côté d'Hanover-Court-House, et, les ayant dispersés, il fit une incursion heureuse sur les communications de l'armée. Son projet était de couper, à la faveur de la nuit, le York-River-Rail-Road; il n'y réussit point. On eut là seulement le curieux spectacle d'un combat de cavalerie contre un train de chemin de fer; le train, chargeant à la lettre et les cavaliers ennemis et les obstacles placés sur la voie, s'échappa sans autre perte que celle de quelques hommes tués et blessés par la fusillade. Mais si le colonel Lee n'avait pas réussi à détruire le chemin de fer, il avait fait une brillante razzia sur les magasins de l'armée, et, le coup exécuté, il avait pu s'échapper sans accident. Le malheur était que des tentatives de ce genre pouvaient se renouveler, et qu'on n'avait pas assez de monde pour s'y opposer partout à la fois. Quoiqu'au milieu de tant d'épreuves le moral (1) du soldat restât excellent, il n'y avait plus à se dissimuler que l'armée ne fût dans une position critique, qui ne pouvait que s'aggraver. Diminuée de plus d'un tiers depuis son entrée en campagne, décimée par les maladies, menacée sur ses derrières, elle se trouvait au cœur du pays insurgé, ayant devant elle des forces deux ou trois fois plus nombreuses que les siennes. On ne pouvait songer à demeurer in-

(1) Je n'ose ranger parmi les causes qui auraient pu agir sur ce moral le spectacle désagréable des affiches gigantesques qu'un embaumeur déployait au milieu du camp sous les yeux des soldats, et par lesquelles cet industriel, spéculant à la fois sur les pertes de l'armée et les affections de famille, promettait d'embaumer les morts et de les expédier à domicile au plus juste prix. Cet aventureux émule de Gannal sauva du reste la vie à un colonel qu'un évanouissement prolongé causé par un éclat d'obus avait fait regarder comme mort, et qui, mis à part pour être embaumé, revint à lui pendant l'opération.

définiment en face de l'ennemi, comme on l'avait fait pendant l'hiver devant Washington, et plus récemment à Corinthe. Le général Mac-Clellan le sentait; aussi, dès que ses ponts furent fixés, se décida-t-il à agir. Un projet s'était tout d'abord présenté à son esprit : il consistait à transporter l'armée tout entière à dix-sept milles du point qu'elle occupait, en abandonnant sa ligne de communication du York-River pour aller chercher, avec l'appui de la marine, sur le James-River une nouvelle base d'opérations. Si le mouvement réussissait, si l'on parvenait à dérober sa marche, les chances d'une grande bataille qu'on livrerait au bord du fleuve, et dans laquelle les canonnières couvriraient un des flancs de l'armée, seraient bien meilleures; mais ce mouvement avait aussi ses dangers : ce n'était pas chose facile de l'accomplir en présence de toutes les forces ennemies, sans compter l'inconvénient moral de paraître battre en retraite.

On y renonça donc, ou au moins on l'ajourna. Avec la ténacité américaine, qualité qui chez ce peuple va de pair avec la lenteur et qui jusqu'à un certain point la compense, on était déterminé à ne reculer que si on y était matériellement forcé. On voulait pousser jusqu'au bout les opérations commencées; mais on n'en prit pas moins la sage précaution de diriger à tout événement sur City-Point, dans le James-River, des navires chargés de vivres, de munitions et d'approvisionnemens de tout genre. Cela fait, le général Mac-Clellan s'efforça de provoquer une action générale sur le terrain situé entre son armée et Richmond, terrain dont il avait fait une étude approfondie dans de nombreuses reconnaissances. Ces reconnaissances avaient donné lieu à bien des incidens. Une fois le général était monté avec plusieurs de ses officiers au sommet d'un grand arbre, et là, établis chacun sur leur branche, ils avaient tenu, la lunette à la main, une sorte de conseil de guerre. La chose se passait à cent pas des piquets ennemis, à qui aucun des mouvemens des observateurs ne pouvait échapper. Nous tremblions d'entendre le bruit de la carabine de ces fameux chasseurs d'écureuils du sud; mais ils se montrèrent magnanimes, et la reconnaissance se termina sans fâcheux événement. Une autre fois un état-major ennemi parut en même temps que celui de l'armée fédérale sur les bords du Chikahominy. Aussitôt ces messieurs firent galamment avancer une de leurs musiques, qui joua un air populaire; mais à peine fut-il achevé que les musiciens furent remplacés par une batterie qui, arrivant au galop, ouvrit un feu terrible, auquel les fédéraux ne tardèrent pas à répondre. Ces explorations révélaient en général que l'ennemi n'était pas oisif, et qu'il avait élevé des ouvrages armés de gros canons précisément aux points où on l'aurait le moins désiré.

Enfin, après bien des tâtonnemens, l'action fut entamée. Hooker reçut le 25 juin l'ordre de se porter à un mille en avant jusqu'à une vaste clairière sur la route directe de Richmond. On calculait que ce mouvement attirerait une résistance générale des confédérés à l'aide de laquelle on recommencerait la bataille de Fair-Oaks, sur le même terrain, mais avec des ponts solidement établis, et par suite avec le concours de l'armée tout entière. Si le défi n'était pas accepté, on avait fait un pas en avant; on en ferait un autre le lendemain, et ainsi de suite on arriverait aux portes de Richmond. On se fiait à sa bonne étoile pour le reste. Hooker, monté sur un cheval blanc, qui dans le bois le rendait visible pour tous et surtout pour l'ennemi, s'avança intrépidement. L'espace de terrain qu'il devait conquérir fut pris, repris, et finalement occupé par sa division, avec une perte de 4 à 500 hommes. Les deux braves généraux de brigade Grover et Sickles prêtèrent à leur chef en cette rencontre la plus énergique assistance; mais pendant le combat des nouvelles graves étaient survenues. Les déserteurs, les transfuges nègres, le télégraphe de Washington lui-même, généralement si sobre de renseignemens, s'accordaient à donner le même avis : de nombreux renforts venaient d'arriver du sud à Richmond; Beauregard en outre, laissé libre par l'évacuation de Corinthe et la suspension des opérations dans l'ouest, avait apporté, à l'heure décisive, le concours de sa capacité militaire et surtout de son prestige à la cause esclavagiste. Enfin le partisan Jackson, laissant les 80,000 hommes qui couvraient inutilement Washington tout ahuris de leur infructueuse campagne contre lui, était venu lui-même compléter la concentration de toutes les forces confédérées contre l'armée du Potomac. Il avait voyagé en chemin de fer, et on signalait déjà ses avant-postes aux environs de Hanover-Court-House. Grossi de la division Whiting, le corps qu'il commandait pouvait compter 30,000 hommes. L'effort commencé par les fédéraux contre Richmond ne pouvait plus désormais se poursuivre; la présence de Jackson à Hanover-Court-House annonçait chez lui l'intention manifeste de se porter sur leurs communications, et de les intercepter en coupant le York-River-Rail-Road. Bientôt il n'y eut plus de doute sur cette manœuvre. On vit un corps de troupes considérable, parti de Richmond, traverser le cours supérieur du Chikahominy, afin de se réunir à Jackson et d'exécuter ce mouvement tournant dont nous avons plus haut signalé le danger. Profitant de sa supériorité numérique, l'ennemi offrait la bataille à la fois des deux côtés de la rivière.

Toutes les chances de succès étaient pour lui. Reportons notre pensée à ce V dont nous nous sommes déjà servi dans notre récit de

la bataille de Fair-Oaks. La situation de l'armée de Mac-Clellan est la même qu'alors; seulement les deux jambages du V sont aujourd'hui reliés par des ponts permanens, offrant toutes facilités pour transporter rapidement les différens corps d'une rive à l'autre. Le gros des troupes fédérales, huit divisions, mais des divisions bien réduites, est sur le jambage de gauche, sur la rive droite du Chikahominy, et occupe les retranchemens qui font face à Richmond. Ces troupes ont devant elles la masse de l'armée ennemie, établie, elle aussi, dans des positions retranchées. Sur le jambage de droite, c'est-à-dire sur la rive gauche de la rivière, se trouve le général fédéral Fitz-John Porter avec deux divisions et la réserve des réguliers. C'est contre lui que marchent Jackson et le corps du général Hill, venu de Richmond, le tout sous les ordres du général Lee, qui, depuis la blessure de Johnston l'a remplacé dans le commandement en chef. En fait, l'armée du Potomac allait être aux prises avec deux armées dont chacune l'égalait par le nombre. Des batailles ont été gagnées quelquefois dans de pareilles circonstances; mais il n'y a pas à compter sur une de ces rares faveurs de la fortune. Le mieux qui pût advenir était de bien se tirer de la position critique dans laquelle on était placé. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que celui d'une prompte retraite; ce parti lui-même était malheureusement loin d'être simple, et il n'y avait à choisir qu'entre des dangers. Si l'on se concentrait sur la rive gauche du Chikahominy, on abandonnait l'entreprise contre Richmond, et on s'exposait à une retraite désastreuse sur White-House et York-Town, avec toute l'armée confédérée à ses trousses, dans un pays où l'on ne trouverait aucun point d'appui. Il n'y avait rien de bon à espérer de ce plan. Si au contraire on faisait passer toutes les troupes sur la rive droite, il fallait s'attendre à voir l'ennemi se saisir aussitôt du chemin de fer qui nourrissait l'armée et la couper de ses communications avec White-House. Force serait alors de s'en ouvrir de nouvelles avec le James-River, et pour cela de s'y porter en masse et sans retard. C'était toujours une retraite, mais on ne reculait que de quelques milles, et pour peu que l'on fût suffisamment renforcé, avec l'appui de la marine, on pouvait se flatter de reprendre promptement l'offensive, soit sur la rive gauche contre Richmond même, soit sur la rive droite contre Petersburg, dont la prise eût entraîné celle de Richmond. On s'arrêta à ce dernier parti. Ainsi que nous l'avons dit, le général Mac-Clellan y songeait depuis longtemps, comme à une des nécessités de sa situation, et il avait même pris quelques dispositions éventuelles qui allaient se trouver singulièrement justifiées; mais autre chose était de faire cette retraite à son heure, par un mouvement libre et spontané, autre chose de la faire précipitamment sous la menace de deux armées ennemies.

Il n'y avait plus néanmoins à délibérer; la résolution prise devait à la minute être exécutée. Le trajet de Fair-Oaks au James-River n'était pas long; il n'y avait que dix-sept milles, avons-nous dit; mais il fallait faire filer le matériel et le bagage sur une seule route, en prêtant le flanc tout le temps à l'ennemi, qui, par de nombreux chemins rayonnant tous de Richmond, pouvait amener sur plusieurs points à la fois des forces considérables. La célérité avec laquelle l'opération fut conduite déjoua ses calculs; il supposa probablement qu'on tâtonnerait avant de se décider; probablement aussi il espéra que le général Mac-Clellan ne saurait se résoudre à abandonner sa ligne de communication sur White-House, et il agit en conséquence.

Les troupes du général confédéré Hill, dont nous avons parlé tout à l'heure, après avoir passé le Chikahominy à Meadow-Bridge le 26, c'est-à-dire le lendemain de l'affaire de Hooker, attaquèrent dans l'après-midi même celles du général Mac-Call, qui faisait l'avant-garde de Porter sur la rive gauche. Ce premier combat fut très vif, mais Mac-Call occupait une bonne position sur le *Beaver-Dam*, espèce de ravin bordé de beaux catalpas qui étaient alors en fleur. Il avait là fait des abatis, remué un peu de terre, si bien qu'il ne put être entamé malgré la durée du combat qui se prolongea jusqu'à la nuit. Cette vigoureuse résistance obligea l'ennemi à faire passer la rivière à de nombreux renforts. C'était précisément ce que désirait le général Mac-Clellan. Son intention était d'attirer de ce côté l'attention des confédérés pendant que le mouvement qui devait transporter l'armée sur le James-River se préparait sur la rive droite du Chikahominy.

La nuit en effet fut employée à faire passer sur cette rive tous les bagages du corps de Porter et à les réunir au grand convoi qui devait commencer sa marche le 27 au soir. Ordre fut ensuite donné de rembarquer ou de détruire tous les magasins et approvisionnemens établis sur la ligne ferrée qui allait à White-House, et d'évacuer ce grand dépôt. Le général Stoneman, avec une colonne légère, fut chargé de couvrir cette opération en retardant l'arrivée des coureurs ennemis. Il devait ensuite se replier sur York-Town. Tout cela fut exécuté de point en point.

Le 27 au jour, Mac-Call reçut l'ordre de se retirer sur les ponts construits en face de Gaine's Hill, sur le Chikahominy. Suivi rapidement, comme on devait s'y attendre, il vint se rallier aux autres troupes du corps de Porter, la division Morell et celle des réguliers commandée par le général Sykes. La mission de Porter, et elle demandait autant de sang-froid que de vigueur, était de résister en avant des ponts, pour donner au mouvement général que faisait l'armée le temps de s'accomplir. Il ne devait les repasser que le 27 au soir, et les détruire derrière lui. L'attaque commença de bonne heure contre

ces trois divisions. Le corps de Jackson, arrivant d'Hanover-Court-House, vint prendre part au combat. On se battait sur un terrain ondulé, en grande partie boisé, mais laissant cependant sur certains points de grands espaces découverts. La lutte fut très vive; les fédéraux résistèrent avec succès : il y eut même un moment où Porter put se croire victorieux. C'eût été un grand bonheur, et la situation en eût été singulièrement modifiée. Aussi, dans ce moment d'espérance, Mac-Clellan se hâta-t-il d'envoyer sur la rive gauche toutes les troupes qui n'étaient pas absolument indispensables à la garde des lignes fédérales faisant face à Richmond. Une division, celle du général Slocum, passa les ponts avant quatre heures, et se mêla aussitôt à l'action. Une autre, celle de Richardson, n'arriva sur le terrain qu'à la chute du jour. Au moment où ces renforts commencèrent à prendre part à la lutte, la scène contemplée dans son ensemble avait un caractère imposant de grandeur. Nous avions 35,000 hommes engagés, partie dans les bois, partie en plaine, formant une ligne d'un mille et demi d'étendue. Une nombreuse artillerie tonnait de tous côtés. Dans la vallée du Chikahominy, la cavalerie des lanciers aux fanions flottans était en réserve, et ce tableau si animé de la bataille avait pour encadrement un paysage pittoresque, éclairé par les derniers rayons du soleil qui se couchait dans un horizon couleur de sang.

Tout à coup la fusillade prend une intensité extraordinaire. On fait mettre debout les réserves que l'on avait jusqu'ici tenues couchées dans des plis de terrain, on les excite par des hourras, et on les fait entrer dans les bois. La mousqueterie devient de plus en plus violente et s'étend vers la gauche. Plus de doute que l'ennemi ne tente de ce côté un dernier effort. Les réserves sont toutes engagées; on n'a plus personne sous la main. Il est six heures, le jour s'en va rapidement; si l'armée fédérale tient encore une heure, elle a bataille gagnée, car partout ailleurs elle a repoussé l'ennemi, et les efforts de Jackson, de Lee, de Hill, de Longstreet, dont elle a les soldats devant elle, auront été frappés d'impuissance. A défaut d'infanterie, le général Porter met trois batteries en potence à son extrême gauche pour appuyer les troupes qui y soutiennent un combat inégal; mais ces troupes sont fatiguées, elles se battent depuis le matin, elles n'ont presque plus de cartouches. Les réserves confédérées viennent d'arriver à leur tour : elles se jettent en ligne et régulièrement déployées contre la gauche des fédéraux, qui cède, se rompt, se débande, et dont le désordre gagne de proche en proche jusqu'au centre. Il n'y a pas panique, on ne court pas avec l'effarement de la peur; mais, sourds à tout appel, les hommes s'en vont délibérément, le fusil sur l'épaule, comme des gens qui en ont

assez et qui ne croient plus au succès. En vain les généraux, les officiers de l'état-major-général, le comte de Paris, le duc de Chartres se jettent-ils dans la mêlée le sabre à la main pour arrêter ce mouvement désordonné, la bataille de Gaine's-Hill est perdue. Il ne s'agit plus que d'empêcher un désastre. L'ennemi en effet s'avance toujours en plaine, toujours dans le même ordre, son infanterie déployée par régimens en échelons, et à chaque minute serrant de plus près la masse confuse des troupes fédérales. La fusillade et la canonnade sont telles que la grêle de projectiles qui frappe le sol y soulève une poussière permanente. On commande alors à la cavalerie de charger. Je me trouvais par hasard auprès d'elle en ce moment. Je lui vois mettre le sabre à la main avec cet élan électrique de gens résolus et dévoués. Comme elle s'ébranlait, je demandai à un jeune officier quel était le nom de son régiment. « C'est le 5e cavalerie, » me répondit-il en brandissant son sabre avec tout l'orgueil de l'esprit de corps. Infortuné jeune homme! Je revis son régiment le lendemain. De la charge de la veille il n'était revenu que deux officiers : il n'en était pas! Cette charge ne pouvait réussir contre les épais bataillons de l'infanterie ennemie, et les débris des régimens, galopant dans des nuages de poussière au milieu des canons et des fuyards de l'infanterie, ne firent qu'augmenter la confusion. Les chevaux d'artillerie sont tués, et je vois avec une triste émotion des pièces qu'on ne peut plus emmener et que les artilleurs servent avec un courage désespéré. Ils tombent les uns après les autres. Deux sont encore debout, et ils continuent à faire feu presque à bout portant. La brume du soir qui s'épaissit ne me permet plus alors de rien voir. Toutes ces pièces étaient perdues. Le général Butterfield avait fait inutilement des efforts surhumains pour les sauver. A pied, son cheval ayant été tué, un éclat d'obus dans son chapeau, une balle sur son sabre, entouré de ses aides-de-camp qui tombaient à ses côtés, il avait essayé de rallier de l'infanterie autour d'un drapeau planté en terre. Il avait réussi, mais ce n'avait été que pour quelques instans : le mouvement précipité de la retraite l'avait entraîné. Heureusement la nuit arrivait, et après avoir perdu un mille de terrain, on trouva les brigades fraîches de Meagher et de French formées en bon ordre. Elles poussèrent de vigoureux hourras, et quelques pièces mises de nouveau en batterie ouvrirent leur feu sur l'ennemi, qui s'arrêta devant cette suprême et énergique résistance.

Au moment où se tiraient les derniers coups de canon de cette bataille, une vive fusillade se faisait entendre près de Fair-Oaks, de l'autre côté de la rivière. C'étaient les confédérés qui attaquaient les ouvrages de l'armée fédérale; mais cette attaque, qui n'était

sans doute qu'une démonstration, fut vigoureusement repoussée. La journée avait été rude : dans l'engagement principal, celui de Gaine's-Hill, 35,000 fédéraux n'avaient pas pu vaincre 60,000 confédérés, mais ils les avaient contenus. On ne pouvait guère se promettre davantage. Dans la nuit, les troupes fédérales repassèrent dans le plus grand ordre les ponts du Chikahominy et les détruisirent. Elles laissaient derrière elles un champ de bataille couvert de morts (car dans cette lutte acharnée les pertes avaient été considérables), un grand nombre de blessés, trop gravement atteints pour pouvoir être transportés, une douzaine de canons, enfin quelques prisonniers, et parmi eux le général Reynolds. Le corps de Keyes, qui faisait l'avant-garde, se replia également vers le James-River, et alla occuper les passages d'un grand marais, le *White-Oak-Swamp*, qui traverse la route que l'armée devait suivre, ainsi que les débouchés des principales communications par lesquelles la marche pouvait être inquiétée.

Les journées du 28 et du 29 furent employées à faire filer le convoi de cinq mille voitures, le parc de siége, un troupeau de deux mille cinq cents bœufs, etc., vers la même direction, tâche immense lorsqu'on songe que l'on n'avait qu'une seule route à sa disposition. Le premier jour, rien ne vint troubler cette grande opération; l'ennemi était fatigué du combat de la veille; il semblait en outre étonné, déconcerté, et ne comprenait pas bien encore ce que faisait l'armée fédérale. Celle-ci était réunie tout entière sur la rive droite du Chikahominy, tandis que les forces principales des confédérés étaient sur la rive gauche, avec les ponts coupés devant eux. Pour passer la rivière, il leur fallait ou faire de nouveaux ponts, ou remonter très loin en arrière jusqu'à Mechanic's Bridge, ce qui, dans les deux cas, demandait beaucoup de temps. Or ici le temps était tout, et l'armée en retraite le mettait à profit. Ce ne fut que dans la journée du 29 que les colonnes du sud parurent devant les arrière-gardes fédérales. Elles engagèrent immédiatement le combat auprès de la station de Savage, sur le York-River-Rail-Road; mais elles furent vigoureusement reçues, et après les avoir repoussées, on attendit la nuit pour continuer le mouvement. Le télégraphe, en cessant de fonctionner la veille, avait appris que les confédérés étaient maîtres de White-House. Ils avaient trouvé ce poste abandonné. La matinée du 29 avait été consacrée à détruire dans les camps fédéraux tout ce qui ne pouvait être emporté. Un train complet, locomotive, wagons, etc., resté sur le chemin de fer, fut lancé à toute vapeur sur le pont coupé du Chikahominy. On ne laissa aux mains de l'ennemi que trois canons de siége qu'il avait été impossible de remuer, et que l'on négligea d'enterrer. Ce furent les seuls qui tombèrent en son pouvoir,

bien que l'on ait répété partout qu'il resta maître de tout le parc de siége de l'armée fédérale. Ce parc au contraire, moins ces trois pièces, arriva intact au James-River. Le grand malheur fut d'être obligé d'abandonner un nombre de blessés très considérable, non-seulement à Gaine's-Hill, à Savage-Station, mais aussi tout le long de la ligne que l'on suivait en se retirant. Ici le malheur était inévitable; ce n'était qu'en se battant sans relâche qu'on pouvait protéger la retraite, et le transport de tant de blessés eût exigé des moyens qu'on n'avait pas.

Le général Mac-Clellan, pendant la journée du 29 et la matinée du 30, resta près du White-Oak-Swamp, pressant le passage de son immense convoi. La chaleur était accablante; ses aides-de-camp, obligés de courir sans cesse de l'avant-garde à l'arrière-garde, étaient épuisés de fatigue. Tant que ce vaste encombrement coupait, comme en plusieurs tronçons, le corps de l'armée, le danger était grand; mais rien ne troublait la sérénité du général en chef. Ce jour-là même, il s'était arrêté pour se reposer un moment à une maison de campagne située sur la route et s'était assis sous la verandah, lorsque la maîtresse de la maison vint se plaindre à lui que les soldats mangeaient ses cerises. Le général se leva en souriant et alla lui-même faire cesser ce maraudage; mais il ne put empêcher les obus ennemis de venir le lendemain incendier la maison de sa jolie hôtesse. Le 30, au point du jour, Mac-Clellan eut la satisfaction de voir toutes ses troupes, tout son matériel, tout le convoi au-delà du White-Oak-Swamp, qui allait opposer une nouvelle barrière aux efforts de la poursuite. La veille au soir, les corps de Keyes et de Porter avaient marché jusqu'au James-River et s'étaient mis en communication avec la flottille des canonnières. Le convoi avait suivi le mouvement sur divers chemins indiqués par des nègres qu'on avait pris pour guides. Les têtes de colonne n'avaient trouvé devant elles que quelques détachemens de cavalerie et les avaient culbutés. Le plus difficile était fait; mais on ne pouvait douter que l'ennemi ne tentât de nouveau de jeter le désordre dans la retraite de l'armée. Aussi le général en chef prit-il de bonne heure ses dispositions. Il laissa Sumner et Franklin pour faire l'arrière-garde et défendre les passages du White-Oak-Swamp, et plaça Heintzelman, avec les divisions Hooker, Kearney, Sedgwick et Mac-Call, à cheval sur le point où se rencontrent les diverses routes débouchant de Richmond. Sous la protection de ces troupes, le convoi acheva sa marche et atteignit le James-River au moment précis où les transports chargés de vivres et de munitions, ainsi que les navires-hôpitaux, qu'une sage prévoyance avait mandés dix jours auparavant, y arrivaient de Fort-Monroë.

Pendant ce temps, comme on s'y était attendu, Franklin et Sumner étaient vivement attaqués au White-Oak-Swamp, où les généraux confédérés avaient amené une grande force d'artillerie. Ils se retirèrent pied à pied. Plus tard, dans la journée, Heintzelman était également attaqué aux *cross roads*. Là, le combat eut lieu dans les bois avec des chances diverses. La division Mac-Call eut beaucoup à souffrir et perdit son chef, fait prisonnier; mais Hooker et Kearney, venant à son aide, repoussèrent les assaillans en leur faisant éprouver de grandes pertes. Enfin une dernière attaque tentée sur le corps de Porter échoua complétement devant le feu combiné de l'artillerie de campagne et de celle des vaisseaux. La position occupée par Porter, à un endroit appelé par les uns *Turkey-Bend*, et par les autres *Malvern-Hill*, était superbe. C'était un plateau élevé, découvert, et qui s'abaissait en pente douce vers les routes par lesquelles l'ennemi pouvait déboucher. La gauche était appuyée à la rivière, sur laquelle se trouvaient le *Galena*, le *Monitor* et la flottille des canonnières. L'armée fédérale n'avait donc rien à craindre de ce côté, et par conséquent n'avait à garder qu'un de ses flancs, facile à couvrir avec des ouvrages et des abatis. Le 30 au soir, toutes les divisions étaient réunies dans cette forte position; le convoi tout entier, le parc de siége, y étaient à l'abri. L'armée enfin s'y trouvait en communication avec les transports et maîtresse de ses approvisionnemens. Le grand et hardi mouvement par lequel elle avait échappé à un grave danger et changé une base d'opérations impossible à garder contre une autre plus sûre était accompli; mais après un si long effort les troupes étaient exténuées : depuis cinq jours, elles ne cessaient pas de marcher et de combattre. La chaleur avait encore ajouté à l'excès de ses fatigues; beaucoup d'hommes n'avaient pu y résister : quelques-uns tombaient comme foudroyés par l'ardeur du soleil; d'autres quittaient les rangs pour se joindre à la grande masse des malades et des blessés qui suivaient l'armée comme ils pouvaient, tant qu'ils pouvaient, et dont la vue offrait un spectacle lamentable. Sans doute il y avait eu, pendant le cours de cette difficile retraite, des momens de trouble et de désordre; mais quelle est l'armée qui, en pareille circonstance, y pourrait échapper complétement? Il restait toujours ce fait, qu'assaillie, au milieu d'un pays qui ne lui offrait que des obstacles, par des forces au moins doubles des siennes, l'armée du Potomac avait réussi à gagner une position où elle était hors de péril, et d'où elle aurait pu, si elle avait été suffisamment renforcée, s'il avait été répondu à la concentration des forces ennemies par une concentration semblable, ne pas tarder à reprendre l'offensive.

Comme nous venons de le raconter, chacune de ses parties for-

cément disséminées avait eu depuis cinq jours à résister aux plus rudes assauts, et l'avait fait avec vigueur. Maintenant qu'elle était rassemblée tout entière sur les rampes de Malvern-Hill, il se pouvait que l'armée confédérée, également réunie, voulût tenter contre elle un dernier effort. Aussi le général Mac-Clellan prit-il pendant la nuit du 30 juin au 1er juillet les dispositions nécessaires pour la bien recevoir. Il mit en batterie toute l'artillerie, au moins trois cents pièces, sur ces hauteurs, en la disposant de telle sorte qu'elle ne gênât pas le feu de l'infanterie le long de l'espèce de glacis que les assaillans auraient à gravir à découvert. Au feu de cette artillerie devaient se joindre les boulets de cent des canonnières qui, comme la veille, étaient chargées de flanquer la position. C'était folie que de se ruer contre de tels obstacles. Les confédérés cependant l'essayèrent. A plusieurs reprises, dans la journée du 1er juillet, ils s'efforcèrent d'enlever Malvern-Hill, mais sans avoir un seul moment la chance de réussir. Cette journée ne fut pour eux qu'une inutile boucherie. Leurs pertes furent très considérables, celles des fédéraux insignifiantes. Ce succès tint à deux causes : d'abord à l'heureuse prévoyance du général, qui, en dépit de tous les obstacles opposés par la nature du sol à sa nombreuse artillerie, n'avait rien épargné pour la mener avec lui, et ensuite à la fermeté des troupes qu'il commandait. On ne fait pas une campagne comme celle qu'elles venaient de faire, on ne traverse pas une série d'épreuves comme celles qu'elles venaient de traverser, sans en sortir plus ou moins aguerri. Si leur organisation primitive eût été meilleure, les survivans de cette rude campagne, je ne crains pas de l'affirmer, eussent pu marcher de pair avec les premiers soldats du monde.

Le soir de ce dernier combat, l'ennemi épuisé se retira pour ne plus reparaître, et l'armée du Potomac alla prendre position et se reposer à Harrison's-Bar, lieu choisi par ses ingénieurs et par la marine comme offrant des facilités plus grandes à la défense et à l'approvisionnement. La campagne contre Richmond était terminée, sans succès, non pas sans honneur. L'honneur était sauf; mais ceux qui avaient compté sur le succès pour la prompte reconstruction de la grande Union américaine dans un élan de conciliation généreux et patriotique avaient vu leurs espérances malheureusement évanouies.

VI.

Je m'arrête ici. J'ai eu pour but, dans le cours de ce récit, de définir le caractère d'une armée américaine, de faire connaître les sin-

gularités de la guerre dans ces contrées si différentes des nôtres, les difficultés de toute nature contre lesquelles on a eu à lutter. J'ai raconté avec une égale franchise mes impressions bonnes et mauvaises. Le bien m'a souvent pénétré d'admiration, le mal n'a jamais pu affaiblir les sentimens de profonde sympathie que j'éprouve pour le peuple américain. J'ai voulu aussi faire toucher du doigt le triste enchaînement de fautes et d'accidens qui ont fait échouer le grand effort tenté pour le rétablissement de l'Union. Je n'essaierai pas d'interroger l'avenir sur toutes les conséquences de cet avortement. Elles ne se produiront que trop vite. Il serait oiseux et ridicule aujourd'hui de chercher à prédire quel sera à la longue le sort des combattans, lequel des deux partis engagés montrera le plus de ténacité, aura, qu'on nous passe ce terme, l'haleine la plus longue. Une chose est certaine : la campagne manquée de Mac-Clellan contre Richmond est destinée à faire répandre des flots de sang, elle prolonge une lutte dont les suites fatales ne se font pas sentir seulement en Amérique; elle ajourne enfin la solution la plus désirable de la crise actuelle, le retour à l'Union, à la vieille Union. Je dis à la vieille Union avec intention, parce que je suis de ceux qui pensent que si le nord était vaincu, décidément vaincu, si le droit des minorités de résister par les armes aux décisions du suffrage universel était victorieusement établi, l'Union n'en aurait pas moins certaines chances de se refaire. Seulement elle se referait par la réhabilitation éclatante de l'esclavage.

Si le lien fédéral devait être définitivement rompu entre le nord et le sud, il le serait bien vite entre les divers états qui forment le faisceau septentrional. Chacun d'eux ne regarderait alors qu'à son intérêt, tandis que la confédération du sud serait de plus en plus étroitement unie par le lien puissant de l'esclavage. Elle aurait donné la mesure de sa force, acquis un grand prestige, et elle exercerait cette attraction qui s'attache toujours au succès et à la puissance. Victorieuse, elle étendrait les mains non-seulement sur les états contestés aujourd'hui du Missouri, du Kentucky, de la Virginie, mais même sur le Maryland. Baltimore serait l'entrepôt de toutes les marchandises étrangères. Les fers anglais arriveraient par là presque au cœur de la Pensylvanie. Qui peut dire si cet état, dont la population n'a peut-être guère moins de répugnance pour un nègre libre que pour un nègre esclave, ne se déciderait pas à faire sa paix avec la puissante confédération, moyennant les droits protecteurs que celle-ci s'empresserait d'accorder? Car les états du sud ne sont libre-échangistes que pour les besoins momentanés de leur cause. Une fois les maîtres, ils redeviendraient Américains avant tout. New-York suivrait l'exemple de la Pensylvanie. Le

commerce n'est pas le fait des gens du sud; ils auraient besoin de quelqu'un pour faire leurs affaires. Le même mouvement, selon toute vraisemblance, entraînerait les états de l'ouest, dont tous les débouchés seraient aux mains des confédérés. Seuls, les états de la la Nouvelle-Angleterre, où les croyances puritaines ont conservé tout leur empire et où la haine de l'esclavage est sincère, resteraient dans une situation isolée, vivant des produits de leur agriculture et des ressources que saurait se créer l'esprit d'entreprise de leur population maritime si active et si nombreuse.

A part ces six petits états, à part aussi probablement la Californie, qui, séparée du reste du monde, a des intérêts tout à fait exceptionnels, l'ancienne Union serait ainsi refaite; seulement les idées du sud y seraient prépondérantes. La glorification et l'extension de l'esclavage seraient la commune devise. Fondée par les armes, la confédération devrait être avant tout une puissance militaire. L'aristocratie esclavagiste aurait gagné ses éperons, elle aurait connu les enivremens de la gloire, elle ne subirait plus aucun frein. Conservatrice à l'intérieur, mais agressive au dehors, elle ne serait plus contenue, comme jadis, par l'intérêt commercial, le bon sens froid et un peu britannique des marchands des états du nord. Avec l'impulsion que le retour de la paix donnerait aux affaires et la prospérité qui en serait la suite, la confédération, ainsi constituée, deviendrait une puissance formidable, et ceux qui désirent avant tout le maintien d'un grand état dans l'Amérique septentrionale pourraient lui accorder leurs sympathies, à la condition toutefois qu'elle eût des chances de durée.

Mais là est la difficulté. On peut faire de grandes choses avec l'esclavage : acquérir en peu de temps une richesse fabuleuse, comme autrefois à Saint-Domingue; mettre sous les armes, pendant que les noirs cultivent la terre, toute la population libre, et soutenir victorieusement avec elle une lutte disproportionnée, comme nous le voyons aujourd'hui en Virginie; mais ce sont là des efforts passagers, et à la longue l'esclavage épuise, ruine, démoralise tout ce qu'il touche. Comparons les destinées de deux grandes villes voisines, de Louisville et de Cincinnati; comparons ce que la première, malgré l'immensité de ses avantages naturels, est devenue sous l'influence énervante de l'esclavage avec le développement inoui que sa rivale doit à la liberté : le sort de l'Union esclavagiste serait celui de Louisville. La vieille Union au contraire, avec sa marche lente, prudente, mais sûre, vers une émancipation graduelle, aurait ressemblé à Cincinnati. La vieille Union était un peuple de marchands fournissant avant tout à l'Europe des matières premières qui lui sont indispensables, en même temps qu'un débouché sans limites

à ses produits. Elle était utile à tout le monde, et n'était au fond, quelles que fussent les apparences, hostile à personne. La nouvelle serait avant tout militaire et envahissante, ce qui pourrait aider les uns, mais aussi contrarier les autres; la première libérale et pacifique, l'autre sans esprit de progrès, sans autre moyen d'assimilation que celui de la guerre et de la conquête.

Tels seraient, nous le croyons, les résultats amenés par le triomphe du sud, si ce triomphe était destiné à s'accomplir. Que si au contraire la lutte entre les deux partis aujourd'hui en armes doit se prolonger, si la solution de leur grand débat doit encore se faire attendre, il en pourra sortir alors des maux d'un autre genre. Poussé par les passions et les nécessités de la lutte, le gouvernement fédéral peut décréter l'abolition immédiate de l'esclavage et même être entraîné à l'emploi d'un terrible moyen de guerre en armant les esclaves contre leurs maîtres; mais cette mesure, outre ce qu'elle aurait en elle-même de violent et de barbare, ne saurait profiter à ceux qui l'auraient prise; elle amènerait au sein des états du nord des scissions éclatantes, bien plus profitables que contraires à la cause sécessioniste.

Est-il besoin d'ajouter que, dans cet avenir tel qu'on vient de l'envisager, rien ne saurait répondre aux vœux des amis de la liberté et de la grandeur américaine? Après les côtes du sud entièrement bloquées comme elles l'ont été, après le cours du Mississipi rentré au pouvoir de la marine fédérale, ils eussent souhaité le triomphe de l'armée du Potomac devant Richmond, parce qu'il eût facilité un rapprochement complet sur les bases de l'ancienne Union. Ce triomphe a manqué, on en a vu les causes, et la réconciliation telle qu'elle eût été désirable et possible alors semble bien difficile aujourd'hui. Je ne suis pas de ceux pourtant qui en concluront que la cause fédérale est une cause perdue. Comparées à celles du sud, les ressources du nord sont loin d'être épuisées. Et qui sait tout ce que peut au jour du péril l'énergie d'un peuple libre combattant pour le droit et pour l'humanité?

A. Trognon.

L'ILE DE CAPRI

SOUVENIRS DU GOLFE DE NAPLES

Vers le milieu du mois de mai 1862, à Naples, je prenais place, un matin, dans un wagon de chemin de fer. Je venais d'observer la vie moderne dans toute sa violence, dans toute sa mobilité pittoresque; je voulais maintenant contempler l'Italie méridionale sous d'autres aspects et lui demander ce qu'elle a gardé de la vie antique. C'est vers l'île de Capri que je me dirigeais.

Le train mit une heure à me conduire à Castellamare, où, après avoir été tiré pendant vingt minutes à trente cochers qui se disputaient l'honneur de me transporter, je pus prendre enfin une voiture attelée de trois chevaux empanachés de plumes de faisan qui partirent à bonne vitesse sur la route de Sorrento. Je ne dirai rien de cette route, que tout le monde connaît, qui surplombe en corniche une mer plus bleue que le ciel, et où chaque détail est une merveille. Les citronniers et les orangers avaient encore quelques fleurs dont le parfum se mêlait aux senteurs de la brise imprégnée de l'âcre odeur des goëmons. A Sorrento, je déjeunai sur la terrasse de je ne sais plus quelle auberge pendant que des musiciens ambulans, accourus au seul bruit de la voiture, me donnaient un concert en écorchant à qui mieux mieux les airs de Verdi et de Mercadante. Les hirondelles voletaient autour de moi et semblaient se mêler à des bandes de pigeons qui passaient le long de la falaise. Il y a des hirondelles à Baïa, il y en a à Portici : pourquoi n'en voit-on jamais une seule à Naples? C'est une question que je livre aux naturalistes.

Je descendis un escalier à pic qui rampe aux flancs du rocher pour déboucher sur le rivage par une voûte de construction antique, et j'arrivai jusqu'à la mer, où m'attendait une *lancia* manœuvrée

par six rameurs vigoureux, dépenaillés, mais fort polis du reste, qui me saluaient d'ensemble, et ne manquaient pas de dire en chœur : *Felicita!* toutes les fois que le soleil me faisait éternuer. Ils criaient fort, maniaient allégrement leurs grands avirons et s'encourageaient entre eux. « Allons, disaient-ils, ramons, il y a là un bon monsieur qui nous donnera de quoi acheter du macaroni! » La chaleur les alanguissait, ils sifflaient la brise, qui ne venait pas; ils s'inclinaient plus mollement sur leurs rames, qui ne faisaient plus grincer les tolets; ils reprenaient alors : « Ah! ah! ah! un bon coup! Ah! ah! ah! et nous aurons du macaroni! » En somme, ils résumaient assez bien l'existence, où chacun rame de son mieux pour atteindre le macaroni de ses rêves.

I.

L'île de Capri apparaît comme deux immenses blocs de rochers reliés entre eux par une longue colline évasée, ruisselante de végétation et parsemée de maisons blanches; le soleil la baigne de lueurs éclatantes qui unissent dans l'intensité d'une harmonie lumineuse l'azur profond de la mer, le ton grisâtre des falaises et les teintes sombres des arbres verdoyans. Un étroit rivage chargé de galets où des barques sont tirées à sec, une rangée de maisons à toits plats alignées en face de la mer, c'est *la Marine*, et nous y abordons. A peine la *lancia* a-t-elle touché le rivage qu'elle est envahie par un troupeau de femmes qui piaillent, s'injurient, se prennent aux cheveux, se renversent et se démènent pour s'emparer de mon bagage. Sachant par expérience que la femme est naturellement et obstinément rebelle à toute sorte de raisonnemens, je les laisse faire sans même essayer de défendre un malheureux sac de nuit qui risquait fort d'être mis en pièces pendant la bagarre. Après un long combat, celles qui restèrent maîtresses du terrain chargèrent virilement les paquets sur leur tête, et je les suivis humblement, ainsi qu'il convient à un homme résigné.

Un chemin étroit, pavé de pierres luisantes, toujours en rampe, parfois en escalier, circulant à travers des jardins défendus par des murailles frissonnantes d'herbes sauvages, me mène jusqu'à la ville de Capri, que semblent protéger quelques vieux restes de fortifications et trois portes, dont l'une est encore garnie de son pont-levis. Étendue en quart de cercle sur un des ressauts de la colline qui réunit les deux montagnes dont l'île se compose, la ville se présente d'une façon pittoresque, vue d'en bas, avec ses maisons juchées sur de hautes fondations glissant comme les glacis d'une citadelle à travers des masses de verdure qui en cachent les pieds. Récrépie à la chaux, elle a de loin une apparence proprette que dément trop vite

la réalité; elle n'est cependant ni plus ni moins sale que toute autre ville de l'Italie méridionale. Les rues sont hantées par de petits porcs noirs qui fouillent du groin les tas d'ordures où bourdonnent les mouches et sur lesquels jouent des enfans en guenilles. La ville est petite, ramassée sur elle-même, percée de rues resserrées, toutes en pente, souvent voûtées, et où deux personnes peuvent rarement passer de front; les maisons basses, carrées, ouvertes à fleur de sol, et laissant patriarcalement voir leur intérieur, lui donnent un aspect étrange qui rappelle l'Orient et le moyen âge; le vêtement moderne y paraît une anomalie; une bourgeoise pompeuse, coiffée d'un chapeau à plumes, passa près de moi, et me choqua comme une fausse note dans une symphonie. Le costume d'ailleurs n'a plus rien d'original; les hommes, j'entends les gens du peuple, sont vêtus à la marinière, et ressemblent, sauf la chaleur du teint, aux matelots de nos côtes; les femmes vont pieds nus, en robe d'indienne, les cheveux tressés en couronne sur la nuque et traversés par une large brochette d'argent. Quant aux rares bourgeois qui habitent Capri, ils font tout ce qu'ils peuvent pour ressembler aux *messieurs* de Naples, qui eux-mêmes s'ingénient à ressembler aux *messieurs* de Paris. Il est inutile de dire que leurs femmes les imitent. Il faut aller bien loin maintenant pour trouver des costumes nationaux et des mœurs locales; il serait puéril de s'en plaindre, mais on peut le regretter.

Il y a une place à Capri, légitime sujet d'orgueil pour les habitans, une vraie place carrée, et qui exige au moins une minute pour en faire le tour; là sont venus converger les divers élémens publics et privés qui constituent la vie des peuples : le corps de garde, le café, le bureau de poste et l'apothicaire. Un assez large escalier conduit indirectement à l'église, qui ne se montre que de profil à l'angle de la place. C'est une étrange construction, lourde avec des prétentions à la légèreté, et composée d'un système de contre-forts plein cintre avoisinés de petites coupoles surmontées de lanternes, qui jurent singulièrement avec une façade d'ordre bâtard et indéfini, semblable à celles que la compagnie de Jésus a plaquées devant toutes ses églises. A l'intérieur, c'est une grange badigeonnée au lait de chaux. Comme les rochers qui constituent la charpente de l'île de Capri sont en calcaire, la chaux y est abondante et à bon marché; aussi la plupart des maisons s'accordent à peu de frais le luxe d'un bain annuel qui, en blanchissant leur surface, les fait paraître brillantes, propres et presque neuves au milieu des épaisses verdures qui les entourent. Cet usage ne contribue pas peu à donner à la campagne de l'île un aspect plein de gaîté et d'imprévu. Si l'on ajoute à cela que les maisons à toits aplatis ou surmontés de légères coupoles affaissées sont en général côtoyées par un es-

calier extérieur abrité sous une vigne que soutiennent des piliers carrés, on se figurera facilement l'effet pittoresque de ces habitations répandues sur les côtes, derrière des haies de myrtes, de nopals et d'aloès.

Ma première visite fut naturellement pour les ruines du palais de Tibère. Les douze villas qu'il avait dédiées aux douze grands dieux furent rasées après sa mort par ordre du sénat; celle qui était consacrée à Jupiter, que le vieil empereur habitait par prédilection, où il resta enfermé sans en sortir pendant neuf mois après la mort de Séjan, et qui s'élevait au sommet ardu de la pointe nommée aujourd'hui *lo Capo*, offre seule encore quelques restes de substructions aussi solides que les rochers sur lesquels elles ont été bâties. Je partis donc au matin, par un beau soleil qui mettait les champs en fête. La route circulait à travers des blés déjà hauts et des jardins où les néfliers du Japon se mêlaient aux orangers, aux figuiers et aux oliviers. Dans ce pays pauvre, où la roche tend sans cesse à se faire jour, on économise la terre avec un soin pieux, et le chemin laisse à peine à un homme la place pour passer. On monte longtemps et toujours pour arriver enfin, après une heure de marche, à un amas de ruines qui furent le palais de Tibère. Çà et là, un fût de colonne brisée, un degré écorné, un fragment de corniche, prouvent que le marbre fut employé dans la construction; mais la masse même des débris est en briques posées en losanges, reliées par l'indestructible ciment romain et disposées dans le système que les anciens appelaient *opus reticulatum*. Les hommes, le temps, le tonnerre, ont ruiné ces ruines et les ont faites indéchiffrables. Tout est effondré, confondu, sans destination apparente; les toits ont disparu, les stucs sont tombés, les marbres ont été pulvérisés; quelques voûtes seules existent encore et abritent des chambres où n'apparaissent ni inscription ni peinture, et dont les habitans voisins se sont emparés pour en faire des étables. Des bœufs ruminent, des ânes dorment là même où le maître de la terre, semblable aux dieux, promenait ses inquiétudes et étourdissait sa terreur à force de débauches. Quelques mosaïques blanches cernées d'une bordure noire rappellent seules le souvenir des élégances antiques; une salle semi-circulaire, où s'ouvraient des logettes indiquées par des tronçons de muraille régulièrement alignés, est donnée comme le théâtre du palais, tradition rapportée par les guides, que rien ne confirme, qui ne s'appuie que sur la forme semi-sphérique, et que dément l'exiguïté des lieux. On a beau interroger la ruine, elle est muette; elle ne dit rien des *sellarii* ni des *spentriæ* dont s'indignait Tacite; elle n'a point gardé trace de son farouche possesseur, elle ne sait plus rien de l'ennui qui le dévorait. Si, comme Chateaubriand, qui, dans les champs où fut Sparte, cria : « Léonidas! » j'avais appelé Tibère, nul

écho n'eût répondu à ma voix. Sans les historiens qui ont raconté l'hôte de Caprée, personne ne devinerait, parmi ces monceaux de décombres, quel fut le maître de ces demeures. La place du reste était bien choisie; c'est l'isolement au milieu d'une nature splendide. Perché au sommet des rochers qui terminent l'île vers le couchant, le palais découvrait une vue immense et un horizon qui n'a de comparable au monde que la rade de Rio-de-Janeiro et les abords de Constantinople. Derrière la mer, dont la plaine azurée sert de premier plan, apparaissent les îles d'Ischia et de Procida, bleuies par l'éloignement et découpant sur le ciel la silhouette de leurs lignes harmonieuses; au-delà, c'est le cap Misène, où Tibère devait trouver la mort dans la maison de Lucullus; puis cette côte charmante, chargée de villages et de végétations, s'arrondit jusqu'à Naples, qui l'égaie d'une large tache blanche, se creuse plus profondément, reçoit la mer qui baigne Torre del Greco, Torre dell'Annunziata, Castellamare, jaillit tout à coup au cap Campanella, et s'enfonce encore, près de l'îlot des Sirènes, pour former le golfe de Salerne. Au-dessus de toutes ces beautés, le Vésuve se lève comme le gardien des flots et des rivages. De l'autre côté, au sud et au couchant, on aperçoit la mer immense qui va vers la Sicile et vers l'Espagne.

Sur la plus haute chambre du palais tibérien, un ermite a bâti sa cellule et s'ingénie tout seul à construire une chapelle. Il vit là d'aumônes, dans une retraite qui n'est point déplaisante, expliquant d'une voix monotone, et comme une leçon apprise, les crimes de Tibère, accourant dès qu'il voit paraître un voyageur, faisant une cuisine qui ne semble point mauvaise, cultivant un petit jardin circonscrit par le mur d'une ancienne salle dont la voûte a été enlevée, où s'épanouissent des rosiers et des syringas magnifiques, dormant au bruit du vent sur une natte rembourrée de deux matelas, buvant à la citerne une eau limpide qu'il colore avec beaucoup de vin blanc, et travaillant de son mieux, disent les mauvaises langues, à l'accroissement de la population dans l'île de Capri. Vue de l'ermitage, c'est-à-dire de haut en bas, la ruine ressemble à un vaste bloc de terre grise; elle n'a aucune précision dans sa forme, nul angle ne la dessine; c'est un mamelon couvert d'herbes folles, car là, comme partout où elle n'est pas contrariée par l'homme,

L'impassible nature a déjà tout repris;

elle a profité de tous les interstices de murs écroulés, de chaque grain de terre végétale apporté par les brises pour semer à profusion cette flore sauvage qui est la régénération des ruines, leur ornement et parfois leur excuse. Les soucis, les giroflées, les églantiers, les genêts, les liserons en fleur donnent une vie charmante

et parfumée à ce squelette des monumens qui ne sont plus. Des lézards d'émeraude glissent à travers les feuilles, que dans leur vol frôlent les hirondelles.

A quelques pas du palais, une petite plate-forme, entourée d'un parapet de construction récente, s'avance au-dessus de la mer, et s'appelle le Saut-de-Tibère. C'est de là, selon la tradition, que les victimes étaient précipitées jusqu'au bas de la falaise, où des hommes les attendaient qui les assommaient à coups d'aviron : du moins la légende le prétend, et Suétone le raconte. « On montre à Caprée le lieu des supplices d'où les condamnés, après des tourmens longs et choisis, étaient jetés à la mer en sa présence et par son ordre : les cadavres étaient frappés à coups de croc et de rame par les mariniers jusqu'à ce qu'il n'y restât plus aucun souffle (1). » Une pierre lancée à toute volée par un bras vigoureux ne peut parvenir jusqu'à la mer; la trajectoire parabolique la ramène forcément sur les rochers qui servent de base à la falaise; à plus forte raison un corps humain, inerte et pesant, ne pouvait être précipité jusque dans les flots : il s'en allait roulant le long de ce rempart abrupt, bondissant à la saillie des rochers, et n'arrivait en bas que meurtri et mort depuis déjà longtemps. La précaution de poster des bourreaux pour achever les suppliciés me paraît tout à fait superflue, et ressemble fort à un de ces enjolivemens d'historien qu'on appelle une figure de rhétorique. Quoi qu'il en soit, le Saut-de-Tibère a onze cent trente-cinq pieds d'élévation, et une pierre de moyenne grosseur qu'on fait tomber sans projection met vingt-sept secondes à le franchir. Le rocher, naturellement taillé à pic, descend droit comme une muraille, se soulevant çà et là en pointes aiguës, portant quelques touffes de verdure qui animent sa teinte grise, et baignant ses pieds dans une toute petite anse où la mer se brise en beaux flocons d'écume.

Plus loin encore, et presque sur la même ligne que cet emplacement de sinistre mémoire, en haut d'un mamelon de forme pyramidale, s'élève une ruine isolée, morne, grise, rajeunie par un escalier moderne, nouvellement blanchi à la chaux, et qui conduit jusqu'à son sommet. C'était un phare, dit-on. Je veux bien le croire, quoiqu'à cet endroit il ne pût indiquer ni l'entrée d'un port, ni un écueil à éviter. Ne serait-ce pas plutôt de là que Tibère faisait examiner, *ex altissima rupe*, les signaux qu'il avait ordonné d'établir au loin, afin de savoir ce qui se passait, dans la crainte que ses courriers ne fussent arrêtés (2)? De ce point élevé en effet, on embrasse l'île entière et la mer qui l'entoure; l'œil le moins exercé verrait facilement

(1) Suétone, *ap. Tib.*, § 62.
(2) *Id.*, *ibid.*, § 65.

un feu allumé sur les côtes de Campanie. Ou, mieux encore, ces ruines ne sont-elles pas celles de l'observatoire où il contemplait les astres? car il était très versé dans l'astrologie, qu'il avait étudiée pendant sa retraite à Rhodes. Le récit de Tacite laisse peu de doute à cet égard; le paysage est resté le même : voilà les détours et les rochers, *avia ac derupta*, que domine la maison; la mer est au fond du précipice; l'affranchi ignorant, mais vigoureux, *litterarum ignarus, corpore valido*, peut facilement y pousser l'astrologue consulté, si le maître a découvert en lui quelque artifice ou veut simplement s'assurer de son silence (1). Au reste qu'importe? Aujourd'hui c'est un bloc de briques cimentées et agencées dans le mode de l'*opus spicatum;* le temps l'égrène sous ses doigts; des ravenelles fleurissent dans ses fentes, le voyageur y monte pour admirer l'horizon, et depuis deux ans la foudre l'a frappé trois fois. Un escalier taillé dans le roc même conduisait jusqu'à la mer, ou peut-être à une vaste grotte située en contre-bas et inaccessible aujourd'hui. Les degrés ont été cassés ou détruits, quoique les traces en subsistent très visiblement; il serait périlleux d'essayer de les descendre, et le pied nu des Capriotes eux-mêmes n'oserait s'y risquer.

On s'attend bien à ce que, dans l'île de Capri, il ne soit question que de Tibère : tout vient de lui. Ce puits, c'est lui qui l'a creusé; ces citernes, c'est lui qui les a fait construire; cette muraille, c'est lui qui l'a bâtie; ce rocher, c'est là qu'il venait s'asseoir pour regarder du côté de Rome; cette grotte, c'est là qu'il sacrifiait aux dieux infernaux; cette caverne, c'est là qu'il enfermait ses prisonniers. Et de tout ainsi. On raconte les anecdotes rapportées par Suétone et par Tacite; on sait quand il est venu ici, on sait quand et comment il est mort; il n'y a pas d'enfant qui ne bégaie son nom; les anciens du pays en parlent comme s'ils l'avaient connu. Il a laissé une trace ineffaçable; sa légende est impérissablement gravée dans toutes les mémoires; les Capriotes parlent de lui avec un certain amour-propre : l'un d'eux me disait : *Nostro Tiberio* (notre Tibère). Cela ne me surprenait pas; mais, malgré moi, je me rappelais les vers d'Auguste Barbier :

> Et vous! passez, passez, monarques débonnaires,
> Doux pasteurs de l'humanité.

J'ai peu de goût en général pour les césars; depuis le plus grand jusqu'au plus petit, depuis « le chauve adultère » jusqu'à Firmicus, qui régna deux jours et nagea dans le cirque avec des crocodiles, ils me semblent tous avoir été la superfétation malsaine d'une civilisation égoïste jusqu'à l'odieux. Cependant je ne puis m'empêcher

(1) Tacite, *Ann.*, liv. VI, § 21.

parfois d'entrer en réaction contre cette bouche publique qui depuis des siècles crache sur des hommes qui après tout n'ont été que ce qu'on les a laissés être. Toutes les bassesses, toutes les lâchetés se sont réunies et pour ainsi dire condensées afin de les faire ce qu'ils ont été. On courut au-devant de César quand, franchissant le ruisseau défendu, il mit la république à néant. On en fut quitte pour inventer je ne sais quel fantôme de pâtre colossal qui avait marché devant lui en lui montrant la route. Le lendemain d'une victoire, il se trouve toujours quelque prodige pour l'expliquer, l'imposer et lui rallier les consciences indécises en faisant intervenir ces signes divins qui s'appelaient jadis la foudre de Jupiter, et se nomment aujourd'hui le miracle de saint Janvier. Sous Tibère, la servilité était telle qu'un homme fut condamné à mort, comme criminel de lèse-majesté, pour avoir fait frapper un de ses esclaves qui avait sur lui une drachme marquée à l'effigie de l'empereur (1). Parmi tant d'admirables vérités, La Bruyère en a dit une qui est terrible : « Les hommes veulent être esclaves quelque part et puiser là de quoi dominer ailleurs. » C'est le besoin d'esclavage qui a fait les césars; on leur a donné une puissance sans frein : quelles bornes pouvaient-ils y mettre? Qui s'est opposé à eux? qui n'a courbé la tête? qui n'a été heureux de la courber? La responsabilité de leurs crimes revient plus au peuple romain qu'à eux-mêmes. Ce qui le prouve, c'est que presque tous, Tibère, Néron lui-même, ont été doux et bons au début de leur règne; puis, à force de s'entendre appeler les maîtres de la terre, à force de voir leur image placée parmi les statues des dieux dans la *cella* des temples, ils ont fini par croire sincèrement à leur divinité, et ils se sont laissés glisser sur la pente de la cruauté et de la débauche, où les poussaient l'humilité des peuples et la corruption d'une société gangrenée jusqu'au cœur. Placés en haut et comme couronnement de cette pyramide immense qui était l'empire romain, le miracle serait que la tête ne leur eût pas tourné. La folie césarienne est une maladie spéciale, la maladie de la toute-puissance; des tsars en sont morts et des sultans aussi. Qui ne se rappelle la fameuse phrase de Tacite? Sans que l'auteur en ait eu conscience, elle explique Tibère et Caligula, et toute cette suite de fous furieux de pouvoir et d'ennui. « Cependant (c'est après la mort d'Auguste) à Rome consuls, sénateurs, chevaliers se ruent vers la servitude : plus on était illustre, plus on était menteur et empressé (2). » Il est difficile d'exiger d'un homme qu'il respecte chez les autres une liberté qu'ils ne respectent pas eux-mêmes et qu'ils sont les premiers à jeter en litière sous les pieds de celui qui

(1) *Vie d'Apollonius de Tyane*, par Philostrate, trad. par Chassang, liv. Ier, § 15.
(2) Tacite, *Ann.*, liv. Ier, § 7.

monte à la puissance. La libre possession de soi-même semble épouvanter les hommes, et l'on pourrait croire qu'ils ont toujours hâte de se donner à quelqu'un. N'est-il pas vrai de dire que l'excès du pouvoir est plutôt fait de la servilité de tous que de la volonté d'un seul? Il suffit d'avoir vu une révolution pour s'en convaincre.

Tibère serait fort surpris s'il revenait aujourd'hui dans cette demeure d'élection qu'il avait environnée de cachots toujours pleins et qu'il faisait garder par des bourreaux toujours prêts. En effet, à l'heure actuelle, il n'y a pas un seul coupable dans la prison de l'île. Ici les mœurs ont une mansuétude exceptionnelle; on laisse volontiers sa porte ouverte pendant la nuit, et lorsqu'on est absent, il n'y a guère d'exemple qu'un vol soit essayé : à peine çà et là signale-t-on quelque maraudeur de verger; mais le vol proprement dit est presque ignoré à Capri. Cette douce et travailleuse population s'administre, se conduit et se garde elle-même; il n'y a pas un seul gendarme dans l'île entière, et les choses n'en vont pas plus mal. On cite deux assassinats commis autrefois; on en répète les détails, on montre l'endroit; cela se raconte comme un fait rare et monstrueux, et encore faut-il dire que les héros de ces meurtres, restés populaires par l'horreur qu'ils ont inspirée, étaient deux vétérans calabrais envoyés disciplinairement à Capri. Ce petit peuple se connaît, chacun y est appelé par son nom; dans un espace si resserré et pour un si petit nombre d'habitans, la vie n'a pas de mystère; par la force même des choses, le voisin surveille son voisin; un mauvais sujet serait vite deviné, démasqué et contraint au départ ou au changement de conduite. La paresse est difficile ici; la terre est pauvre, ou pour mieux dire la terre est rare, et chacun est responsable de sa propre existence. Et puis cette vie de travail au grand air, sous le soleil, dans des champs qu'il faut surveiller sans cesse, dont il faut remonter le mur que la pluie a entraîné, dont il faut redresser la récolte que le vent a courbée, dont il faut soufrer la vigne que l'oïdium envahit, qu'il faut arroser à grands efforts de bras parce que le ciel est sans nuage depuis un mois, cette vie fatigue, occupe et exclut ces rêveries souvent dangereuses que causent invariablement les occupations sédentaires. A la mer pour pêcher, à la terre pour lui arracher la vie quotidienne, le Capriote se tient pour satisfait du sort, s'il gagne sans trop de misère le bout de l'année. La plupart des habitans de l'île n'en sont jamais sortis. L'un d'eux avait été à Naples; il en était revenu émerveillé et racontait à tout venant qu'il avait vu des voitures traînées par des chevaux, et il s'épuisait en vaines descriptions pour faire comprendre à ses auditeurs la construction d'un *corricolo;* en effet, il n'existe dans l'île ni voiture, ni charrette. A quoi pourraient-elles servir? les chemins ne sont que des escaliers. Le récit de ce bonhomme me rap-

pela qu'à Venise un vieux gondolier m'avait dit avec orgueil : « J'ai vu des chevaux, moi, de vrais chevaux vivans; on les promenait sur la plage du Lido; ils appartenaient à cet Anglais boiteux que sa maîtresse battait si fort. » Il voulait parler de lord Byron.

Les Capriotes sont en général de taille moyenne, musculeux, gais, bavards, maigres et rapides comme des montagnards, bruns comme les hommes qui vivent sous le double hâle de la mer et du soleil. Leur type n'a rien de remarquable et tire naturellement vers l'Italien du midi, auquel il ressemble par les yeux noirs et les cheveux bouclés. Les femmes n'ont point cette beauté qui saisit chez les Romaines; sauf une certaine nonchalance d'attitudes et une extrême douceur dans la voix, je ne leur ai rien reconnu de particulier. L'usage d'aller pieds nus et d'étaler des cheveux mal peignés, outrageusement graissés d'huile, n'est pas fait pour les rendre attrayantes; on les dit honnêtes, et je le crois sans peine. Depuis qu'un Anglais riche et désabusé s'est marié avec une Capriote qui n'est point laide, toutes les femmes de l'île s'imaginent volontiers qu'on va les épouser pour en faire des pairesses d'Angleterre; une pareille espérance aide prodigieusement à la vertu. Quelques-unes de ces femmes sont très grandes et paraissent fières de leur taille élevée; elles constituent une sorte d'aristocratie singulière, car la légende prétend qu'elles descendent en ligne directe des concubines de Tibère. Les gens du pays vous disent avec un aplomb imperturbable et comme s'ils le savaient de source certaine : « Tibère ne pouvait souffrir que les femmes d'une très haute taille, car lui-même il était si grand qu'il ressemblait à un géant. » Les historiens ne paraissent point d'accord sur le portrait qu'ils ont tracé du terrible gaucher qui y voyait la nuit. « Il était gras, robuste et d'une stature au-dessus de la moyenne, large des épaules et de la poitrine; de la tête aux pieds, ses membres étaient bien faits et bien proportionnés, » dit Suétone (1). « Sa longue stature était grêle et voûtée, son front dégarni de cheveux, son visage rongé d'ulcères et presque toujours plaqué d'emplâtres, » dit Tacite (2). Ces femmes tirent vanité de leur origine; c'est presque un honneur que de les épouser. Je livre le fait pour ce qu'il vaut; il constatera une fois de plus l'inconcevable besoin qu'éprouvent les hommes de se diviser en catégories arbitraires, basées sur des distinctions de hasard qui n'ont rien de commun avec le talent, l'intelligence et la vertu.

J'eus l'occasion, dès mon arrivée, de voir toute la population réunie, car c'était la fête de san Costanzo, le saint très vénéré de la ville de Capri, où l'idée de Dieu n'existe guère plus que dans le

(1) Suétone, *ap. Tib.*, § 68.
(2) Tacite, *Ann.*, liv. IV, § 57.

reste de l'Italie. C'était le 14 mai; cette fête étant la seule qu'on célèbre à Capri, on lui donne la plus grande solennité possible. Cependant la ville est pauvre, le conseil municipal n'est pas prodigue de ses écus, et les saints n'ont point coutume de payer les feux d'artifice qu'on tire en leur honneur. Aussi, chaque dimanche de l'année, on va quêter de porte en porte pour la fête de san Costanzo; chacun donne ce qu'il peut, un grain, deux grains; au bout des douze mois révolus, on compte la somme et on l'emploie en festoiemens. Pour cette fois, on avait fait venir la musique de la garde nationale de Massa, petite ville juchée à mi-côte sur le promontoire de Sorrento, en face même de l'île de Capri. Les pauvres diables de musiciens, groupés sur la place qu'ils remplissaient presque tout entière, soufflaient dans leurs trombones et battaient leur grosse caisse depuis le matin jusqu'au soir, à la plus grande joie des habitans, qui les entouraient pour les écouter, et aussi pour bien constater si on leur en donnait pour leur argent. Le prix fait d'avance pour deux jours et demi et vingt-cinq musiciens était de 20 piastres (100 francs); il fut gagné, j'en réponds. Le répertoire se composait d'une demi-douzaine de valses, de deux ou trois marches militaires et du fameux hymne de Garibaldi, qui revenait régulièrement de quart d'heure en quart d'heure, et que chacun accompagnait *sotto voce* toutes les fois qu'on le jouait. On avait suspendu quelques verdures sur les murailles du poste de la garde nationale, dont le drapeau flottait pour la circonstance; les bourgeois avaient endossé leur redingote neuve; sous les voûtes de l'église, les chantres hurlaient des cantiques dans un latin invraisemblable approprié à leur patois; de temps en temps on tirait des pétards, et tout le monde paraissait heureux.

Qu'est-ce que san Costanzo? Je l'ignore; je l'ai demandé au curé lui-même, qui n'a jamais pu me le dire. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il est venu de Constantinople il y a bien longtemps, bien longtemps, comme dans les contes de fées. Tout ce qu'on en a, c'est un fémur qui guérit les malades, fait tomber la pluie pendant la sécheresse et apaise les orages. C'est le plus grand saint du paradis; il aime beaucoup les Capriotes, et leur rend encore plus de services que saint Janvier n'en rend aux Napolitains.

Autrefois il n'était représenté que par un modeste buste en bois qu'un artiste indigène avait taillé dans un tronc d'olivier, à l'imitation de ces *Dédales* que l'antiquité adorait dans les temples de Grèce; mais un curé se rencontra, ambitieux, humilié en sa personne de l'humble matière dont le pauvre san Costanzo était fait, et, prenant ses paroissiens à partie, il leur fit honte de laisser en bois un saint si précieux: il énuméra longuement tous les saints d'or, d'argent, de vermeil qu'il connaissait, et demanda si la ville de Ca-

pri ne ferait pas enfin pour son patron ce que tant d'autres villes avaient déjà fait pour le leur. Les Capriotes rougirent de leur indifférence, et, malgré une ou deux voix quasi-voltairiennes qui s'élevèrent pour dire qu'un saint de bois n'était pas plus mauvais qu'un autre, il fut décidé que san Costanzo aurait une effigie en argent. On la commanda à un orfévre de Naples très expert à travailler les saints, et on ne tarda pas à recevoir un buste d'argent en costume d'évêque, barbu, coiffé de la mitre, tenant la crosse d'une main et bénissant de l'autre. Avec le buste, on envoya la facture; elle se montait à 1,500 ducats. La ville, atterrée, ne se doutant pas qu'un saint dût coûter si cher, s'aperçut qu'elle n'avait pas de quoi le payer. On prit des arrangemens, on paya les intérêts à 7 pour 100; le principal est toujours dû, et le plus clair des revenus de Capri passe à solder les arrérages d'un saint dont par le fait elle n'a que l'usufruit.

La principale cérémonie de la fête consiste à tirer le saint de sa niche habituelle et à le descendre en grande pompe et gala dans une assez curieuse petite église byzantine ornée de vieilles colonnes arrachées aux ruines romaines, munie d'une chaire carrée ménagée dans la muraille, qui s'élève à quelques pas de *la Marine*, où il doit séjourner pendant vingt-quatre heures. Le chemin est long, difficile, fatigant pour une procession par ces pentes glissantes où le moindre faux pas peut précipiter la précieuse image.

A onze heures du matin, le cortége s'ébranla au bruit des cloches et des *boîtes* qu'on tirait de tous côtés. Il y avait des bannières, des étendards, des enfans de chœur, les trente-quatre prêtres de la paroisse, des chantres qui se tordaient les mâchoires, des cierges que le vent éteignait. Sous un dais, portée par quatre hommes habillés avec de vieilles tapisseries, l'idole apparut couverte de bouquets et entourée de chandelles allumées. Le soleil brillait dessus et en tirait des grimaces étranges, qui variaient à chaque angle de la lumière. Derrière, tête nue et cierge en main, marchait le conseil municipal, fier de sa place d'honneur et précédant la garde nationale, exclusivement composée de *bisets*, dont les lignes avaient des fluctuations peu militaires. La musique escortait le tout en jouant l'hymne de Garibaldi. Jouer l'hymne de Garibaldi dans une circonstance semblable, c'est un peu mettre le diable dans un bénitier. Le simple peuple venait ensuite, pendant qu'un groupe de femmes chantait un cantique en patois avec d'insupportables voix de tête. Sur le passage de cette théorie païenne, on s'agenouillait, et les pétards éclataient avec un bruit d'artillerie dont les petits enfans s'épouvantaient. Les détonations successives et de plus en plus éloignées nous annoncèrent que le saint continuait heureusement sa marche triomphale à travers les adorations de la foule et les fleurs qu'on jetait sur lui du haut des terrasses.

Je descendis à *la Marine* dans la journée pour voir ce que la fête y devenait. Le saint reposait sous des tentures de calicot rose, ouvrant de gros yeux fixes à l'angle desquels apparaissaient encore quelques traces du blanc d'Espagne qui l'avait débarbouillé le matin et l'avait refait brillant pour le reste du jour. Quelques femmes agenouillées priaient autour de lui. J'allai m'asseoir au bord de la mer, devant les maisons dont la porte ouverte dévoile l'intérieur, qui a quelque chose de touchant dans sa simplicité : la chambre est grande; du haut des solives enfumées pendent les filets; les avirons sont rangés contre les murailles; le lit large et haut sur pied apparaît au dernier plan, à côté du vieux bahut où s'étagent les plats ébréchés; puis dans un coin une barque est là, tirée à l'abri, sous le toit même, auprès du foyer. Des flancs d'un de ces canots j'entendis sortir un vagissement: je m'approchai; au fond, il y avait un court matelas, et sur le matelas un petit enfant qui s'éveillait. Les barques sont rangées au rivage sur un lit de gravier. Quand la mer est grosse, elle vient battre contre les maisons, enfonce les portes et noie la chambre. Si l'on demande aux matelots pourquoi ils ne construisent pas leur demeure plus haut, sur la colline, loin des vagues, ils haussent les épaules et répondent : Ç'a toujours été comme ça! — Les marins de Capri sont renommés; ils gagnent la haute mer, pêchent le poisson qu'ils vendent à Naples, et s'en vont jusque sur les côtes de Barbarie arracher le corail et les éponges.

Le soir, pour terminer victorieusement cette belle journée, on tira sur la place de la ville de Capri un feu d'artifice qui ne fut vraiment pas laid. La dernière fusée avait lancé dans l'espace sa gerbe lumineuse, le dernier soleil s'était éteint en tournant, et je me disposais à rentrer à l'*albergo di Tiberio* (toujours Tibère!), lorsque je fus accosté par un honnête Capriote qui me pria d'assister, le soir même, à un bal que les habitans se donnaient entre eux. J'acceptai avec empressement, car j'avais gardé un précieux souvenir des *saltarelle* que j'avais vu danser autrefois à la villa Borghèse, pendant le petit carnaval de Rome, par les belles *popolane* du Transtevere. Je me dirigeai donc vers la maison indiquée, me réjouissant d'être appelé à voir quelque chose de vraiment local et d'une réelle originalité. En approchant, mes oreilles furent surprises par un air connu, si connu, que je ne pouvais les en croire. Je m'arrêtai, j'écoutai : c'était bien ce même air, cette vieille rapsodie que savent tous les gamins de nos colléges. Je franchis le seuil de la maison; il n'y avait point à s'y tromper, on sautait en mesure en se frappant dans les mains : on dansait le *Carillon de Dunkerque!* O déconvenue des voyages! ô mânes de Tibère! En fait de rafraîchissemens, on passait des verres de vin rouge pleins à déborder et de forts biscuits bien nourrissans. Au *Carillon* succéda une polka, puis une sorte de con-

tredanse singulière mêlée de valses et de rondes. Un danseur conduisait la bande et indiquait à haute voix les changemens de figure. Chose étrange, les commandemens se faisaient en français : « Balancez, — changez de dame, etc. » Et comme j'exprimais mon étonnement à haute voix, il me fut gracieusement répondu qu'à la guerre et en galanterie les Français étant les maîtres, il n'était point surprenant qu'on eût adopté leur façon de commander dans les bals et dans les batailles. Je répliquai, ne voulant pas être en reste, et pendant dix minutes j'échangeai avec mon interlocuteur des complimens de même farine. J'attendais toujours quelque danse nationale, mais il n'en venait guère. Une fenêtre ouverte me consola de ma mésaventure en me permettant d'admirer un paysage splendide. La lune, toute pleine, donnait d'aplomb sur la haute montagne de Solaro, qui forme la portion ouest de l'île; sa lumière dessinait, dans leurs contours magnifiques, les immenses roches dénudées au sommet desquelles brillait la blanche coupole d'un ermitage; les masses de verdure, frissonnant à la brise, se noyaient sous des pâleurs nacrées qui leur donnaient un éloignement prodigieux; entre les deux pitons d'une colline, j'apercevais la mer tranquille où se reflétaient les étoiles.

La ville s'étend au centre de deux petites collines dont elle reliait les sommets à l'aide d'un rideau de murailles terminées à chaque extrémité par un château-fort. Tout cela est bien détruit maintenant, et tout à fait hors de service. La muraille n'était qu'une *chemise*, ainsi que l'on dit en termes techniques; elle s'est écroulée en bien des places, et les habitans en ont ramassé les pierres tombées pour raccommoder les clôtures de leurs jardins. Ces vieilles fortifications inutiles font bon effet cependant, et donnent un charme de plus au paysage. L'un des forts s'appelle le *Castello*, l'autre *forte San-Michele*. Ils sont déshabités. Tous deux, ils dominent la mer et commandent les lieux de débarquement. Quatre vieilles tours carrées font saillie sur les murs décrépits; un beau chèvrefeuille en a entrepris l'escalade, il grimpe vaillamment à l'assaut, gagnant une pierre aujourd'hui, demain une autre : il jette un peu de gaîté sur ces teintes plates et grises. Il y avait des canons autrefois, on les a retirés; le recul seul des pièces aurait suffi à renverser ces pauvres castels du moyen âge, dont la carapace lézardée enferme aujourd'hui un enclos où poussent des lupins et des tomates. J'y suis monté, j'ai parcouru ces deux ruines; je suis surpris qu'elles soient encore debout, et que pendant les nuits d'équinoxe le vent d'ouest ne les ait pas déjà renversées. C'est en descendant du *Castello* vers Capri que l'on rencontre, dans un jardin plein d'amandiers, des constructions voûtées que l'on donne pour les anciennes prisons où Tibère faisait

enfermer ses condamnés. Ceci est encore une explication légendaire que nulle preuve écrite ou visible ne vient confirmer. Dix-neuf chambres, séparées les unes des autres par des murailles épaisses de quatre pieds, se suivent et se commandent en ligne droite; elles reçoivent le jour par des *regards* creusés dans la voûte, dont les briques apparaissent là où le revêtement de stuc ne s'est pas conservé. Il est possible en effet que ce soient d'antiques latomies, ou les caves d'une construction supérieure actuellement disparue, ou simplement des habitations semi-troglodytiques, comme les pays de rochers en offrent tant d'exemples, et comme l'usage s'en est conservé même en France, dans certains cantons de Normandie et de Touraine. Plus près encore de Capri, à quelques pas de la ville, le long d'un chemin qui sert de promenade aux habitans, on distingue très nettement des restes d'arcades aujourd'hui détruites. Elles sont sur deux rangs séparés l'un de l'autre par une distance d'environ soixante pas, et sont précédées par une muraille construite de matériaux énormes, dits de *grand appareil*, comme si elle avait été destinée à supporter un monument colossal. Elles sont disposées symétriquement contre deux talus rocailleux qui décrivent un arc de cercle parallèle très étendu. Beaucoup de ces arcades, bloquées aujourd'hui par les clôtures des jardins, sont à moitié enfoncées sous terre. On dit qu'il y en a cent, et on les nomme les *cento camerelle*. Les gens du pays disent que ces « petites chambres » étaient les boutiques du *forum* de Caprée. Quelques savans prétendent que ce sont les substructions d'un double *pæcile* hémisphérique, dont les autres parties ont été renversées et dispersées par les tremblemens de terre, qui jadis étaient fréquens dans l'île. D'autres enfin, forçant à mon avis le sens de l'histoire, s'appuient sur le texte de Suétone : « des chambres à coucher (*cubicula*), diversement disposées, furent ornées de tableaux et de statuettes (*sigilla*) représentant des sujets obscènes, etc. (1), » pour trouver dans ces arcades, à peine indiquées par une saillie insignifiante, les restes des cabinets secrets où Tibère livrait sa vieillesse à toute sorte de débauches. A l'abondance des ruines qui couvrent l'île, et que l'on rencontre encore à chaque pas, on peut se figurer ce qu'elle était dans les temps antiques. Tous les terrains, envahis par les palais, les villas et les temples, devaient disparaître sous les constructions, et laisser à peine place à quelques jardins. On dit que le gouvernement italien a l'intention de faire exécuter des fouilles : il fera bien, au point de vue philanthropique, car c'est toujours une œuvre pie que de donner à travailler aux pauvres gens; mais au point de vue archéologique je doute fort qu'il obtienne une seule découverte impor-

(1) Suétone, *ap. Tib.*, § 43.

tante, ou seulement curieuse. Ici tout a été bâti sur le roc vif qui sert de fondation première; il n'a donc pu y avoir enterrement d'édifices, comme sur la Voie-Appienne et au *Campo-Vaccino*, ni disparition sous un écoulement de lave, comme à Herculanum, ni ensevelissement sous les cendres, comme à Pompéi. Le sol de Capri est resté le même; il ne s'est ni exhaussé ni abaissé; aux premiers coups de pioche, on trouvera le roc. Les matériaux, qui étaient des briques cimentées, ont été pour la plupart utilisés par les habitans : il n'existe pas de murailles modernes où ne se retrouvent quelques blocs antiques; les tremblemens de terre ont fait beaucoup de ruines; la culture a nivelé partout où elle a eu l'espoir de rencontrer de la terre végétale; il est donc bien difficile de savoir quelque chose de positif au sujet des monumens anciens, sur lesquels du reste les textes sont muets. On sait qu'ils existaient; mais sauf la *villa Jovis*, dont Suétone indique à peu près l'emplacement, on ne sait rien de plus. Ainsi, des douze palais, on en connaît un avec quelque certitude; quant aux onze autres, il est loisible d'en voir les débris dans chacune des ruines que l'on rencontre. A ce compte, les habitans de l'île en montrent tant que l'on en veut voir. Il en est un cependant dont les traces ne me semblent pas douteuses : il s'élevait au bord de la mer, à l'ouest de *la Marine*, étendu sur le rivage et appuyé à la falaise, dans laquelle il devait, pour ainsi dire, être encastré. J'engage ceux qui le visiteront à ne point s'y rendre à pied, en marchant sur les rochers que baigne le remous des flots : c'est une route à se casser les jambes, et je les engage aussi, pour rejoindre les chemins battus, à ne point gravir la falaise à pic, où nul sentier ne se dessine; c'est un chemin à se rompre le cou. La construction est en briques; des chambres, des couloirs, des conduits destinés sans doute à l'écoulement des eaux, apparaissent encore très nettement; une salle semi-circulaire se dresse comme une niche immense, montrant sa muraille solidement bâtie et l'admirable agencement de ses matériaux. A la base de cette muraille, parmi des débris et des rochers, j'aperçois des tronçons de colonnes géminées, en marbre grisâtre, simplement dégrossis. Une des salles s'étendait jusque dans la mer, où elle devait former une grande piscine carrée. Est-ce là que Tibère nageait avec ceux qu'il appelait ses *pisciculi?* Il n'y a plus que les fondations; le reste a été roulé au sein des flots, qui l'ont emporté bien loin. Un pan de muraille s'est abattu, et semble de loin un vaste rocher. La mer le lave incessamment : pendant les orages, elle le secoue et le roule; mais elle n'a pas su arracher une seule des pierres au vieux ciment qui les unit. Dans le pays, cette ruine se nomme *Palazzo di mare*. Plus haut, en remontant vers la ville de Capri, on montre, à un endroit appelé *la Fontana*, deux grandes citernes qui naturellement sont les citernes de Tibère. La

plus grande a environ trente pieds dans sa longueur et huit de profondeur; l'eau, claire et froide, reflète la voûte, revêtue d'un enduit épais verdi par l'humidité. Au-dessus du rocher troué qui forme l'entrée, des lycopodes ont suspendu leurs minces rameaux et leurs feuilles découpées, que la lumière rend transparentes. Ces réservoirs, alimentés par les sources venues de la montagne, constituent une réelle fortune pour celui qui les possède, car il ne manque jamais d'eau, et peut largement arroser les arbres qu'il cultive. Aussi les orangers et les citronniers sont merveilleux, amples, touffus, chargés de fruits dont les teintes éclatantes brillent à travers le feuillage sombre et luisant; les néfliers du Japon sont grands comme des arbres, et la vigne grimpe le long des murs avec une vigueur sans pareille.

Dans toute l'île de Capri, la culture est extrêmement soignée; ainsi que je l'ai déjà dit, la terre y est rare, on la surveille avec jalousie, on la dispute au rocher, on l'étaie de murs, on l'arrête à chaque pas sur sa pente naturelle par des terrasses factices, on l'abrite contre le soleil par l'ombre des arbres, on la garantit du vent par des murailles; aussi elle n'est pas ingrate, elle donne le plus qu'elle peut, et ses produits sont tous de qualité exquise. Les céréales sont parfaites; mais aussi avec quelles précautions on les cultive! On ne sème pas le blé; dans ce pays, exposé à tous les vents, ce serait risquer la semence; le blé est piqué grain à grain, admirable méthode qui donne un rendement considérable, mais qui a contre elle sa lenteur forcée. Les citrons, les oranges y viennent en abondance; cependant la récolte de l'année dernière n'ayant point été bonne, les oranges coûtaient relativement cher et se vendaient 6 grains (à peu près 22 centimes) le kilogramme. Les oliviers, qui sont nombreux, donnent une huile très riche qui est même spécialement recherchée pour la table; les mûriers sont suffisans pour nourrir un assez grand nombre de vers à soie; les propriétaires de jardins en utilisent la feuille pour alimenter trois ou quatre corbeilles de bombyx dont on va vendre les cocons à Naples. Dans l'île entière, il n'existe pas une seule magnanerie; l'élève des vers à soie ne serait donc qu'une sorte de distraction, si l'extrême pauvreté du pays ne tirait encore quelques ressources d'un si mince produit. Les figues blanches de Capri sont presque aussi célèbres que les figues de Smyrne; mais la vraie production de l'île est la vigne, qui fournit un vin rouge et un vin blanc renommés parmi les crus italiens. Le vin rouge, légèrement sucré, développe un faible goût de framboise qui n'est pas désagréable; quant au vin blanc, plus sec et même quelque peu aigrelet, il a un goût de violette si accusé que les frelateurs napolitains l'imitent facilement en faisant infuser des racines d'iris dans un vin blanc quelconque. Une bouteille de vin blanc de Capri, qui se vend

5 grains sur les lieux, est chargée, à Naples, de poudre de seltz; alors, sous le nom de vin de Champagne, elle vaut une piastre (5 fr.) pour les Napolitains et 2 piastres pour les étrangers. Que boit-on à Naples sous le nom de vin rouge et de vin blanc de Capri? Je l'ignore, et Dieu sait cependant l'énorme quantité qui en est consommée; mais ce que je puis dire, c'est que l'île ne suffit pas à la consommation de ses seuls habitans; sauf une très petite quantité vendue à des particuliers, la récolte des vins est bue par les Capriotes eux-mêmes. Quand la vendange est infructueuse ou que l'oïdium se met au raisin, ce qui a lieu cette année, c'est un désastre.

Nul soin, nulle fatigue ne sont épargnés pour arracher à la terre tout ce qu'elle peut produire; néanmoins l'île est insuffisante à nourrir ses trois mille cinq cents habitans, elle leur donne à peine assez de blé pour la moitié de l'année : il faut aller chercher le surplus en terre ferme, à Sorrento, à Castellamare, à Naples. D'industrie, il n'y en a pas. Les femmes font quelques ouvrages en fine sparterie, mais c'est si peu de chose qu'il est superflu d'en parler. Les Capriotes vivent donc, comme les hommes primitifs, de pêche et d'agriculture; ils y ajoutent la chasse aux mois d'avril, de mai, de septembre et d'octobre, car leur île est un lieu de repos dans le passage des cailles, des grives, des tourterelles, des becs-figues et des bécasses. Quand je suis arrivé, les cailles passaient; depuis longues années, on ne les avait vues arriver en quantité pareille. On ne les chasse pas, on les prend au filet. Tout autour de l'île, partout où il y a assez de terre pour ficher un pieu, on enfonce des mâtereaux de distance en distance, entre lesquels on tend des filets à l'aide d'une corde jouant dans une poulie, absolument comme on hisse une voile à bord d'un navire. Les cailles, par bandes innombrables, arrivent en général une demi-heure avant le lever du jour : elles s'abattent dans les filets, où elles sont ramassées par les chasseurs embusqués. Le passage a été si abondant cette année, que la caille vivante s'est vendue 1 grain (4 centimes) sur le marché de Naples. Il en a été expédié d'immenses quantités en Angleterre. La moyenne de la *récolte* des cailles au passage du printemps varie, pour l'île de Capri, entre quarante et soixante-dix mille. Du reste, à cette époque la caille est mauvaise, amaigrie par les privations de l'hiver, fatiguée de son voyage; elle n'est vraiment succulente qu'au passage d'automne, lorsqu'elle s'est longuement ravitaillée dans les pays septentrionaux et qu'elle s'est fait cette *pelote de voyage* que les gourmets connaissent bien. La passe des cailles est une des richesses de l'île, et peut-être la plus sérieuse.

La flore naturelle est vigoureuse, et, sans être très variée, elle suffit pour donner à l'île une verdure charmante. Le souci sauvage abonde en massifs pressés qui font au loin de grands tapis d'or; les

églantiers, les liserons, les clématites courent le long des murs et entremêlent leurs fleurs. Il est à remarquer du reste que les fleurs ont ici un parfum extrêmement fort et pour ainsi dire quintessencié; les genêts exhalent une odeur exquise, mais si pénétrante qu'elle en est incommode; quant aux géraniums sauvages, ils sentent absolument le musc. L'absinthe n'est pas rare; elle s'épanouit en touffes veloutées d'un vert si pâle qu'il en paraît gris; on la respecte, et cette admirable plante officinale n'est point encore utilisée dans ce naïf pays pour fabriquer l'horrible poison qui fait plus de mal à nos armées que le choléra, le typhus et la guerre. Les essences de bois sont assez diverses et appartiennent à plusieurs climats : si par les aloès, les nopals, les caroubiers, les myrtes, les lentisques, l'île de Capri paraît appartenir au sud, elle se rapproche des pays tempérés par les pins laryx, les arbousiers, les amandiers, les peupliers, et elle touche au nord par ses nombreux sorbiers et ses chênes, qui sont d'assez belle venue; mais la rareté végétale de Capri est un palmier qui a poussé en pleine terre dans le jardin d'une auberge. On le cite dans les *guides*, on va le voir : tous les peintres qui ont fait quelques études dans l'île ont « tiré son pourtraict, » et il est maintenant aussi connu dans les ateliers que ce fameux pin parasol retombant, à Rome, au-dessus d'une muraille blanche, et qui a été reproduit tant de fois qu'il porte un nom public que je n'oserai point rapporter ici. Quel triste palmier pourtant, si on le compare à ceux qui, dans la Haute-Égypte et la Nubie, mirent leurs têtes verdoyantes dans les eaux du Nil! Parmi les plantes vénéneuses, je n'ai guère vu que la petite euphorbe, qui prend ici des proportions inusitées en France, sans cependant devenir arborescente comme sur les bords de la Mer-Rouge. On l'utilise pour la pêche, on en prend quelques tiges, on les écrase, on les glisse dans les grottes visitées par la mer, et le poisson ne tarde pas à en sortir; mais le poisson pris ainsi doit être mangé immédiatement, car au bout de peu d'heures il se décompose et tombe en pourriture. L'euphorbe sert aussi à un autre usage que je m'abstiendrai de qualifier. Au moment du tirage à la conscription, les garçons qui redoutent l'état militaire cassent un brin de la plante et en font couler le lait dans un de leurs yeux; le lendemain ils sont borgnes, et par suite exemptés du service.

Il n'y a ici que fort peu d'animaux; en effet, comment pourraient-ils vivre, s'ils étaient nombreux? Il n'existe point de prairie, et on ne peut leur livrer en pâture que la bordure des chemins ou des terrains si rocailleux que l'homme n'a pu parvenir à les défricher. Il y a quelques vaches efflanquées et de toute petite race, à peine plus grandes que nos vaches bretonnes, mais encornées plus haut et de couleur grise; quelques moutons errent le long des murs à la recherche d'une maigre pitance, et des chèvres escaladent les ruines

pour aller y brouter les plantes parasites. Le peu de viande qui se consomme dans l'île est achetée en terre ferme. Il y a six ânes pour promener les voyageurs, et trois chevaux moins forts et moins grands que les ânes. Quant aux animaux sauvages, il n'en existe pas, et je ne parle que pour mémoire des serpens, qui sont tous inoffensifs et appartiennent à la famille des couleuvres. Ils sont du reste vigoureusement chassés par quatre paires de busards qui se sont partagé l'île. Lorsque l'un d'eux, entraîné par son vol, pénètre sur le terrain de chasse qu'un autre s'est réservé, ce sont des batailles et des cris que l'on entend dans l'île entière. Ils nichent sur les plus hauts sommets. Quand leurs petits ont atteint une certaine croissance, ils les conduisent sur le continent ou dans l'île d'Ischia, et ils leur donnent impitoyablement la chasse, s'ils reviennent du côté de leur rocher natal.

C'est vers le commencement et vers la fin de la journée que je sortais de préférence, afin de jouir des splendeurs du soleil levant et du soleil couchant, à ces heures où la nature, regardée sous une lumière particulière, offre le contraste charmant des ombres plus accusées au milieu de clartés plus vives. J'étais en général accompagné dans mes courses par un vieux Français qui peut-être mérite d'être présenté au lecteur. C'est un ancien soldat de Lutzen, où il fut laissé pour mort sur le champ de bataille avec trois coups de crosse qui lui avaient ouvert la tête et fracassé la clavicule. Il ne s'en porte pas moins bien aujourd'hui et rit beaucoup en racontant ce qu'il appelle « cette petite aventure. » Il se nomme Joseph Bourgeois, il est venu au monde à Bastia d'un père né à Valenciennes. Il s'engagea de bonne heure, fit la campagne de 1812 et de 1813; il a gardé un mauvais souvenir de Wilna. Il était sergent dans la garde : après l'abdication de Fontainebleau, il suivit Napoléon à l'île d'Elbe, où il resta, pendant les cent jours, pour garder Madame-mère et la princesse Pauline. Retourné en Corse après Waterloo, il s'y ennuya et vint à Naples pour y voir un de ses parens qui avait servi dans les troupes de Murat. A Naples, il entendit parler de la Grotte d'Azur et voulut la visiter. Il vint à Capri avec l'intention d'y passer un jour. Il trouva le pays à son goût, le petit vin blanc lui parut agréable, les femmes ne lui semblèrent point déplaisantes, et il est ici depuis quarante-six ans, marié, fort estimé de tous et ayant rempli d'importantes fonctions municipales. Il a été juge de paix, deux fois syndic (maire), capitaine de la garde nationale; mais un jour il eut l'idée fort naturelle de réclamer au ministère à Naples une somme de cent trente ducats qu'il avait dépensée pour le gouvernement : on s'aperçut alors qu'il était Français, que jamais il n'avait été naturalisé, que c'était indûment qu'il avait exercé les charges de juge de paix, de syndic, de capitaine, et l'on refusa net de reconnaître sa créance,

qui ne fut point payée; il en a gardé quelque rancune aux Bourbons. Aujourd'hui c'est un grand vieillard de soixante-dix ans, droit comme un peuplier et fort comme un chêne, malgré une maigreur excessive qui lui donne l'air d'un don Quichotte rustique; il a un corps de fer et des jarrets d'acier : quand tout le jour il a chassé dans l'île ou bêché son jardin, il aime à danser le soir pour se défatiguer. Il n'a qu'un rêve, faire encore une campagne ou deux avant de mourir. Il est à l'affût des étrangers, et dès qu'il apprend qu'un Français a débarqué à *la Marine*, il suspend sa médaille de Sainte-Hélène à sa boutonnière, et se promène orgueilleusement pour être remarqué. Autrefois il faisait du vin et le vendait à Naples; mais la vigne est malade depuis longtemps, les sophistiqueurs napolitains sont devenus de plus en plus habiles dans l'imitation du vin de Capri, et les temps sont durs maintenant pour ce vieux brave, qui, malgré l'insouciance dont il fait parade, pense à l'avenir avec inquiétude. Il a ouvert auprès du palais de Tibère un petit *bouchon* borgne qu'il a pompeusement intitulé *restaurant de monsieur Bourgeois;* il y offre des rafraîchissemens aux voyageurs qui visitent les ruines, mais les voyageurs sont rares, et il n'y a point là de quoi subvenir à une existence chargée d'années.

On se doute bien qu'avec un compagnon pareil j'ai visité toutes les positions militaires de l'île, positions insignifiantes aujourd'hui, car elles ont été désarmées depuis longtemps déjà. Il m'a conduit aux batteries de *San-Francisco* et de *Palazzo di mare*, qui avaient été établies pour protéger *la Marine* contre un débarquement; les larges demi-cercles en pierre où se manœuvraient les pièces existent encore, mais les canons n'y sont plus; les merlons sont tombés au pied du rempart, les ronces ont envahi les barbacanes, les chaînes du pont-levis ont été enlevées; un four à rougir les boulets reste seul dans un coin, intact et presque neuf. En se promenant avec moi, mon vieux guide s'arrêtait parfois à certaines places et me disait : « Là il y avait un canon, là il y avait un mortier; mais on a tout ôté et l'on ne m'a pas payé les cent trente ducats que l'on me devait; étonnez-vous donc, après cela, de voir tomber les gouvernemens! »

Il y avait autrefois dans l'île de Capri deux couvens, l'un de femmes et l'autre d'hommes; les Français, après 1808, en firent des casernes; depuis ce temps, les nonnes et les moines n'y sont pas revenus, et les deux bâtimens, qui sont vastes, servent de dépôt à des invalides. Les invalides mariés habitent l'ancien couvent de femmes, qui est situé dans la ville même de Capri; l'autre, que l'on nomme *la Certosa*, est destiné aux invalides célibataires. Je ne puis m'empêcher de remarquer incidemment que Capri est un endroit bien mal choisi pour y placer des invalides. Il n'y a pas une

ligne droite, tout y est en pente, et c'est pitié de voir ces malheureux estropiés, ces aveugles, tâtonnant du bâton, se traîner dans des chemins faits pour épouvanter des chamois. *La Certosa*, immense couvent avec cloître et chapelle, est placée au sud de l'île, au-dessus d'nne anse étroite, mais abordable, que l'on nomme *la Petite-Marine*, et qui est, avec *la Marine*, située précisément à son opposite, c'est-à-dire au nord, un des deux points par où l'on puisse débarquer dans l'île. Deux ou trois maisons enclavées dans les rochers, quatre ou cinq petits canots qui servent à la pêche des coquillages, un poste délabré où veille un douanier qui s'ennuie, voilà tout ce qui s'offre aux regards quand on visite *la Petite-Marine*. Un îlot qui est joint au rivage par un pan de maçonnerie s'appelle *la Sirène;* mais ce n'est point là la patrie des sirènes qui chantèrent inutilement pour Ulysse : leur île, un rocher, s'élève dans le golfe de Salerne; on l'aperçoit facilement, par un temps clair, des hauteurs de Capri. De ce côté, l'île est plus abrupte; à la sécheresse de l'herbe, aux terrains brûlés, on voit que le vent d'Afrique, le *khamsin* de là-bas, le *scirocco* d'ici, lui arrive en ligne droite et la dévore de son haleine ardente. C'est l'endroit favori où les cailles s'abattent après leur traversée; aussi les filets y sont nombreux, tendus et surveillés.

Comme je m'étais assis près de *la Petite-Marine* en compagnie de Bourgeois, il se leva, arracha une pomme de terre dans un champ, et, me la montrant, il me dit : — C'est moi qui ai apporté cela dans l'île, avant moi on ne le connaissait pas. En 1816, quand je vins ici, j'achetai un jour à Naples deux quintaux de pommes de terre : personne n'en avait jamais vu dans le pays; je leur expliquai ce que c'était, chacun m'en demanda; j'en donnai à tous ceux qui voulurent en avoir : maintenant c'est un bon produit de plus pour l'île et dont tout le monde profite.

— Et qu'a dit le gouvernement de Naples quand il a su que vous aviez rendu ce service à l'île de Capri?

— On a dit que j'avais servi l'usurpateur, et que je devais être un jacobin!

Du reste, le pauvre homme était philosophe, et quand il avait raconté ses déboires, il sifflait un petit air mélancolique qui plus d'une fois me remit en mémoire le *lilla burello* de l'oncle Tobie.

II.

Jusqu'à présent, je n'ai parlé que de la ville de Capri et de ses alentours, c'est-à-dire de la partie est de la ville; la partie ouest, qui porte la ville d'Anacapri, mérite qu'on s'en occupe. Cette portion, la plus considérable, mais la moins accessible et la moins ha-

bitée de l'île, est formée par le soulèvement du mont Solaro, qui s'élève d'un jet à dix-huit cents pieds au-dessus de la mer dans laquelle il baigne ses pieds. Du côté de la campagne, où s'éparpillent les maisons voisines de Capri, la montagne descend à pic par des flancs abrupts qui constituent un rempart de rochers haut de 300 mètres. De la mer, aucun lieu de débarquement praticable ne conduit vers la petite ville d'Anacapri, dont le nom de formation grecque indique suffisamment l'origine. *La Marine* de Capri est donc aussi celle d'Anacapri, où l'on se rend par une pente de larges paliers qui aboutit à un escalier de cinq cent trente-six marches composées de degrés taillés dans le roc ou de pierres rapportées. Cet escalier déploie ses longs zigzags au flanc même du rocher qui domine la mer; un mur à hauteur d'appui lui sert de garde-fou et l'empêche d'être absolument un précipice. Une petite chapelle dédiée à saint Antoine de Padoue en indique le milieu, et un large banc, appuyé contre la roche, invite à un repos nécessaire avant de reprendre cette ascension, que le vent rend parfois dangereuse, et le soleil toujours fatigante. Les femmes d'Anacapri vont et viennent lestement sur ces interminables escaliers, où ne glissent pas leurs pieds nus. Ce sont elles, comme dans l'île entière, qui portent les fardeaux; j'en ai suivi longtemps des yeux une qui soutenait en équilibre une commode sur sa tête, et qui gravissait les degrés avec une ferme rapidité que je lui enviais. Arrivé à son point culminant, l'escalier passe sous deux portes, entre lesquelles un pont-levis, aujourd'hui privé de ses chaînes, pourrait au besoin se relever et faire un vide infranchissable; quelques meurtrières, ouvertes dans le pan de muraille qui accompagne les portes, complètent ce système de défense, qui jamais, je crois, n'a encore été mis à l'épreuve; il n'a même pu servir en 1808 contre les Français, car c'est à revers qu'ils avaient attaqué la position d'Anacapri. L'ensemble de l'escalier est dominé et commandé par un fortin muni d'une poudrière qu'on a justement appelé *Capo di monte*; maintenant c'est une ruine. La crainte des pirates et l'épouvante qu'inspiraient leurs incursions inopinées sur les côtes où ils venaient enlever les habitans, qu'ils allaient ensuite vendre sur les marchés de l'islamisme, peuvent seules expliquer l'inabordable situation qu'Anacapri a librement choisie. Les voyageurs qui ont parcouru les mers de l'archipel grec se rappelleront sans doute que dans chaque île la vieille cité, la cité mère, est placée à des hauteurs excessives. Ce n'est que depuis l'extinction de la piraterie barbaresque, depuis que la mer n'est plus la grande route des forbans, que les villes se sont hasardées à descendre au rivage, où elles n'ont plus à redouter le pillage, le viol et l'incendie; mais de vieilles habitudes attachaient à l'ancien foyer. Les pères avaient fait ainsi : pourquoi ne ferait-on pas

comme eux? Le chemin est âpre, cela est vrai, la route est pénible; mais elle conduit à la maison des ancêtres, à la maison où l'on est né : les tombeaux de ceux que l'on a aimés sont là, peut-on les abandonner et leur dire un éternel adieu pour aller chercher un endroit plus propice où l'on bâtirait des demeures nouvelles? On reste alors, on aime ce nid d'aigle en raison même des difficultés qu'il faut vaincre pour arriver jusqu'à lui, et la ville subsiste, et se peuple et s'agrandit; le saint qui est son patron la protége ici, peut-être l'abandonnerait-il ailleurs; sa protection même est un signe qu'il faut vivre là où les aïeux ont vécu, et malgré les douces tentations de la plage Anacapri est demeuré fidèle à son rocher et à ses abruptes hauteurs.

Dès qu'on a franchi les derniers sommets de la montagne, on voit que le plateau s'en va, en pentes douces, rejoindre les écueils qui bordent la mer du côté de l'ouest. Comparés aux bondissemens et aux soubresauts perpétuels des terrains où s'élève Capri, ceux qui portent Anacapri sont plans et presque réguliers; si la charpente de rochers perce encore çà et là son épiderme de terre et s'élève en gibbosités stériles, c'est à côté de la mer, aux environs d'une baie assez large qu'on nomme *Cala del Rio*. A cette hauteur, où le vent est toujours frais, la végétation est sensiblement plus septentrionale que dans les campagnes abritées du nord et ouvertes au sud qui s'étendent derrière *la Marine*. Ici le noyer abonde, et aussi le sorbier, qui se mêle à des chênes vigoureux; l'aloès a disparu, et le cactus à raquettes est grêle, pâle, sans grande force. Ici, non plus qu'à Capri, on n'a su utiliser cet arbuste disgracieux; on se contente de manger ses fruits désagréables lorsqu'ils sont mûrs, mais on n'a jamais pensé à s'en servir pour acclimater la cochenille, comme nous l'avons si heureusement fait en Algérie. J'en ai parlé à des cultivateurs capriotes, je me suis évertué à leur expliquer ce genre de culture et le bénéfice facile qu'il produirait, je n'ai jamais pu réussir à me faire comprendre. A toutes mes démonstrations ils répondaient : « *Elle* (votre seigneurie, votre excellence) se trompe, les vers à soie ne mangent que de la feuille de mûriers, et encore allons-nous renoncer à en élever, car depuis quatre ou cinq ans ils sont malades, et meurent comme des mouches. » J'avais beau leur prouver qu'il n'y a aucun rapport entre la *cocciniglia* et le *bigattolo*, et que lorsque je parlais de la première, je n'entendais point parler du second : on me répondait toujours que le bombyx ne mange que des feuilles de mûrier; de guerre lasse, j'y ai renoncé.

Il ne faut pas être trop étonné de l'ignorance de ces pauvres gens; qui les aurait instruits? Ils vivent dans leur île, loin du monde, sans communication avec lui, comme une colonie de Robinsons. Il y a

une école à Capri et une école à Anacapri; mais pour les deux il n'y a qu'un maître : il passe trois jours dans l'une, trois jours dans l'autre; de cette façon, ses écoliers n'ont jamais moins de trois jours pour oublier ce qu'ils viennent d'apprendre. A huit ans, on met les enfans à la mer, car ils sont déjà capables de filer une ligne, d'amorcer un hameçon, de renouer une maille, de faire un nœud à l'écoute ou d'assujétir un tolet; à huit ans, on les envoie aux champs, car ils peuvent arracher les feuilles aux mûriers, cueillir les raisins, assembler une gerbe, ramer les haricots et déterrer les pommes de terre. Alors que deviennent l'école, l'instruction, le désir d'apprendre, et la hardiesse d'oser mettre en pratique ce que l'on a appris? Il y a là un cercle vicieux d'où il est difficile de sortir. Si les enfans vont à l'école, ils ne gagnent pas leur vie; s'ils gagnent leur vie, ils ne vont pas à l'école. Et puis le grand raisonnement qui pousse le verrou à tout progrès est bien vite mis en avant : « Nos pères n'en savaient pas plus long que nous; ça ne les a pas empêchés de vivre, de se marier, d'élever leurs enfans et de mourir sans avoir jamais manqué de pain. » Alors il faut admettre que le docteur Pangloss avait raison et que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes! Ce n'est cependant pas l'opinion de l'inspecteur des écoles de l'île de Capri, qui est un Anglais fort indigné de ce qu'il appelle « cette nonchalance. »

La nécessité où sont réduits les enfans de suffire eux-mêmes à leur vie le plus tôt possible a pour eux un résultat plus désastreux encore que l'ignorance, car dès le plus bas âge elle oblitère chez eux le sens moral de telle façon et si profondément qu'il est souvent bien difficile de le redresser dans la suite; je m'explique : comme le père et la mère veulent que l'enfant *rapporte* afin d'alléger leurs charges, le premier geste qu'ils lui apprennent à faire, c'est de tendre la main; la première parole qu'ils lui apprennent à bégayer, c'est le mot *un' bajocco* (un sou). Muni de cette double instruction, un enfant qui peut à peine parler se traîne devant vous et répète à satiété, comme une machine : *Un' bajocco, un' bajocco!* Les voyageurs du reste sont fort coupables en ceci, et au lieu de lutter contre cette déplorable habitude, ils l'encouragent. Quand ils rencontrent un petit garçon ou une petite fille dont la figure leur plaît, ils s'arrêtent, le regardent, lui font la *risette*, et comme en général on ne voyage pas avec des provisions de polichinelles et de poupées pour amuser les enfans, ils lui donnent un sou pour acheter du *nanan*. Le lendemain, un étranger passe, l'enfant court à lui et lui demande l'aumône. Puisqu'on lui a donné hier, pourquoi ne lui donnerait-on pas aujourd'hui? Ainsi la mendicité devient un droit, le bambin en use et paraît fort surpris lorsqu'on lui en fait honte. Dans les premiers temps, le père et la mère prennent

l'argent ainsi reçu et le font entrer dans la dépense du ménage; mais l'enfant grandit, il court seul loin de la maison paternelle, et alors il mendie pour son propre compte. A quel âge finit l'enfance? Pour la mendicité, il paraît que c'est difficile à déterminer, car il n'est pas rare de voir de grandes et belles filles de seize à dix-sept ans tendre la main au voyageur en demandant le *bajocco* ordinaire et se sauver tout effarouchées, si l'on ajoute à son aumône un compliment plus vif qu'il ne faudrait. Quel sentiment de dignité, quelle force morale, quel courage peut-il rester en l'âme après une éducation pareille? Pour ces gens-là, l'étranger est une proie; ils en vivent, ils se jettent dessus comme sur un butin qui leur appartient. On lui offre des coquillages, des pattes de langouste, des fleurs, des cailloux, pour obtenir le *bajocco.* A Capri, chacun demande et quémande, et l'on s'irriterait de tant de prières faites d'une voix pleurarde, si l'on ne pensait à la misère très réelle de ces malheureux. Et puis ne nous indignons pas trop, il n'y a pas si longtemps qu'en France on était assailli de même manière, et je me souviens qu'en 1847, à Rosporden, un jour de marché, j'ai été entouré par plus de deux cents pauvres, et d'assez près, d'une façon assez significative pour avoir été tenté d'appeler les gendarmes.

C'est naturellement au milieu d'une douzaine d'enfans criant : *Un' bajocco!* que je suis entré à Anacapri, qui ne ressemble en rien à la ville de Capri. Autant cette dernière est ramassée et pressée dans l'étroit espace qu'elle occupe, autant l'autre, voyant une sorte de plaine autour d'elle, s'est étendue à son aise et a éparpillé ses maisons. De grands jardins les avoisinent et les massifs de verdure apparaissent derrière les murailles récrépies à la chaux. Les rues, presque larges, sont d'une propreté relative assez remarquable, et, sauf quelques cochons qui courent aussi au hasard, elles ont sur les rues de Capri une indiscutable supériorité. Si le nom de la ville n'affirmait son origine grecque, la patronne de son église principale la constaterait au besoin. En effet, l'église est dédiée à la divinité chère aux Grecs du bas-empire, à la « Sagesse divine, » à sainte Sophie, à celle que le nouveau culte, voulant utiliser l'ancien, a substituée à Minerve, comme il a substitué saint George, protecteur des moissons, au dieu Pan, saint Christophe à Hercule, saint Martin à Mars, Marie à Diane, Madeleine à Vénus, comme il a substitué les trois vertus théologales aux trois grâces et saint Jean à Apollon. C'est une assez pauvre église du reste, toute blanche, garnie de bancs de bois usés et sans caractère défini; elle est tout entière du XVIIe siècle, et cependant une inscription menteuse, peinte au-dessus de la porte, en fait remonter la construction à l'an 1000. Elle s'élève devant une place carrée, dans un coin de laquelle on a encastré sur un pan de mur une plaque tumulaire en marbre, ornée d'une inscription en

l'honneur de John Hamill, major au royal régiment de Malte, et qui fut tué à Anacapri, au combat du 4 octobre 1808. En 1831, sa famille fit rechercher son corps, qui avait été enterré avec les autres morts de cette journée, et on lui donna cette tardive sépulture, qui est tournée vers le nord-ouest, dans la direction idéale de l'Irlande, sa patrie.

Je me mis à fureter dans la ville, au hasard des rues qui se présentaient devant moi, regardant à travers les barrières des jardins pour voir les rosiers grimpans épanouir leurs fleurs jusque dans les cyprès qu'ils enlacent, m'arrêtant à écouter une femme qui chantait une plaintive mélopée en tournant son fuseau, entrant dans les cabarets où des hommes se disputaient en jouant à la *scopa* avec des cartes dont le pique, le cœur, le trèfle et le carreau sont remplacés par le bâton, l'or, la coupe et l'épée, et j'arrivai, toujours bayant aux corneilles, jusqu'à une petite place où se dresse le portail d'une église dédiée à saint Michel. J'y entrai, et je la recommande aux amateurs de *majolice*. C'est une simple rotonde surmontée d'une lanterne qui lui donne un jour assez clair; les murs, sans ornemens, ont une blancheur éblouissante, qui rend plus vives encore les teintes charmantes dont le pavé est diapré. Ce pavé est composé de carreaux de faïence peinte, dont l'ensemble harmonieux représente le paradis terrestre au moment où Adam et Ève en sont chassés par l'ange armé du glaive. Étant donné la matière et les difficultés à vaincre, ce travail est d'une beauté remarquable et le plus complet en ce genre que j'aie jamais rencontré. Le peintre a bien su profiter de l'espace qu'il avait à décorer; il n'a point éparpillé son sujet en cartouches séparés, comme le mauvais goût italien aurait pu l'y convier : il l'a au contraire habilement groupé, et lui a donné une ampleur considérable. Tout est de grandeur naturelle, depuis les arbres jusqu'aux animaux, jusqu'aux personnages. C'est une scène gigantesque à laquelle assistent tous les animaux de la création, et que les astres regardent du haut du ciel. Le long de fleuves azurés qui baignent des prairies vertes comme des émeraudes qu'abritent des caroubiers et des chênes, des troupeaux paissent tranquillement, mêlés à des animaux féroces qui dorment en paix au milieu d'eux. De grands taureaux gris, comme ceux de la campagne romaine, vont boire dans les ruisseaux, près desquels une licorne chemine lentement à côté d'un porc-épic qui mange une rose, d'un léopard qui étend son mufle sur ses pattes velues et d'un singe gouailleur qui offre une poire à un ours. Un éléphant, un dromadaire, un gros molosse à queue en trompette, une autruche soulevant ses ailes, un crocodile, un sanglier, se promènent les uns près des autres dans une fraternité paradisiaque. Le centre de la composition est occupé par l'arbre du bien et du mal, où se perche une chouette et autour duquel le serpent a

tordu ses anneaux. L'ange, armé du glaive flamboyant, chasse devant lui Adam et Ève, déjà vêtus des habits de peaux que Dieu a fabriqués pour eux, et levant les bras au-dessus de leur tête avec désespoir. Sur les plus hautes branches des arbres voisins, les perroquets curieux et les geais babillards regardent cette scène avec étonnement; dans le ciel, où volent des bandes d'oiseaux, apparaissent des étoiles sans nombre, à travers lesquelles une comète voyageuse fait briller son lumineux panache; à gauche, le soleil se couche dans des teintes ardentes, et à droite le croissant de la lune montre ses cornes amincies. La couleur générale est bonne, vive sans crudité, et d'une harmonie qui n'est point déplaisante. Quant au dessin, il est très remarquable pour les animaux, qui ont pu être étudiés sur nature. Il y a, entre autres, une certaine vache vue en raccourci que peu de peintres auraient le droit de renier. Pour les animaux de convention, il est conventionnel aussi; pour les personnages, il est mauvais, mièvre, bouffi, ayant cherché la grâce, n'ayant rencontré que la mollesse et très entaché du mauvais goût de l'époque. Cette vaste composition, qui seule paie les fatigues de la pénible ascension d'Anacapri, est datée et signée : 1761, *Leonardo Chiaiese*. Cette décoration par les *majolice*, appliquée sur une aussi vaste échelle, mérite d'être signalée et d'être offerte en exemple aux architectes qui aiment l'éclat et cherchent l'originalité.

C'est la seule curiosité qu'on puisse indiquer à Anacapri, qui n'est par le fait qu'une bourgade de douze cents habitans. Je traversai de belles plantations de vignes, d'étroits chemins où errent des troupeaux de petites chèvres alertes, car je cherchais un point habité qui s'appelle Artemo, voulant savoir si ce nom grec n'indiquait pas quelque ruine d'un temple autrefois dédié à Diane. Je trouvai une sorte de ferme décorée du titre de *palazzo*, et tout auprès une petite chapelle consacrée à la Vierge. Là était le seul vestige que je devais rencontrer; s'il y a eu un temple, il a disparu; s'il y a eu des ruines, elles ont été enlevées et utilisées dans la construction des maisons modernes.

A l'endroit où les terrains s'abaissent pour s'incliner vers la mer, sur les hauteurs qui dominent l'horizon s'élèvent quelques vieilles tours, en partie détruites, qui jadis servaient de sentinelles avancées à l'époque des incursions maritimes. Il y en a trois principales qui font encore assez bonne figure : au nord-ouest, la tour de *Damacuta*, qui fut assez forte, et assise sur d'assez solides fondations pour avoir pu, au commencement de ce siècle, porter deux pièces d'artillerie; à l'ouest, et dominant un chemin en escalier qui va vers Anacapri, la tour *Materita*, tour carrée, couronnée de créneaux appuyés sur des restes de mâchicoulis, entourée d'un mur de défense, crevassée par le temps, d'aspect sarrasin, et ne jouant plus dans le

paysage que le rôle d'une *fabrique* pittoresquement placée ; enfin, au sud-ouest, la *Torre di Guardia*, construction ronde, dont il ne reste plus que l'enveloppe lézardée et tremblant au souffle des orages. C'est là qu'était suspendue la cloche d'alarme, qu'on sonnait à toutes volées quand on voyait approcher les pirates. Il en existait de semblables sur presque toutes les côtes d'Italie depuis qu'en 1588 une bande de musulmans, se jetant inopinément sur l'ancien cap Minerve, qui sépare le golfe de Salerne du golfe de Naples, avait enlevé dans les villes de Massa, de Sorrento et aux environs sept mille individus qu'ils emmenèrent sur leurs chebecks. On éleva une tour garnie d'une cloche au lieu même où les Barbaresques avaient débarqué, et le cap prit dès lors le nom de cap *Campanella*, qu'il conserve encore aujourd'hui.

Dans l'île entière de Capri, il n'y a donc que deux villes : l'une est à l'est, l'autre s'étend vers le soleil couchant. Chacune d'elles a son territoire bien distinct; nulle contestation n'est possible à ce sujet quand les terrains de culture sont séparés par des abîmes; les deux villes ont de rares rapports de commerce, et ne se rencontrent guère que sur le rivage neutre de *la Marine*. On pourrait croire qu'elles vivent en bonne intelligence, ainsi que deux jumelles sorties de la même mère. Hélas! il n'en est rien : je ne sais quel souffle de discorde a passé sur elles, mais elles se haïssent profondément et ne perdent point une occasion de se témoigner leur haine. A la mer, les pêcheurs s'injurient quand ils se rencontrent; à l'époque de la passe des cailles, ils vont mutuellement se lacérer leurs filets; il est rare qu'entre eux il y ait des mariages; chaque ville a son saint particulier et se moque du saint de sa voisine; quand les Capriotes montent à Anacapri, ils crachent sur la chapelle de Saint-Antoine-de-Padoue; lorsque les Anacapriotes descendent à Capri, ils rendent la pareille à l'église de San-Costanzo; souvent on se jette des pierres quand on se rencontre, et les enfans des deux villes se prennent volontiers aux cheveux comme de petits Capulets et de petits Montaigus. Dans la vie des hommes et dans la vie des cités, ces haines impies ne sont pas rares. Ugo Foscolo a dit : « Une haine éternelle, une haine de frères. » Et n'est-ce point Tacite qui a écrit : *Et solita fratribus odia?*

Un exemple montrera jusqu'où va cette animosité. J'ai dit que l'île, n'ayant point une production de céréales en rapport avec sa consommation, est obligée de tirer de la terre ferme la farine qui lui fait défaut; néanmoins, en prévision de guerre possible, il existe une réserve de blé suffisante pour nourrir les habitans pendant six semaines. Cette réserve est située à Anacapri, c'est-à-dire au point le moins accessible de l'île, et l'on ne doit y toucher que dans les cas extrêmes. En 1836, le mois de mars fut si plein de tempêtes

que les communications de l'île avec le continent furent interrompues pendant dix-neuf jours; la ville de Capri manqua de pain. Joseph Bourgeois était alors syndic. Il écrivit à son confrère d'Anacapri pour lui demander du blé, afin d'éviter la famine. Le conseil municipal d'Anacapri s'assembla, et après délibération répondit à Bourgeois qu'on était prêt à lui expédier à lui, qui n'était point né à Capri, la farine dont il avait besoin pour sa consommation personnelle, mais que rien ne serait envoyé aux Capriotes, qu'on serait trop heureux de voir mourir de faim. Bourgeois, qui avait conservé de son service sous l'empire des habitudes peu parlementaires, proposa simplement à ses concitoyens de prendre des fusils et d'aller chercher les vivres qu'on leur refusait. Il fut seul de son avis, et l'on fit du pain avec de la fécule de pomme de terre mêlée à des haricots écrasés.

On comprend dès lors que les habitans d'Anacapri ne parlent jamais de Tibère; ils affectent d'ignorer son existence, car les ruines encore existantes de ses palais occupent une portion du territoire de Capri. J'en fis moi-même la curieuse expérience. Je demandai à un paysan : « Connaissez-vous dans les environs quelques ruines remontant à l'époque de Tibère? — Tibère? répéta-t-il en me regardant, Tibère, est-ce que ce n'était pas un empereur d'autrefois? — Mais oui; vous devez en avoir entendu parler, puisque vous habitez l'île de Capri? — Ah! Tibère, reprit-il, oui, oui, un empereur! Je sais maintenant. Il n'est jamais sorti de Rome, et c'est là qu'il faut aller pour voir ses palais. » Je ne pense pas avoir besoin de dire que, Capri étant libéral, Anacapri est bourbonien; mais si Capri tourne au bourbonisme, il est certain qu'Anacapri deviendra libéral, ce qui du moins sera logique avec sa situation de montagnard. Qui donc a dit cette phrase si vraie que confirme la géographie morale des peuples : « La liberté ne peut vivre que sur les sommets? »

Le territoire d'Anacapri forme les deux tiers de l'île, et cependant il ne porte aucune ruine des temps anciens; l'antiquité semble l'avoir abandonné aux *villani* et s'être réservé les environs de la ville de Capri. C'est là en effet que sont groupés tous les débris qui attestent la splendeur de la vieille Caprée. Parmi ces débris, il en est un dont je n'ai pas encore parlé. C'est une ruine cependant qui a quelque importance, et que sa situation spéciale rend curieuse. Au sud-est de l'île, à mi-côte de la falaise, s'ouvre une grotte qu'on appelle la grotte *di Mitramania*, et que les gens du pays, ne comprenant en rien la valeur de ce mot, ont nommée la grotte *di Matrimonio*. Elle était consacrée à Mithra, ainsi que le prouve un bas-relief en marbre qui est actuellement au musée de Naples. Cette caverne naturelle, qui cependant a dû être agrandie à main d'homme, est profonde;

une voûte factice, s'arrondissant sous le rocher, la soutenait et empêchait les éboulemens. La forme générale de la grotte serait hémisphérique sans la longueur des côtés. Au fond, deux larges gradins, coupés au milieu par un escalier de sept marches, suivent les contours de cette sorte d'abside; la paroi terminale est tellement dégradée qu'il est impossible de reconnaître s'il y existait un autel, comme l'ensemble des lieux le fait supposer. Les gradins sont en briques encore revêtues de stuc, ainsi qu'une assez grande chambre effondrée qui s'enfonçait sous le rocher, à droite, avant l'entrée de ce temple souterrain. L'ouverture, je n'ose dire la porte, donnait vers la mer, qui miroite à cinq cents pieds plus bas; un buisson de ronces y pend aujourd'hui et semble une clé de voûte près de se détacher. Aux débris qui subsistent encore de la coupole écroulée, des chauves-souris suspendues attendent le crépuscule pour prendre leur vol. On parvient à cette grotte, qui mérite d'être visitée, par un sentier âpre, difficile, composé en grande partie d'étroits degrés où l'on distingue encore les vestiges d'un escalier antique. Les gens de Capri prétendent que cette grotte, au fond de laquelle s'élèvent des gradins, servait de tribunal dans le temps des Romains.

J'ai vu au musée de Naples le bas-relief trouvé dans cette grotte; il est assez semblable aux autres représentations mithriaques, sauf qu'il ne porte pas l'inscription ordinaire : *Deo Soli invicto Mithræ.* Le fils d'Albordj, la montagne sacrée, Mithra, s'appuyant sur le taureau Aboudad, d'une main l'a saisi par la lèvre inférieure, et de l'autre lui plonge un couteau au défaut de l'épaule; du flanc gauche de la victime sort son âme, Goschoroun, et de son flanc droit naît Kaiomorts, qui, en se modifiant dans les traditions arabes, doit devenir Kaiumarath. Le serpent envoyé par Ahriman s'élance vers le taureau, afin de participer à sa mort, tandis que le chien dépêché par Ormuzd accourt pour lui rappeler Taschter, Sirius, la constellation bienheureuse, emblème de résurrection qui doit reparaître à la fin du monde. Le scorpion, antique symbole équinoxial, mord Aboudad, comme pour tarir en lui les sources de la génération; Mahpai, sortant de son croissant, et Khorschid couronné de rayons, précédé par son aigle, paraissent dominer cette scène du haut de l'empyrée. Le travail du bas-relief est assez grossier, ce qui est commun à tous les monumens mithriaques que les Romains nous ont légués. Il est douteux que le temple souterrain de Capri ait existé du temps de Tibère, car c'est seulement vers la fin de son règne que le culte de Mithra fut introduit à Rome.

Non loin de la caverne sacrée, parmi les rochers de la côte qui affectent d'étranges attitudes, se dresse dans sa haute majesté l'arc immense connu à Capri sous le nom d'*Arco naturale.* C'est une roche trouée qui forme un porche de six cents pieds d'élévation;

un des jambages plonge dans la mer, l'autre s'appuie, au milieu de la falaise, parmi des touffes de genêts, d'acanthes et de câpriers. L'humidité des pluies, filtrant lentement à travers les pores de la roche et entraînant les parties tendres de son calcaire, a glissé sur sa forte charpente et lui fait de longues cristallisations opaques qui se sont attachées indissolublement à ses flancs. Quelques petits bouquets de verdure tremblent à son sommet. On dirait l'arc triomphal bâti par la nature primitive pour célébrer les victoires ou la défaite de quelque Briarée. Nous sommes dans le pays des légendes : Encelade gémit écrasé par l'Etna, qu'il ébranle à coups d'épaules, et Jupiter tient Typhon prisonnier sous le mont Épomée. L'arc de Capri est un plein cintre presque parfait, ce qui est assez rare dans de semblables convulsions, qui presque toujours ont pris la forme ogivale. Il est très imposant et tout à fait grandiose quand on le regarde du haut d'un piton formé de blocs superposés qui s'élève à une trentaine de pas. A travers sa baie colossale apparaît, comme une armée de géans pétrifiés, la suite des rochers du rivage, entremêlant leurs pics élancés, leurs masses énormes, leurs promontoires aigus, et se teignant de bleu à mesure qu'ils s'éloignent; tout au fond, par-delà la mer qu'il est impossible de voir, on reconnaît la haute colline boisée où Massa étale ses maisons blanches. L'arc est encore percé de deux petites ouvertures irrégulières à travers lesquelles on aperçoit la mer tout au fond, comme un trou noir sur l'infini. C'était une de mes promenades favorites pendant mon séjour à Capri, et j'ai vu là des couchers de soleil que je n'oserai pas essayer de décrire, mais que je n'oublierai guère. Naturellement les Capriotes ont encore trouvé le moyen de mêler à *l'arc naturel* le souvenir de Tibère; ils prétendent que sous l'arcade une chaîne de fer était pendue, à laquelle on attachait les condamnés par le milieu du corps; le vent les balançait longtemps avant qu'ils pussent mourir, et Tibère se complaisait à regarder leurs convulsions. De cette histoire, je ne crois pas le premier mot.

Malgré la popularité dont il jouit parmi les habitans de Capri, Tibère n'est pas le seul qui vive dans leur souvenir; un autre homme a laissé une trace profonde dans leur mémoire, et, chose particulière, cet homme est Hudson Lowe. On montre encore sa maison; les vieillards du pays l'ont connu et m'en ont parlé. « Il n'était point fier, disent-ils, et il donnait volontiers quelque petite monnaie aux enfans. » J'ai vu passer sous les arbres une Capriote âgée qui, malgré la décrépitude de la vieillesse, garde encore quelques traces de beauté; elle fut sa maîtresse et le suivit partout, à Malte, en Angleterre, en France, à Sainte-Hélène. Si le fait est vrai, qu'était donc cette lady Lowe dont parle le *Mémorial?* Cette femme, qui avait attaché son sort au sort de celui qu'on devait tant maudire, vit à cette

heure d'une pension annuelle de 92 livres sterling qu'elle reçoit, dit-on, du gouvernement anglais. Quelle est la vérité sur Hudson Lowe? est-elle bien ce qu'on avait intérêt à dire autrefois? J'ai lu ses mémoires, on sent un pauvre esprit, étroit et mesquin, un esprit de caporal esclave de sa consigne, épouvanté de la responsabilité qui l'écrase, ne comprenant que la lettre des instructions qu'on lui envoie, n'osant pas en dégager l'esprit, et préparant, à force de niaiseries, les matériaux à l'aide desquels on a depuis édifié la légende. Cependant il est un fait qui m'a toujours fait songer et qui prouve que le geôlier ne se trouvait guère plus heureux que le captif. Je copie textuellement; la scène se passe le 6 mai 1821 au matin : « Eh bien! messieurs, dit sir Hudson Lowe au major Gorrequer et à M. Henry, tandis qu'ils se promenaient devant la porte de Plantation-House, parlant de l'illustre mort, c'était le plus grand ennemi de l'Angleterre et le mien aussi; *mais je lui pardonne tout.* »

Sir Hudson Lowe, lieutenant-colonel alors, était commandant supérieur des forces anglaises qui occupaient Capri depuis que l'amiral Sydney Smith s'en était emparé par le hardi coup de main de 1803. A côté des anciennes fortifications réparées, on en avait construit de nouvelles; treize batteries protégeaient les abords de l'île; des défenses multipliées battaient les environs de *la Marine* et de *la Petite-Marine*, les deux seuls points vulnérables par où l'on pouvait raisonnablement redouter une tentative de débarquement; aux rochers inaccessibles on avait ajouté des murailles, pour les rendre plus inaccessibles encore. Hudson Lowe, satisfait de son œuvre, écrivait au général Stuart, commandant les armées anglaises en Sicile, que Capri, qu'il appelait orgueilleusement un petit Gibraltar, était absolument imprenable. Tout alla bien tant que régna le roi Joseph, fort occupé à réduire les brigands, qui, dans ce temps-là, étaient des armées, au lieu de n'être, comme aujourd'hui, que des bandes en haillons; mais Murat s'ennuya vite de voir les Anglais si près de sa capitale, et il donna l'ordre au général Lamarque, dont les funérailles devaient être si sanglantes, de s'emparer de Capri coûte que coûte. Pour cette expédition, qui exigeait beaucoup de célérité et une grande hardiesse, on choisit avec habileté les premiers jours du mois d'octobre, époque où généralement règnent les vents d'ouest et de sud-ouest, très propres à pousser une flotte de Naples vers Capri, et par conséquent opposés aux secours que la Sicile pourrait envoyer aux Anglais. L'événement prouva que le calcul était juste. Le général Lamarque avait pris ses renseignemens. Du reste, de la pointe *Campanella*, qui n'est séparée de Capri que par un détroit large d'une lieue, il avait pu étudier les travaux que les Anglais accumulaient dans l'île. Il savait, à n'en pas douter, que le débarquement à *la Marine* ou à *la Petite-Marine* n'offrait que des

chances excessivement périlleuses. Dominés par les forts qui couvraient la ville, commandés par les maisons voisines, où les tirailleurs anglais auraient trouvé un sûr appui, protégés en outre par des défenses particulières créées en vue d'une éventualité pareille, ces deux points devaient présenter une résistance presque invincible. Il s'agissait donc, pour s'en rendre maître, de les tourner, de les prendre à revers, résultat difficile qu'on ne pouvait obtenir qu'en descendant vers Capri des hauteurs d'Anacapri. Or la côte d'Anacapri n'offre aucun lieu de débarquement praticable. Ce fut là précisément le motif qui la fit choisir par le général Lamarque.

Le 4 octobre 1808, au point du jour, les vigies anglaises signalèrent une flotte qui de Naples se dirigeait vers l'île de Capri; elle se composait d'une frégate de 44, d'une corvette de 22, de trente canonnières, et d'une quarantaine de bateaux de transport. La flotte fit mine de vouloir atterrir, et se tint à la hauteur de *la Marine*. Un peu plus tard, une flottille, sortie du port de Salerne, forte de sep canonnières et de trente-deux petits navires marchands, fit voile vers le cap Tragara, comme si elle voulait jeter ses troupes à *la Petite-Marine*. D'après ces mouvemens, par lesquels les Anglais se laissèrent abuser, il paraissait donc probable que c'était vers la ville même de Capri que porterait le premier effort de l'attaque. En conséquence, le major Hamill, qui commandait à Anacapri, détacha quatre compagnies pour prêter main-forte à Hudson Lowe. L'erreur cependant ne fut pas de longue durée : on vit bientôt le gros de la flotte, ayant laissé quelques navires à la hauteur de *Palazzo di Mare*, se diriger vers l'ouest de l'île. Hudson Lowe renvoya les troupes du Royal-Maltais qu'Hamill lui avait expédiées, et y joignit trois compagnies du Royal-Tirailleur-Corse, sous les ordres du capitaine Church, qui connaissait parfaitement le pays; mais, pour se rendre sur les hauteurs d'Anacapri, il faut gravir le long escalier où les hommes ne peuvent marcher que un à un. Cette opération exigea quelque temps, et lorsqu'on arriva, le moment opportun était passé, les troupes du général Lamarque avaient pris terre. Tournant brusquement à l'ouest, la flotte s'était approchée du rivage, vers une toute petite anse située entre la pointe *del Nig'io* et la pointe *Capocchia;* les canonnières firent promptement taire le feu de deux batteries armées chacune de trois canons, et placées, l'une à la pointe *del Niglio*, l'autre à la pointe *di Campetiello*. Ce fut moins un débarquement qu'une escalade : le rocher a plus de quinze pieds à pic en cet endroit; les matelots passèrent les premiers, jetèrent des cordes aux soldats; on établit des échelles comme l'on put, on grimpa de saillie en saillie, et lorsque les renforts anglais apparurent, Lamarque, à la tête de trois cent cinquante hommes, menaçait la tour de *Damacuta*. Au lieu de se précipiter à la baïon-

nette sur ce corps, qui, manœuvrant sur un terrain très en pente, pouvait facilement être rejeté à la mer, les Anglais engagèrent un feu de tirailleurs du sommet des hauteurs qu'ils occupaient. On passa outre pour prendre des positions; le débarquement continuait toujours : quatre cents hommes rejoignirent leurs compagnons. Malgré une vive mousqueterie qui leur causa des pertes nombreuses, les Français ne tardèrent pas à s'emparer de la tour de *Damacuta*, de la tour *Materita*, de la tour *di Guardia*, et d'un moulin à vent placé en vedette sur un piton élevé qui domine la ville d'Anacapri. Les Anglais avaient maladroitement éparpillé leurs lignes de défense. Le major Hamill, commandant à Anacapri, le capitaine Church, dirigeant la défense des environs de Damacuta, ignoraient mutuellement leur sort : ils venaient d'être coupés par leur centre. De nouvelles troupes avaient renforcé le corps d'attaque français. Le général Lamarque marcha de sa personne sur Anacapri, qu'il enleva après un combat assez chaud, pendant lequel tomba pour toujours le major Hamill en défendant l'église où il essayait de se retrancher.

Pendant ce temps, les autres assaillans, divisés en deux bandes et filant, l'une par le côté sud, l'autre par le côté nord, allèrent s'emparer, la première de *Monte-Solaro*, où existait une redoute, qui fut vite enlevée, la seconde de Capo di Monte, qui commande l'escalier, seule route pour se rendre à *la Marine* et sur le territoire de Capri. Les Anglais étaient donc repoussés de toutes leurs positions. Seul, le capitaine Church, ignorant ce qui se passait autour de lui, s'obstinait à vouloir reprendre la tour de Damacuta. La nuit était venue, quand, comprenant enfin l'inutilité de sa persistance, il se mit en retraite. En approchant d'Anacapri, il put se convaincre, à la clarté de la lune, que la ville était entre les mains des troupes du général Lamarque. Il s'avança aussitôt vers Capo di Monte pour se retirer vers Capri; le *qui-vive* des sentinelles l'arrêta; avec assez de présence d'esprit, il répondit en français qu'il conduisait un détachement napolitain. La ruse aurait pu réussir sans les uniformes rouges de quelques soldats du Royal-Maltais, qui donnèrent l'éveil. Le capitaine, se sentant enfermé de tous côtés par un cercle ennemi et ne voulant pas se rendre prisonnier, prit une résolution héroïque. Malgré la nuit, il se laissa glisser du haut de l'immense rocher qui sépare Anacapri de Capri; son détachement le suivit à travers cette route impossible; un seul homme tomba qui fut broyé dans sa chute. Pendant toute la journée, Hudson Lowe, prenant au sérieux une fausse tentative de débarquement vers le *Palazzo di Mare*, demeura à tirailler contre les canonnières et contre les chalands, au lieu de se porter au secours d'Anacapri, dont tous les postes appartenaient le soir au général Lamarque.

Dès le lendemain, les Français se mirent en mesure d'attaquer

Capri, d'en déloger Hudson Lowe ou de l'y serrer de si près, qu'il fût forcé de capituler. Le premier soin de Lamarque fut d'amener du canon sur les hauteurs de Monte-Solaro, qui non-seulement dominent Capri, mais encore les deux petites collines armées du *Castello* et du fort *San-Michele*, entre lesquelles la ville est assise. L'opération n'était point facile dans ce pays rocailleux, où nulle route n'est ouverte. On porta les pièces sur les épaules, je ne sais comment, mais on les porta, et bientôt Lamarque put battre de haut les positions occupées par les Anglais. Le vent d'ouest, qui lui amenait des renforts de Naples, empêchait d'arriver ceux qu'Hudson Lowe avait demandés en Sicile. Pendant plusieurs jours, on se canonna sans se faire grand mal; les habitans restaient neutres. Lorsque Lamarque manquait de munitions, il hissait un signal, et de Naples on lui en expédiait. C'est ainsi qu'une flottille de quatre-vingt-quinze navires, dont trente canonnières, put débarquer sa cargaison de cartouches et de gargousses malgré un vif engagement avec l'*Embuscade* et le *Mercure* de la marine britannique. Lamarque s'était emparé de *la Marine* à l'aide des grenadiers du second régiment napolitain; le troisième de ligne italien avait pris *la Petite-Marine*, et le régiment Royal-Corse de Naples, suivant l'exemple hardi qui lui avait été donné par les Anglais, était descendu, de rocher en rocher, des hauteurs d'Anacapri, et avait poussé ses approches jusqu'aux maisons voisines de la ville de Capri, où Hudson Lowe, voyant ses munitions s'épuiser, n'ayant même point les outils nécessaires pour réparer les dégâts causés par l'artillerie des assaillans, sans nouvelles des bâtimens de guerre anglais que le mauvais temps avait chassés, tenait cependant avec l'admirable fermeté des soldats de sa nation. Il tint ainsi pendant dix jours, jusqu'au 14 octobre. En ce moment, la brèche ouverte et presque praticable faisait redouter un assaut; les troupes du roi de Naples se logeaient au pied des murs mêmes de la ville, la situation n'était plus tolérable. Lamarque envoya un parlementaire et proposa une capitulation dont les termes excessifs furent hautement rejetés par sir Hudson Lowe. Enfin, après des pourparlers communiqués à Murat, qui, dans son impatience, était accouru à Massa pour suivre de l'œil les opérations de son lieutenant, la place capitula le 16, avec les honneurs de la guerre. Les commandans en chef se félicitèrent à l'envi sur le courage respectif qu'ils avaient déployé, et la ville fut remise aux mains des troupes de Murat, qui resta tranquille possesseur de Capri jusqu'en 1815. Par un fait assez singulier, il y avait un régiment de tirailleurs corses du côté des assaillans et du côté des assaillis; ils s'engageaient mutuellement à déserter, mais en vain. L'amour-propre national les avait piqués sans doute, et ils se battirent fraternellement. Cette animosité cessa dès que la capitu-

lation fut signée, et la plupart des soldats du Royal-Tirailleur-Corse anglais passa aux Napolitains. Les traces du combat existent encore; plus d'une maison a eu des chambres démolies par les boulets, que depuis on n'a pas reconstruites; sur les fortins qui s'élèvent près de *la Marine*, on voit les trous des balles, et parfois dans les champs on retrouve quelque bouton en cuivre oxydé, débris de l'uniforme d'un combattant de 1808.

Afin de mieux me rendre compte des difficultés que les troupes commandées par le général Lamarque avaient dû vaincre pour opérer leur débarquement, je voulus faire le tour de l'île, qui n'a que neuf milles, trois lieues, de circonférence. Par un temps calme, et dans une bonne barque, c'est une promenade charmante. A *la Marine*, je pris un canot et je commençai mon périple minuscule. Une demi-heure après être parti, j'arrivais à la célèbre *Grotte d'Azur*, qui s'ouvre au nord dans la paroi d'un rocher haut d'environ douze cents pieds. L'entrée de la grotte est si basse et si étroite que l'on est forcé de désarmer les avirons et de se courber au fond de la barque pour ne point se heurter en passant. Dès qu'on a franchi le trou resserré qui sert de porte, on se trouve en pleine féerie. L'eau profonde, claire à laisser voir tous les détails de son lit, teinte d'une nuance de bleu de ciel adorable, projette ses reflets sur la voûte de calcaire blanc, et lui donne une couleur azurée qui tremble à chaque frisson de la surface humide. Tout est bleu, la mer, la barque, les rochers; c'est un palais de turquoise bâti au-dessus d'un lac de saphir. Le matelot qui me conduisait se déshabilla et se jeta à l'eau; son corps m'apparut blanc comme de l'argent mat, avec des ombres de velours bleuissant aux creux que dessinait le jeu de ses muscles. Ses épaules, son cou, sa tête, étaient au contraire d'un noir cuivré; on eût dit une statue d'albâtre surmontée d'une tête de bronze florentin. Les gouttelettes qu'il faisait jaillir en nageant, les globules qui se formaient près de lui, étaient comme des perles éclairées par une lumière bleuâtre. Le ciel se couvrit; la couleur alors fut moins intense, et se revêtit, dans les fonds surtout, d'un glacis de teinte neutre. Le nuage qui voilait le soleil s'envola, et dans toute la grotte un feu d'artifice azuré éclata, jetant sur les pierres humides des étincelles d'un bleu lumineux. Je ne pouvais me lasser d'admirer cette splendeur et de regarder l'homme blanc à tête noire qui se baignait dans ces flots célestes.

Qui a découvert cette merveille? Est-ce le pêcheur Angelo Ferrara le 16 mai 1822? est-ce l'Allemand Kapisch le 19 août 1826? Est-il vrai que Capaccio en parle dans ses *Historiæ napolitanæ libri duo*, publiés en 1605? Qu'importe? C'est la plus belle curiosité naturelle que j'aie jamais vue, et cela me suffit. Les anciens la connaissaient-ils? C'est probable, et ils ont dû alors la consacrer à

Téthys aux yeux bleus. Une sorte de petit débarcadère façonné au fond, un assez large couloir dont l'extrémité est fermée par une pierre de forme rectangulaire qui paraît avoir été placée là de main d'homme, semble indiquer qu'elle fut visitée des anciens; on prétend même qu'une route souterraine conduisait jadis jusqu'aux villas romaines bâties sur le territoire actuel de Damacuta. A la rigueur, le fait est possible, mais je le crois singulièrement douteux.

A propos du phénomène lumineux qui se produit dans cette grotte, on a beaucoup parlé de *réfraction*, de *réflexion*, de *transmission*; je n'en dirai rien, car je suis fort incompétent en si sérieuse matière : je dirai seulement, en employant l'expression que M. Niepce de Saint-Victor a consacrée dans ses admirables travaux sur l'héliographie, que la lumière paraît *emmagasinée* au sein même des flots qui baignent la grotte; la mer est profondément pénétrée par la lumière à l'entrée de la caverne, sans doute à cause de la disposition particulière de cette entrée; elle est comme saturée de cette lumière, et la jette en nappes d'azur éclatant jusqu'aux derniers replis de la voûte. Ce qui tend à le prouver, c'est que les corps plongés dans cette eau féerique deviennent blancs à l'instant même. La voûte, formée de calcaires blanchâtres, est teinte en bleu, comme si un foyer lumineux placé au-dessous d'elle lui envoyait ses rayons à travers un cristal d'azur.

Après avoir franchi la pointe *di Vitareto*, qui forme l'angle nord-ouest de l'île, j'arrivai au lieu que le général Lamarque avait choisi pour débarquer. C'est une anse si étroite, si petite, que quatre barques de pêcheurs y seraient mal à l'aise. Quand on se rappelle le vent d'ouest qui soufflait alors et qui grossissait la mer, on comprend difficilement que des hommes aient tenté cette aventure, qui eût effrayé des singes. Ils réussirent cependant, et l'on voit de là le large plateau qui monte en pente dure jusqu'aux plus hautes sommités de Monte-Solaro. Çà et là, dans des fentes de rochers, sur des saillies élevées à donner le vertige, on aperçoit des ruines de tourelles qui semblent accrochées à la falaise comme un colimaçon contre un mur.

Après avoir doublé la pointe *di Carena*, nous côtoyâmes la face méridionale de l'île, et, si j'ose parler ainsi, je dirai que le paysage change immédiatement. C'est là que sont les plus hautes falaises, les plus abrupts rochers; mais le vent du sud y a jeté des semences qui ont germé dans les fissures où quelques parcelles de terre végétale ont pu se réunir. Il y a des pins laryx tordus par le vent et appliqués par lui contre la paroi hospitalière; il y a deux ou trois touffes de palmiers nains dont la graine, apportée des sirtes d'Afrique sur l'aile de la brise, est venue reprendre vie sur ce nouveau désert; au

sommet d'un piton isolé, un aloès étale ses tiges raides et ressemble à un ornement d'architecture. Au niveau de la mer s'ouvrent des trous ronds, larges et profonds, qu'on dirait creusés exprès à l'aide d'une gigantesque tarière; en y frappant, le flot y détone comme une lointaine artillerie. Au milieu de la côte bâillent de vastes grottes inaccessibles, où les stalactites pendent en longues colonnes renversées. A certaines places, la stalactite s'est unie au rocher, et fait corps avec lui; dans quelques années, on ne la distinguera plus; la formation calcaire sera complète. Comme nous passions devant la pointe *del Tuono*, un nuage se forma : léger, transparent, semblable à la vapeur d'une immense chaudière, il alla s'asseoir à la cime du rocher, et de là il laissa tomber quelques gouttes d'eau sur nous. Près de ce promontoire *del Tuono*, ainsi nommé parce qu'il est souvent visité par la foudre, des terres blanchâtres couvrent la base du rocher et descendent jusqu'à la mer. Les pauvres gens viennent en prendre quelques poignées, les font bouillir, et obtiennent ainsi un sel grossier qui rend leurs alimens moins insipides. Deux grottes, *la Marmolara* et *la Marmoratella*, ne sont que des enfoncemens où l'eau pénètre; mais plus loin, près de la pointe *Ventroso*, s'ouvre, à travers les rochers, un passage qu'on franchit en barque, et qui s'appelle *la Grotte verte*. L'eau en effet y est d'une couleur verte très tendre, et les corps que l'on y plonge s'y teignent immédiatement d'un ton blanc glacé de vert. C'est le même phénomène que dans la *Grotte d'Azur*, à la différence près des couleurs. Au-delà de la pointe *Ventroso*, on rencontre *la Petite-Marine*, près de laquelle on visite une caverne que la mer ne peut atteindre, et qui servait jadis de chantier aux charpentiers constructeurs de barques; au fond s'arrondit une alcôve naturelle, séparée en deux parties égales par un mur de brique; dans un coin, on reconnaît les débris d'un four; elle a conservé son ancien nom, *la Grotte de l'Arsenal*. A cent pas de la côte, deux vastes rochers s'élèvent dans la mer, pareils aux tours d'une cathédrale informe : on les nomme *li Faraglioni*. Dans l'un de ces rochers s'ouvre un porche énorme où les bateaux à vapeur peuvent facilement passer; un peu plus loin, un rocher plat, portant quelques ruines de murailles, se dresse sous un panache d'herbes sauvages : c'est l'écueil *del Monacone*. Les gens du pays prétendent que là fut enfermée et détenue Julie, la petite-fille d'Auguste : tradition menteuse, qui veut concentrer sur Capri même tous les faits du règne de Tibère. Le texte de Tacite (1) est positif : Julie mourut, après vingt ans d'exil, dans l'île de Trimère, sur les côtes de la Pouille. En passant au-

(1) Tacite, *Ann.*, liv. IV, § 61.

dessous des rochers du Cap (*lo Capo*), qui servent de soubassement aux ruines du palais de Tibère, on voit que l'endroit était bien choisi et à l'abri de tout coup de main. Cependant, entre les deux murailles rocailleuses et réellement infranchissables, des éboulemens de terres entraînées par les pluies ont formé une sorte de pente qu'il serait peut-être possible de gravir; c'est par là sans doute que monta le pêcheur qui effraya tant Tibère, et dont le visage fut déchiré par la langouste qu'il s'applaudissait de n'avoir point offerte (1). *Lo Capo* forme l'extrémité nord-est de l'île, et quand on l'a doublé, on est près d'arriver à *la Marine*, dont on aperçoit les maisons blanches rangées sur le rivage. A quelques pas même du petit port, on distingue les ruines d'un four à chaux. Une nuit, il y a de cela une vingtaine d'années, il flambait, et la lueur des flammes se projetait au loin. Une barque venue de Naples aborda, et les chaufourniers en virent avec épouvante sortir deux hommes armés et masqués; ils tenaient dans leurs bras une jeune fille bâillonnée qui se débattait. Les hommes silencieux s'approchèrent du four et jetèrent la jeune fille au milieu des flammes, puis ils se rembarquèrent, firent force de rames et disparurent dans les ténèbres. Depuis cette époque, le four est abandonné, et n'a plus jamais servi. Je livre l'anecdote pour ce qu'elle vaut, et telle qu'elle m'a été racontée.

Je n'ai plus rien à dire de l'île de Capri, qui est le meilleur belvédère où l'on puisse monter pour voir le golfe de Naples se déployer dans toute sa splendeur. Ces côtes ondoyantes, ce Vésuve qui porte les nuages, cette mer si douce et si bleue, forment un des plus beaux paysages qu'il soit donné à l'œil humain de contempler. Cependant, malgré soi, on y est attristé : la nature y est si puissante que l'homme disparaît; malheureusement il disparaît tout entier. Cette île charmante dort d'un sommeil plein de songes enivrans, j'en conviens; mais elle dort, et si profondément parfois qu'on pourrait croire que c'est pour toujours; c'est la Belle aux flots dormans. Les souvenirs de l'antiquité ont laissé sur cette contrée une telle empreinte que la vie moderne a peine à s'y acclimater; elle semble s'en écarter avec défiance et attendre, pour commencer son œuvre, que la liberté nouvellement conquise ait accompli la sienne.

MAXIME DU CAMP.

(1) Suétone, *ap. Tib.*, § 60.

LA

POÉSIE MODERNE

EN ANGLETERRE

II.

LORD BYRON.

I.

Si jamais il y eut une âme violente et follement sensible, mais incapable de se déprendre d'elle-même, toujours bouleversée, mais dans une enceinte fermée, prédestinée par sa fougue native à la poésie, mais limitée par ses barrières naturelles à une seule espèce de poésie, c'est celle-là (1).

Cette promptitude aux émotions extrêmes était chez lui un legs de famille et un effet d'éducation. Son grand-oncle, sorte de maniaque emporté et misanthrope, avait tué dans un duel de taverne, à la clarté d'une chandelle, M. Chaworth, son parent, et avait passé en jugement devant la chambre des lords. Son père, viveur et brutal, avait enlevé la femme de lord Carmarthen, ruiné et maltraité miss Gordon, sa seconde femme, et, après avoir vécu comme un fou et comme un malhonnête homme, était allé, emportant le dernier argent de sa famille, mourir sur le continent. Sa mère, dans ses momens de fureur, déchirait ses chapeaux et ses robes. Quand mourut

(1) Voyez la première partie dans la *Revue* du 15 septembre.

son triste mari, elle manqua perdre la raison, et on entendait ses cris dans la rue. Quelle enfance Byron mena dans l'antre de « cette lionne, » dans quelles tempêtes d'insultes entrecoupées d'attendrissemens il vécut lui-même, aussi passionné et plus amer, c'est ce qu'un long récit pourrait seul dire. Elle courait après lui, l'appelait gamin boiteux, vociférait et lui lançait à la tête la pelle à feu et les pincettes. Il se taisait, saluait et n'en sentait pas moins l'outrage. Un jour qu'il était « dans une de ses rages silencieuses, » il fallut lui arracher de la main un couteau qu'il avait pris sur la table et que déjà il portait à sa poitrine. Une autre fois la querelle fut si terrible que le fils et la mère, chacun séparément, s'en allèrent chez le pharmacien pour « savoir si l'autre n'était point venu chercher du poison pour se détruire, et pour avertir le marchand de ne point lui en vendre. » Quand il alla aux écoles, « ses amitiés, dit-il lui-même, furent des passions. » Bien des années après, il n'entendait point prononcer le nom de Clare, un de ses anciens camarades, « sans un battement de cœur. » Vingt fois pour ses amis il se mit dans l'embarras, offrant son temps, sa plume, sa bourse. Un jour, à Harrow, un grand *brimait* son cher Peel, et, le trouvant récalcitrant, lui donnait une bastonnade sur la partie charnue du bras, qu'il avait tordu afin de le rendre plus sensible. Byron, trop petit et ne pouvant combattre le bourreau, s'approcha de lui rouge de fureur, les larmes aux yeux, et d'une voix tremblante demanda combien il voulait donner de coups. « Qu'est-ce que cela te fait, petit drôle? — C'est que, s'il vous plaît, dit Byron en tendant son bras, j'en voudrais recevoir la moitié. » La générosité surabondait chez lui comme le reste; « jamais, dit quelqu'un qui le connut intimement dans sa jeunesse, il ne rencontrait un malheureux sans le secourir. » Plus tard, en Italie, sur cent mille francs qu'il dépensait, il en donnait vingt-cinq mille. Les sources vives dans ce cœur étaient trop pleines et dégorgeaient impétueusement le bien, le mal au moindre choc. A huit ans, comme Dante, il devint amoureux d'une enfant nommée Mary Duff. « N'est-ce pas étrange, écrivait-il dix-sept ans plus tard, que j'aie été si entièrement, si éperdument épris de cette enfant à un âge où je ne pouvais point ressentir l'amour, ni savoir le sens de ce mot?... Je me rappelle tout ce que nous nous disions l'un à l'autre, nos caresses, ses traits; je n'avais plus de repos, je ne pouvais dormir... Mon angoisse, mon amour étaient si violens, que parfois je me demande si j'ai eu depuis un autre attachement véritable... Quand plus tard j'appris son mariage, ce fut comme un coup de foudre, j'étouffai, je tombai presque en convulsions. » Pareillement lorsqu'à douze ans il aima sa cousine Marguerite Parker, il en perdit le sommeil, il ne mangeait plus. « J'avais sujet de croire qu'elle m'aimait, et pourtant la grande affaire de ma vie était de

penser au temps qui s'écoulerait jusqu'à notre prochaine rencontre. Et nos séparations étaient d'environ douze heures! Mais j'étais un fou alors, et je ne suis pas beaucoup plus sage aujourd'hui... »

Il ne le fut jamais : lectures énormes au collége, exercices violens plus tard à Cambridge, à Newstead et à Londres, veilles prolongées, débauches et jeûnes outrés, régime destructif, il se ruait en avant jusqu'au fond de tous les goûts et de tous les excès. Comme il était dandy, et l'un des plus brillans, il se laissait mourir de faim de peur de devenir gros, puis buvait et dînait à s'étouffer pendant les nuits d'abandon. « Les deux jours précédens, dit une fois son ami Moore, Byron n'avait rien pris sinon quelques biscuits, mâchant du mastic pour apaiser son estomac. » S'étant mis à table, « il se restreignit aux homards et en acheva deux ou trois pour sa part, avalant quelquefois dans les intervalles un petit verre à liqueur de forte eau-de-vie blanche, quelquefois un grand verre à boire d'eau très chaude, puis encore de l'eau-de-vie pure; il en but environ une demi-douzaine, après quoi nous dépêchâmes deux bouteilles de bordeaux à nous deux, et nous nous séparâmes vers quatre heures du matin. » Une autre fois on trouve sur son journal la note suivante : « Dîné avec Scrope Davis hier au Coco. — De six heures à minuit à table. — Bu à nous deux une bouteille de champagne et six de bordeaux. Aucun de ces vins ne me fait beaucoup d'effet. » Plus tard, à Venise : « A peine si j'ai fermé l'œil de toute la semaine dernière. J'ai eu quelques aventures curieuses en masque ce carnaval. — J'userai la mine de ma jeunesse jusqu'au dernier filon de son métal, et après... bonsoir. J'ai vécu, je suis content. » A ce train, les organes s'usent, et des intervalles de tempérance ne suffisent pas à les réparer. L'estomac se gâte, les nerfs se déconcertent, l'âme mine la machine, qui mine l'âme à son tour. « Je m'éveille toujours, écrivait-il en Italie, dans un véritable accès de désespoir et de dégoût de toutes choses, même de ce qui me plaisait la veille. En Angleterre, il y a cinq ans, j'ai eu la même sorte d'hypocondrie, mais accompagnée d'une soif si violente, que j'ai bu jusqu'à quinze bouteilles d'eau de seltz en une nuit après m'être mis au lit, sans cesser d'avoir soif, faisant sauter le cou des bouteilles par pure impatience de soif... » Esprit et corps, on se ruinerait à moins tout entier. Ainsi vivent ces âmes véhémentes, incessamment heurtées et brisées par leur propre élan, comme un boulet arrêté qui tourne et semble tranquille, tant il va vite, mais qui, au moindre obstacle, saute, ricoche, met tout en poudre, et finit par s'enterrer. Le plus pénétrant des observateurs, Beyle, qui vécut avec lui plusieurs semaines, dit qu'à certains jours il était fou; d'autres fois, en présence des belles choses, il devenait sublime; quoique contenu et si fier, la musique le faisait pleurer. Le

reste du temps, les petites passions anglaises, l'orgueil du rang par exemple, la vanité du dandy, le mettaient hors des gonds : il ne parlait de Brummel « qu'avec un frémissement de jalousie et d'admiration; » mais, petite ou grande, la passion présente s'abattait sur son esprit comme une tempête, le soulevait, l'emportait jusqu'à l'imprudence et jusqu'au génie. Son journal, ses lettres familières, toute sa prose involontaire est comme frémissante d'esprit, de colère, d'enthousiasme; le cri de la sensation y vibre aux moindres mots; depuis Saint-Simon, on n'a pas vu de confidences plus vivantes. Tous les styles semblent ternes, et toutes les âmes semblent inertes à côté de celle-là.

Dans ce magnifique élan de facultés débridées et débandées qui bondissent à l'aventure et semblent le lancer sans choix aux quatre coins de l'horizon, il y en a une qui prend les rênes, et le précipite contre la muraille où il s'est brisé. « Pauvre Byron! disait sir Walter Scott (1), c'était un homme d'une véritable bonté de cœur, ayant les sentimens les plus affectueux et les meilleurs. Il s'est misérablement perdu par son mépris insensé de l'opinion. L'opposition publique, au lieu de l'avertir ou de le retenir, ne faisait que l'exciter à faire pis. C'est comme s'il eût dit : « Ah! vous n'aimez pas cela? Bien, vous allez avoir pis; voilà pour votre peine. » Cet instinct de révolte est dans la race; il y a tout un faisceau de passions sauvages, nées du climat, et qui le nourrissent : l'humeur noire, l'imagination violente, l'orgueil indompté, le goût du danger, le besoin de la lutte, l'exaltation intérieure qui ne s'assouvit que par la destruction, et cette folie sombre qui poussait en avant les *berserkers* scandinaves lorsque, dans une barque ouverte, sous un ciel fendu par la foudre, ils se livraient à la tempête dont ils avaient respiré la fureur. Cet instinct-là est dans le sang : on naît ainsi, comme on naît lion ou bouledogue. Byron était encore tout petit enfant, en jaquette, lorsque sa nourrice le gronda rudement d'avoir sali une cotte neuve qu'il venait de mettre. Il entra dans une de ses rages silencieuses, saisit la cotte avec ses deux mains, la déchira du haut en bas, et se planta debout, fixe et morne, devant l'autre qui tempêtait, afin de la mieux braver. Chez lui, l'orgueil débordait. Quand à dix ans il hérita du titre de lord, et que pour la première fois à l'école on appela son nom en le faisant précéder du titre de *dominus*, il ne put répondre le mot ordinaire *adsum* (2), demeura immobile parmi ses camarades, qui ouvraient de grands yeux, et à la fin fondit en larmes. Une autre fois, à Harrow, dans une dispute qui divisait l'école, un élève dit : « Byron ne veut pas se mettre avec nous, parce qu'il

(1) Lockart, *Life of sir W. Scott*, II, 238.
(2) Présent.

n'aime à être le second nulle part. » On lui offrit le commandement, et c'est alors seulement qu'il daigna prendre parti. Ne jamais subir de maître, se soulever tout entier contre toute apparence d'empiétement ou d'ascendant, maintenir sa personne intacte et inviolée à tout prix jusqu'au bout et contre tous, tout oser plutôt que de donner un signe de soumission, voilà son fonds. C'est pourquoi il était disposé à tout souffrir plutôt que de donner un signe de faiblesse. A dix ans, par fierté, il était stoïcien. On lui redressait le pied douloureusement dans une machine de bois pendant qu'il prenait sa leçon de latin, et son maître le plaignait. « Ne faites pas attention si je souffre, monsieur Rogers, dit l'enfant; vous n'en verrez aucune marque sur ma figure. » Tel il était enfant, tel il demeura homme. D'esprit, de corps, il lutte ou se prépare à la lutte (1). Tous les jours, pendant de longues heures, il boxe, il tire le pistolet, il s'exerce au sabre, il court et saute, il monte à cheval, il dompte des résistances. Ce sont là les exploits de ses mains et de ses muscles; mais il lui en faut d'autres. Faute d'ennemis, il s'en prend à la société et lui fait la guerre. On sait à quel point les opinions régnantes étaient alors intolérantes. L'Angleterre était au fort de sa guerre contre la France, et croyait combattre pour la morale et la liberté. A ses yeux en ce moment, l'église et la constitution sont choses saintes : gardez-vous d'y toucher, si vous ne voulez point devenir ennemi public! dans cet accès de passion nationale et de sévérité protestante, quiconque affiche des idées ou des mœurs libres semble un incendiaire, et ameute contre soi l'instinct des propriétaires, les doctrines des moralistes, les intérêts des politiques et les préjugés du peuple. C'est ce moment que Byron choisit pour louer Voltaire et Rousseau, admirer Napoléon (2), s'avouer sceptique, réclamer pour la nature et le plaisir contre le *cant* et la règle, dire que la haute société anglaise, toute débauchée et hypocrite, fabrique des phrases et fait tuer des hommes pour garder ses sinécures et ses bourgs-pourris. Comme si ce n'était pas assez des haines politiques, il se charge encore des inimitiés littéraires, attaque le corps entier des critiques (3), diffame la nouvelle poésie, déclare que les plus célèbres sont des « Claudiens, des gens du bas-empire, » s'acharne sur les lakistes, et garde un ennemi venimeux et infatigable dans Southey. Ainsi muni d'adversaires, il donne prise sur lui de toutes parts. Il se décrie par haine du *cant*, par bravade, en fanfaron de vices. Il se peint dans ses héros, mais en noir, de telle façon que personne ne peut manquer de le reconnaître et de le croire beau-

(1) « Ilike energy, — even animal energy, — of all kinds — and have need of both mental and corporal. »

(2) Il l'appelait « son héros de roman. »

(3) *English Bards and Scottish Reviewers.*

coup pire qu'il n'est. Walter Scott écrit de prime saut, après avoir lu *Childe Harold:* « Poème de grand mérite, mais qui ne donne pas une bonne opinion du cœur ni de la morale de l'écrivain. Le vice devrait être un peu plus modeste, et il faut une impudence presque aussi grande que les talens du noble lord pour demander gravement qu'on le plaigne de l'ennui et du dégoût qu'il a gagnés dans la compagnie de ses compagnons de table et de ses maîtresses. Il y a aussi une vanité monstrueuse à nous apprendre, à nous petites gens, que nos petits scrupules surannés et nos préceptes de tempérance ne sont pas dignes de son attention. » Voilà les sentimens qu'il excitait dans toutes les classes respectables; il s'y complaisait et faisait pis, donnant à entendre que, dans ses aventures d'Orient, il avait osé bien des choses, et ne s'indignant point quand on le confondait avec ses héros. Un jour il dit : « Je serais curieux d'éprouver les sensations qu'un homme doit avoir quand il vient de commettre un assassinat.» Un autre jour il écrit sur son journal : « Hobhouse m'a rapporté un singulier bruit, que je suis le vrai Conrad, le véritable corsaire, et qu'une partie de mes voyages se sont accomplis sans témoins. Hum! les gens quelquefois touchent près de la vérité, mais jamais toute la vérité. Hobhouse ne sait pas à quoi j'étais occupé l'année après qu'il a quitté le Levant. Ni lui, ni personne, — ni, — ni, — ni. — Pourtant c'est un mensonge (1);... mais je n'aime pas ces mensonges qui ressemblent à la vérité. » Dangereuses paroles qui se retournaient contre lui comme un poignard; mais il aimait le danger, le danger mortel, et ne se trouvait à son aise qu'en voyant se hérisser autour de lui les pointes de toutes les colères. Seul contre tous, contre une société armée, debout, invincible, même au bon sens, même à la conscience, c'est alors qu'il ressentait dans tous ses nerfs tendus la sensation grandiose et terrible vers laquelle involontairement tout son être se portait.

Une dernière imprudence déchaîna l'attaque. Tant qu'il était garçon, on avait pu excuser ses excès par cette fougue du tempérament trop fort qui souvent révolte les jeunes gens de ce pays contre le bon goût et la règle; mais le mariage les range, et c'est le mariage qui acheva de déranger celui-ci. Il se trouva que sa femme était une vertu, « sorte de modèle » cité pour tel, « créature de la règle » correcte et sèche, incapable de faillir et de pardonner. « Cela est bien drôle, disait son domestique Fletchter, je n'ai jamais connu de dame qui ne sût mener mylord, excepté mylady. » Elle le crut fou et le fit examiner par les médecins. Ayant appris qu'il avait sa raison, elle le quitta, revint dans sa famille, et refusa de jamais le re-

(1) Il y a ici une citation de *Macbeth* que je traduis par un équivalent.

voir. Là-dessus il passa pour un monstre. Les journaux le couvrirent d'opprobre; ses amis l'engageaient à ne plus aller au théâtre ni au parlement, craignant qu'il ne fût sifflé ou insulté. Ce qu'une âme si violente, précocement habituée à la gloire éclatante, ressentit de fureur et de tortures dans cet assaut universel d'outrages, on ne peut l'apprendre que par ses vers. Il se raidit, alla s'enfoncer à Venise dans la voluptueuse vie italienne, même dans la basse débauche, pour mieux faire insulte à la pruderie puritaine qui l'avait condamné, et n'en sortit que par une offense encore plus blâmée, son intimité publique avec la jeune comtesse Guiccioli. Cependant il se montrait aussi âprement révolutionnaire en politique qu'en morale. Dès 1813, il écrivait : « J'ai simplifié ma politique; elle consiste à présent à détester à mort tous les gouvernemens qui existent. » Cette fois, à Ravenne, sa maison était le centre et l'arsenal des conspirateurs, et il se préparait généreusement et imprudemment à sortir en armes avec eux pour tenter la délivrance de l'Italie. « Ils veulent s'insurger ici, écrivait-il sur son journal (1), et veulent m'honorer d'une invitation. Je ne ferai point défaut, quoique je ne les croie pas assez forts de nombre et de cœur pour faire grand'chose; mais en avant! — Que signifie le moi? Un homme ou un million d'hommes, il n'importe, c'est l'esprit de liberté qu'il faut répandre. En de telles occasions, il ne faut point de calcul personnel, et aujourd'hui ce ne sera pas moi qui le ferai. » En attendant, il avait des rixes avec la police, sa maison était surveillée, il était menacé d'assassinat, et néanmoins tous les jours il montait à cheval, et allait s'exercer au pistolet dans la forêt de pins voisine. Ce sont les sentimens d'un homme qui est à la gueule d'un canon chargé attendant qu'il parte : l'émotion est grande, héroïque même, mais elle n'est pas douce, et certainement, même en ce moment de grande émotion, il était malheureux; rien de plus propre à empoisonner le bonheur que l'esprit militant. « Pourquoi, écrit-il, ai-je été toute ma vie plus ou moins ennuyé?... Je ne sais que répondre, mais je pense que c'est dans mon tempérament,... comme aussi de me réveiller dans l'abattement, ce qui n'a jamais manqué de m'arriver depuis plusieurs années. La tempérance et l'exercice que j'ai pratiqués parfois et longtemps de suite vigoureusement et violemment n'y faisaient que peu ou rien. Les passions violentes me valaient mieux. Quand j'étais sous leur prise directe, — c'est étrange, — mais j'étais agité et non abattu. — Pour le vin et les spiritueux, ils me rendent sombre et sauvage jusqu'à la férocité, — silencieux pourtant et solitaire, point querelleur, si on ne me parle pas. Nager aussi me relève; mais en général je suis bas, et tous les jours plus bas. A cela pas de remède, car je

(1) 1821.

ne me trouve pas aussi ennuyé qu'à dix-neuf ans. La preuve en est qu'à cet âge-là j'étais obligé de jouer ou de boire, ou d'avoir une excitation quelconque, sans quoi j'étais misérable... A présent ce qui m'envahit le plus, c'est l'inertie, et une sorte d'écœurement plus fort que l'indifférence. Si je me réveille, c'est par des fureurs. — Dernièrement Lega est entré avec une lettre de Venise au sujet d'une facture que je croyais payée il y a dix mois. J'entrai dans un tel paroxysme de rage que je m'évanouis presque... Je présume que je finirai comme Swift, c'est-à-dire que je mourrai d'abord par la tête, — à moins que ce ne soit plus tôt et par accident. » Horrible attente, et qui l'a hanté jusqu'au bout! A son lit de mort, en Grèce, il refusait, je ne sais plus pourquoi, de se laisser saigner, et préférait finir tout de suite. On le menaça de la folie; il sursauta : « Faites donc, bourreaux que vous êtes! » et il tendit son bras. C'est parmi ces éclats et ces anxiétés qu'il passait sa vie; l'angoisse endurée, le danger bravé, la résistance domptée, la douleur savourée, toutes les grandeurs et toutes les tristesses de la noire manie belliqueuse, voilà les images qu'il avait besoin de faire flotter devant lui. A défaut d'action, il avait les rêves, et il ne se réduisait aux rêves qu'à défaut d'action. Lui-même, en s'embarquant pour la Grèce, disait qu'il avait pris la poésie faute de mieux, qu'elle n'était pas son affaire. « Qu'est-ce qu'un poète? Qu'est-ce qu'il vaut? qu'est-ce qu'il fait? C'est un bavard. » Il augurait mal de la poésie de son siècle, même de la sienne, disant que, s'il vivait dix ans, on verrait de lui quelque chose d'autre que des vers. En effet, il eût été mieux à sa place roi de la mer ou chef de bandes au moyen âge. Sauf deux ou trois éclairs de soleil italien, sa poésie et sa vie sont celles d'un scalde transporté dans le monde moderne, et qui, dans ce monde trop bien réglé, n'a pas trouvé son emploi.

II.

Il a donc été poète, mais à sa façon, façon étrange, semblable à celle dont il a vécu. Il avait en lui des tempêtes intérieures, des avalanches d'idées qui ne trouvaient d'issue que par l'écriture. « Me fuir moi-même, — ç'a été là toujours mon vrai, mon unique, mon seul motif pour barbouiller du papier et pour publier. — Publier est la continuation du même effet par le mouvement que cela donne à l'esprit, qui sans cela retomberait sur soi-même. » — Il a écrit par trop-plein, dit-il encore, par passion, par entraînement, par beaucoup de causes, mais jamais par effort, et presque toujours avec une rapidité étonnante : *le Corsaire* en dix jours, *la Fiancée d'Abydos* en quatre jours. — Pendant l'impression, il ajoutait, corrigeait, mais sans refondre. « Je vous ai déjà dit que je ne puis

jamais refondre. Je suis comme le tigre : si je manque mon premier bond, je rentre en grondant dans ma jungle; si je le fais juste, il est écrasant. » Sans doute il bondit, mais il a sa chaîne : jamais, dans le plus libre élan de ses pensées, il ne se détache de soi. C'est de lui-même qu'il rêve, c'est lui-même qu'il voit partout. C'est un torrent qui bouillonne, mais que des rocs endiguent. Il n'y a point d'aussi grand poète qui ait eu l'imagination aussi étroite; il ne peut pas se métamorphoser en autrui. Ce sont ses chagrins, ses révoltes, ses voyages, à peine transformés et arrangés, qu'il met dans ses vers. Il n'invente pas, il observe; il ne crée pas, il transcrit. Sa copie est poussée au noir, mais c'est une copie. « Je ne puis écrire sur quoi que ce soit, dit-il, sans quelque expérience personnelle et sans un fondement vrai. » Vous trouverez dans ses lettres et dans son livre de notes, presque trait pour trait, ses descriptions les plus frappantes. La prise d'Ismaïl, le naufrage de don Juan, suivent pas à pas deux récits en prose. S'il n'y a que des badauds capables de lui attribuer les crimes de ses héros, il n'y a que des aveugles capables de ne point voir en lui les sentimens de ses personnages; cela est si vrai qu'en somme il n'en a fait qu'un seul. Childe Harold, Lara, le giaour, le corsaire, Manfred, Sardanapale, Caïn, son Tasse, son Dante et le reste sont toujours un même homme, représenté sous divers costumes, dans plusieurs paysages, avec des expressions différentes, mais comme en font les peintres lorsque par des changemens de vêtemens, de décors et d'attitudes ils tirent du même modèle cinquante portraits. Il était trop replié sur soi pour s'éprendre d'autre chose : le raidissement habituel de la volonté empêche l'esprit d'être flexible; sa force, toujours concentrée pour l'effort et tendue vers la lutte, l'enfermait dans la contemplation de lui-même, et le réduisait à ne jamais faire que l'épopée de son propre cœur.

Dans quel style allait-il l'écrire? Avec ces sentimens concentrés et tragiques, il avait l'esprit classique. Par le plus singulier mélange, les livres qu'il préférait étaient à la fois les plus violens et les plus réguliers, la Bible d'abord : « j'en suis grand lecteur et admirateur, je l'avais lue et relue avant d'avoir huit ans; j'entends l'Ancien-Testament, car le nouveau, pour moi, était une tâche, mais l'ancien un plaisir. » Remarquez ce mot, il ne goûte point le mysticisme tendre et abandonné de l'Évangile, mais la raideur atroce et les cris lyriques des vieux Hébreux. A côté de la Bible, ce qu'il aime, c'est Pope, le plus correct, le plus compassé des hommes : « je l'ai toujours regardé comme le plus grand nom de notre poésie. Comptez là-dessus, les autres sont des barbares... Vous pouvez appeler Shakspeare et Milton des pyramides, je préfère le temple de Thésée ou le Parthénon à des montagnes de briques brûlées. » Et aussitôt il écrit deux lettres avec une verve et un esprit incomparables pour défendre

Pope contre les mépris des écrivains modernes. Ce sont ces écrivains, à son avis, qui ont gâté le goût public. Les seuls d'entre eux qui valent quelque chose, Crabbe, Campbell, Rogers, imitent le style de Pope; quelques autres ont du talent, mais, à tout prendre, les nouveau-venus ont perverti la littérature; ils ne savent plus leur langue, leurs expressions ne sont que des à-peu-près, au-dessous ou au-dessus du ton, forcées ou plates. Lui-même il se range parmi les corrupteurs, et l'on voit bien vite que cette théorie n'est pas une improvisation échappée à la mauvaise humeur et à la polémique. Il y revient. Dans ses deux premiers essais, *Hours of idleness, English Bards and Scottish Reviewers*, il a essayé de la suivre. Plus tard et presque dans toutes ses œuvres, on en trouvera l'effet. Il recommande et pratique la règle des unités dans les tragédies. Il aime la forme oratoire, la phrase symétrique, le style condensé. Il plaide volontiers ses passions. Sheridan l'engageait à se tourner vers l'éloquence, et la vigueur, la logique perçante, la verve extraordinaire, l'argumentation serrée de sa prose, prouvent que parmi les pamphlétaires (1) il eût été au premier rang. S'il y est parmi les poètes, c'est en partie grâce à son système classique. Cette forme oratoire, où Pope resserre sa pensée à la façon de La Bruyère, multiplie la force et l'élan des idées véhémentes; comme un canal étroit et droit, elle les rassemble et les précipite sur leur pente; il n'y a rien alors que leur assaut n'emporte, et c'est ainsi que lord Byron, du premier coup, à travers les critiques inquiètes, par-dessus les réputations jalouses, a percé jusqu'au public (2).

Ainsi perça *Childe Harold*. Du premier coup, chacun fut troublé. C'était plus qu'un auteur qui parlait, c'était un homme. En dépit de ses désaveux, on sentait bien que l'auteur ne faisait qu'un avec le personnage; il se calomniait, mais il l'imitait. On le reconnaissait dans ce jeune noble voluptueux et dégoûté, prêt à pleurer au milieu de ses orgies, qui « seul errait perdu en de mornes rêveries, qui, gorgé de plaisirs, aspirait presque à la douleur, » et qui, fuyant sa terre natale, portait parmi les splendeurs et les gaîtés du midi la persécutrice infatigable, « la pensée, comme un démon » acharné après lui. On reconnaissait les paysages : ils avaient été copiés sur place. Et qu'est-ce qu'était tout ce livre, sinon son journal de voyage? Il y disait ce qu'il avait vu et ce qu'il avait senti. Quelle fiction poétique vaut la sensation vraie? Qu'y a-t-il de plus pénétrant que la confidence volontaire ou involontaire? Véritablement chaque mot ici notait une émotion des yeux ou du cœur. « Cet azur tendre de la mer unie, ces mousses des montagnes brunies par un ciel ardent, »

(1) Voyez celui qu'il fit contre les lakistes.
(2) On vendit du *Corsaire* 13,000 exemplaires en un jour.

ces îles « dans leurs robes de brume, rayées de bandes brunes et pourprées, » toutes ces beautés imposantes ou sereines, il en avait joui et parfois souffert, et c'est pour cela que nous les voyons à travers ses vers. Quelque objet qu'il touchât, il le faisait palpiter et vivre; c'est qu'en le regardant il avait palpité et vécu. Lui-même, un peu plus tard, laissant le masque d'Harold, reprenait son récit en son propre nom, et qui n'eût été touché d'aveux si passionnés et si entiers?

« Oui, il faut que je pense moins violemment; j'ai pensé — trop longtemps et lugubrement, jusqu'à ce que mon cerveau, — bouillonnant et épuisé par son propre tourbillon, — soit devenu un gouffre tournant de rêves et de flamme. — Voilà comment, n'ayant point appris tout jeune à dompter mon cœur, — les sources de ma vie ont été empoisonnées. Il est trop tard! — Pourtant je suis changé, quoique toujours le même — en force pour endurer ce que le temps ne peut amoindrir, — et pour me nourrir de fruits amers, sans accuser la destinée...

« Harold s'était bientôt reconnu le plus impropre des hommes — à vivre dans le troupeau des hommes. Il était — trop différent, incapable de plier ses pensées — à celles des autres, quoique son âme eût été foulée — dans sa jeunesse par ses propres pensées; toujours retranché dans son indépendance, — refusant de livrer le gouvernement de son esprit — à des âmes contre lesquelles la sienne se révoltait, — fier jusque dans un désespoir qui savait trouver — une vie en lui-même, et respirer en dehors de l'humanité!...

« Comme le Chaldéen, il tenait ses yeux fixés sur les étoiles, — jusqu'à ce qu'il les eût peuplées d'êtres aussi brillans — que leurs propres rayons, et que la terre, avec les vases humains tirés de sa boue, — et les fragilités humaines fussent oubliées toutes. — S'il avait pu maintenir son âme dans cet essor, — il eût été heureux; mais notre argile s'appesantit — sur son étincelle divine, enviant à l'homme la lumière — vers laquelle il monte, comme pour briser le lien qui — nous retient loin du ciel, du ciel qui là-haut nous ouvre ses plages.

« Cependant, dans les demeures de l'homme, il était devenu une créature — anxieuse et harassée, sombre et déplaisante, — languissant comme un faucon sauvage dont l'aile est coupée, — pour qui l'air sans bornes serait la seule patrie. — Alors son accès lui revenait, et pour le dompter, — aussi ardemment que l'oiseau emprisonné heurte — sa poitrine et son bec contre le treillage de fer — jusqu'à ce que le sang teigne son plumage; — ainsi la chaleur de son âme captive allait dévorant le sang de son cœur. »

Voilà les sentimens avec lesquels il parcourait la nature et l'histoire, non pour les comprendre en s'oubliant devant elles, mais pour y chercher ou y imprimer l'image de ses propres passions. Il ne laisse pas parler les objets, il les force à lui répondre. Au milieu de leur paix, il n'est occupé que de son trouble. Il les monte au ton de son âme, et les force à répéter ses propres cris. Tout est tendu

ici, comme en lui-même; la vaste strophe roule emportant dans son lit comblé le flot des idées véhémentes; la déclamation s'étale, pompeuse et parfois artificielle (c'est sa première œuvre), mais puissante, et si souvent sublime que les vieilleries de la rhétorique qu'il garde encore disparaissent sous l'afflux des magnificences dont il la charge. Wordsworth, Walter Scott, à côté de cette prodigalité de splendeurs accumulées, semblaient pauvres et ternes; on n'avait point vu depuis Eschyle une pompe aussi tragique, et on suivait avec une sorte de saisissement le cortége des figures gigantesques qu'il amenait en files lugubres du fond du passé jusque sous nos yeux.

« J'étais à Venise, sur le pont des Soupirs, — un palais et une prison de chaque côté. — Je voyais, du sein de la vague, les bâtimens se lever — comme à l'attouchement d'une baguette magique. — Dix siècles étendent leurs ailes brumeuses — autour de moi, et une gloire mourante rayonne — jusque sur les temps lointains où mainte contrée sujette — tenait ses yeux fixés sur les marbres du lion ailé, — où Venise, assise dans sa pompe, posait son trône sur les cent îles.

« Elle semble une Cybèle des mers sortie de l'Océan, — qui s'élève avec sa tiare de tours orgueilleuses, — dans le vague lointain, d'un mouvement majestueux, — souveraine des eaux et de leurs puissances. — Elle l'était jadis; ses filles avaient leur douaire — dans les dépouilles des nations, et l'inépuisable Orient — versait dans son giron les pierreries en pluies éblouissantes. — Elle trônait dans sa pourpre, et à ses fêtes — les monarques invités croyaient leur dignité accrue... »

« La Bataille géante (1) est debout sur la montagne; — le soleil brunit l'éclat de ses tresses sanglantes; — dans ses mains de feu, les boulets flamboient, — et ses yeux brûlent tout ce que leur éclair a touché. — Çà et là, sans repos, elle roule, un instant fixe, puis au loin, — lançant sa flamme. Devant ses pieds de fer, — le Meurtre s'est blotti pour compter les œuvres de mort. — Car ce matin trois puissantes nations se rencontrent — pour verser devant son autel le sang qu'elle trouve le plus doux.

« Par le ciel! c'est une splendide vue — pour celui qui n'a point là d'ami ni de frère — de voir leurs écharpes rivales, aux broderies bigarrées, — de voir leurs armes variées qui étincellent dans l'air! — Les vaillans dogues de la guerre se lancent hors de leur repaire, — et grincent de leurs crocs, et hurlent haut après la proie. — Tous se joignent à la chasse, mais peu auront part au triomphe; — le tombeau prendra pour soi le plus précieux du butin, — et le Massacre assouvi peut à peine, à force de joie, compter leurs files...

« Quel fruit retirons-nous de notre maigre et pauvre être? — Nos sens étroits, — notre raison fragile, — la vie courte, — la vérité! une perle qui aime l'abîme, — toutes les choses pesées dans la fausse balance de la coutume. — L'opinion, souveraine toute-puissante, qui jette — sur la terre le manteau de ses obscurités, jusqu'à ce que le juste — et l'injuste semblent

(1) A Talavera.

des accidens, et que les hommes pâlissent — de la crainte que leurs propres jugemens n'éclatent au jour, — et que leurs libres pensées ne soient des crimes, et que la terre n'ait trop de lumière.

« Voilà comme ils fouissent leur sillon dans leur misère inerte, — pourrissant de père en fils et d'âge en âge, — fiers de leur nature foulée. — Voilà comme ils meurent, — léguant leur rage héréditaire — à une race nouvelle d'esclaves-nés, qui recommenceront la guerre — pour garder leurs chaînes, et, plutôt que d'être libres, — saigneront en gladiateurs, et toujours iront s'assaillant — dans cette même arène où ils voient — leurs compagnons tombés avant eux, comme les feuilles du même arbre. »

Jamais style a-t-il mieux exprimé l'âme? On la voit ici qui travaille et s'épanche. Longuement et orageusement les idées y ont bouillonné comme dans les pièces de métal entassées dans la fournaise. Elles y ont fondu sous l'effort de la chaleur intense; elles y ont mêlé leurs laves avec des frémissemens et des explosions, et voilà qu'enfin la porte s'ouvre : un lourd ruisseau de feu descend dans le canal ménagé d'avance, embrasant l'air qui frissonne, et ses teintes flamboyantes brûlent les yeux qui s'obstinent à le regarder.

III.

Ce n'était pas assez pour lui de la description et du monologue; il avait besoin, pour exprimer son personnage idéal, d'événemens et d'actions. Il n'y a que les événemens qui mettent à l'épreuve la force et le ressort de l'âme; il n'y a que les actions qui manifestent et mesurent cette force et ce ressort. Parmi les événemens, il a cherché les plus puissans, parmi les actions, les plus fortes, et l'on a vu paraître coup sur coup *la Fiancée d'Abydos*, *le Giaour*, *le Corsaire*, *Lara*, *Parisina*, *le Siége de Corinthe*, *Mazeppa* et *le Prisonnier de Chillon*.

Je le sais, ces éclatans poèmes se sont ternis en quarante ans. Dans ce collier de pierreries orientales, on a découvert les verroteries, et Byron, qui ne les aimait qu'à demi, avait mieux jugé que ses juges. Encore avait-il mal jugé; les morceaux qu'il préférait sont les plus faux. Son *Corsaire* est taché d'élégances classiques; la chanson des pirates qu'il met au commencement n'est pas plus vraie qu'un chœur de l'opéra italien; ses chenapans y font des antithèses philosophiques aussi équilibrées que celles de Pope. Cent fois l'Ambition, la Gloire, l'Envie, le Désespoir et le reste des personnages abstraits, tels qu'on en mettait sur les pendules au temps de l'empire, font invasion au milieu des passions vivantes (1). Les plus nobles passages sont défigurés par des apostrophes de collége, et la pré-

(1) Par exemple : « as weeping Beauty's check at sorrow's tale. »

tendue diction poétique vient y étaler sa friperie usée et ses ornemens convenus (1). Bien pis, il vise à l'effet et suit la mode. Les ficelles mélodramatiques viennent tirer à propos son personnage pour obtenir la grimace qui fera frémir le public : « Écoutez. — Qui vient là sur un noir coursier? — Approche, bas esclave rampant, et réponds : ne sont-ce point là les Thermopyles?» Tristes procédés, emphatiques et vulgaires, imités de Lucain et de nos Lucains modernes, mais qui font effet pendant la chaleur de la première lecture et sur la populace des auditeurs. Il y a un moyen sûr d'attirer la foule autour de soi, c'est de crier fort; avec des naufrages, des siéges, des meurtres et des combats, on l'intéressera toujours; montrez-lui des forbans, des aventuriers désespérés : ces figures contractées ou furieuses la tireront de sa vie régulière et monotone; elle ira les voir comme elle va aux théâtres du boulevard et par le même instinct qui lui fait lire les romans à quatre sous. Joignez-y, en façon de contraste, des femmes angéliques, tendres et soumises, surtout belles comme des anges. Byron n'y manque pas, et ajoute à toutes ces séductions la fantasmagorie de la scène, le décor oriental ou pittoresque, les vieux châteaux des Alpes, les vagues de la Méditerranée, les soleils couchans de la Grèce, le tout en haut relief, avec des ombres marquées et des couleurs voyantes. Nous sommes tous peuple à l'endroit des émotions, et la grande dame, comme la femme de chambre, donne d'abord ses larmes sans chicaner l'auteur sur les moyens.

Et cependant la vérité surnage. Non, cet homme n'est point un arrangeur d'effets ou un faiseur de phrases. Il a vécu parmi les spectacles qu'il décrit; il a éprouvé les émotions qu'il raconte. Il est allé dans la tente d'Ali-Pacha, il a goûté l'âpre saveur des aventures maritimes et des mœurs sauvages. Il a senti vingt fois le voisinage de la mort : en Morée, dans les angoisses de la solitude et de la fièvre; à Suli, dans un naufrage; à Malte, en Angleterre et en Italie, dans des menaces de duel, dans des projets d'insurrection, dans des commencemens de coups de main, en mer, armé, ou à cheval, ayant vu à sa porte, et plus d'une fois, l'assassinat, les plaies, l'agonie. « Je vis ici, écrivait-il, exposé tous les jours à être assassiné (2), car je me suis fait un ennemi d'un homme puissant qui n'a pas de conscience. Cela ne me fait pas dormir plus mal, ni ne

(1) Voici des vers dignes de Pope, très beaux et très faux :

And havock loath so much the waste of time,
She scarce had left an uncommitted crime.
One hour beheld him since the tide he stemm'd,
Disguised, discover'd, conquering, ta'en, condemn'd,
A chief on land, an outlaw on the deep,
Destroying, saving, prison'd, and asleep!

(2) Moore's *Life of lord Byron*, III, 438; 1820.

m'empêche d'aller à cheval dans les endroits solitaires, parce que la précaution est inutile. On pense à cela comme à une maladie qui peut ou non vous frapper. » Il disait vrai : nul devant le danger ne s'est tenu plus droit et plus ferme. Un jour, près du golfe de San-Fiorenzo (1), son *yacht* fut jeté à la côte; la mer était horrible et les écueils en vue; les passagers baisaient leur rosaire ou s'évanouissaient d'horreur, et les deux capitaines, consultés, déclaraient le naufrage infaillible. « Bien, dit lord Byron, nous sommes tous nés pour mourir. Je m'en irai avec regret, mais certainement sans crainte. » Et il ôta ses habits, engageant les autres à en faire autant, non qu'on pût se sauver parmi de telles vagues: « mais, disait-il, comme les enfans qui se laissent aller d'eux-mêmes au sommeil une fois qu'ils se sont fatigués à force de crier, nous mourrons plus tranquillement quand nous nous serons épuisés à nager. » Là-dessus il s'assit, croisant ses bras, fort calme; même il plaisanta le capitaine, qui mettait ses dollars dans les poches de son gilet. Cependant « les longues lames pesantes déferlaient sur les rocs avec le craquement d'une forêt de chênes fracassés par un tourbillon, » le navire arrivait sur l'écueil; on ne vit point, pendant tout ce temps, Byron changer de visage. Un homme ainsi éprouvé et trempé pouvait peindre les situations et les sentimens extrêmes. Après tout, on ne les peint jamais que comme lui, par expérience (2). Les plus inventifs, Dante et Shakspeare, quoique tout autres, ne font pas autrement. Leur génie a beau monter haut, il a toujours les pieds plongés dans l'observation, et leurs plus folles comme leurs plus magnifiques peintures n'arrivent jamais qu'à offrir au monde l'image de leur siècle ou de leur propre cœur. Tout au plus ils *déduisent*, c'est-à-dire qu'ayant deviné, sur deux ou trois traits, le fond de l'homme qui est en eux et des hommes qui sont autour d'eux, ils en tirent, par un raisonnement subit dont ils n'ont point conscience, l'écheveau nuancé des actions et des sentimens. Ils ont beau être artistes, ils sont observateurs. Ils ont beau inventer, ils décrivent. Leur gloire ne consiste point dans l'étalage d'une fantasmagorie, mais dans la découverte d'une vérité. Ils entrent les premiers dans quelque province inexplorée de la nature humaine, qui devient leur domaine, et désormais, comme un apanage, soutient leur nom. Byron a trouvé la sienne, qui est celle des sentimens tendres et tristes; c'est une lande, et pleine de ruines, mais il est chez lui, et il y est seul.

Quel séjour! Et c'est sur cette désolation qu'il s'appesantit. Il la

(1) Galt's *Life of lord Byron*, 113.

(2) « Qu'aurais-je connu et écrit si j'avais été un paisible politique mercantile ou un lord d'antichambre? Un homme doit voyager et se jeter dans le tourbillon, sinon ce n'est pas vivre. » Moore, III, 429.

médite. Regardez passer les frères de Childe Harold, les personnages qui la peuplent. Celui-ci est dans un cachot, enchaîné avec les deux frères qui lui restent. Trois autres et leur père ont péri en combattant ou ont été brûlés pour leur foi. Un à un sous les yeux de l'aîné les deux derniers languissent et défaillent : agonie silencieuse et lente dans l'obscurité humide où perce à travers une crevasse un rayon de lumière malade. Le premier meurt, et les survivans demandent qu'on l'enterre du moins à l'endroit où vient cette pauvre clarté. Les geôliers rient et lui font la fosse à la place où il est mort, « dans la terre plate et sans gazon, » laissant pendre au-dessus « sa chaîne vide. » Jour par jour alors, le plus jeune se flétrit « comme une fleur sur sa tige, » sans se plaindre, au contraire encourageant son frère qui se tait, desespéré et morne. Les piliers sont trop loin, il ne peut approcher du jeune homme mourant; il prête l'oreille, et entend ses soupirs qui se ralentissent; il crie à l'aide, et nul ne vient. Il rompt sa chaîne d'un grand bond, tout est fini. Il prend cette main froide, et là, devant le corps demeuré inerte, ses sens se bouchent, sa pensée s'arrête, il est comme un homme qui se noie, qui, après avoir traversé l'angoisse, se laisse enfoncer aussi fixe qu'une pierre, et ne sent plus son être que par un raidissement universel d'horreur. — En voici un autre, lié nu et lancé à travers le steppe sur un cheval sauvage. Il se tord, et ses membres, enflés, coupés par les cordes, saignent. Un jour entier il court, et derrière lui les loups hurlent. Toute la nuit il entend leur long galop monotone, et à la fin sa force s'abat : « la terre s'enfonçait, le ciel roulait; — il me sembla que je tombais à terre : — je me trompais, j'étais trop bien lié! — Mon cœur devint malade, mon cerveau douloureux ; — il palpita un temps, puis ne battit plus. — Le ciel tournoyait comme une grande roue. — Je vis les arbres chanceler comme des hommes ivres. — Un éclair faible passa devant mes yeux, — qui ne virent plus Celui qui meurt — ne peut pas mourir davantage. — Je sentais les ténèbres venir et s'en aller, — et je luttais pour m'éveiller; mais je ne pouvais m'accrocher et gravir jusqu'à la vie. — Je me sentais comme un naufragé à la mer sur une planche, — quand toutes les vagues qui fondent sur lui — se soulèvent en même temps et l'engloutissent. » Les nommerai-je tous? Hugo, Parisina, les Foscari, le giaour, le corsaire. Toujours son héros est l'homme aux prises avec la pire angoisse, en face du naufrage, de la torture, de la mort, de sa propre mort douloureuse et prolongée, de la mort amère de ses plus chers bien-aimés, avec le remords pour compagnon, parmi les lugubres perspectives de l'éternité menaçante, sans autre soutien que l'énergie native et l'orgueil endurci. Ils ont trop désiré, trop impétueusement, d'un élan insensé, comme un cheval sans bouche, et désormais leur destin intérieur les pousse

dans le gouffre qu'ils voient et ne veulent plus éviter. Quelle nuit que celle d'Alp devant Corinthe! Il est renégat et vient avec des musulmans assiéger des chrétiens, d'anciens amis, Minotti, le père de la jeune fille qu'il aime. Demain il va donner l'assaut, et il pense à sa propre mort qu'il pressent, au carnage des siens qu'il prépare. Nul appui intérieur, sinon le ressentiment enraciné et la fixité de la volonté raidie. Les musulmans le méprisent, les chrétiens l'exècrent, et sa gloire ne fait que publier sa trahison. Oppressé et fiévreux, il sort à travers le camp endormi, et va errer sur le rivage. « Il est minuit; sur les montagnes brunes, — la froide lune ronde luit descendue; — la mer bleue roule, le ciel bleu — s'étend comme un océan suspendu dans les hauteurs, — parsemé d'îles de lumière. — Les vagues sur les deux rivages reposaient, — calmes, transparentes, aussi azurées que l'air. — A peine si leur écume ébranlait les cailloux du bord, — et leur murmure était aussi doux que celui d'un ruisseau. — Les vents étaient endormis sur les vagues, — les étendards laissaient retomber leurs plis le long de leurs hampes, — et ce profond silence n'était point interrompu, — sauf quand la sentinelle criait son signal, — sauf quand un cheval poussait son hennissement vibrant et aigu, — sauf quand le vaste bourdonnement de cette multitude sauvage — allait bruissant comme font les feuilles d'une côte à l'autre côte. » Comme le cœur se sent malade en face de pareils spectacles! Quel contraste entre son agonie et la paix de l'immortelle nature! Comme les bras se tendent alors vers la beauté idéale, et comme ils retombent impuissans au contact de notre fange et de notre mortalité! Alp avance sur la grève, jusqu'au pied du bastion, sous le feu des sentinelles : il n'y songe guère. « Il regardait les chiens maigres sous le mur, — qui faisaient leur carnaval sur les morts, — se gorgeant et grondant sur les carcasses et les membres. — Ils étaient trop affairés pour aboyer contre lui. — Ils avaient arraché la chair du crâne d'un Tartare, — comme on pèle une figue quand le fruit est frais, — et les crocs blancs grinçaient sur le crâne encore plus blanc, — quand il glissait à travers leurs mâchoires émoussées. — Eux, paresseusement, allaient mâchonnant les os des morts, — et pouvaient à peine se traîner hors de l'endroit où ils s'étaient emplis, — tant ils avaient bien rompu leur long jeûne — sur ceux qui étaient tombés pour leur repas de la nuit. — Alp reconnut, aux turbans qui avaient roulé sur le sable, — les premiers entre les plus braves de sa troupe; — rouges et verts étaient les châles qui les ceignaient, — et chaque crâne avait une longue touffe de cheveux; — tout le reste était rasé et nu. — Leurs crânes étaient dans la gueule du chien sauvage, — et leur chevelure entortillée autour de sa mâchoire. — Tout auprès, sur le rivage, au bord du golfe, — un vautour s'était posé, battant des ailes, pour

chasser un loup qui était descendu furtivement des collines, mais se tenait à l'écart, — effarouché par les chiens, loin de la proie humaine. — Pourtant il attrapa sa part d'un cheval qui gisait, — rongé par les oiseaux, sur les sables de la baie. » Voilà l'issue de l'homme; la chaude frénésie de la vie aboutit là; enseveli ou non, peu importe : vautours ou chacals, ses fossoyeurs se valent! la tempête de ses colères et de ses efforts n'a servi qu'à le leur jeter en pâture, et il n'arrive sous leurs becs ou sous leurs mâchoires qu'avec le sentiment de ses espérances frustrées et de ses désirs inassouvis. Quelqu'un de nous a-t-il pu oublier la mort de Lara après l'avoir lue? Quelqu'un a-t-il vu ailleurs, sauf dans Shakspeare, une plus lugubre peinture de la destinée de l'homme en vain cabré contre son frein? Quoique généreux comme Macbeth, il a tout osé, comme Macbeth, contre la loi et contre la conscience, même contre la pitié et le plus vulgaire honneur; les crimes commis l'ont acculé à d'autres crimes, et le sang versé l'a fait glisser dans une mare de sang. Corsaire, il a tué; coupe-jarret, il assassine, et les meurtres anciens qui peuplent ses rêves viennent avec leurs ailes de chauves-souris heurter aux portes de son cerveau. On ne les chasse point, ces noires visiteuses; la bouche a beau rester muette, le front pâli et l'étrange sourire témoignent de leur venue. Et pourtant c'est un noble spectacle que de voir l'homme debout, la contenance calme, jusque sous leur attouchement. Le dernier jour est venu, et six pouces de fer ont eu raison de toute cette force et de toute cette furie. Il est couché sous un tilleul, et sa plaie ruisselle. A chaque convulsion, le flot jaillit plus noir, puis s'arrête; le sang ne tombe plus que goutte à goutte, et déjà son front est humide, son œil terne. Les vainqueurs arrivent, il ne daigne pas leur répondre; le prêtre approche la croix bénite, il l'écarte avec mépris. Ce qui lui reste de vie est pour ce pauvre page, seul être qui l'ait aimé, qui l'a suivi jusqu'au bout, qui maintenant essaie d'étancher le sang de sa blessure. « Lara peut à peine parler, mais fait signe que c'est en vain, » — lui prend la main, le remercie d'un sourire, et, lui parlant sa langue, une langue inconnue, lui montre du doigt le côté du ciel où en ce moment le soleil se lève et la patrie perdue où il veut le renvoyer. Des assistans nul souci, sur lui-même aucun retour; son visage reste « immobile et sombre, sans repentir, » comme dans sa vie. « Cependant son souffle haletant soulève péniblement sa poitrine, — et le nuage s'épaissit sur ses yeux troubles, — ses membres s'étendent en tremblotant, et sa tête retombe. » Tout est fini, et de ce hautain esprit il ne reste plus qu'une pauvre argile. Après tout, pour de tels cœurs c'est là le sort désirable; ils ont mal pris la vie, et ne reposent bien que dans le tombeau.

Étrange poésie toute septentrionale, qui a sa racine dans l'*Edda*

et sa fleur dans Shakspeare, née jadis d'un ciel inclément, au bord d'une mer tempêtueuse, œuvre d'une race trop volontaire, trop forte et trop sombre, et qui, après avoir bien prodigué les images de la désolation et de l'héroïsme, finit par étendre comme un voile noir sur toute la nature vivante le rêve de l'universelle destruction. Ce rêve est ici comme dans l'*Edda*, presque aussi grandiose. « J'eus un songe qui n'était pas tout entier un songe. — Le clair soleil était éteint, et les étoiles — erraient dans les ténèbres de l'éternel espace, — sans rayons, ne voyant plus leur route, et la terre froide — se balançait aveugle et noircissante dans l'air sans lune. — Le matin venait, s'en allait et venait encore, mais n'apportait point de jour... — Les hommes mirent le feu aux forêts pour s'éclairer; mais heure par heure — elles tombaient et se consumaient, les troncs pétillans — s'éteignaient avec un craquement, puis tout était noir. — Ils vivaient près de ces feux nocturnes, et les trônes, — les palais des rois couronnés, les cabanes, — les habitations de tous les êtres qui vivent sous un toit — flambèrent en guise de torches. Les cités furent incendiées, — et les hommes se tenaient assemblés autour de leurs maisons brûlantes — pour se regarder encore une fois la face les uns les autres. — Leurs fronts sous cette lumière désespérée avaient un aspect infernal, lorsque par saccades — les éclairs arrivaient sur eux. Quelques-uns gisaient à terre, — et cachaient leurs yeux et pleuraient. — D'autres, souriant, — appuyaient leur menton sur leurs mains crispées. — D'autres couraient çà et là et nourrissaient — avec du bois leurs bûchers funéraires, et levaient les yeux — avec une anxiété folle vers le ciel morne, — linceul d'un monde mort; puis de nouveau, — avec des malédictions, se jetaient sur la poussière, — grinçaient des dents et hurlaient. Les oiseaux sauvages criaient, — et dans leur épouvante venaient tomber à terre — et battaient l'air de leurs ailes inutiles. Les brutes les plus farouches — arrivaient apprivoisées et craintives, et les vipères rampaient — et s'entrelaçaient parmi la multitude — avec des sifflemens, mais sans morsure. On les tua pour s'en nourrir. — La guerre, qui pour un moment s'était apaisée, — s'assouvit de nouveau : ils achetèrent un repas — avec du sang, et chacun, morne, s'assit à part, — se gorgeant dans l'ombre. Plus d'amour; — la terre n'avait plus qu'une pensée, celle de la mort, — de la mort présente et sans gloire, — et la dent — de la famine mordait toutes les entrailles. Les hommes — mouraient, et leurs os étaient sans tombe comme leur chair. — Les maigres étaient dévorés par les maigres. — Même les chiens assaillirent leurs maîtres, tous sauf un; — et celui-ci fut fidèle au cadavre, écartant — les oiseaux, et les bêtes, et les hommes affamés, par ses hurlemens, — jusqu'à ce que la faim leur eût serré la gorge, ou que les morts qui tombaient — eussent alléché leurs mâ-

choires maigres. Lui-même n'alla point chercher de nourriture, — mais d'un piteux et perpétuel gémissement, — avec des cris pressés et désolés, léchant la main — qui ne lui répondait point par une caresse, il mourut. — La foule périt de faim par degrés; mais deux hommes — dans une énorme cité survécurent, — et ils étaient ennemis. Ils se rencontrèrent — auprès des brandons mourans d'un autel — où un amas de choses saintes avaient été empilées — pour un usage profane. Ils les ramassèrent, — et, grelottant, de leurs froides mains de squelettes ils grattèrent — les faibles cendres, et leur faible souffle — tâcha d'y souffler une petite vie, et fit une flamme — qui était une dérision. Puis, comme elle devenait plus claire, — ils levèrent leurs yeux et regardèrent — chacun la face de l'autre; ils se virent, crièrent et moururent. — Ils moururent d'épouvante par l'horreur de leur propre aspect. »

IV.

Entre ces poèmes effrénés et funéraires, qui tous incessamment reviennent et s'obstinent sur le même sujet, il y en a un plus imposant et plus haut, *Manfred*, frère jumeau du plus grand poème du siècle, le *Faust* de Goethe. « Lord Byron m'a pris mon *Faust*, disait Goethe, et l'a fait sien. Il en a employé les ressorts moteurs à sa façon, pour son but propre, de sorte qu'aucun d'eux ne reste le même, et c'est pour cette raison surtout que je ne saurais trop admirer son génie. » En effet, l'œuvre était originale. « Je n'ai jamais lu le *Faust* de Goethe, écrivait Byron, car je ne sais pas l'allemand; mais Matthew Monk Lewis, en 1816, à Coligny, m'en traduisit la plus grande partie de vive voix, et naturellement j'en fus très frappé. Néanmoins c'est le Steinbach et la Jungfrau, et quelque chose d'autre encore, bien plus que *Faust*, qui m'ont fait écrire *Manfred*. » — « L'œuvre est si entièrement renouvelée, ajoutait Goethe, que ce serait une tâche intéressante pour un critique de montrer non-seulement les altérations, mais leurs degrés. » Parlons-en donc tout à notre aise : il s'agit ici de l'idée dominante du siècle, exprimée de manière à manifester le contraste de deux maîtres et de deux nations.

Ce qui fait la gloire de Goethe, c'est qu'au XIXᵉ siècle il ait pu faire un poème épique, j'entends un poème où agissent et parlent de véritables dieux. Cela semblait impossible au XIXᵉ siècle, puisque l'œuvre propre de notre âge est la considération épurée des idées créatrices et la suppression des personnes poétiques par lesquelles les autres âges n'ont jamais manqué de les figurer. Des deux familles divines, la grecque et la chrétienne, aucune ne me paraissait capable de rentrer dans le monde épique. La littérature classique avait entraîné dans sa chute les mannequins mythologiques, et les

dieux antiques dormaient sur leur vieil Olympe, où l'histoire et l'archéologie pouvaient seules aller les réveiller. Les anges et les saints du moyen âge, aussi étrangers et presque aussi lointains, étaient couchés sur le velin de leurs missels et dans les niches de leurs cathédrales, et si quelque poète, comme Chateaubriand, essayait de les faire rentrer dans le monde moderne (1), il ne parvenait qu'à les rabaisser jusqu'à l'office de décors de sacristie et de machines d'opéra. La crédulité mythique avait disparu par l'accroissement de l'expérience; la crédulité mystique avait disparu par l'établissement du bien-être. Le paganisme, au contact de la science, s'était réduit à la reconnaissance des forces naturelles; le christianisme, au contact de la morale, se réduisait à l'adoration de l'idéal. Pour diviniser de nouveau les puissances physiques, il eût fallu que l'homme redevînt un enfant bien portant comme sous Homère. Pour diviniser de nouveau les puissances spirituelles, il eût fallu que l'homme redevînt un enfant malade comme sous Dante; mais il était adulte, et ne pouvait remonter vers les civilisations, ni vers les épopées d'où le courant de sa pensée et de sa vie l'avait retiré pour jamais. Comment lui montrer ses dieux, les dieux modernes? comment les revêtir pour lui d'une forme personnelle et sensible, puisque c'est justement de toute forme personnelle et sensible qu'il a travaillé et réussi à les dépouiller? Au lieu d'écarter la légende, Goethe la reprend. C'est une histoire du moyen âge qu'il choisit pour thème. Soigneusement, pieusement, il suit à la trace les vieilles mœurs et la vieille croyance. Un laboratoire d'alchimiste, un grimoire de sorcière, de grosses gaîtés de villageois, d'étudians et d'ivrognes, le sabbat sur le Brocken, la messe à l'église! vous croiriez voir une gravure du temps de Luther, consciencieuse et minutieuse; rien n'est omis, les personnages célestes apparaissent dans les attitudes consacrées, selon le texte de l'Écriture, à la façon des anciens mystères. C'est le Seigneur avec les anges, avec le diable, qui vient lui demander la permission de tenter Faust, comme autrefois il a tenté Job; c'est le ciel comme l'imaginait saint François et le peignait Van-Eyck, avec les anachorètes, les saintes femmes et les docteurs, les uns dans un paysage de rochers bleuâtres, les autres au-dessus, dans l'air sublime, autour de la Vierge glorieuse, rangés par régions et flottant en chœurs. Goethe pousse l'affectation d'orthodoxie jusqu'à inscrire au-dessous de chacun son nom latin et sa niche dans la vulgate (2). Et justement cette fidélité le proclame sceptique. On voit que s'il ressuscite le vieux monde, c'est en his-

(1) L'ange des saintes amours, l'ange de l'océan, les chœurs des esprits bienheureux. Voyez cela tout au long dans *les Martyrs*.

(2) *Magna peccatrix*, S. Lucæ VII, 36.—*Mulier Samaritana*, S. Johannis IV.—*Maria Ægyptiaca* (Acta Sanctorum), etc.

torien, non en croyant. Il n'est chrétien que par souvenir et poésie. Chez lui, l'esprit moderne déborde avec calcul du vase étroit où par calcul il semble s'enfermer. Le penseur perce derrière le conteur. A chaque instant, un mot voulu, qui paraît involontaire, ouvre par-delà les voiles de la tradition les perspectives de la philosophie. Qui sont-ils ces personnages surnaturels, ce Dieu, ce Méphistophélès et ces anges? Leur substance incessamment va se dissolvant et se reformant, pour montrer et cacher tour à tour l'idée qui l'emplit. Sont-ce des abstractions ou des personnes? Ce Méphistophélès révolutionnaire et philosophe, qui a lu *Candide* et gouaille cyniquement les puissances, est-il autre chose parfois que « l'esprit qui nie? » Ces anges « qui se réjouissent de la riche beauté vivante, que la trame incessante de l'être vient envelopper dans les suaves liens de l'amour, qui fixent en pensées stables la vapeur onduleuse des apparitions changeantes, » sont-ils autre chose, pour un instant du moins, que l'intelligence idéale qui, par la sympathie, arrive à tout aimer, et par les idées à tout comprendre? Que dirons-nous de ce Dieu, d'abord biblique et personnel, qui peu à peu se déforme, s'évanouit, et, reculant dans les profondeurs derrière les magnificences de la nature vivante et les splendeurs de la rêverie mystique, se confond avec l'inaccessible absolu? Ainsi se développe le poème entier, action et personnages, hommes et dieux, antiquité et moyen âge, ensemble et détails, toujours sur la limite de deux mondes, l'un sensible et figuré, l'autre intelligible et sans formes, l'un qui comprend les dehors mobiles de l'histoire et de la vie, et toute cette floraison colorée et parfumée que la nature prodigue à la surface de l'être, l'autre qui contient les profondes puissances génératrices et les invisibles lois fixes par lesquelles tous ces vivans arrivent sous la clarté du jour (1). Enfin les voilà, nos dieux; nous ne les travestissons plus, comme nos ancêtres, en idoles ou en personnes; nous les apercevons tels qu'ils sont en eux-mêmes, et nous n'avons pas besoin pour cela de renoncer à la poésie, ni de rompre avec le passé. Nous restons à genoux devant les sanctuaires où pendant trois mille ans a prié l'humanité; nous n'arrachons pas une seule rose aux guirlandes dont elle a couronné ses divines madones; nous n'éteignons pas une seule des lampes qu'elle entassait sur les marches de son autel; nous contemplons avec un plaisir d'artiste les châsses précieuses où, parmi les candélabres ouvragés, les soleils de diamans, les chapes resplendissantes, elle a répandu les plus purs trésors de son génie et de son cœur. Mais notre pensée

(1) Wer ruft das Einzelne zur allgemeinen Weihe,
Wo es in herrlichen Accorden schlägt?

perce plus loin que nos yeux. A de certains instans, pour nous, ces draperies, ces marbres, tout cet appareil vacille; ce ne sont plus que de beaux fantômes, ils se dissipent en fumée, et nous découvrons à travers eux et derrière eux l'impalpable idéal qui a dressé ces piliers, illuminé ces voûtes, et plané pendant des siècles sur la multitude agenouillée.

Comprendre la légende et aussi comprendre la vie, voilà l'objet de cette œuvre et de toute l'œuvre de Goethe. Chaque chose, brute ou pensante, vile ou sublime, fantastique ou tangible, est *un groupe de puissances* dont notre esprit, par l'étude et la sympathie, peut reproduire en lui-même les élémens et l'arrangement. Reproduisons-la et donnons-lui dans notre pensée un nouvel être. Est-ce qu'une commère comme Marthe, bavarde et sotte, est-ce qu'un ivrogne comme Frosch, braillard et sale, et le reste des magots hollandais sont indignes d'entrer dans un tableau? Même cette guenon et ces singes qui font bouillir la marmite de la sorcière, avec leurs cris rauques et leur imagination détraquée, valent la peine que l'art les ranime. Partout où est la vie, même bestiale ou maniaque, est la beauté. Plus on regarde la nature, plus on la trouve divine, divine jusque dans ses rochers et ses plantes. Considérez ces forêts, elles semblent inertes; mais les feuilles respirent, et la séve y monte insensiblement, à travers les troncs massifs et les branches, jusque dans ces minces rameaux étendus comme des doigts ouverts au bout des tiges; elle emplit des canaux gorgés, elle suinte en formes vivantes, elle comble les frêles chatons de poussières fécondantes, elle répand à profusion dans l'air qui fermente les vapeurs et les senteurs; cet air lumineux, ce dôme de verdure, cette longue colonnade de troncs, ce sol silencieux travaillent et se transforment; ils accomplissent une œuvre, et le cœur du poète n'a qu'à les écouter pour trouver une voix à leurs instincts obscurs. Ils parlent dans ce cœur, bien mieux ils chantent, et les autres êtres font de même; chacun avec sa mélodie distincte, courte ou longue, étrange ou simple, seule appropriée à sa nature, et capable de la manifester tout entière, comme un son, par son timbre, sa hauteur et sa force, manifeste la structure intérieure du corps qui l'a produit. Cette mélodie, le poète la respecte; il évite de l'altérer par le mélange de ses idées ou de son accent; tout son soin est de la garder intacte et pure. Ainsi se forme son œuvre, écho de l'universelle nature, gigantesque chœur où les dieux, les hommes, le passé, le présent, tous les momens de l'histoire, toutes les conditions de la vie, tous les ordres de l'être viennent s'accorder sans se confondre, et où le génie flexible du musicien, qui tour à tour s'est métamorphosé en chacun d'eux pour l'interpréter et le comprendre, ne témoigne de

sa pensée propre qu'en faisant entrevoir par-delà cette immense harmonie le groupe de lois idéales d'où elle dérive et la raison intérieure qui la soutient.

A côté de cette conception si haute, qu'est-ce que le surnaturel de Manfred? Sans doute Byron est ému par les grandes choses de la nature : il sort des Alpes, il a vu ces glaciers qui sont « comme un ouragan gelé, » ces cataractes formidables qui ondulent au-dessus des précipices « comme la queue du cheval pâle de l'Apocalypse; » mais il n'en a rien rapporté, sauf des images. Sa sorcière, ses esprits, son Ahrimane ne sont que des dieux de théâtre. Il n'y croit pas plus que nous. C'est à un tout autre prix qu'on fait de vrais dieux : il faut y croire; il faut, comme Goethe, avoir assisté longuement en philosophe et en savant à leur naissance; il faut avoir vu d'eux autre chose que leurs dehors. Celui qui, en restant poète, s'est fait naturaliste et géologue, qui a suivi dans les fissures des roches les eaux tortueuses lentement distillées et poussées enfin par leur propre poids vers la lumière, peut se demander, comme autrefois les Grecs, en les regardant tournoyer et chatoyer sous leurs teintes d'émeraude, ce qu'elles peuvent penser, si elles pensent. Quelle étrange vie que la leur, tour à tour reposée et violente! Combien loin de la nôtre! Avec quel effort faut-il nous arracher de nos passions compliquées et vieillies pour comprendre la jeunesse et la simplicité divine d'un être affranchi de la réflexion et de la forme! Combien difficile est une telle œuvre pour un moderne! Combien impossible pour un Anglais! Shelley, Keats en ont approché, grâce à la délicatesse nerveuse de leur imagination malade ou débordante; mais que cette approche est encore lointaine! Et comme on sent, en les lisant, qu'il leur eût fallu, ainsi qu'à Goethe, l'aide de la culture publique et l'aptitude du génie national! Ce que la civilisation tout entière a développé uniquement chez l'Anglais, c'est la volonté énergique et les facultés pratiques. L'homme s'est trouvé raidi dans l'effort, concentré dans la résistance, attaché à l'action et partant exclu de la spéculation pure, de la sympathie ondoyante et de l'art désintéressé. Chez lui, la liberté métaphysique a péri sous les préoccupations utilitaires, et la rêverie panthéistique sous les préoccupations morales. Comment ferait-il pour plier son imagination jusqu'à suivre les contours innombrables et fuyans des êtres, surtout des êtres vagues? Comment ferait-il pour sortir de sa religion jusqu'à reproduire avec indifférence les puissances de l'indifférente nature? Et qui est plus loin de la flexibilité et de l'indifférence que celui-ci? L'eau coulante, qui chez Goethe va se modelant sur toutes les formes du terrain, et qu'on aperçoit dans le lointain sinueux et lumineux sous le brouillard doré qu'elle exhale, s'est prise tout d'un coup chez Byron en une masse de glace, et ne fait plus qu'un bloc

rigide de cristal. Ici comme ailleurs, il n'y a qu'un personnage, le même qu'ailleurs. Hommes, dieux, nature, tout le monde changeant et multiple de Goethe s'est évanoui. Seul le poète subsiste, exprimé dans son personnage. Enfermé invinciblement en lui-même, il n'a pu voir que lui; s'il fait venir d'autres êtres, c'est pour qu'ils lui donnent la réponse, et à travers cette épopée prétendue il a persisté dans son monologue éternel.

Mais aussi comme toutes ces puissances rassemblées en un seul être le font grand! Dans quelle médiocrité et quelle platitude recule auprès de lui le Faust de Goethe! Sitôt qu'on cesse de voir en ce Faust l'humanité, qu'est-ce qu'il devient? Est-ce là un héros? Triste héros, qui pour toute œuvre parle, a peur, étudie les nuances de ses sensations et se promène! Sa plus forte action est de séduire une fille d'auberge et d'aller danser la nuit en mauvaise compagnie, deux exploits que tous les étudians ont accomplis. Ses volontés sont des velléités, ses idées des aspirations et des rêves. Une âme de poète dans une tête de docteur, toutes deux impropres à l'action et faisant mauvais ménage, la discorde au dedans, la faiblesse au dehors; bref, le caractère manque, c'est un caractère d'Allemand. A côté de lui, quel homme que Manfred! C'est un homme; il n'y a pas de mot plus beau, ni qui le peigne mieux. Ce n'est pas lui qui, à l'aspect d'un esprit, « tremblera comme un ver craintif qui se tortille à terre. » Ce n'est pas lui qui regrettera « de n'avoir ni or, ni biens, ni honneurs, ni souveraineté dans le monde. » Ce n'est pas lui qui se laissera duper comme un écolier par le diable, ou qui ira s'amuser en badaud aux fantasmagories du Brocken. Il a vécu en chef féodal, non en savant gradué; il a combattu, il a maîtrisé les autres; il sait se maîtriser lui-même. S'il s'est enfoncé dans les arts magiques, ce n'est point par curiosité d'alchimiste, c'est par audace de révolté. « Dès ma jeunesse, mon âme n'a point marché avec les âmes des hommes, — et n'a point regardé la terre avec des yeux d'homme. — La soif de leur ambition n'était point la mienne. — Le but de leur vie n'était pas le mien. — Mes joies, mes peines, mes passions, mes facultés — me faisaient étranger dans leur bande; je portais leur forme, — mais je n'avais point de sympathie avec la chair vivante... — Je ne pouvais point dompter et plier ma nature, car celui-là — doit servir qui veut commander; il doit caresser, supplier, — épier tous les momens, s'insinuer dans toutes les places, — être un mensonge vivant, s'il veut devenir — une créature puissante parmi les viles, et telle — est la foule; je dédaignais de me mêler dans un troupeau, — troupeau de loups, même pour les conduire... — Ma joie était dans la solitude, pour respirer — l'air difficile de la cime glacée des montagnes, — où les oiseaux n'osent point bâtir, où l'aile des insectes — ne vient point effleurer

le granit sans herbe, pour me plonger — dans le torrent et m'y rouler — dans le rapide tourbillon des vagues entre-choquées, — pour suivre à travers la nuit la lune mouvante, — les étoiles et leur marche, pour saisir — les éclairs éblouissans jusqu'à ce que mes yeux devinssent troubles, — ou pour regarder, l'oreille attentive, les feuilles dispersées, — lorsque les vents d'automne chantaient leur chanson du soir. — C'étaient là mes passe-temps, et surtout d'être seul, — car si les créatures de l'espèce dont j'étais, — avec dégoût d'en être, me croisaient dans mon sentier, — je me sentais dégradé et retombé jusqu'à elles, — et je n'étais plus qu'argile. »

Il vit seul, et il ne peut pas vivre seul. La profonde source de l'amour, exclue de ces issues naturelles, déborde alors et dévaste le cœur qui n'a pas voulu s'épancher. Il a aimé, trop aimé, trop près de lui, sa sœur peut-être; elle en est morte, et le remords impuissant est venu remplir cette âme que nulle occupation humaine n'avait pu combler. « Ma solitude n'est plus une solitude; — elle s'est peuplée de furies. J'ai grincé mes dents — dans les ténèbres jusqu'au retour de l'aube; — puis, jusqu'au soleil couchant, je me suis maudit. J'ai demandé — la folie comme un bienfait; elle m'est refusée. — J'ai affronté la mort; mais dans la guerre des élémens — les eaux se sont écartées de moi, — et les choses mortelles ont passé près de moi sans me faire mal. La froide main — d'un démon impitoyable m'a retenu, — m'a retenu par un seul cheveu, qui n'a pas voulu se briser. — Dans la fantaisie, dans l'imagination, dans toutes — les opulences de mon âme, j'ai plongé jusqu'au fond; — mais, comme une vague refluante, elle m'a rejeté — dans le gouffre de ma pensée sans fond. — J'habite dans mon désespoir, et j'y vis, j'y vis pour toujours. » Qu'il la voie encore une fois, c'est vers cet unique et tout-puissant désir qu'affluent toutes les puissances de son âme. Il l'évoque au milieu des démons; elle paraît, mais ne répond pas. Il la supplie, avec quels cris, quels douloureux cris d'angoisse profonde! Comme il l'aime! De quel élan et de quel effort toutes ses tendresses refoulées et écrasées bouillonnent et s'échappent à l'aspect de ces yeux bien-aimés qu'il revoit pour la dernière fois! Avec quel entraînement ses bras convulsifs se tendent vers cette forme frêle qui, en frissonnant, sort de la tombe, vers ces joues où le sang rappelé par contrainte pose une rougeur maladive « comme celle que l'automne met dans les feuilles mourantes! » — « Écoute-moi, écoute-moi! — Astarté, ma bien-aimée, parle-moi! — J'ai tant enduré, j'ai tant à endurer encore! — Regarde-moi, ce tombeau ne t'a pas changée — plus que je ne suis changé pour toi. Tu m'aimais trop — comme je t'ai aimée. Nous n'étions point faits — pour nous torturer ainsi l'un l'autre, quand c'eût été — le plus mortel péché de nous aimer comme nous nous sommes aimés. — Dis que tu n'as

point horreur de moi, que je subis — cette punition pour nous deux, que tu seras — un des esprits bienheureux, et que je mourrai; — car jusqu'ici toutes les choses odieuses conspirent — pour me lier à la vie, à une vie — qui me fait reculer en frémissant devant l'immortalité, — devant un avenir pareil au passé. Je n'ai plus de repos, — je ne sais pas ce que je demande, ni ce que je cherche. — Je sens seulement ce que tu es et ce que je suis. — Et pourtant je voudrais une fois encore, avant que je ne périsse, — entendre la musique de ta voix. Parle-moi, — car je t'ai appelée dans la nuit silencieuse, — j'ai effrayé les oiseaux endormis dans les rameaux muets, — j'ai éveillé les loups des montagnes et rendu — ton nom familier aux échos des cavernes, — qui me répondaient; bien des choses m'ont répondu, — esprits et hommes, mais tu as toujours été muette. — Parle-moi; j'ai erré sur la terre, — et je n'ai jamais trouvé ta ressemblance. Parle-moi; — regarde les démons autour de nous; ils se sentent un cœur pour moi. — Je ne les crains pas, je ne sens mon cœur que pour toi seule. — Parle-moi, quand ce serait avec courroux. Dis un mot, — n'importe lequel. Seulement que je t'entende encore une fois, — encore cette fois, encore une fois! » Elle parle, quelle triste et douteuse réponse! Et des convulsions courent sur les membres de Manfred, lorsqu'elle disparaît; mais un instant après les esprits voient qu'il « se dompte et fait de la torture l'esclave de sa volonté. » — « S'il eût été l'un de nous, il eût été un esprit redoutable. » La volonté, voilà dans cette âme la base inébranlable. Il n'a point plié devant le souverain des esprits, il est resté debout et calme en face du trône infernal, sous le déchaînement de tous les démons qui voulaient le déchirer. Et maintenant qu'il meurt et qu'ils l'assaillent, il lutte et triomphe encore; tout « râlant qu'il est, les lèvres blanches, » il reste « debout dans sa force, » les brave et les chasse. « Tu n'as point de pouvoir sur moi, je le sens. — Tu ne me posséderas jamais, je le sais. — Ce que j'ai fait est fait; je porte au dedans de moi — une torture à laquelle la tienne ne pourrait rien ajouter. — L'âme, qui est immortelle, se donne à elle-même — la récompense ou le châtiment de ses bonnes ou de ses mauvaises pensées. — Elle est à elle-même le commencement et la fin de son propre mal. — Elle est à elle-même son lieu et son temps. Son être intime, — quand elle est dépouillée de cette mortalité, n'emprunte point — sa couleur aux choses fugitives du dehors, — mais demeure absorbé dans une souffrance ou dans une joie — qui vient de la conscience de ses propres mérites. — Tu ne m'as point tenté, ce n'est pas toi qui aurais pu me tenter. — Je n'ai pas été ta dupe, et je ne suis pas ta proie. — J'ai été mon propre destructeur, et je le serai encore — dans la vie qui s'approche. Arrière, démons trompés! — La main de la mort est sur

moi, mais point la vôtre... » Le moi, l'invincible moi, qui se suffit à lui-même, sur qui rien n'a prise, ni démons, ni hommes, seul auteur de son bien et de son mal, sorte de dieu souffrant et tombé, mais toujours dieu sous ses haillons de chair, à travers la fange et les froissemens de toutes ses destinées, voilà le héros et l'œuvre de cet esprit et des hommes de sa race. Si Goethe a été le poète de l'*univers*, Byron a été le poète de la *personne*, et si le génie allemand dans l'un a trouvé son interprète, le génie anglais dans l'autre a trouvé le sien.

V.

On devine bien que les Anglais se récriaient, et reniaient le monstre. Southey, poète lauréat, disait de lui, en beau style biblique, qu'il tenait de Moloch et de Bélial, mais surtout de Satan, et, avec une générosité de confrère, réclamait contre lui l'attention du gouvernement. Le papier ne suffirait pas, s'il fallait transcrire les injures des *revues* décentes « contre ces hommes (entendez cet homme) au cœur gâté, à l'imagination dépravée qui, se forgeant un système d'opinions accommodées à leur triste conduite, se sont révoltés contre les plus saintes ordonnances de la société humaine, et qui, haïssant cette religion révélée dont avec tous leurs efforts et toutes leurs bravades ils ne peuvent entièrement déraciner en eux la croyance, travaillent à rendre les autres aussi misérables qu'eux-mêmes en les infectant d'un poison moral qui les rongera jusqu'au cœur. » Emphase de mandement et pédanterie de cuistre : dans ce pays, la presse fait l'office de gendarmerie, et jamais elle ne l'y a fait plus violemment qu'alors. L'opinion aidait la presse. Plusieurs fois en Italie lord Byron vit des *gentlemen* sortir d'un salon avec leurs femmes lorsqu'on l'annonçait. A titre de grand seigneur et d'homme célèbre, le scandale qu'il donnait criait plus haut que tout autre : il était *a public sinner;* un jour un ecclésiastique obscur lui envoya une prière qu'il avait trouvée dans les papiers de sa femme, charmante et pieuse personne, morte récemment, et qui en secret avait demandé à Dieu la conversion du grand pécheur. L'Angleterre conservatrice et protestante, après un quart de siècle de guerres morales et deux siècles d'éducation morale, avait poussé à bout sa sévérité et son rigorisme, et l'intolérance puritaine, comme jadis en Espagne l'intolérance catholique, mettait les dissidens hors la loi. La proscription de la vie voluptueuse ou abandonnée, l'observation étroite de la règle et de la décence, le respect de toutes les polices divines ou humaines, les révérences obligées au seul nom de Pitt, du roi, de l'église et du dieu biblique, l'attitude guindée du *gentle-*

man en cravate blanche, officiel, inflexible, implacable, voilà les mœurs qu'on trouvait alors au-delà de la Manche, cent fois plus tyranniques qu'aujourd'hui; c'est à ce moment, selon Stendahl, qu'un pair, seul au coin de son feu, n'osait croiser ses jambes, par crainte d'être *improper*. L'Angleterre se tenait raide, désagréablement lacée dans son corset de bienséances. De là deux misères : on souffre, et l'on est tenté, quand on est sûr du secret, de jeter bas la vilaine machine étouffante; d'un côté la contrainte, de l'autre l'hypocrisie, voilà les deux vices de la civilisation anglaise, et c'est à eux que Byron, avec sa clairvoyance de poète et ses instincts de combattant, s'est attaqué.

Dès l'abord, il les avait vus; les vrais artistes sont perspicaces; c'est en cela qu'ils nous surpassent; nous jugeons d'après des ouï-dire et des phrases toutes faites, en badauds; ils jugent d'après les faits et les choses, en originaux : à vingt-deux ans, il avait vu l'ennui né de la contrainte désoler toute la *high life*. « Là se tient debout la noble hôtesse, qui restera sur ses jambes — même à la trois-millième révérence. — Les ducs royaux, les dames grimpent l'escalier encombré, et à chaque fois avancent d'un pouce (1). » — « Il faut voir à la campagne, écrivait-il, ce que les journaux appellent une compagnie choisie d'hôtes de distinction, notamment les *gentlemen* après dîner, les jours de chasse, et la soirée qui suit, et les femmes qui ont l'air d'avoir chassé, ou plutôt d'avoir été chassées... Je me rappelle un dîner à la ville chez lord C..., composé de gens peu nombreux, mais choisis entre les plus amusans. Le dessert était à peine sur la table, que sur douze personnes j'en comptai cinq endormies. » Pour les mœurs, du moins dans la haute classe, il ajoutait : « Passé la soirée dans ma loge à Covent Garden... Partout autour de moi les plus distinguées des jeunes et vieilles coquines de qualité... C'est comme si la salle eût été partagée entre les courtisanes publiques et les autres; mais les intrigantes dépassaient de beaucoup en nombre les mercenaires... Là, quelle différence y a-t-il entre Pauline et sa maman, et lady... et sa fille, si ce n'est que les deux dernières peuvent aller chez le roi et partout ailleurs, et que les deux premières sont réduites à l'Opéra et aux maisons de filles? Quel plaisir j'ai à observer la vie telle qu'elle est réellement!... » Du décorum et de la débauche! Des tartufes de mœurs

Qui mettent leurs vertus en mettant leurs gants blancs (2);

une oligarchie qui, pour garder ses dignités et ses sinécures, dé-

(1) *Don Juan*.
(2) Alfred de Musset.

chire l'Europe, dévore l'Irlande et ameute le peuple avec les grands mots de vertu, de christianisme et de liberté : il y avait des vérités sous ces invectives. C'est depuis trente ans seulement que l'ascendant de la classe moyenne a diminué les priviléges et la corruption des grands; mais à ce moment on pouvait les leur jeter à la tête. « La pudeur, disait Byron en prenant les mots de Voltaire, s'est enfuie des cœurs et s'est réfugiée sur les lèvres... Plus les mœurs sont dépravées, plus les expressions sont mesurées; on croit regagner en langage ce qu'on a perdu en vertu... Voilà la vérité, la vérité sur la masse hypocrite et dégradée qui infeste la présente génération anglaise; c'est la seule réponse qu'ils méritent... Le *cant* est le péché criant dans ce siècle menteur et double d'égoïstes déprédateurs. » Et là-dessus il écrivit son chef-d'œuvre, *Don Juan*.

Tout y était nouveau, forme et fond; c'est qu'il était entré dans un nouveau monde; l'Anglais, homme du nord transplanté parmi les mœurs du midi et dans la vie italienne, s'était imbibé d'une nouvelle séve qui lui faisait porter de nouveaux fruits. On lui avait fait lire (1) les satires très lestes de Buratti, et même les sonnets plus que voluptueux de Baffo. Il vivait dans l'heureuse société de Venise, encore exempte de colères politiques, où le souci paraissait une sottise, où l'on traitait la vie comme un carnaval, où le plaisir courait les rues, non pas timide et hypocrite, mais déshabillé et approuvé. Il s'y était amusé fougueusement d'abord, plus qu'assez et même plus que trop, presque jusqu'à s'y détruire; puis après les galanteries vulgaires, ayant rencontré un amour véritable, il était devenu cavalier servant, à la mode du pays, du consentement de la famille, offrant le bras, portant le châle, un peu maladroitement d'abord et avec étonnement, mais en somme plus heureux qu'il n'avait jamais été, et caressé comme par un souffle tiède de volupté et d'abandon. Il y avait vu le renversement de toute la morale anglaise, l'infidélité conjugale érigée en règle, et la fidélité amoureuse érigée en devoir. « Impossible, écrivait-il, de convaincre une femme ici qu'elle manque le moins du monde au devoir et aux convenances en prenant un *amoroso*... L'amour (le sentiment de l'amour) non-seulement excuse la chose, mais en fait une *vertu positive* (2), pourvu qu'il soit désintéressé et pas un caprice, et qu'il se borne à une seule personne. » Un peu plus tard, il traduisait le *Morgante Maggiore* de Pulci pour montrer « ce qui était permis aux ecclésiastiques en matière de religion dans un pays catholique et dans un âge bigot, » et pour imposer silence « aux arlequins d'Angleterre qui l'accusaient

(1) Stendhal, *Mémoires sur lord Byron*.
(2) Moore's *Life of lord Byron*, III, 113.

d'attaquer la liturgie. » Il jouissait de cette liberté et de cette aise, et comptait bien ne jamais retomber sous l'inquisition pédantesque qui dans son pays l'avait condamné et damné sans rémission. Il écrivait son *Beppo* en improvisateur, avec un laisser-aller charmant, avec une belle humeur ondoyante, fantasque, et y opposait l'insouciance et le bonheur de l'Italie aux préoccupations et à la laideur de l'Angleterre. « J'aime à voir le soleil se coucher, sûr qu'il se lèvera demain, — non pas débile et clignotant dans le brouillard, — comme l'œil mort d'un ivrogne qui geint, — mais avec tout le ciel pour lui seul, sans que le jour soit forcé d'emprunter — sa lumière à ces lampions d'un sou qui se mettent à trembloter — quand Londres l'enfumée fait bouillotter son chaudron trouble. » — « J'aime leur langue, ce doux latin bâtard — qui se fond comme des baisers sur une bouche de femme, — qui glisse comme si on devait l'écrire sur du satin — avec des syllabes qui respirent la douceur du midi, — avec des voyelles caressantes qui coulent et se fondent si bien ensemble, — que pas un seul accent n'y semble rude, — comme nos âpres gutturales du nord, aigres et grognantes, — que nous sommes obligés de cracher avec des sifflemens et des hoquets. » — « J'aime aussi les femmes (pardonnez ma folie), — depuis la riche joue de la paysanne d'un rouge bronzé — et ses grands yeux noirs avec leur volée d'éclairs — qui vous disent mille choses en une fois, — jusqu'au front de la noble dame, plus mélancolique, — mais calme, avec un regard limpide et puissant, — son cœur sur les lèvres, son âme dans les yeux, — douce comme son climat, rayonnante comme son ciel. » Avec d'autres mœurs, il y avait là une autre morale; il y en a une pour chaque siècle, chaque race et chaque ciel; j'entends par là que le modèle idéal varie avec les circonstances qui le façonnent. En Angleterre, la dureté du climat, l'énergie militante de la race et la liberté des institutions prescrivent la vie active, les mœurs sévères, la religion puritaine, le mariage correct, le sentiment du devoir et l'empire de soi. En Italie, la beauté du climat, le sens inné du beau et le despotisme du gouvernement suggéraient la vie oisive, les mœurs relâchées, la religion imaginative, le culte des arts et la recherche du bonheur. Chacun des deux modèles a sa beauté et ses taches, l'artiste épicurien comme le politique moraliste (1); chacun des deux montre par ses grandeurs les petitesses de l'autre, et, pour mettre en relief les travers du second, lord Byron n'avait qu'à mettre en relief les séductions du premier.

Là-dessus il se met en quête d'un héros, et n'en trouve pas, ce

(1) Voyez Stendhal, *Vie de Giacomo Rossini*, et Stanley, *Vie de Thomas Arnold*. Le contraste est complet. Voyez dans *Corinne* cette opposition très bien saisie.

qui, dans ce siècle peuplé de héros, est « bien étrange. » Faute de mieux, il prend « notre vieil ami don Juan, » choix scandaleux : quels cris vont pousser les moralistes d'Angleterre! Mais le comble de l'horreur, c'est que ce don Juan n'est point méchant, égoïste, odieux, comme ses confrères. Il ne séduit pas, ce n'est pas un corrupteur; l'occasion venue, il se laisse aller; il a du cœur et des sens, et sous un beau soleil tout cela s'émeut; à seize ans, on n'y peut mais, à vingt non plus, ni peut-être à trente. Prenez-vous-en à la nature humaine, mes chers moralistes; ce n'est pas moi qui l'ai faite ainsi; si vous voulez gronder, adressez-vous plus haut; nous sommes ici peintres et non pas fabricans de marionnettes humaines, et nous ne répondons pas de la structure de nos pantins. Voilà donc notre Juan qui se promène; il se promène en beaucoup d'endroits, et dans tous ces endroits il est jeune; nous ne le foudroierons point pour cela, la mode en est passée; les diables verts et leurs cabrioles ne sont plus de mise qu'au cinquième acte de Mozart. Et d'ailleurs Juan est si aimable! Après tout, qu'a-t-il fait que les autres ne fassent? S'il a été l'amant de Catherine II, c'est à l'exemple du corps diplomatique, accru de toute l'armée russe. Laissez-le semer sa folle avoine, le bon grain viendra à son tour. Une fois arrivé en Angleterre, il aura de la tenue : j'avoue que sur provocations il pourra bien encore par-ci par-là picorer dans les jardins conjugaux de l'aristocratie; mais à la fin il se rangera, il ira au parlement prononcer des discours moraux, il deviendra membre de l'association pour la suppression du vice. Si vous voulez absolument qu'on le punisse, nous lui ferons faire un mariage malheureux : l'enfer de l'auteur espagnol « n'en est probablement que l'allégorie. » En tout cas, marié ou damné, les honnêtes gens auront à la fin de la pièce le plaisir de savoir qu'il cuit tout vif (1).

Singulière apologie, n'est-ce pas? et qui ne fait qu'aggraver la faute! Attendez, vous ne connaissez pas encore tout le venin du livre! à côté de Juan, il y a dona Julia, Haydée, Gulbeyaz, Dudu, et le reste. C'est ici que le diabolique poète enfonce sa griffe la plus aiguë, et c'est dans nos faibles qu'il a soin de l'enfoncer. Que vont dire les *clergymen* et les *reviewers* en cravate blanche? Car enfin, il n'y a point moyen de s'en défendre, il faut bien lire, malgré qu'on en ait. Deux ou trois fois de suite on voit ici le *bonheur*, et quand je dis le bonheur, c'est bien le bonheur profond et entier, non pas la simple volupté, non pas la gaîté grivoise; nous sommes à cent lieues ici des jolies polissonneries de Dorat et des appétits débridés de Rochester. La beauté est venue, la beauté méridionale, écla-

(1) Journal, février 1821.

tante et harmonieuse, épanchée sur toutes choses, sur le ciel lumineux, sur les paysages calmes, sur la nudité des corps, sur la naïveté des cœurs. Y a-t-il une chose qu'elle ne divinise? Tous les sentimens s'exaltent sous sa main. Ce qui était grossier devient noble; même dans cette aventure nocturne du sérail qui semble digne de Faublas, la poésie embellit la licence : les jeunes filles reposent dans le large appartement silencieux, comme de précieuses fleurs apportées de tous les climats dans une serre. « L'une a posé sa joue empourprée sur son bras blanc, — et ses boucles noires font sur ses tempes une grappe sombre. — Elle rêve ainsi dans sa langueur molle et tiède. — L'autre, avec ses tresses cendrées qui se dénouent, — laisse pencher doucement sa belle tête, — comme un fruit qui vacille sur sa tige, — et sommeille, avec un souffle faible, — ses lèvres entr'ouvertes, montrant un rang de perles. — Une autre, comme du marbre, aussi calme qu'une statue, — muette, sans haleine, gît dans un sommeil de pierre, — blanche, froide et pure, et semble une figure sculptée sur un monument. » Cependant les lampes alanguies n'ont plus qu'une clarté bleuâtre; Dudu s'est couchée, l'innocente, et si elle a jeté un regard dans son miroir, « c'est comme la biche qui a vu dans le lac — passer fugitivement son ombre craintive. — Elle sursaute d'abord et s'écarte, puis coule un second regard — admirant cette nouvelle fille de l'abîme. » Que va devenir ici la pruderie puritaine? Est-ce que les convenances peuvent empêcher la beauté d'être belle? Est-ce que vous condamnerez un Titien, parce qu'il est nu? Qui est-ce qui donne un prix à la vie humaine et une noblesse à la nature humaine, sinon le pouvoir d'atteindre aux émotions délicieuses et sublimes? Vous venez d'en avoir une, et digne d'un peintre; est-ce qu'elle ne vaut pas celle d'un *alderman?* Refuserez-vous de reconnaître le divin, parce qu'il apparaît dans l'art et la jouissance, et non pas seulement dans la conscience et l'action? Il y a un monde à côté du vôtre, comme il y a une civilisation à côté de la nôtre; vos règles sont étroites et votre pédanterie tyrannique; la plante humaine peut se développer autrement que dans vos compartimens et sous vos neiges, et les fruits qu'alors elle portera n'en seront pas moins précieux. Vous le voyez bien, puisque vous y goûtez quand on vous les offre. Qui a lu les amours d'Haydée, et a eu d'autre pensée que de l'envier et de la plaindre? C'est une enfant sauvage qui a recueilli Juan, un autre enfant jeté évanoui par le flot sur la grève. Elle l'a préservé, elle l'a soigné comme une mère, et maintenant elle l'aime : qui est-ce qui peut la blâmer de l'aimer? Qui est-ce qui peut, en présence de la magnifique nature qui leur sourit et les accueille, imaginer pour eux autre chose que la sensation toute-puissante qui les unit? « C'é-

tait une côte déserte et hérissée d'écueils — avec des falaises au-dessus et une large plage de sable, — gardée par des bancs et des rocs comme par une armée. — Toujours y grondait la voix rauque des vagues hautaines, — sauf pendant les longs jours dormans de l'été, — qui faisaient briller comme un lac l'océan allongé dans sa couche. — Tout était silence, sauf le cri de la mouette, — et le saut du dauphin et le bruissement d'une petite vague — qui, heurtée par quelque roc ou bas-fond, — s'irritait contre la barrière qu'elle mouillait à peine. — Ils erraient tous les deux, et la main dans la main, — sur les cailloux luisans et les coquillages. — Ils glissaient le long du sable uni et durci. — Et dans les vieilles cavernes sauvages — creusées par les tempêtes, et pourtant creusées comme avec dessein — en hautes salles profondes, en dômes ardoisés, en grottes, — ils s'arrêtèrent pour se reposer, et, chacun enlaçant l'autre dans son bras, — ils s'abandonnèrent à la douceur profonde du crépuscule empourpré. — Ils regardaient au-dessus d'eux le ciel, dont la lumière flottante — s'étendait comme un océan rosé, brillant et vaste. — Ils regardaient au-dessous d'eux la mer luisante, — d'où la large lune se levait, formant son cercle. — Ils entendaient le clapotement de la vague et le bruissement si bas du vent. — Ils virent leurs yeux noirs darder une flamme — chacun dans ceux de l'autre, et voyant cela, — leurs lèvres se rapprochèrent et se collèrent en un baiser... — Ils étaient seuls, mais non point seuls comme ceux — qui enfermés dans une chambre prennent cela pour la solitude. — L'océan silencieux, la baie sous le ciel plein d'étoiles, — la rougeur du crépuscule qui de moment en moment baissait, — les sables sans voix, les cavernes où l'on entendait l'eau tomber goutte à goutte, — tout autour d'eux resserrait leurs bras entrelacés, — comme s'il n'y eût point eu de vie sous le ciel — hors la leur, et comme si cette vie n'eût pu jamais mourir. » Excellent moment, n'est-ce pas, pour apporter ici vos formulaires et vos catéchismes ? Haydée « ne parle point de scrupules, ne demande point de promesses. » Elle ne sait rien, elle ne craint rien. « Elle vole vers son jeune ami comme un jeune oiseau. » C'est la nature qui soudainement se déploie, parce qu'elle est mûre, comme un bouton qui s'étale en fleur, la nature tout entière, instinct et cœur. « Hélas ! ils étaient si jeunes, si beaux, — si seuls, si aimans, si livrés à eux-mêmes, et l'heure — était celle où le cœur est toujours plein — et, n'ayant plus sur soi de pouvoir, — suggère des actions que l'éternité ne peut défaire. » Admirables moralistes, vous êtes devant ces deux fleurs, en jardiniers patentés, tenant en main le modèle de floraison visé par votre société d'horticulture, prouvant que le modèle n'a point été suivi, et décidant que les deux mauvaises herbes doivent être jetées

dans « le feu » que vous entretenez pour brûler les pousses irrégulières. C'est bien jugé, et vous savez votre art.

Par-delà le *cant* britannique, il y a l'hypocrisie universelle; par-delà la pédanterie anglaise, Byron fait la guerre à la coquinerie humaine. C'est ici le sens vrai du poème, et c'est à cela qu'aboutissent ce caractère et ce génie. Chez lui, les grands rêves lugubres de l'imagination juvénile se sont évanouis, l'expérience est venue; il connaît l'homme à présent, et qu'est-ce que l'homme une fois connu? Est-ce en lui que le sublime abonde? Croyez-vous que les grands sentimens, ceux de Childe Harold par exemple, soient la trame ordinaire de sa vie (1)? La vérité est qu'il emploie le meilleur de son temps à dormir, à dîner, à bâiller, à travailler comme un cheval, et à s'amuser comme un singe. C'est un animal; sauf quelques minutes singulières, ses nerfs, son sang, ses instincts le mènent. La routine vient s'appliquer par-dessus, la nécessité fouette, et la bête avance. Comme la bête est orgueilleuse et de plus imaginative, elle prétend qu'elle marche de son propre gré, qu'il n'y a pas de fouet, qu'en tout cas ce fouet touche rarement sur les côtes, que du moins son échine stoïcienne peut faire comme si elle ne le sentait pas. Elle s'enharnache en imagination de caparaçons magnifiques, et se prélasse ainsi à pas mesurés, croyant porter des reliques et fouler des tapis et des fleurs, tandis qu'en somme elle piétine dans la boue et emporte avec soi les taches et l'odeur de tous les fumiers. Quel passe-temps que de palper son dos pelé, de lui mettre sous les yeux les sacs de farine qui la chargent et l'aiguillon qui la fait marcher (2)! La bonne comédie! C'est la comédie éternelle, et il n'y a pas un sentiment qui ne lui fournisse un acte : l'amour d'abord. Certainement doña Julia est bien aimable et Byron l'aime; mais elle sort de ses mains aussi chiffonnée qu'une autre. Elle a de la vertu, cela va sans dire; bien mieux, elle veut en avoir. Elle se fait à propos de don Juan des raisonnemens très beaux : la belle chose que les raisonnemens, et comme ils sont propres à brider la passion! Rien de plus solide qu'un ferme propos étayé de logique, appuyé sur la crainte du monde, sur la pensée de Dieu, sur le souvenir du devoir; rien ne prévaudra contre lui, excepté un tête-à-tête en juin, à six heures et demie du soir. Enfin la chose est faite, et la pauvre femme timide est surprise par son mari outragé, dans quelle situation! Là-dessus lisez

(1) « Il y a dix fois plus de vérité, disait Byron, dans *Don Juan* que dans *Childe Harold*. C'est pour cela que les femmes n'aiment pas *Don Juan*. »

(2) I hope it is no crime
To laugh at *all* things. For I wish to know
What, after *all*, are *all* things — but a *show* ?
(Ch. 7, stance 2.)

le livre. Sûrement elle va se taire, honteuse et pleurante, et le lecteur moraliste ne manque pas de compter sur ses remords. Mon cher lecteur, vous n'avez point compté sur l'instinct et les nerfs. Demain elle sera pudique; à présent il s'agit d'étourdir le mari, de l'assourdir, de le confondre, de sauver Juan, de se sauver, de faire la guerre. La guerre commencée, on la fait à toutes armes, en première ligne avec l'effronterie et l'injure. L'idée unique, le besoin présent, absorbe le reste : c'est en cela qu'une femme est femme. Celle-ci crie, et du haut de sa tête. C'est une vraie pluie : malédictions et récriminations, railleries et défis, évanouissemens et larmes. En un quart d'heure, elle a gagné vingt ans de pratique. Vous ne saviez pas, ni elle non plus, quelle comédienne tout d'un coup, à l'improviste, peut sortir d'une honnête femme. Savez-vous ce qui peut sortir de vous-même? Vous vous croyez raisonnable, humain, j'y consens pour aujourd'hui; vous avez dîné, et vous êtes à votre aise dans une bonne chambre. Votre machine fonctionne sans accroc, c'est que les rouages sont huilés et en équilibre; mais qu'on la mette dans un naufrage ou dans une bataille, que le manque ou l'afflux du sang détraque un instant les pièces maîtresses, et l'on verra hurler ou chanceler un fou ou un idiot. La civilisation, l'éducation, le raisonnement, la santé, nous recouvrent de leurs enveloppes unies et vernies; arrachons-les une à une ou toutes ensemble, et nous rirons de voir la brute qui gît au fond. Voici notre ami Juan qui lit la dernière lettre de Julia, et jure avec transport de ne jamais oublier les beaux yeux qu'il a tant fait pleurer. Jamais sentiment fut-il plus tendre et plus sincère? Mais par malheur Juan est en mer, et le mal de cœur commence. « Oui, dit-il, le ciel se confondra avec la terre avant que... — (Ici il se trouva plus malade.) — O Julia! qu'est-ce que toutes les autres angoisses?... — (Pour l'amour de Dieu, apportez-moi un verre de rhum! — Pedro, Baptista, aidez-moi à descendre.) — Julia, mon amour! — (Coquin de Pedro, venez donc plus vite!) — Ma bien-aimée Julia, entends ma prière!... — (Ici sa voix devint inarticulée : c'était la faute des hoquets.) — « L'amour est très brave contre toutes les nobles maladies, — mais il a horreur de l'application des serviettes chaudes, — et le mal de mer est sa mort. » Bien d'autres choses sont sa mort, entre autres le temps, et aussi le mariage; il y aboutit « comme le vin au vinaigre. » Sachez que si Pénélope est si connue, c'est qu'elle est unique. « Les chances pour Ulysse étaient de retrouver une jolie urne — érigée à sa mémoire, et deux ou trois jeunes demoiselles — engendrées par quelque ami détenteur de sa femme et de ses biens, — et de sentir son chien Argus l'empoigner par la culotte. »

Ceci est d'un sceptique, même d'un cynique. Sceptique et cyni-

que, c'est à cela qu'il aboutit; sceptique par misanthropie, cynique par bravade, c'est toujours l'humeur triste et militante qui le déchaîne; la volupté méridionale ne l'a point conquis; il n'est épicurien que par contradiction et par instans. « Donnez-nous du vin, des femmes, de la gaîté, des éclats de rire, — demain des sermons et de l'eau de seltz. — L'homme, étant un être raisonnable, doit se griser. — Le meilleur de notre vie n'est qu'ivresse. — Je voudrais être argile autant que je suis sang, moelle, passion et sensation, parce qu'alors au moins le passé serait passé. Mais hier je me suis grisé à force, et il me semble que je marche sur le plafond. » Vous voyez bien qu'il est toujours le même, excessif et malheureux, occupé à se détruire. Son *Don Juan* aussi est une débauche; il s'y amuse outrageusement aux dépens de toutes les choses respectées, comme un taureau dans une boutique de glaces. Il y est toujours violent, et maintes fois il est féroce; sa noire imagination amène entre ses récits d'amour des horreurs lentement savourées, le désespoir et la famine des naufragés, et le desséchement de ces squelettes enragés qui se mangent les uns les autres. Il y rit horriblement, comme Swift; bien mieux, il y bouffonne comme Voltaire. « On voulut manger le second comme plus gras; — mais il avait beaucoup de répugnance pour cette sorte de fin. — Pourtant ce qui le sauva, ce fut un petit présent qui lui avait été fait à Cadix par une souscription générale des dames. » Pièces en main (1), il y suit avec une exactitude de chirurgien tous les pas de la mort, l'assouvissement, la rage, le délire, les hurlemens, l'épuisement, la stupeur; il veut toucher et montrer la vérité extrême et prouvée, le dernier fonds grotesque et hideux de l'homme. Voyez encore l'assaut d'Ismaïl, la mitraille et la baïonnette, les massacres dans les rues, les cadavres employés comme fascines, et les trente-huit mille Turcs égorgés. Il y a du sang assez pour rassasier un tigre, et ce sang coule parmi les calembours; c'est pour railler la guerre et les boucheries décorées du nom d'exploits. Dans cet impitoyable et universel écrasement de toutes les vanités humaines, qui est-ce qui subsiste? De quoi sommes-nous avertis, sinon « que la vie est un néant et que les hommes ne valent pas des chiens (2)? » Qu'est-ce qu'il découvre dans la science, sinon ses lacunes, et dans la religion, sinon ses momeries (3)? Garde-t-il au moins la poésie? De la draperie divine, dernier vêtement qu'un poète respecte, il fait un chiffon qu'il foule et tord et troue de gaîté de cœur. Au moment le plus touchant des amours d'Haydée, il lâche une pantalonnade. Il achève une ode par

(1) Il avait sous les yeux une douzaine de descriptions authentiques.

(2) Chant VII, 6, 7.

(3) Voyez *Vision of Judgment*.

des caricatures. Il est Faust dans le premier vers et Méphistophélès dans le second. Il arrive au milieu des tendresses, des meurtres, avec des drôleries de petit journal, avec des trivialités, des cancans, avec des injures de pamphlétaire et des bigarrures d'Arlequin. Il met à nu les procédés poétiques, se demande où il en est, compte les stances déjà faites, gouaille la Muse, Pégase et toute l'écurie épique, comme s'il n'en donnait pas deux sous. Encore une fois, que reste-t-il? Lui-même, et lui seul, debout sur tous ces débris. C'est lui qui parle ici; ses personnages ne sont que des paravens; même la moitié du temps, il les écarte pour occuper la scène. Ce sont ses opinions, ses souvenirs, ses colères, ses goûts qu'il nous étale; son poème est une conversation, une confidence, avec les hauts, les bas, les brusqueries et l'abandon d'une conversation et d'une confidence, presque semblable aux mémoires dans lesquels le soir, à sa table, il se livrait et s'épanchait. Jamais on n'a vu dans un si clair miroir la naissance d'une vive pensée, le tumulte d'un grand génie, le dedans d'un vrai poète, toujours passionné, inépuisablement fécond et créateur, en qui éclosent subitement coup sur coup, achevées et parées, toutes les émotions et toutes les idées humaines, les tristes, les gaies, les hautes, les basses, se froissant, s'encombrant comme des essaims d'insectes qui s'en vont bourdonner et pâturer dans la fange et dans les fleurs. Il peut dire tout ce qu'il veut; bon gré, mal gré, on l'écoute; il a beau sauter du sublime au burlesque, on y saute avec lui. Il a tant d'esprit, de l'esprit si neuf, si imprévu, si poignant, une si étonnante prodigalité de science, d'idées, d'images ramassées des quatre coins de l'horizon, en tas et par masses, qu'on est pris, emporté par-delà toutes bornes et qu'on ne peut pas songer à résister. Trop fort et partant effréné, voilà le mot qui à son endroit revient toujours : trop fort contre autrui et contre lui-même, et tellement effréné qu'après avoir employé sa vie à braver le monde et sa poésie à peindre la révolte, il ne trouve l'achèvement de son talent et le contentement de son cœur que dans un poème armé contre toutes les conventions humaines et contre toutes les conventions poétiques. A vivre ainsi, on est grand; mais on devient malade. Il y a une maladie de cœur et d'esprit dans le style de *Don Juan*, comme dans celui de Swift; quand un homme bouffonne au milieu des larmes, surtout au milieu de ses larmes, c'est qu'il a l'imagination empoisonnée. Cette sorte de rire est un spasme, et vous allez voir venir chez l'un l'endurcissement ou la folie, chez l'autre l'excitation ou le dégoût. Byron s'épuisait, du moins le poète s'épuisait en lui. Les derniers chants du *Don Juan* traînaient; la gaîté devenait forcée, les escapades se tournaient en divagations; le lecteur sentait approcher l'ennui. Un nouveau genre qu'il avait essayé avait fléchi

sous sa main; il n'avait atteint dans le drame qu'à la déclamation puissante, ses personnages ne vivaient pas; quand il quitta la poésie, la poésie le quittait; il alla chercher l'action en Grèce et n'y trouva que la mort.

VI.

Ainsi vécut et finit ce malheureux grand homme; la maladie du siècle n'a pas eu de plus illustre proie. Autour de lui, comme une hécatombe, gisent les autres, blessés aussi par la grandeur de leurs facultés et l'intempérance de leurs désirs, les uns éteints dans la stupeur ou l'ivresse, les autres usés par le plaisir ou le travail, ceux-ci précipités dans la folie ou le suicide, ceux-là rabattus dans l'impuissance ou couchés dans la maladie, tous secoués par leurs nerfs exaspérés ou endoloris, les plus forts portant leur plaie saignante jusqu'à la vieillesse, les plus heureux ayant souffert autant que les autres, et gardant leurs cicatrices, quoique guéris. Le concert de leurs lamentations a rempli tout le siècle, et nous nous sommes tenus autour d'eux, écoutant notre cœur qui répétait leurs cris tout bas. Nous étions tristes comme eux, et enclins comme eux à la révolte. La démocratie instituée excitait nos ambitions sans les satisfaire; la philosophie proclamée allumait nos curiosités sans les contenter. Dans cette large carrière ouverte, le plébéien souffrait de sa médiocrité et le sceptique de son doute; le plébéien, comme le sceptique, atteint d'une mélancolie précoce et flétri par une expérience prématurée, livrait ses sympathies et sa conduite aux poètes, qui disaient le bonheur impossible, la vérité inaccessible, la société mal faite, et l'homme avorté ou gâté. De ce concert, une idée sortit, centre de la littérature, des arts et de la religion du siècle : c'est qu'il y a quelque disproportion monstrueuse entre les pièces de notre structure, et que toute la destinée humaine est viciée par ce désaccord.

Quel conseil nous ont-il donné pour y remédier? Ils ont été grands, ont-ils été sages? « Fais pleuvoir en toi les sensations véhémentes et profondes. Tant pis si ensuite ta machine craque! » — « Cultive ton jardin, resserre-toi dans un petit cercle, rentre dans le troupeau, deviens bête de somme. » — « Redeviens croyant, prends de l'eau bénite, abandonne ton esprit aux dogmes et ta conduite aux manuels. » — « Fais ton chemin, aspire au pouvoir, aux honneurs, à la richesse. » Ce sont là les diverses réponses des artistes et des bourgeois, des chrétiens et des mondains. Sont-ce des réponses? Et que proposent-elles, sinon de s'assouvir, de s'abêtir, de se détourner et d'oublier? Il y en a une autre plus profonde que Goethe a

faite le premier, que nous commençons à soupçonner, où aboutit tout le travail, toute l'expérience du siècle, et qui sera peut-être la matière de la littérature prochaine : « tâche de te comprendre et de comprendre les choses. » Réponse étrange, qui ne semble guère neuve, et dont on ne connaîtra la portée que plus tard! Longtemps encore les hommes sentiront leurs sympathies frémir au bruit des sanglots de leurs grands poètes; longtemps ils s'indigneront contre une destinée qui ouvre à leurs aspirations la carrière de l'espace sans limites pour les briser à deux pas de l'entrée contre une misérable borne qu'ils ne voyaient pas; longtemps ils subiront comme des entraves les nécessités qu'ils devraient embrasser comme des lois. Notre génération, comme les précédentes, a été atteinte par la maladie du siècle, et ne s'en relèvera jamais qu'à demi. Nous parviendrons à la vérité, non au calme. Tout ce que nous pouvons guérir en ce moment, c'est notre intelligence. Nous n'avons point de prise sur nos sentimens; mais nous avons le droit de concevoir pour autrui les espérances que nous n'avons plus pour nous-mêmes, et de préparer à nos descendans un bonheur dont nous ne jouirons pas. Élevés dans un air plus sain, ils auront peut-être une âme plus saine. La réforme des idées finit par réformer le reste, et la lumière de l'esprit produit la sérénité du cœur. Jusqu'ici, dans nos jugemens sur l'homme, nous avons pris pour maîtres les révélateurs et les poètes, et comme eux nous avons reçu pour des vérités certaines les nobles songes de notre imagination et les suggestions impérieuses de notre cœur. Nous nous sommes fiés à la partialité des divinations religieuses et à l'inexactitude des divinations littéraires, et nous avons accommodé nos doctrines à nos instincts et à nos chagrins. La science approche enfin, et approche de l'homme; elle a dépassé le monde visible ou palpable des astres, des pierres, des plantes, où dédaigneusement on la confinait; c'est à l'âme qu'elle se prend, munie des instrumens exacts et perçans dont trois cents ans d'expérience ont prouvé et mesuré la justesse et la portée. La pensée et son développement, son rang, sa structure et ses attaches, ses profondes racines corporelles, sa végétation infinie à travers l'histoire, sa haute floraison au sommet des choses, voilà maintenant son objet, l'objet que depuis soixante ans elle entrevoit en Allemagne, et qui, sondé lentement, sûrement, par les mêmes méthodes que le monde physique, se transformera à nos yeux comme le monde physique s'est transformé. Il se transforme déjà, et nous avons laissé derrière nous le point de vue de Byron et de nos poètes. Non, l'homme n'est pas un avorton ou un monstre; non, l'affaire de la poésie n'est point de le révolter ou de le diffamer. Il est à sa place et achève une série. Regardons-le naître et grandir, et nous

cesserons de le railler ou de le maudire. Il est un produit comme toute chose, et à ce titre il a raison d'être comme il est. Son imperfection innée est dans l'ordre, comme l'avortement constant d'une étamine dans une plante, comme l'irrégularité foncière de quatre facettes dans un cristal. Ce que nous prenions pour une difformité est une forme; ce qui nous semblait le renversement d'une loi est l'accomplissement d'une loi. La raison et la vertu humaines ont pour matériaux les instincts et les images animales, comme les formes vivantes ont pour instrumens les lois physiques, comme les matières organiques ont pour élémens les substances minérales. Quoi d'étonnant si la vertu ou la raison humaine, comme la forme vivante ou comme la matière organique, parfois défaille ou se décompose, puisque comme elle, et comme tout être supérieur et complexe, elle a pour soutiens et pour maîtresses des forces inférieures et simples qui, suivant les circonstances, tantôt la maintiennent par leur harmonie, tantôt la défont par leur désaccord? Quoi d'étonnant si les élémens de l'être, comme les élémens de la quantité, reçoivent de leur nature même des lois indestructibles qui les contraignent et les réduisent à un certain genre et un certain ordre de formations? Qui est-ce qui s'indignera contre la géométrie? Surtout qui est-ce qui s'indignera contre une géométrie vivante? Qui, au contraire, ne se sentira ému d'admiration au spectacle de ces puissances grandioses qui, situées au cœur des choses, poussent incessamment le sang dans les membres du vieux monde, éparpillent l'ondée dans le réseau infini des artères et viennent épanouir sur toute la surface la fleur éternelle de la jeunesse et de la beauté? Qui enfin ne se trouvera ennobli en découvrant que ce faisceau de lois aboutit à un ordre de formes, que la matière a pour terme la pensée, que la nature s'achève par la raison, et que cet idéal auquel se suspendent, à travers tant d'erreurs, toutes les aspirations de l'homme est aussi la fin à laquelle concourent, à travers tant d'obstacles, toutes les forces de l'univers? Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses il y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelles, et c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher.

H. Taine.

LA

QUESTION D'ORIENT

EN 1840 ET EN 1862

II.

L'ORIENT CHRÉTIEN ET L'ORIENT TURC.

LA RÉACTION ANGLAISE CONTRE LE TRAITÉ DE 1856.

I. *Mémoires* de M. Guizot, v^e volume. — II. *L'Orient rendu à lui-même*, par M. Mano, Londres 1861. — III. *Archives diplomatiques*, 1861 et 1862. — IV. *Histoire du Montenegro*, par M. Delarue. — V. *OEuvre des écoles d'Orient*, juillet 1862. — VI. *Relazione del Viaggio fatto nella primavera dell' anno 1838, dalla maesta del re Federico Augusto di Sassonia, nell' Istria, Dalmazia e Montenegro*, del Bartolomeo Biasoletto, Trieste 1841. — VII. *The Ressources of Turkey*, by Lewis Farley, London 1862. — VIII. *La Syrie, 1840-1862*, par Richard Edwards, Paris 1862. — IX. Correspondances particulières.

Je ne puis expliquer la question d'Orient telle que je la considère de nos jours et la comparer avec l'état de la question d'Orient en 1840 qu'à la condition de signaler dès le commencement la grande et manifeste différence qu'il y a en Orient entre 1840 et 1862. En 1840, il y avait encore en Orient une Turquie et un gouvernement turc; en 1862, il n'y a plus en Orient, à vrai dire, de Turquie et de gouvernement turc : il n'y a plus que l'Angleterre et le gouvernement anglais. Quelques personnes croiront peut-être que, comme j'aime peu la Turquie, je dois me féliciter plutôt que m'affliger de cette éclipse des Turcs : c'est tout le contraire. Je m'en afflige, parce que nous avons affaire maintenant en Orient à l'Angleterre au lieu d'avoir affaire à la Turquie. J'aimais mieux le défunt. Et d'abord il y avait avec lui cet avantage, c'est qu'il pouvait mourir; aujourd'hui il est quasi immortel.

Si j'étais le seul à pleurer la mort de la Turquie et surtout son genre de survivance, peut-être pourrait-on douter de mon chagrin; mais il n'y a pas un seul publiciste en Occident s'étant quelque peu occupé des affaires d'Orient, il n'y a pas en Orient un seul chrétien grec ou latin qui ne sache que la Turquie n'est plus et qu'elle ne vit plus que par et pour l'Angleterre. « La Turquie, dit M. Mano dans son livre *l'Orient rendu à lui-même*, est anglaise de fait et turque de nom. Agriculture, finances, marine, commerce, administration, tout est entre les mains des proconsuls de la Grande-Bretagne (1). » M. Mano, qui est Grec et par conséquent un peu passionné dans son style, n'hésite pas à dire qu'il « n'y a pas de tyrannie barbare qui ne soit préférable mille fois au protectorat *ganté* des *gentlemen* du cabinet de Saint-James (2). » Entendons-nous : les tyrannies brutales, mais faibles, et qui peuvent mourir d'un jour à l'autre, sont préférables au protectorat *ganté* qui ne s'affaiblit et ne meurt pas; mais c'est en cela seulement que la tyrannie brutale vaut mieux. Si l'Angleterre prenait décidément la Turquie à sa charge, comme elle a pris l'Inde, si elle faisait une grosse pension de retraite au sultan et le dispensait de tout soin de gouvernement et d'administration, je serais homme à m'applaudir du changement. La politique y perdrait, l'équilibre européen se trouverait dérangé; mais qu'importe après tout, si l'humanité en profitait? La France aurait perdu la partie en Orient, et je pourrais m'en affliger comme Français; mais, comme chrétien et comme homme, je me réjouirais de voir une tyrannie brutale et absurde remplacée par une administration régulière et tolérante. S'il dépendait de moi de faire de la Macédoine ou de la Bulgarie, de l'Asie-Mineure ou de la Syrie, le dernier des comtés anglais, et de changer tant de mal en tant de bien, croyez-vous, quand même il faudrait glorifier Waterloo et Trafalgar, croyez-vous que j'hésitasse un moment? Je ne serais pas digne d'être chrétien si je me laissais arrêter dans cette œuvre de bénédiction par des scrupules de vanité nationale.

Nous n'en sommes pas là : les Anglais ne veulent pas faire de la Turquie un comté anglais; ils ne veulent pas même faire de l'empire ottoman leur second empire des Indes. La Turquie est trop près de l'Europe; cette annexion choquerait les puissances du continent. Dans les Indes, loin de l'Europe, sans voisins, sans surveillans, sans rivaux, l'Angleterre est à son aise pour tout faire. Sur le Bosphore, il y a trop d'yeux ouverts. Sont-ce pourtant ces yeux ouverts qui l'inquiètent? Les Anglais ont en Turquie leurs procédés de domination qu'ils préfèrent à leurs procédés de domination dans les

(1) Page 419.
(2) Page 421.

Indes. Ils gouvernent les Turcs, et les Turcs gouvernent et administrent les chrétiens. Or c'est là ce dont je me plains : je voudrais que les Anglais en Turquie gouvernassent et administrassent tout le monde, afin que l'humanité gagnât au moins ce que perdrait la politique.

Cette substitution en Orient de l'Angleterre à la Turquie a changé tout à fait la face des choses. Les événemens n'ont plus leur cours naturel; les crises orientales n'ont plus leur dénoûment en Orient. L'Égypte, la Syrie, le Liban, la Grèce, la Serbie, le Montenegro n'ont plus à regarder Constantinople, mais Londres. Les Monténégrins auraient vaincu Omer-Pacha, les Serbes battraient les Turcs, la Grèce avec ses vaisseaux s'emparerait de quelques-unes des îles de l'Archipel; tous ces événemens, plus ou moins décisifs peut-être autrefois, ne le seraient pas de nos jours, parce que derrière la Turquie vaincue se trouverait l'Angleterre, qui n'est pas vaincue. La Turquie a découvert le secret d'être presque aussi redoutable qu'elle l'était au XVe et au XVIe siècle, c'est de n'être plus rien par elle-même et d'être tout par l'Angleterre. En Orient, tout est faible; l'Orient chrétien, qui naît, n'est pas plus puissant que l'Orient musulman, qui meurt, et si ces deux Orients étaient laissés à eux-mêmes, il y aurait égalité de forces : les destins suivraient leur voie naturelle. L'intervention de l'Angleterre rompt l'équilibre; elle prête sa force à la Turquie, et au lieu d'avoir devant eux quelque capitan-pacha, les marins d'Hydra auraient aujourd'hui devant eux les successeurs de Nelson. Est-ce juste? est-ce là le franc jeu des choses? Je me suis souvent laissé aller à dire aux Orientaux : « Vous comptez trop sur l'Europe, vous croyez trop que l'Europe se chargera de faire votre destinée; faites vous-mêmes votre sort, agissez par vous-mêmes. — Soit! peuvent-ils me répondre maintenant, mais au moins qu'on nous laisse agir, qu'on ne nous lie pas les bras et les jambes! On ne nous secourt pas, soit; mais qu'on ne nous entrave pas! Point d'intervention pour nous, mais point non plus contre nous! Que l'Europe ne se mêle plus de nous ni en bien ni en mal! Laissez-nous faire nous-mêmes nos affaires; laissez-nous briser nos chaînes, dussions-nous les resserrer par l'effort que nous ferons! »

Je ne sais si je me trompe; mais il y a des jours où, considérant avec attention le nouvel état des choses créé en Orient par l'immixtion de l'Angleterre, je me dis que la résurrection de la Grèce, la fondation des états-unis du Danube, l'autonomie de la Serbie, la quasi-indépendance du Liban ne seraient plus possibles de nos jours. L'Angleterre s'y opposerait au nom de l'intégrité de l'empire ottoman, et l'Europe s'inclinerait devant cette fin de non-recevoir, non à cause de l'argument, qui est faux, mais à cause de l'avocat, qui est fort. On croit que depuis le traité de Paris de 1856 la ques-

tion d'Orient a fait des progrès, parce que les droits politiques et religieux des chrétiens d'Orient ont été pour la première fois reconnus dans un traité européen. Oui, le traité de Paris a voulu favoriser les chrétiens d'Orient, et pour réaliser cette bonne pensée, il a d'une part constaté la haute valeur du *hatt-humayoun*, fait, disait-on, en faveur des chrétiens d'Orient, et il a d'une autre part constitué une sorte d'amphictyonat européen chargé de décider les questions qui s'élèveraient en Orient. Le *hatt-humayoun* n'est pas exécuté, et la clause la plus significative de ce décret, celle qui appelait les chrétiens au service militaire et qui par là établissait une égalité visible entre les chrétiens et les musulmans, cette clause s'est transformée en un impôt d'exonération, impôt obligatoire, entendez-le bien; le chrétien est forcé de s'exonérer. L'Europe a vu cette énorme violation du *hatt-humayoun*, par conséquent du traité de 1856; l'Europe n'a rien dit, elle a laissé faire. Ce jour-là, j'ai été persuadé que la question d'Orient, au lieu de faire des progrès, était en train de reculer, et depuis ce temps tout a justifié mes craintes.

Qu'a fait en effet l'amphictyonat européen qui siége à Constantinople? Comme c'est l'Angleterre qui y a l'hégémonie, il semble avoir suivi un plan de restauration extérieure de l'empire ottoman. Il a soumis le Liban aux fonctionnaires turcs; il a, dit-on, subordonné l'indépendance du Montenegro à la suzeraineté du sultan; il est en train de ranger la Serbie sous l'autorité de la Porte-Ottomane, et tout cela toujours au nom de l'intégrité de l'empire ottoman. Cet empire en vérité avait bien tort de ne pas vouloir entrer dans le concert européen; il ne savait pas tout ce qu'il avait à y gagner. Il y a gagné tout d'abord le droit de ne point exécuter son *hatt-humayoun*. S'il avait pris devant une seule puissance européenne, devant la Russie ou devant la France, l'obligation d'exécuter son décret, il aurait été forcé de le faire; mais étant contractée envers six puissances, l'obligation n'a eu personne qui s'appliquât à en réclamer l'accomplissement. Il y a dans les fabliaux du moyen âge une bonne femme qui, lorsqu'elle menait sa vache dans son pré, la recommandait chaque jour à quelque saint particulier, et le saint défendait la vache contre le loup. Un jour la bonne femme recommanda sa vache à tous les saints, et ce jour-là la vache fut mangée par le loup :

Chaque saint s'attendait à l'autre,

dit le vieux fabliau. Le *hatt-humayoun* de 1856 était aussi pour son exécution recommandé à tous les saints, c'est-à-dire à toutes les puissances européennes, et c'est pour cela qu'il est resté inefficace. Le sultan n'a pas changé ses *rayas* chrétiens en sujets ottomans,

comme il l'avait promis, et il est en train de changer ses vassaux extérieurs en sujets dépendans. Voilà ce que l'Angleterre a fait du traité de 1856; voilà comme elle l'a fait reculer de l'amélioration des chrétiens à la restauration de la Turquie.

J'ai voulu indiquer le trait caractéristique de la situation nouvelle de l'Orient avant d'arriver aux détails de cette situation. Voyons maintenant ces détails principaux, ou plutôt voyons les querelles qui ont lieu en Serbie, au Montenegro et en Syrie. Le sujet de ces querelles est partout le même : c'est partout l'Orient nouveau, l'Orient chrétien qui est attaqué par l'Orient turc; partout aussi c'est le même juge qui intervient dans le litige pour donner arrêt contre l'avenir au profit du passé, contre la chrétienté au profit de l'islamisme, et ce juge est partout l'Angleterre.

I.

Je commence par la Serbie. Il y a vingt-six ans, je descendais le Danube, et je me souviens que Belgrade fut la première ville turque que je rencontrai. Ce fut à la fois pour moi un genre de vue nouveau et une curieuse énigme : une vue nouvelle; c'était la première fois en effet que je voyais ce mélange gracieux d'arbres et de maisons que font les villes turques. J'ajoute, pour expliquer mon enchantement de cette première ville turque, que je n'y entrai point, et que je ne la vis que de loin. Les lois sanitaires m'empêchaient d'y aborder, et Belgrade gagna beaucoup à rester pour moi en perspective; mais ce beau coup d'œil m'offrit en même temps une énigme à deviner. Belgrade est une ville serbe, c'est même la vraie capitale de la Serbie; seulement cette capitale de la Serbie a une forteresse occupée par les Turcs. Supposez dans Paris notre ancienne Bastille occupée par les Anglais ou par les Autrichiens, ou bien encore supposez la caserne du Prince-Eugène et les deux grandes casernes de l'Hôtel de Ville contenant garnison russe ou prussienne : que dirions-nous d'un pareil état de choses, fût-il même établi par les traités, surtout si de temps en temps la garnison, comme pour consacrer son droit, s'amusait à faire feu sur la ville?

Belgrade, Semendria et Orschova sont les trois forteresses qui défendaient l'empire turc contre l'Autriche, Belgrade en face de Semlin, Semendria et Orschova en face du Banat autrichien et des colonies militaires. Ces trois forteresses sont en Serbie. Dans les guerres entre les Turcs et les Serbes, les Turcs perdirent les villes bâties sous ces forteresses. Les citadelles seules restèrent entre leurs mains. La paix a sanctionné cet état de choses; mais qu'est-ce qu'une paix qui laisse subsister toutes les difficultés mêmes de la guerre? Les

Turcs possèdent les forteresses, et les Serbes possèdent le pays et les villes. Vous concevez quelles complications doivent naître de cet arrangement.

Au premier coup d'œil, les Turcs qui sont à Belgrade, à Semendria et à Orschova semblent un corps d'occupation; ils ont l'apparence de vainqueurs et de maîtres. Je trouve dans mes notes de voyage de 1836 qu'en fait c'étaient des prisonniers et des otages. Je me hâte seulement d'ajouter que, dans ces derniers temps, le vizirat de l'Angleterre a changé cet état de choses. Expliquons d'abord en quelques mots, et d'après nos renseignemens, l'ancienne attitude des Turcs dans les forteresses serbes; nous dirons ensuite leur nouvelle attitude, qui est un des traits caractéristiques de l'état actuel de l'Orient.

Enfermés dans les forteresses, ne pouvant rien posséder au dehors, excepté leurs maisons à Belgrade, réduits à la plus profonde misère, pouvant à peine vivre, les Turcs de Serbie défendaient par leur présence, plus que par leur vigilance et par leur activité, les forteresses confiées à leur garde, que les Serbes du reste ne songeaient pas à attaquer. Avant la grande insurrection de 1804 et l'insurrection plus décisive encore de 1815, les Turcs en Serbie vivaient de la dîme qu'ils percevaient sur les terres qui leur étaient données en fiefs. La victoire des Serbes avait supprimé les fiefs comme les dîmes, et le sultan, en laissant les Turcs dans les forteresses, avait oublié de remplacer ces dîmes par un revenu ou par une paie. Pauvres et en petit nombre au milieu d'une population étrangère, les Turcs, à Semendria et à Orschova, avaient senti leur faiblesse, et s'y étaient résignés. Ils avaient abjuré cet orgueil ottoman qui les avait rendus odieux aux Serbes, et ils vivaient en bonne intelligence avec leurs anciens sujets, devenus les arbitres de leur sort. Aussi la haine des Turcs devenait chaque jour moins vive en Serbie, car des Turcs, les Serbes ne haïssaient que la tyrannie, et il y a du reste dans les mœurs simples et guerrières des Turcs, hors de Constantinople, quelque chose qui convient au caractère des habitans de la principauté. A Belgrade au contraire, les Turcs ne s'étaient point, comme dans les autres forteresses, résignés à leur faiblesse. Ils étaient plus pauvres et plus misérables encore peut-être qu'à Semendria et à Orschova; mais ils y étaient plus fiers, soit que les souvenirs guerriers de Belgrade entretinssent leur orgueil, soit qu'ils sentissent ce que pourrait être cette ville, placée au confluent du Danube et de la Save. On me contait à ce sujet des traits de pauvreté et d'orgueil qui touchent à l'héroïsme ou au ridicule. On voit des Turcs rester toute la journée assis dans un café, fumant leur pipe ainsi qu'au temps de leur grandeur, ne mangeant pas faute d'argent,

mais ne travaillant pas, ce qui les rabaisserait à la condition de *rayas* ou de sujets, comme si cette persévérance dans leur dignité de maîtres et de vainqueurs devait finir par vaincre le sort, qui se lassera plus tôt qu'eux-mêmes. Si parfois la faim l'emporte sur l'orgueil, s'ils demandent à un chrétien de les secourir, c'est du ton d'un maître qui consent à recevoir un service d'un de ses esclaves. Un jour le vieux Milosch, passant dans une rue de Belgrade, vit par extraordinaire un Turc qui travaillait; mais dès que celui-ci l'aperçut, il quitta bien vite ses outils, s'assit par terre, barrant le passage au prince, et se mit à fumer, les jambes croisées, en le regardant d'un air de supériorité. Le prince lui fit donner sur place vingt coups de bâton, et ensuite l'aumône, dont il avait grand besoin.

L'orgueil ottoman allait bien jusqu'à mourir de faim, mais il n'allait pas jusqu'à monter la garde sur les remparts de la forteresse. Quand je descendais le Danube en 1836, nous étions un assez grand nombre de voyageurs rassemblés sur le pont du bateau à vapeur pour voir Belgrade; plusieurs d'entre nous avaient des lunettes d'approche. Nous ne vîmes pas un seul soldat, une seule sentinelle. Les murs de la forteresse, qui étaient encore en assez bon état, suffisaient seuls sans doute à la défendre, selon le jugement des Turcs. Quant à la ville, les murailles étaient presque partout détruites. A Semendria, à Orschova, même abandon sur les remparts et même silence. En voyant ce délaissement, je me demandais à quoi pouvaient servir des forteresses ainsi abandonnées. Est-ce l'empire ottoman que défendent ces forteresses? Personne ne peut le prétendre sérieusement. Pourquoi donc ne pas avoir donné aux Serbes les places qui sont sur leur territoire? Pourquoi avoir emprisonné inutilement quelques milliers de Turcs dans des citadelles isolées au milieu d'un pays ennemi? Est-ce un dernier hommage rendu à la vieille majesté de l'empire ottoman? Hommage funeste et dérisoire : l'empire ottoman a dans la Serbie et dans le courage de ce peuple un boulevard plus puissant contre l'Autriche que ne le seront jamais Belgrade, Semendria et Orschova, telles qu'elles sont aujourd'hui. Donner Belgrade à la Serbie, c'est ajouter encore à la force de ce boulevard. Avec Belgrade et les autres forteresses, la Serbie devient vraiment indépendante, et ce n'est plus la Porte qui doit craindre que la Serbie devienne vraiment indépendante. Depuis qu'elle n'a plus l'espoir de conquérir les provinces qui se sont détachées de son empire, telles que la Serbie, la Grèce, la Valachie et la Moldavie, la Porte, loin d'avoir intérêt à leur faiblesse, a intérêt à leur prospérité et à leur force, car ce sont autant de barrières qu'elle met entre elle et ses adversaires.

Ces réflexions de 1836 et de 1840 ont-elles cessé d'être justes en

1862? Oui, tout a changé sur un point en Turquie, et ce point a changé tout le reste. En 1840, on croyait et on pouvait croire que la Turquie avait renoncé à l'espérance de reconquérir les provinces qui s'étaient détachées de son empire. On n'avait affaire alors qu'à la Turquie, et on mesurait son ambition sur sa force. Il n'en est plus de même aujourd'hui qu'on a affaire à l'Angleterre agissant avec ses propres forces au nom et, dit-elle, aux droits de la Turquie. Avec un pareil procureur, il n'y a plus de mauvaise créance dans l'actif de la Turquie. Tout est bon, tout peut valoir, et de la plus mince prétention turque lord Palmerston est en train de faire une créance impérieuse en la faisant créance anglaise. Il a déjà montré dans l'affaire de dom Pacifico ce qu'on peut faire d'un mauvais dossier. Il continuera tant que la Turquie n'aura affaire sous son nom qu'à la Serbie ou à la Grèce, au Montenegro ou au Liban. Il excelle à avoir raison contre les faibles; il excelle à deviner et à envenimer un vieux litige.

Voyez par exemple en Serbie : la question des forteresses dormait; il y avait là un procès de quarante ans qui n'avait aucune envie de se réveiller, et qui s'était engourdi dans le même repos que les sentinelles de Belgrade, de Semendria et d'Orschova. Qui l'a ressuscité et qui l'a rajeuni? Ce sont les Serbes qui ont commencé, disent les Turcs; ce sont les Turcs, disent les Serbes. Je vais avoir l'air de faire un paradoxe en disant que c'est lord Palmerston, et cependant j'en suis très persuadé. Il y a un fort honnête personnage de Molière, M. de Pourceaugnac, qui, dès que Sbrigani a dit que quiconque s'en prendra à M. de Pourceaugnac aura affaire à Sbrigani, devient plus brave et plus querelleur qu'il ne l'était. C'est un peu l'histoire de la Turquie depuis qu'elle sait que toutes les querelles qu'elle aura, c'est l'Angleterre qui les soutiendra. Depuis ce moment, depuis la bienheureuse interprétation de l'intégrité de l'empire ottoman donnée par l'Angleterre, depuis que la Porte sait tout ce qu'elle peut tirer de ce mot cabalistique, elle a bravement entrepris la restauration de son ancienne puissance. En même temps que le gouvernement turc s'abandonnait à la facile confiance d'une résurrection dont il n'avait pas à faire les frais, la population musulmane, se sentant encouragée et soutenue, reprenait sa vieille haine contre les chrétiens et sa vieille cruauté, de telle sorte que Constantinople se trouvait plus hardi et Damas plus fanatique. Je ne sais pas si à Belgrade les Serbes ont provoqué les Turcs, ou si les Turcs ont provoqué les Serbes; mais je suis bien sûr qu'avant le jour qui a amené l'explosion de la querelle, il y avait déjà eu à Belgrade bien des rixes et des discords entre les Turcs et les Serbes; jamais cependant jusqu'ici les Turcs de la forteresse

n'avaient osé bombarder la ville. D'où vient cet accès de colère et d'orgueil qui a pris au pacha de Belgrade? De la confiance et de la présomption qu'a reprises le gouvernement turc. Il a pensé qu'il peut tout oser, puisqu'il peut dire :

Je suis fort; j'ai bon maître.

Je ne veux certes pas imputer à l'Angleterre toutes les complications de la question de Serbie. Ce n'est pas elle qui a imposé aux Turcs et aux Serbes une contiguïté si périlleuse, ce n'est pas elle qui a créé les difficultés d'une pareille communauté; mais c'est elle qui les a fait éclater, ce sont ses encouragemens qui ont décidé la Turquie à ne plus craindre de pousser à bout ces difficultés. Les traditions du vieux Milosch, qui ménageait les Turcs sans les craindre, les conseils de la France, la peur et la haine que les Serbes ont de l'Autriche, du côté de la Porte-Ottomane le goût de ne point se faire d'affaires, goût supérieur, pendant le règne d'Abdul-Medjid, à toutes les prétentions et à toutes les réminiscences ambitieuses, tout cela, depuis plus de quarante ans, avait tenu en suspens toutes les difficultés de la Serbie : on se disputait, on ne se battait pas. Les Turcs ne songeaient pas à réclamer le droit de bombarder Belgrade à leur fantaisie; ils ne pensaient pas non plus à envoyer un vaisseau de guerre dans les eaux du Danube pour appuyer les attaques de la forteresse de Belgrade contre la ville. Il y avait enfin un état de choses singulier, contraire à la logique, contraire à la prudence, presque impraticable; mais l'indécision et l'incertitude sauvaient tout. Les hommes étaient plus sages que les choses. Cette sagesse de la Porte a cessé le jour où elle a cru qu'elle pouvait être audacieuse avec impunité, le jour où elle a cru que la tutelle de l'Angleterre la rendait inviolable et irresponsable.

II.

Nous ne voulons résumer les démêlés de la Serbie avec la Porte-Ottomane que depuis quatre ans. La première contestation qui s'éleva en Serbie après le traité de 1856 fut plutôt européenne que turque et serbe. Au mois de décembre 1858, il y eut une révolution à Belgrade. Le prince Alexandre Georgevitch fut renversé, et le vieux Milosch, que le prince Alexandre avait autrefois détrôné, fut rappelé. La Serbie avait certes le droit de faire ce changement, car elle a une administration indépendante et nationale; elle est vassale et non sujette de la Porte-Ottomane. L'Autriche, qui voyait avec peine la déchéance d'un prince qu'elle favorisait, fit savoir au pacha de la forteresse de Belgrade que, s'il réclamait son interven-

tion contre cette révolution, elle interviendrait à l'instant même. Cette déclaration anéantissait l'autonomie de la Serbie et le traité de 1856 : l'autonomie de la Serbie, car elle transformait le droit d'occupation que la Turquie possède à Belgrade en droit de surveillance et de direction; le traité de 1856, car l'Autriche oubliait les termes exprès de l'article 29 de ce traité : « Aucune intervention armée ne pourra avoir lieu en Serbie sans un accord préalable entre les hautes puissances contractantes. »

La France réclama contre le projet d'intervention autrichienne, et surtout contre le droit que l'Autriche s'attribuait. Elle avait mille fois raison. S'il suffisait en effet d'une crainte et d'un appel de la Turquie pour légitimer l'intervention de l'Autriche, le traité de 1856 n'existait plus; la Turquie n'était plus placée sous la garantie collective de l'Europe, garantie que le traité de 1856 avait expressément étendue aux principautés du Danube et à la Serbie : elle était placée sous le protectorat de l'Autriche, qui aurait remplacé celui de la Russie. Quand l'Autriche élevait cette prétention, c'était avant la guerre d'Italie. Elle était alors très infatuée du succès qu'elle avait eu au traité de 1856, car elle n'avait pas fait la guerre de Crimée, et c'était elle qui en avait le plus profité. Cette guerre, qui avait détruit le protectorat de la Russie en Turquie, avait du même coup détruit l'ascendant que la Russie exerçait sur l'Autriche depuis la guerre de Hongrie. Avant le traité de 1856, l'Autriche n'avait envers la Russie qu'une ingratitude impuissante; depuis ce traité, son ingratitude était devenue victorieuse. Elle jouissait donc de ce triomphe, et voulait en jouir contre ses voisins. La guerre d'Italie a détruit cette ambition; elle a détruit l'hégémonie que l'Autriche s'arrogeait en Orient, et l'a transportée à l'Angleterre.

La question de l'intervention de l'Autriche en Serbie n'eut pas de dénoûment. Le pacha de Belgrade ne réclama pas contre la révolution serbe, et la Porte-Ottomane approuva la déchéance du prince Alexandre et l'avénement du vieux Milosch. Il ne resta de cette affaire qu'une preuve de plus du danger qu'il y a d'avoir remis aux mains des Turcs la citadelle de Belgrade, et la ville aux mains des Serbes. Il peut venir un jour où les Turcs appelleront les Autrichiens, qui viendront, diront-ils, comme alliés et comme voisins de la Turquie, et, s'emparant de Belgrade, prendront leur revanche de la vieille défaite de Joseph II.

Dans les autres démêlés de la Serbie avec la Porte-Ottomane, les grandes puissances ne sont pas intervenues; ce qui a rendu ces démêlés moins importans. Il est bon toutefois d'en dire un mot, car ils éclairent la situation du pays.

Le vieux Milosch mourut le 23 septembre 1860. Il avait demandé

à la Porte de reconnaître l'hérédité du principat serbe dans sa famille. La Porte refusa cette reconnaissance; mais les Serbes déclarèrent dans une protestation solennelle qu'ils avaient le droit de conférer l'hérédité à la famille Obrenovitch, que c'était là une des conditions essentielles de l'autonomie, qu'ils possédaient depuis 1830 et qu'avait consacrée le traité de 1856. Le fils de Milosch, le prince Michel Obrenovitch, monta donc sur le trône après la mort de son père. L'assemblée nationale de 1861 proclama de nouveau cette hérédité comme « un droit dont la principauté avait fait un libre usage toutes les fois qu'elle l'avait jugé convenable, sans avoir essuyé pour cela de remontrances de la part de qui que ce soit (1). » Cette assemblée de 1861 supprima aussi les priviléges qu'avaient peu à peu acquis les sénateurs, comme « contraires aux principes de l'autonomie nationale ainsi qu'à la loi fondamentale de l'égalité commune. » La Serbie est un état essentiellement démocratique; mais la démocratie y est naïve et sincère, et c'est ce caractère que le nouveau prince et la nouvelle assemblée se sont efforcés de conserver. Déjà en effet la Serbie, quoique encore rude et grossière, a besoin de se préserver des maux qui semblent plus particulièrement propres aux vieilles civilisations. Il y a chez ce peuple campagnard un petit monde qui veut se faire une vie à part et privilégiée aux dépens de la nation. « Il faut, disait le prince Michel dans son discours à l'ouverture de la *skouptchina* au mois d'août 1861, il faut que chez nous les fonctions publiques cessent d'être considérées seulement comme un moyen facile d'existence, ainsi que cela jusqu'à présent a eu lieu. J'ai entre les mains les preuves les plus claires de la manière dont beaucoup de gens envisagent les fonctions publiques : l'un sollicite un emploi parce que, dit-il, sa mauvaise santé ne lui permet pas de faire autre chose, un autre parce qu'il est embarrassé sur le choix d'un état, ce troisième parce qu'il a fait de mauvaises affaires dans le commerce, et ainsi de suite. Il faut absolument que cette funeste maladie des emplois publics disparaisse de chez nous, car, outre l'inconvénient d'augmenter les charges du trésor et celui de pousser les gens à négliger leurs affaires ou leurs travaux pour courir après des emplois auxquels ils ne sont pas aptes, il y aurait à redouter un des plus grands maux d'un état, celui d'être mal servi. — Ceux-là sont dans une grave erreur qui pensent qu'on n'a bien mérité de son pays que lorsqu'on l'a servi comme fonctionnaire. Il y a beaucoup d'autres moyens de rendre des service à notre pays, et ces services sont d'autant plus louables et plus mé-

(1) Note envoyée par le ministre des affaires étrangères de la principauté de Serbie au chargé d'affaires serbe à Constantinople, sur les travaux de la dernière *skouptchina*, 4 octobre 1861. — *Archives diplomatiques*, 1861, n° 12, décembre, p. 447.

ritoires pour celui qui les rend qu'il ne touche point de traitement. Les moyens dont il s'agit sont incontestablement l'agriculture, l'élevage des bestiaux, les professions manuelles et en général le travail (1). »

Que dites-vous de ces paroles prononcées à Belgrade et qui peuvent avoir leur à-propos en beaucoup d'autres villes d'Europe? Rendons justice à la Porte-Ottomane : elle n'a pas soulevé de querelles diplomatiques sur les réformes intérieures que l'assemblée nationale a faites. Elle s'est contentée de les faire attaquer dans le *Journal de Constantinople*. Les choses n'ont pas été au-delà d'une controverse entre les écrivains de la Turquie et ceux de la Serbie.

Il y a des points pourtant sur lesquels la Porte-Ottomane contestait le droit qu'a la Serbie de réformer ses institutions intérieures. Ainsi elle réclamait contre l'organisation de la milice nationale (2), et il n'est pas difficile de comprendre ce qui dans l'organisation de cette milice chrétienne blesse le gouvernement turc, qui, malgré les solennelles promesses du *hatt-humayoun* de 1856, n'a pas voulu appeler les chrétiens de la Turquie au service militaire. Le gouvernement serbe repoussa vivement la prétention de la Porte-Ottomane, revendiquant hautement le droit qu'il avait de changer ses institutions intérieures et de les accommoder à ses besoins, expliquant en même temps d'une manière curieuse pour nous, peu rassurante pour la Turquie, le principe et le but de cette organisation militaire. « Vous n'ignorez pas, dit la note adressée par le ministre des affaires étrangères au chargé d'affaires de Serbie à Constantinople, l'esprit belliqueux du peuple serbe. Il est armé tout entier, et dans certaines circonstances il forme de lui-même une espèce de milice nationale. Vous n'ignorez pas non plus que ce même peuple abhorre le service régulier et la vie de caserne. » Que faire donc? Laisser à elle-même cette population armée et la dispenser comme par le passé de toute subordination et de toute discipline? Il y a là un grand danger pour l'ordre intérieur. D'un autre côté, le gouvernement, qui a déjà quelques troupes régulières, n'en a pas assez pour la défense des frontières. Il ne veut pas non plus pourtant avoir une grande armée permanente et régulière. Ici viennent quelques réflexions excellentes sur l'inconvénient des grandes armées permanentes : elles enlèvent des bras à l'agriculture, elles causent d'énormes dépenses au trésor public. L'organisation de la milice nationale prévient ces inconvéniens et suffit à tous les besoins de la Serbie. Les instincts belliqueux des Serbes sont employés et disciplinés sans être casernés; l'agriculture

(1) *Archives diplomatiques*, n° 10, octobre 1861, p. 154-155.

(2) La Porte-Ottomane vient tout récemment d'adresser au gouvernement hellénique une réclamation contre quelques articles de la loi sur la garde nationale en Grèce.

garde ses travailleurs, le trésor public ne s'épuise pas, et la Serbie a des soldats toujours prêts pour sa défense.

Lorsque la Turquie essayait de mettre ainsi son *veto* aux réformes intérieures de la Serbie, elle tentait de changer sa suzeraineté en souveraineté. Quant aux autres querelles, elle s'est renfermée dans le cercle des traités difficultueux qu'elle a avec la Serbie; mais depuis deux ans surtout, comme le remarque une dépêche du ministre des affaires étrangères adressée au chargé d'affaires de Serbie à Constantinople, au mois de décembre 1860 (1), les pachas de Belgrade se sont appliqués à aigrir les difficultés contenues dans ces traités et y ont mis « un mauvais vouloir persistant et systématique, de telle sorte que nous sommes forcés de croire que cette hostilité est moins le fait personnel de tel ou tel gouverneur que la conséquence du système politique que l'on a adopté à notre égard à Constantinople. » Et le ministre serbe ajoute d'un ton de fierté qui nous plaît : « Ce n'est pas que nous redoutions, en ce qui nous concerne, les suites de cette hostilité; mais nous voyons avec regret qu'elle enflamme des passions et des haines qu'une bonne politique devrait au contraire chercher à éteindre. » On voit que nous ne nous trompions pas quand nous reportions à quelques années les commencemens de cette hardiesse qui a rendu à la question d'Orient son caractère de crise et de péril. C'est il y a deux ans qu'a commencé en Orient le vizirat de l'Angleterre. Cette date se rencontre aussi à peu près, nous regrettons de le dire, avec notre évacuation de la Syrie, exigée par l'Angleterre, consentie par l'Europe, et que par conséquent nous ne pouvions pas refuser. Cette évacuation a plus que quoi que ce soit au monde persuadé l'Orient de l'hégémonie de l'Angleterre.

Énumérons rapidement les querelles particulières que la Turquie a fait sortir de ses traités contentieux avec la Serbie :

Séjour des musulmans en Serbie hors des forteresses. — Ce séjour est contraire aux traités, contraire au *hatti-cherif* de 1830, qui a réglé les rapports entre la Porte-Ottomane et la Serbie, contraire à toute administration régulière et au maintien de l'ordre. C'est à Belgrade surtout qu'est la difficulté. Il y a hors de la citadelle un faubourg qu'habitent les musulmans. Le gouvernement serbe consentait à ne pas exiger l'émigration des musulmans de ce faubourg, mais il demandait qu'ils fussent soumis aux lois serbes. La Porte a refusé cet échange de concessions.

Prétention de la Porte-Ottomane de mettre dans les forteresses des garnisons composées de troupes régulières à la place des mu-

(1) *Archives diplomatiques*, 1861, n° 4, avril, p. 102.

sulmans du pays. — Sauf à Belgrade, où les difficultés de la contiguïté se sont envenimées, les musulmans des forteresses intérieures de Serbie, anciens habitans du pays, vivaient en assez bonne intelligence avec les Serbes. Leur substituer des troupes régulières, c'est substituer un élément d'agitation et de lutte à un élément paisible.

Présence des troupes ottomanes, composées en grande partie de *bachi-bouzouks*, sur la frontière méridionale de la Serbie. — Ce n'est que depuis deux ans que les *bachi-bouzouks*, sous prétexte d'observer la frontière serbe, la troublent et l'inquiètent. Il y a là pour les Serbes une cause de mécontentement et d'effervescence. Il faut qu'ils gardent leur frontière; il faut qu'ils repoussent à main armée les incursions des *bachi-bouzouks*, qui sont, on le sait, les plus indisciplinées des troupes turques. C'est une petite guerre qui peut amener la grande.

Émigration de plusieurs familles tartares dans le pachalick de Widin, tout près de la frontière serbe. — Ces familles ont été établies dans des villages bulgares, logées dans des maisons bulgares, et elles vivent aux dépens des Bulgares. Ceux-ci, effrayés et persécutés, viennent se réfugier en Serbie. De là deux dangers : la sympathie des Serbes pour leurs frères chrétiens de Bulgarie fait qu'ils prennent parti pour les Bulgares chassés de leur patrie, et le ministre des affaires étrangères de Serbie déclare « qu'aucun gouvernement serbe n'oserait répudier et combattre une sympathie si naturelle et si vive. » L'autre danger que le ministre serbe signale sans le craindre, dit-il, pour la Serbie, c'est que cette colonisation tartare ne soit le noyau d'un cordon militaire musulman formé par la Porte entre les Bulgares et les Serbes, c'est-à-dire entre deux populations chrétiennes. Cette colonisation musulmane n'a aussi que deux ans de date, et elle fait visiblement partie du système de résurrection agitée, mais impuissante, que l'Angleterre inspire à la Porte-Ottomane.

III.

Nous ne savons pas encore très exactement ce que la conférence tenue à Constantinople, entre les ministres des puissances signataires du traité de 1856, a décidé sur les contestations pendantes entre la Porte-Ottomane et la Serbie. Il n'y avait, à vrai dire, qu'une seule question à décider, celle des forteresses. Fallait-il les laisser entre les mains des Turcs, surtout celle de Belgrade? Toute la difficulté est là. Avec la contiguïté imposée à Belgrade aux Turcs et aux Serbes, tous deux armés et tous deux s'observant et se haïssant, la

paix est impossible. Comment vouloir que le feu réside à côté de la poudre et qu'il n'y ait pas de temps en temps des explosions? Cependant l'amphictyonat de Constantinople n'a rien décidé sur cette question de Belgrade. Il a accordé, dit-on, aux Serbes que les Turcs ne pourraient résider que dans l'enceinte des forteresses; mais le faubourg musulman de Belgrade est-il compris dans cette enceinte? Il a de plus, dit-on encore, cédé aux Serbes deux forteresses de l'intérieur du pays, forteresses qui tombaient en ruine et que je ne vois pas citées une seule fois dans les documens serbes comme ayant été l'occasion de la moindre difficulté. Cette concession des deux forteresses de Soko et d'Oujitza n'a pour la Serbie qu'un avantage : c'est un précédent, et puisque l'amphictyonat européen de Constantinople a pu décider sur Soko et sur Oujitza, il pouvait et il pourra décider sur Belgrade.

Les Serbes demandaient, si l'on ne voulait pas leur remettre la citadelle de Belgrade, qu'au moins on la démolît. On a démoli dans les principautés du Danube les forteresses turques, et cette démolition a consacré l'autonomie des principautés. Pourquoi ne pas faire de même pour la Serbie? Craint-on de rendre les Serbes trop forts en leur donnant une citadelle? Eh bien! qu'on ne la donne à personne; qu'on la détruise! Les Serbes ont des citadelles naturelles pour défendre leur liberté : ce sont leurs montagnes et leurs forêts; ils s'en contentent. Ils ne souhaitent donc pas d'avoir Belgrade, mais ils demandent que Belgrade ne soit plus entre les mains de leurs vieux ennemis, depuis surtout que ces vieux ennemis ne gardent plus cette citadelle comme un dépôt ou comme un souvenir, mais qu'ils s'en font une menace et un instrument de ruine. Pourquoi ne pas profiter de cette occasion pour rendre sur ce point au Danube et à la Save leur liberté naturelle? Si l'on pouvait ôter au Bosphore sa force stratégique, peut-être l'Europe le ferait de grand cœur pour alléger la question d'Orient d'une de ses plus graves difficultés. Ce que l'Europe ne peut pas faire pour le Bosphore, elle le peut pour le Danube : en démolissant Belgrade, elle supprime la question serbe. Or n'est-il pas de son intérêt de supprimer le plus qu'elle peut de questions litigieuses? Chaque litige de moins est une chance de paix de plus.

Si j'avais à caractériser les conditions que l'amphictyonat de Constantinople a faites à la Serbie et l'attitude nouvelle qu'elles donnent à cette principauté, voici les réflexions que je ferais. D'abord la Serbie, grâce à la conférence diplomatique de Constantinople, est entrée plus avant qu'elle ne l'avait fait jusqu'ici dans le concert européen. C'est une des conséquences du traité de 1856, qui a fait entrer la Turquie et ses états secondaires dans le cercle des rela-

tions européennes, et les a soumis à la direction collective, et par conséquent très contentieuse, des cinq grandes puissances. La Serbie a-t-elle gagné, a-t-elle perdu à cette entrée dans le concert européen? On peut soutenir l'une et l'autre thèse. Elle a gagné comme les autres états secondaires de la Turquie, comme les principautés du Danube, comme le Liban, comme les chrétiens de l'Orient en général; elle a gagné en importance. La Turquie et la Serbie ne peuvent plus rien faire l'une contre l'autre sans que l'Europe s'en occupe. Il n'y a plus de question turque et serbe qui ne soit en même temps une question européenne. Mais si la Serbie a gagné en importance, elle a perdu en liberté d'action, comme la Turquie elle-même. Autrefois les états secondaires de l'empire ottoman, s'ils avaient quelque démêlé avec la Porte-Ottomane, réglaient leurs affaires avec elle par la force ou par l'intrigue. L'intrigue, de nos jours, est peut-être encore permise, quoique le cercle en soit rétréci; la force est interdite. Il ne faut pas se dissimuler que de cette façon la procédure des événemens orientaux s'est fort compliquée : ils ont des contre-coups lointains et multipliés. Nous apprenons chaque jour le nom de quelque ville inconnue de l'empire ottoman par l'agitation qu'une querelle de carrefour imprime à la politique universelle. Ne lisais-je pas dernièrement dans la *Gazette d'Augsbourg* qu'un soldat grec avait déserté d'une petite ville de Phocide et s'était réfugié chez les Turcs en Thessalie? Là, ne se trouvant pas bien, il était revenu en Grèce, où il avait été puni. Le ministre d'Angleterre à Athè nesavait pensé que ce soldat, qui était allé et revenu d'un pays à l'autre, était peut-être un instigateur envoyé par la Grèce en Thessalie pour pousser les Thessaliens à la révolte; il avait informé son gouvernement, et lord John Russell avait adressé au gouvernement du roi Othon une lettre fort dure. Je ne m'étonne pas que le gouvernement anglais, s'étant chargé de la police de la Turquie, prenne connaissance des rapports de corps de garde dans tout l'Orient; mais l'aventure du soldat de Phocide, mécontent du service grec et plus mécontent du service turc, une fois signalée par la note diplomatique de lord John Russell, a dû faire l'entretien des cabinets de l'Europe, et voilà comme en Orient, à l'heure qu'il est, un Turc ne peut plus ni donner ni recevoir un coup de bâton sans que l'Occident s'en émeuve.

La seconde réflexion que je veux faire sur le nouvel arrangement intervenu entre la Turquie et la Serbie, c'est que les deux parties, au lieu d'être placées en face l'une de l'autre dans une attitude plus pacifique, sont placées au contraire dans une attitude plus belligérante. Il y a de la stratégie dans le plan de conciliation adopté par l'amphictyonat de Constantinople. La Turquie abandonne deux forteresses extérieures qui étaient bloquées par l'effet de leur iso-

lement; mais elle concentre ses forces sur le Danube, et à Belgrade surtout. La citadelle turque va avoir une esplanade qu'elle n'avait pas; nécessairement les Serbes, de leur côté, auront un corps régulier d'observation en face de la citadelle. C'est une paix armée; les difficultés sont érigées, pour ainsi dire, en face l'une de l'autre. Dans l'ancien état de choses, tout était difficultueux assurément, mais tout était somnolent. Aujourd'hui tout est vigilant. Le duel est ajourné, mais il est réglé d'avance. Tout est organisé comme à la veille d'une entrée en campagne, et, sans vouloir faire en ce moment aucune comparaison inquiétante, je dirai que l'état de paix imposé à la Turquie et à la Serbie ressemble en petit à l'alliance entre la France et l'Angleterre, alliance à la fois très pacifique et très belligérante; car c'est la paix, mais une paix qui peut du jour au lendemain se changer en guerre. Tout est prêt pour la bataille. On me dit que c'est pour cela qu'elle n'aura pas lieu : je l'espère.

IV.

Je passe de la Serbie au Montenegro. Je trouve là aussi depuis trois ou quatre ans un nouvel état de choses, et depuis un mois un nouvel arrangement fait aussi par la diplomatie européenne.

Si la célébrité fait le bonheur, le Montenegro depuis plusieurs années déjà est en train d'être heureux. Beaucoup d'auteurs anglais, allemands et français ont parlé de ce petit pays. Le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, l'a visité en 1838, et le narrateur de ce voyage royal, qui était plutôt, je dois le dire, un voyage de botanique que de politique, remarque que le prince qui gouvernait alors le Montenegro, Pierre Petrovitch, était un despote d'autant plus habile, qu'il savait fort habilement déguiser son despotisme. Ce Pierre Petrovitch, qui reçut le roi de Saxe dans son très modeste palais à Cettigné, mourut à la fin de 1851. C'était un poète distingué, un poète serbe, et comme la langue serbe est parlée de l'Adriatique à la Mer-Noire, et qu'un Monténégrin en Dalmatie, en Croatie, en Serbie et même en Bulgarie, comprend tout le monde et est compris aussi de tout le monde, cette réputation de poète serbe ne contribuait pas peu à l'ascendant de Pierre II et des Monténégrins parmi les Slaves.

« Les distinctions de race ou de religion, si profondément marquées en Orient, dit M. Delarue, auteur d'une courte et curieuse histoire du Montenegro, font qu'au mépris de toute division politique les populations honorent tout héros de même sang qu'elles-mêmes.» Pierre Ier du Montenegro, le prédécesseur de Pierre II, et qui mourut en 1830, était un grand prince pour tous les Slaves-Serbes, de même que Pierre II était un grand poète. « C'est par ses grands hommes

que la race serbe, si divisée d'ailleurs, se reconnaît et se sent une. L'admiration et un amour commun sont les liens de ses rameaux séparés. Pierre Ier, Kara George, Milosch, sont les véritables enfans d'une patrie commune, n'empruntant rien à l'Occident, qui s'est peu soucié d'ailleurs de leurs luttes. Ils sont restés exclusivement Serbes; mais ils sont dans toute la grande nation serbe compris de tous et accessibles à tous (1). »

M. Delarue, que je viens de citer, fait lui-même partie de l'histoire récente du Montenegro. Secrétaire du dernier prince, Daniel Ier, il a pris une part active aux luttes du Montenegro contre les Turcs. Il ne s'y était pas épargné, et par son courage et son dévouement il méritait de périr sur un champ de bataille. Il mourut de maladie à Paris, au moment de retourner dans le Montenegro. Il était, comme le dit si bien un de ses amis, M. d'Avril, dans quelques pages émues et touchantes, il était de cette race de Français aventureux et hardis, comme il s'en trouve encore parmi nos missionnaires et parmi nos militaires. C'était aussi bien pour M. Delarue une véritable mission que cet emploi de secrétaire auprès du prince du Montenegro; il avait un peuple à soutenir et l'influence de la France à répandre parmi les Slaves. Il s'y mit de cœur, jouissant de cette aventure qui allait bien à son caractère, mais n'en attendant rien que le plaisir de l'avoir eue et d'avoir fait un peu de bien. Sa bravoure française, mais du genre calme, étonnait les Monténégrins, fort courageux de leur nature, et dans le combat de Grahovo, en 1858, comme il allait d'un groupe de Monténégrins à l'autre pour diriger leur feu, sans s'inquiéter des balles qui sifflaient à ses oreilles, c'est une légende maintenant au Montenegro « que le Français avait le don surnaturel d'écarter les balles en agitant ses mains autour de la tête comme un éventail (2). »

L'année 1858 fut heureuse pour le Montenegro : il vainquit les Turcs, et avant même de savoir cette victoire, le gouvernement français déclara dans *le Moniteur* qu'il protégerait l'indépendance du Montenegro. Cette déclaration produisit un grand effet dans l'Adriatique, car elle était dirigée en même temps contre la Turquie et contre l'Autriche; c'était un des petits signes précurseurs de la guerre d'Italie. Les paroles du *Moniteur* furent appuyées par une escadre française envoyée à Raguse, et comme cette escadre était commandée par M. Jurien de La Gravière, l'ascendant de l'homme s'ajouta cette fois à la puissance des paroles officielles (3).

(1) *Le Montenegro*, par M. Henri Delarue, secrétaire du prince Daniel Ier de 1856 à 1859, p. 65 et 66.

(2) Notice de M. d'Avril sur M. Delarue, p. 12.

(3) N'oublions pas les habiles efforts de M. Hecquart, aujourd'hui consul à Damas.

Le Montenegro a été moins heureux en 1862 qu'en 1858. *Le Moniteur* n'a pas parlé en sa faveur : il a été laissé à lui-même. Il ne faut pas oublier que le Montenegro est un état de 120,000 âmes. Comment pouvait-il lutter contre la Turquie, si la Turquie s'appliquait à étouffer dans le Montenegro les commencemens d'une insurrection slave, et si dans cette entreprise elle était appuyée par l'Angleterre et soutenue par l'Autriche?

Pourquoi la France en 1862 n'a-t-elle pas fait pour le Montenegro ce qu'elle avait fait en 1858? Ici nous pouvons seulement faire des conjectures. En 1858, *le Moniteur* déclarait que la Turquie n'avait jamais possédé le Montenegro assez longtemps pour légitimer la conquête par la durée. Il y avait eu des incursions, tantôt victorieuses, tantôt repoussées. Cela ne créait à la Turquie ni droit de souveraineté, ni droit de suzeraineté sur le Montenegro; aucun traité n'avait jamais reconnu ses prétentions. Au congrès de Paris, en 1856, le plénipotentiaire turc avait voulu faire reconnaître les titres de la Porte-Ottomane; le prince Danielo avait protesté; le congrès n'avait rien décidé, et par cela même il avait prononcé pour le Montenegro. Si le Montenegro eût fait partie de la Turquie à titre d'état vassal, le congrès de Paris aurait réglé les conditions de cette vassalité, comme il l'avait fait pour les principautés du Danube et pour la Serbie. Ne comprenant pas le Montenegro dans le traité, le congrès déclarait implicitement qu'il ne faisait point partie de la Turquie.

La condition du Montenegro est-elle changée depuis cette déclaration du *Moniteur* en 1858? Le Montenegro s'est-il soumis à la Porte-Ottomane? s'est-il reconnu son vassal? Non. Quand le prince Daniel fut assassiné en 1859 et que son neveu Nicolas Ier fut proclamé comme son successeur, le sultan ne contesta pas son avénement, et ne lui signifia pas qu'il devait venir lui prêter foi et hommage : il laissa les choses comme elles étaient. La Porte-Ottomane, en 1862, est devenue plus hardie; nous savons pourquoi : derrière chaque hardiesse de la Turquie, il y a un encouragement de l'Angleterre. Elle a affecté, dans les instructions qu'elle a données à Omer-Pacha, de ne plus traiter le Montenegro que d'administration particulière. Pourquoi *le Moniteur* alors n'a-t-il pas parlé comme il l'avait fait en 1858? Il ne l'a pas voulu sans doute. Cette volonté peut avoir deux raisons.

Quelques personnes prétendent que le Montenegro avait prêté l'oreille aux promesses de Garibaldi. On sait en effet que Garibaldi, s'annonçant comme le libérateur des peuples opprimés, avait pensé à faire une grande insurrection chrétienne en Orient pour renverser la Turquie, et, la Turquie une fois renversée, pour détruire du

même coup l'Autriche, ce qui rendait Venise à l'Italie. C'était prendre évidemment le plus long. Je ne sais pas non plus ce que, dans ce plan d'insurrection orientale, devenaient les Iles-Ioniennes, et s'il leur était permis de s'annexer, comme elles le veulent, à la Grèce. L'Angleterre, qui a deux cliens, la Turquie et la révolution italienne, n'a pas voulu qu'un de ses cliens attaquât l'autre; elle n'a pas voulu que Garibaldi se fît le libérateur des nationalités qu'elle violente à Corfou et qu'elle combat en Serbie, en Bulgarie, en Macédoine, en Thessalie et en Épire. Garibaldi s'est donc rabattu sur Naples pour pousser Naples sur Rome, et il a oublié le Montenegro et la Serbie; mais dans le Montenegro et dans la Serbie le contre-ordre de Garibaldi n'est pas arrivé à temps ou n'a pas été obéi. De là, selon les personnes dont je rapporte l'opinion, les mouvemens qui ont éclaté dans les pays slaves, et dont le général hongrois Klapka a reproché publiquement à Garibaldi la conception et l'avortement (1); de là aussi le mécontentement de la France contre une fermentation plutôt révolutionnaire que chrétienne, plutôt italienne qu'orientale; de là le silence désapprobateur que *le Moniteur* a gardé cette fois envers le Montenegro.

Je donne cette explication comme elle m'a été donnée, et sans y attacher une grande importance; elle me semble avoir pris des conversations de sociétés secrètes pour des plans arrêtés et en voie d'exécution. Je laisse donc de côté cette façon d'expliquer le silence du *Moniteur*. Il y a, selon moi, une manière beaucoup plus simple de comprendre pourquoi *le Moniteur* n'a pas cru devoir en 1862 dire un mot pour l'indépendance du Montenegro : c'est qu'il avait dit ce mot en 1858, et que, ne l'ayant pas rétracté, il n'avait pas à le répéter. J'ajoute que la Porte-Ottomane, quoique dans ses instructions elle parlât de la principauté comme d'une administration particulière, avait soin cependant de déclarer « qu'elle n'avait aucune intention tendant à modifier le *statu quo* dans la montagne, relativement à son administration et à son territoire (2). » L'indépendance du Montenegro n'était donc pas expressément mise en question dans

(1) « Les Serbes, les Grecs, les Monténégrins ont cru devoir répondre à un appel comme celui que vous venez de nous adresser. Ils devaient être appuyés dans leur mouvement; je crois même qu'ils vous attendaient. Quelle belle occasion vous avez manquée de continuer ce rôle de libérateur que vous avez commencé avec tant d'éclat! Le sort de tous ces peuples trahis dans leurs espérances ne nous réconcilie pas avec l'oppression, mais nous engage à ménager nos forces pour des circonstances plus favorables. » (Lettre du général Klapka en réponse à la proclamation de Garibaldi aux Hongrois, août 1862.)

(2) Précis des instructions adressées par le grand-vizir à Omer-Pacha, sous la date du 9 avril, concernant le Montenegro, et communiquées aux grandes puissances. *Archives diplomatiques*, juillet 1862, n° 7.

les documens émanés de la Porte. Je ne vois pas non plus que les derniers arrangemens intervenus entre la Porte-Ottomane et le Montenegro aient encore rien décidé contre cette indépendance, en parole au moins; en fait, c'est différent, et nous verrons tout à l'heure ce que la dernière convention a fait perdre au Montenegro. Continuons à signaler les différences qui se rencontrent au préjudice du Montenegro entre 1858 et 1862.

Le Moniteur de 1858 avait déclaré que la Porte-Ottomane, en cherchant à réprimer l'insurrection qui avait éclaté dans les provinces turques voisines du Montenegro, n'avait pas le droit d'envahir le district de Grahovo, occupé par les Monténégrins. « En admettant, disait *le Moniteur,* que, dans l'intention de la Porte, l'envahissement de ce territoire ne soit pas une attaque dirigée contre le Montenegro, il est évident qu'il peut conduire à une collision armée, et qu'il constitue tout au moins une atteinte au *statu quo* que la Porte, par l'organe de son premier plénipotentiaire au congrès de 1856, avait déclaré vouloir respecter. » En 1862, la question s'est posée de même. Il y a eu aussi des insurrections dans les provinces turques voisines du Montenegro, et la Porte-Ottomane, prétendant en 1862, comme en 1858, que le foyer de l'insurrection de l'Herzégovine était au Montenegro, a envahi le Montenegro, portant assurément par là une atteinte au *statu quo,* qu'avait maintenu le congrès de 1856. C'était bien le cas pour *le Moniteur*, s'il croyait, comme en 1858, que la Porte avait tort d'envahir le Montenegro, c'était le cas de parler pour le faible contre le fort. Il ne l'a pas fait. Pourquoi? Nous ne pouvons pas dire ici, comme pour l'indépendance, qu'ayant parlé en 1858 et ne s'étant pas rétracté, il n'avait plus rien à dire. L'indépendance était une de ces questions de droit qui n'ont pas besoin d'être décidées tous les matins. L'immixtion des Monténégrins dans les troubles de l'Herzégovine et l'entreprise faite par la Turquie pour punir cette immixtion sont une question de fait qui a besoin d'être jugée à mesure qu'éclatent les événemens. Il ne faut donc pas se dissimuler que *le Moniteur*, en se taisant cette fois sur les événemens de l'Herzégovine et du Montenegro, a semblé juger contre le Montenegro et lui donner tort.

Voilà comment nous nous expliquons le silence du gouvernement français dans cette occasion. C'est un jugement sur les événemens de l'Herzégovine et du Montenegro; mais ce n'est pas une politesse faite à la Turquie. Ce n'est pas non plus un abandon du *statu quo* maintenu par le congrès de 1856 et revendiqué par *le Moniteur* de 1858. On dit que, dans les arrangemens intervenus entre la Porte et le Montenegro, la Turquie s'est réservé une route militaire qui coupe le Montenegro en deux. Comme le Montenegro sépare l'Her-

zégovine et la Bosnie, provinces turques, de l'Albanie, autre province turque, nous concevons aisément que la Turquie ait réclamé cette route; mais le Montenegro, s'il est ainsi coupé en deux par une route militaire, n'est plus indépendant, et il y a là, si nous ne nous trompons pas, une grave atteinte portée au *statu quo* de 1856. On prétend que la Russie a protesté contre cette clause excessive. La France a sans doute précédé la Russie dans cette protestation. Pouvons-nous en effet tolérer que la Turquie étende ainsi ses frontières ou ses atteintes du côté de l'Europe, et qu'elle étende par cela même les dangers qu'elle porte partout avec elle, danger, par exemple, d'une collision quotidienne entre les chrétiens et les Turcs. Elle est à Belgrade rangée en bataille contre les Serbes : c'est là le nouvel état de choses créé par l'amphictyonat de Constantinople, voilà pour la sécurité du Danube; elle va être sur l'offensive au Montenegro le long de sa route militaire (1), voilà pour la sécurité du littoral de l'Adriatique. Il nous reste à voir comment en Syrie elle a pris aussi l'offensive. C'est là en effet le trait caractéristique de la question d'Orient en 1862 : sur la foi de l'Angleterre, la Turquie a repris partout l'offensive, offensive au fond impuissante, qui est une taquinerie plutôt qu'une action, qui ne peut rien créer, mais qui peut tout ébranler en Orient et même en Occident.

V.

Voici ce que je lis dans l'ouvrage de M. Farley intitulé *les Ressources de la Turquie* (2) : « Comme la propriété n'a depuis bien longtemps aucune sécurité sous le gouvernement ottoman et qu'il n'y a aucun établissement d'aucun genre où les capitaux puissent être déposés avec sécurité, les Syriens ont pris le parti de réaliser leurs gains sous la forme la plus précieuse et en même temps la plus portative. Aussi mettent-ils en bijoux une partie considérable de leurs richesses, et on est étonné, quand on visite les maisons et les familles des habitans du pays, de voir la quantité de diamans et de pierres précieuses que portent les femmes. » M. Farley continue en expliquant que le harem ou l'appartement des femmes est regardé comme un domicile sacré et inviolable, que c'est un lieu sûr où il n'y a pas d'exemple que le pacha et ses officiers aient osé

(1) Cette route militaire, qui va du nord au sud, de Nicksick, dans l'Herzégovine, à Spucz, sur la frontière albanaise, coupe le Montenegro par le milieu, dans l'endroit où il a le moins de largeur, et le divise en deux parties séparées par une occupation turque, car la Porte-Ottomane a déjà élevé la prétention de fortifier par des blockhaus cette route militaire.

(2) *The Ressources of Turkey*, London 1862, p. 218.

pénétrer. Grâce à ce privilége, ce ne sont pas seulement les femmes qui y sont en sûreté, ce sont aussi les richesses qu'elles portent. M. Farley regrette que tant de capitaux soient de cette manière distraits de la circulation; mais il s'en prend à l'administration turque de ce défaut de confiance, et il a raison. Il y a là un des symptômes curieux de l'état général de la Turquie et de l'état particulier de la Syrie.

Je dois dire maintenant en deux mots pourquoi j'ai fait cette citation du nouvel ouvrage de M. Farley.

D'abord cette citation concerne la Syrie, et il est curieux de savoir quel est l'état de ce pays depuis que l'Angleterre a voulu qu'il fût rendu à la Turquie, il est curieux surtout de le savoir de la bouche d'un Anglais. J'attache, on le sait, un très grand prix aux témoignages des Anglais sur la Turquie; ils ne sont pas suspects, car la plupart des Anglais sont favorables à la Turquie, et lorsqu'ils déposent contre elle, on peut avoir foi en leurs paroles. Tout favorables qu'ils sont à la Turquie, les Anglais sont en général de fidèles serviteurs de la vérité : ils peuvent se tromper, ils peuvent avoir leurs préjugés, mais ils n'aiment pas à répéter des consignes mensongères; ils sont, fonctionnaires ou non, fort indépendans, et ils ont beaucoup d'initiative. C'est là ce qui fait qu'en dépit des efforts de lord Palmerston pour cacher la vérité à l'Angleterre sur l'état de la Turquie, j'espère toujours que la vérité se fera jour, et que l'Angleterre comprendra bientôt quelle politique inhumaine et désastreuse on lui fait suivre en Orient. Elle y gagne la haine des chrétiens d'Orient, et elle y compromet l'avenir de son commerce. Elle y favorise la corruption, la cruauté, la persécution, et son industrie n'y débite pas plus de marchandises. Elle n'y fait pas son salut et elle n'y fait point fortune.

M. Farley est un de ces Anglais chaque jour plus nombreux, grâce à Dieu, qui essaient d'éclairer l'opinion de l'Angleterre sur la mauvaise politique que son gouvernement suit en Turquie : non que je veuille faire ici de M. Farley un de ces rêveurs sentimentaux qui ne songent, comme moi, qu'à la régénération de l'Orient par l'Orient, et qui se préoccupent peu des intérêts commerciaux et industriels de l'Occident; non que M. Farley soit en Angleterre un homme de parti ou un ennemi politique de lord Palmerston. M. Farley, à prendre son livre sur *les Ressources de la Turquie* et les autres ouvrages qu'il a publiés sur l'Orient, n'est ni un rêveur ni un homme de parti. C'est un économiste, un financier, un statisticien qui songe surtout aux intérêts de l'Angleterre, qui voit dans la Turquie un pays mal gouverné, mal administré, mal défendu contre l'anarchie intérieure et contre les pillards du dehors, un pays sans

routes, sans police, où le commerce est à la merci du brigandage, où l'agriculture est sans protection, où celui qui sème n'est pas sûr de récolter, où la propriété n'a point de garantie, et où le sol en même temps est d'une admirable fertilité, où le climat est varié et partout beau dans sa variété, placé entre les Indes et l'Europe, un pays qui a été autrefois le plus riche et le plus peuplé du monde, le vrai siége de la civilisation antique, et qui ne demande qu'un gouvernement passable pour redevenir la plus belle contrée de l'univers, car la nature a tout fait pour elle et lui a tout donné; ce sont les hommes qui le gouvernent qui lui ont tout ôté. M. Farley voit enfin dans la Turquie ce qu'elle est et ce qu'elle pourrait être en d'autres mains. Il se dit sans cesse, en voyant cette fertilité en pure perte : *Quorsum perditio hæc? Potuit hoc venundari et dari pauperibus.* Peut-être M. Farley ne songe-t-il pas aux pauvres : les pauvres ne sont pas de bons colonisateurs. Il songe aux hommes et aux capitaux de l'Angleterre, il songe à ce que les Anglais feraient de ce pays, et il les y appelle; il expose à leurs yeux les ressources de la Turquie pour les attirer; il leur dit : « Fondez ici des banques, vous aurez plus de 12 pour 100; achetez là des propriétés, elles doubleront, elles quadrupleront bientôt de valeur entre vos mains. » Des banques, des comptoirs, des maisons de commerce, des manufactures, des fermes, tout cela est très beau, surtout quand tout cela est anglais; mais il y a à tout cela un préalable nécessaire, indispensable : c'est un gouvernement passable, une police suffisante, afin que les banques ne soient point pillées, que les manufactures ne soient point incendiées, que les fermes ne soient point ravagées. Or ce préalable, le trouvez-vous dans le gouvernement turc? Non, mille fois non, et cette vérité éclate à chaque ligne du livre de M. Farley.

— Patience, dit lord Palmerston au peuple anglais, je vous ferai une bonne et belle Turquie où vous pourrez commercer, labourer, négocier, fabriquer à votre aise. — Eh! mylord, voilà plus de vingt ans que vous nous promettez ce paradis reconquis! Depuis 1840, vous avez pris à votre compte l'avenir de la Turquie. Qu'est-il devenu? En quoi s'est-il amélioré? Vous avez rendu la Syrie à la Turquie en 1840 : qu'y a-t-elle gagné? Vous la lui avez encore rendue en 1861 : qu'y gagne-t-elle? que devient-elle? Vous voulez faire vivre l'empire ottoman pour l'Angleterre, soit; mais pour qu'il vive pour l'Angleterre, il faut qu'il vive sans anarchie, sans massacres, sans armées indisciplinées, sans pachas corrompus et vénaux qui ne songent qu'à faire fortune, sans chrétiens opprimés, persécutés, désespérés. Que voulez-vous que fasse l'Angleterre d'un pays ainsi tourmenté par les vices et par les misères de sa décadence? Vous avez peut-être rêvé une Turquie que l'Angleterre exploiterait seule :

c'est, grâce à Dieu, chose impossible de nos jours. La Turquie en décadence comme elle est ne peut pas plus servir à l'Angleterre qu'au reste de l'Europe; la Turquie restaurée humainement et chrétiennement par l'Angleterre ne servirait pas seulement à l'Angleterre, elle servirait à toute l'Europe.

Si je voulais prendre le livre de M. Farley pour le manifeste d'une nouvelle doctrine de l'Angleterre sur la Turquie, je dirais volontiers qu'il y a en ce moment deux tentatives anglaises de restauration pour la Turquie. Il y en a une qui est toute politique et toute diplomatique; celle-là, je la combats obstinément au nom de l'humanité et de la religion chrétienne, au nom de l'intérêt européen, que je ne sépare en aucune manière de l'intérêt anglais; c'est celle que lord Palmerston a entreprise depuis 1840. Il y a une autre tentative anglaise de restauration de la Turquie, restauration agricole, industrielle et commerciale, dont le but et les moyens sont tout différens de ceux qu'emploie la restauration politique. Je pourrais énumérer les nombreuses différences qui distinguent ces deux tentatives de restauration. Je me contente de signaler les deux principales, celles qui sont le plus caractéristiques et qui ont le plus de conséquences : l'emploi en Turquie des Européens, et l'emploi des chrétiens d'Orient.

La restauration politique, celle de lord Palmerston et de sir Henri Bulwer, occupée avant tout du soin de maintenir le gouvernement turc, en améliorant, s'il est possible, son administration, n'emploie les Européens que dans l'administration. Elle semble même parfois les y craindre, et cela tient à deux circonstances importantes : elle trouve peu d'Anglais pour entrer dans l'administration turque. L'Anglais n'est pas né pour l'administration dans le sens que nous donnons à ce mot en France. L'Angleterre ayant le malheur ou le bonheur d'ignorer l'administration, l'Anglais n'a pas le génie paperassier : il n'est pas propre aux bureaux, il a pour cela trop d'initiative et d'activité individuelle. Faute d'Anglais, la restauration politique dirigée par sir Henri Bulwer est forcée d'employer des Allemands, des Français, des Italiens, et elle s'en défie plus ou moins. Ils ont d'autres idées, d'autres intérêts que ceux de la restauration politique; de plus, ils n'aiment pas l'Angleterre, qui en général ne sait pas se faire aimer. J'ajoute qu'ils ne sont point favorables à une restauration dont le principe est de laisser les Turcs à la tête de tout, et de ne se servir des Européens que dans les rangs et les emplois secondaires.

Hors de l'administration, c'est-à-dire dans l'agriculture, dans l'industrie, dans le commerce, dans les routes à ouvrir, dans les canaux à creuser, dans toutes les grandes entreprises enfin, la res-

tauration politique craint l'arrivée des Européens. Elle sait bien que la Turquie ne peut se régénérer que par l'activité européenne; mais, à force de se régénérer par l'Europe, la Turquie cesserait d'être turque, c'est-à-dire d'être dans la main de l'Angleterre. Chaque établissement fondé par un Européen, chaque ferme cultivée, chaque fabrique dirigée, chaque route ouverte par un Européen deviendrait une portion du pays affranchi du gouvernement turc. Ce serait un élément à part, quelque chose d'indépendant et d'actif qui troublerait et qui déconcerterait l'administration turque; ce serait un obstacle devant lequel elle se sentirait forcée de s'arrêter. Il y aurait là par conséquent quelque chose qui la désorganiserait. Mettez seulement dans une province une centaine d'Européens actifs, intelligens, résolus et appuyés sur un ou deux consuls européens qui les soutiennent au lieu d'en être jaloux; que ces Européens soient les uns fabricans, les autres constructeurs, ceux-ci agriculteurs, ceux-là commerçans : je défie le pacha turc d'être le maître. Il y a eu un moment en Turquie, avant la révolution grecque de 1821, où les Grecs étaient en train de se substituer insensiblement aux Turcs, en mettant leur activité partout d'où se retiraient l'indolence et l'insouciance turques. Il y a quelque chose de ce genre qui pourrait se faire aujourd'hui en Turquie par la substitution des Européens aux Turcs; mais ce quelque chose est la destruction politique de la Turquie et la destruction aussi de l'ascendant politique de l'Angleterre à Constantinople.

L'autre doctrine anglaise, la restauration sociale de la Turquie, a de tout autres idées et de tout autres sentimens sur l'emploi des Européens en Turquie. Cette substitution progressive des Européens aux Turcs, qui effraie l'école politique, attire et charme l'école économique. L'intégrité de l'empire ottoman, le maintien du gouvernement turc, la prépondérance des diplomates anglais à Constantinople, où ils ont l'administration turque sous leur main, sont toutes choses dont l'école économique s'inquiète peu. Des terres achetées par les Européens, des fabriques fondées par eux, des routes ouvertes par eux, voilà ce qui paraît à cette école mille fois plus important que la question de savoir si le pacha de Belgrade pourra désormais bombarder légalement la ville. Si chacune de ces deux écoles faisait sa gazette à part, voici en regard l'un de l'autre quelques passages de ces deux gazettes :

Gazette de l'école politique : « Nous avons remporté une grande victoire dans la conférence de Constantinople; le prince du Montenegro prêtera désormais foi et hommage au sultan. »

Gazette de l'école économique : « Le domaine acheté près de Smyrne par M. P. du Devonshire a rapporté cette année trois fois

plus de blé que l'année dernière, et comme notre brave compatriote a pu construire une route assez bien empierrée de sa ferme à la mer, il n'aura pas de peine à conduire et à embarquer ses denrées. C'est une grande victoire gagnée sur l'insouciance et sur l'apathie des Turcs. »

Gazette politique : « Autre avantage obtenu contre la Russie. Nous avons fait décider que la route militaire qui coupe en deux le Montenegro, et qui anéantit ce petit peuple, aura des blockhaus. Le ministre de Russie a protesté. »

Gazette économique : « M. W., habile contre-maître dans une fabrique du Lancashire, a fondé près de Brousse une filature qui est en grande prospérité. M. Bachman, un fabricant allemand d'Elberfeld, a suivi cette année son exemple, et nous attendons aussi quelques manufacturiers de Mulhouse. Il y a place pour tout le monde ici. »

Je pourrais continuer ces deux gazettes parallèles; les faits abondent, les faits politiques dans toutes les correspondances diplomatiques de Constantinople; les faits économiques dans *les Ressources de la Turquie* de M. Farley.

Le trait le plus caractéristique des deux écoles est l'usage différent qu'elles font des chrétiens d'Orient. L'école politique les repousse autant qu'elle peut; elle voit en eux les rivaux et les successeurs des Turcs. Elle les redoute et les combat. L'école économique ne s'inquiète pas de savoir si les chrétiens d'Orient ont l'ambition de redevenir des peuples et des états indépendans. Elle voit qu'ils ont de l'activité, de l'intelligence, qu'ils ont des capitaux, qu'ils sont bons commerçans; aussi, loin de les repousser, elle les appelle, elle s'en sert pour régénérer l'Orient dans son agriculture, dans son commerce, dans son industrie. Mais l'intégrité de l'empire ottoman!... Elle deviendra ce qu'elle pourra, *fata viam invenient*. Cela ne regarde pas l'école économique. M. Farley, par exemple, n'a pas craint de dédier son ouvrage des *Ressources de la Turquie* à un négociant grec, M. Rodoconachi, et voici quelques passages curieux de cette dédicace : « Dans les pages suivantes, j'ai entrepris d'exposer la naissance et les progrès du commerce avec la Turquie, et, pendant que je faisais les recherches nécessaires à mon sujet, j'ai été de plus en plus frappé de ce fait : c'est que c'est à la communauté marchande dont vous êtes un des principaux membres que nous devons principalement l'extension du commerce anglais dans l'empire ottoman. En 1827, nos exportations dans l'empire ottoman ne montaient qu'à la somme de 531,704 liv. sterl., tandis qu'en 1860 elles ont monté à la somme de 5,459,139 liv. sterl. C'est à l'énergie et à la persévérance des Grecs qui forment

maintenant le lien entre l'Orient et l'Occident, lien brisé pendant si longtemps, c'est à eux qu'il faut attribuer cet accroissement remarquable. Les Grecs de nos jours ont plus que tout autre peuple l'ardeur de la science et du progrès, et ils ont porté le talent des entreprises commerciales à un degré de perfection presque inconnu jusqu'ici dans l'histoire du monde. C'est ce mouvement commercial, qui procède des Grecs, qui a fait l'augmentation quotidienne dans la consommation de nos marchandises en Turquie. Nos marchandises, exportées principalement par des maisons grecques à Alexandrie, à Beyrouth, à Smyrne et à Constantinople, sont rembarquées sur des navires grecs qui vont les distribuer dans les nombreux ports de l'Asie-Mineure et dans les îles de l'archipel ottoman. »

Quelle différence de vues entre l'école politique et l'école économique! L'école politique déteste en Orient tous les Grecs et cherche à les abaisser, tant ceux du royaume hellénique que ceux qui sont restés sujets de la Porte-Ottomane. Elle regarde comme un jour malheureux le jour où la Grèce est ressuscitée, et elle prend l'activité commerciale et maritime des Grecs comme un danger pour le commerce et pour la marine de l'Angleterre; mais elle a beau faire, elle ne peut pas anéantir les Grecs, elle ne peut que s'en faire des ennemis. En dépit de l'école politique, les Grecs se sont emparés du commerce de l'Orient; ils en sont les agens les plus laborieux et les plus intelligens. Au lieu de bouder contre ce fait et d'essayer de le détruire, l'école économique le reconnaît et l'accepte. Elle a compris pour le commerce et pour l'industrie l'emploi que la Providence a réservé aux peuples intermédiaires entre l'Europe et l'Asie. Ils doivent servir de liens et de transition entre l'Orient et l'Occident; ils sont les commissionnaires et les entrepositeurs prédestinés du monde. Ils l'ont été dans l'antiquité, ils doivent l'être aussi dans l'ère moderne, et vouloir leur ôter le rôle que la nature leur a donné, c'est s'attaquer à la force des choses. Or la loi qui s'applique au commerce et à l'industrie, au profit des peuples intermédiaires, la loi que l'école économique a comprise, s'applique à plus forte raison à la politique. L'ignorance et le dédain systématique que lord Palmerston fait de cette loi éternelle de l'histoire ne l'anéantiront pas. Les chrétiens orientaux, les peuples intermédiaires entre l'Orient et l'Occident doivent avoir leur place et leur rang dans le monde. Ils l'auront, quoi qu'on fasse. Pourquoi donc l'Angleterre politique ne se prête-t-elle pas à la destinée que Dieu leur a faite? L'Angleterre économique s'y prête de bon cœur. Elle se ménage d'avance sa part dans l'Orient nouveau qu'elle voit se faire. Pourquoi l'Angleterre politique ne suivrait-elle pas cet exemple? L'Angleterre en ce moment est

maîtresse de l'Orient; elle le manie à son gré. Pourquoi ne profite-t-elle pas de sa toute-puissance pour se préparer un Orient qui lui soit reconnaissant de sa régénération? Pourquoi ferme-t-elle volontairement les yeux à cet Orient chrétien qui s'élève chaque jour? Ses commerçans et ses économistes voient cette croissance et s'en accommodent au lieu de s'en fâcher. Quand ses hommes d'état auront-ils la clairvoyance de ses marchands? Lord Palmerston traitait dernièrement M. Cobden avec beaucoup de hauteur; il ne lui disait pas tout à fait comme dans *les Plaideurs :*

Bonhomme, allez garder vos foins!

mais il lui disait d'aller s'occuper de ses toiles et de ses aunages, comme n'étant pas capable de s'occuper de politique. Je ne sais si je me trompe; mais les manufacturiers et les commerçans anglais sont en train pour l'Orient de donner aux hommes d'état de leur pays une grande leçon de prévoyance et de sagesse. Ils comprennent en Orient la marche du temps et des choses; ils y aident au lieu de chercher à la contrarier.

Le livre de M. Farley, l'aveu qu'il fait sans hésiter de la part que les Grecs ont au commerce de l'Orient, de leur influence favorable à l'Angleterre au lieu de lui être contraire (aveu important dans la bouche d'un Anglais, et qui témoigne que l'Angleterre commence à changer d'opinion sur l'Orient et sur la place qu'il faut y faire aux populations chrétiennes), la portée de ce fait et de cette opinion nouvelle, tout cela m'a détourné de la Syrie et de l'étude que je voulais faire des difficultés du règlement de 1861, des querelles que la Porte-Ottomane s'y est faites depuis un an, de l'anarchie qu'elle y entretient par calcul ou par impuissance, car en Syrie comme en Serbie la Porte-Ottomane, se fiant en l'appui de l'Angleterre, a pris partout l'offensive. Je reviendrai donc sur l'état de la Syrie, et je joindrai à cette étude quelques détails sur ces Grecs de l'empire ottoman que M. Farley signale à l'attention et à la bienveillance intelligente de l'Angleterre, tandis que lord Palmerston et le *foreign office* les signalent avec une malveillance routinière à la jalousie et à la haine du peuple anglais; je dirai aussi quelques mots de l'état des populations arméniennes de l'empire ottoman. Ces renseignemens sont nécessaires pour achever de faire comprendre la question d'Orient en 1862.

SAINT-MARC GIRARDIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre 1862.

Si le rapport présenté à l'empereur par M. Fould sur la situation générale de nos finances avait la vertu de ramener l'attention salutaire du public vers les questions financières, nous en serions enchantés. Ce document, très sobre dans la forme, mais au fond très substantiel, nous apporte des informations d'un grand intérêt. Les principales données de notre situation financière y sont très nettement exposées, et comme le ministre y trouvait l'occasion d'indiquer pour la première fois les résultats du système inauguré cette année, ce rapport est digne aussi d'attention au point de vue politique.

Nous le dirons franchement, les ressources financières de la France sont si abondantes, elles se développent par un progrès si constant, que c'est pour nous une vraie douleur d'amour-propre que de voir parfois l'insouciance du public, la facilité des chambres, l'entraînement du pouvoir conduire les choses à tel point que nous paraissions avoir des finances embarrassées. Il ne peut pas y avoir pour la France de difficulté plus gratuitement provoquée que celle des finances. L'expérience de ce qui se passe depuis une année le démontre une fois de plus. Il y a une année, à pareille époque, ce fut notre triste devoir d'appeler l'attention du gouvernement et du public sur les périls que faisait courir à la France la négligence des questions financières. Nos avis furent, sur le moment, fort désagréablement récompensés; mais ils ne tardèrent pas à recevoir une sanction éclatante dans le grand mémoire de M. Fould qui fut la préface du nouveau système financier. A cette époque, le découvert du trésor dépassait 1 milliard : on pouvait prévoir que l'exercice de 1862 ajouterait à cette somme 200 millions, et que, si l'on suivait les anciens erremens, l'équilibre du budget de 1863 ne serait qu'une illusion. De là, si l'on ne mettait promptement la main aux finances, une déplorable perspective de dettes flottantes démesurées, devenant une cause d'inquiétude et de gêne pour le marché financier, en-

traînant des emprunts périodiques et enflant par une progression continue notre dette consolidée. En une année, avec un meilleur ordre, par un effort énergique, en recourant à des expédiens habiles et hardis, on a sensiblement modifié ce fâcheux aspect des choses.

Regardons d'abord aux faits. Grâce à l'unification de la dette, à la conversion facultative, aux sonnantes espèces ramassées par la soulte miraculeuse, le découvert a été ramené de 1 milliard 24 millions à 867 millions. Le chiffre est gros encore, et nous ne sommes pas de ceux qui en prennent leur parti sous le fallacieux prétexte qu'il est nécessaire et qu'il est bon qu'un état comme la France ait une grande dette flottante. Nous convenons cependant que les ressources de la dette flottante, qui ont pu supporter un déficit de plus d'un milliard, doivent se trouver soulagées quand elles n'ont plus à soutenir qu'un découvert de 867 millions. Voilà pour les legs du passé; quant au présent, il s'offre à nous sous la forme du budget de 1862. Ce budget était d'une nature toute particulière; il avait été conçu et voté sous le régime ancien, dans le bienheureux temps où l'on laissait la dépense et la recette s'aligner au petit bonheur, où l'on puisait sans compter dans les crédits supplémentaires et extraordinaires comme dans la bourse de la fortune, alimentée par l'accroissement du revenu ou la négociation de la signature du trésor; il devait pourtant se réaliser sous les auspices du régime nouveau, qui a la prétention et le devoir de ne rien abandonner à l'imprévu. C'était donc par excellence un budget de transition. Pour le replâtrer à la nouvelle mode, force a été de le rectifier. Malheureusement on ne pouvait le rectifier complétement que du mauvais côté, du côté de la dépense, qu'il était à la fois nécessaire et facile de prévoir. Du côté des ressources, comme les impôts nouveaux n'ont été applicables qu'au second semestre, la rectification était imparfaite, le budget de 1862 ne pouvait être remis sur ses pieds que par l'imprévu des ressources extraordinaires. Ces ressources, M. Fould nous en donne la bonne nouvelle, n'ont point fait défaut. L'insuffisance à laquelle il s'agissait de pourvoir n'était pas inférieure à 195 millions. L'accroissement normal des revenus indirects et l'accroissement de ces revenus par l'application des nouvelles taxes au second semestre fournissent 57 millions; la seconde annuité de l'indemnité chinoise donne 10 millions. Nous avions une vieille créance sur l'Espagne; pour apprendre à ce pays, novice en éducation financière, que l'on s'enrichit en payant ses dettes, nous lui avons donné quittance contre 25 millions. Il nous restait un reliquat d'anciens emprunts et de consolidations de la dotation de l'armée, 42 millions, jolie somme, qui, dans la bouche altérée de la finance italienne, formerait un beau *residuo attivo*. L'exercice de 1862 en fera son profit. On gagnera pour l'exercice 35 millions au nouveau mode de paiement des arrérages du 3 pour 100. Voici comment : autrefois, quand ces arrérages se payaient par semestre, le trésor avait à payer le 22 décembre 70 millions aux porteurs de 3; aujourd'hui les paiemens se font par trimestre; la moitié de cette somme sera payée le 1er octobre, l'autre

moitié n'est plus payable que le 1er janvier : c'est ainsi que 35 millions sont retirés aux charges de 1862. Enfin, par des annulations de crédit, la dépense sera raccourcie d'autres 35 millions. Dépense et recette seront de la sorte mises à niveau, résultat merveilleux sur lequel n'avaient point compté les tireurs d'horoscope de l'an de grâce où nous vivons. Cette conclusion ouvre un beau jour sur l'avenir, c'est-à-dire sur l'exercice de 1863. Le budget de 1863 a été établi en équilibre d'après les données du nouveau système; il est divisé en budget normal et en budget extraordinaire, de façon à fermer autant que possible la porte à l'imprévu. Or les prévisions de recettes de ce budget seront infailliblement dépassées par le produit des impôts indirects. Ce qui se passe cette année démontre la certitude de cet accroissement de revenu. Les revenus indirects pendant les six premiers mois de 1862 ont été de 50 millions supérieurs au produit des taxes indirectes dans la période correspondante de 1861. Or c'est d'après les résultats de 1861, déjà si prodigieusement dépassés par ceux de 1862, que les revenus indirects ont été calculés dans le budget de 1863. M. Fould a donc raison de compter sur la plus-value que l'élasticité du revenu doit donner l'année prochaine dans les estimations modérées de la loi de finances. Il y compte si bien et il la prévoit si considérable qu'il n'hésite pas à déclarer qu'elle nous garantira en 1863 contre les supplémens de dépense de la guerre du Mexique!

Voilà les faits heureux qui ressortent de l'exposé du ministre des finances. Sans doute, pour en venir là, on a dû recourir à des moyens hardis et sévères. Il a fallu tenter une conversion de la rente où l'intérêt de l'avenir était sacrifié aux nécessités du présent; il a fallu en temps de paix, et dans une année douloureuse pour une portion considérable de nos classes industrielles, non-seulement s'abstenir de l'œuvre où les bons gouvernemens financiers doivent mettre leur gloire, l'abaissement des taxes, mais au contraire aggraver les impôts de consommation. Cependant le fait est manifeste : à ne l'envisager qu'au point de vue de la trésorerie, la situation financière, comparée à ce qu'elle était il y a un an, est singulièrement améliorée. Nos finances sont à la fois mieux ordonnées et plus libres. Nous ne sommes plus oppressés par une dette flottante énorme et toujours grossissante; nous sommes délivrés de l'obsession des emprunts en temps de paix venant ajouter de nouveaux fardeaux aux charges permanentes du pays. Mais, après avoir exprimé à propos d'un tel résultat toute la satisfaction convenable, on n'est point dispensé de tirer des chiffres présentés par M. Fould les enseignemens qui en ressortent. Applaudissons-nous d'avoir de quoi payer les dépenses supplémentaires de 1862; mais n'oublions pas les causes de ces dépenses et les moyens à l'aide desquels nous les couvrons. Sur les 195 millions de supplémens de crédit qui grèvent le budget de 1862, les dépenses de la guerre et de la marine prennent, en dehors des allocations normales, la somme énorme de 126 millions : plus de 50 millions la guerre, près de 76 millions la marine.

Les chiffres mêmes de M. Fould nous révèlent donc que les embarras

dont le service financier de 1862 était menacé venaient des dépenses de la marine et de la guerre, et que c'est à conjurer ces embarras que sont employés les excédans du revenu florissant du premier semestre et les accroissemens de taxes qui frappent la seconde moitié de l'année. Il en est de même pour 1863 : nous avons, au point de vue du revenu, de belles et légitimes espérances pour cet exercice; mais ces espérances, dont on pourrait tirer un parti si fécond en réglant mieux la dépense, n'aboutissent qu'à nous promettre que nous pourrons couvrir les frais de l'expédition du Mexique! Enfin que ne devrait-on pas attendre de 1864, puisque l'on espère tant de 1863! Les augmentations de revenu de 1862 et de 1863 accumulées, ajoutées au progrès de 1864, formeront sans contredit une somme énorme. Ce sera le cas, penserez-vous, de biffer les taxes temporaires qu'on a été obligé d'établir cette année pour se procurer des ressources extraordinaires. On le pourrait sans doute, si les dépenses étaient sobrement contenues; mais cette confiance optimiste ne paraît point être partagée par M. Fould. Le ministre a dressé son budget de 1864; il le présente en ce moment au conseil d'état, et le mieux qu'il nous donne à espérer, c'est que le budget nous permettra, non de réduire les impôts, mais de ne point les aggraver.

La justice nous invite du moins à reconnaître que la réforme tentée par le ministre des finances et les nouvelles divisions introduites par lui dans le budget produisent dès à présent les deux heureux effets qu'on devait s'en promettre. En premier lieu, l'expérience de cette année démontre qu'il est possible de passer l'intervalle de deux sessions sans recourir aux crédits supplémentaires. Certes la guerre du Mexique et nos autres expéditions lointaines ont dû apporter cet été de l'imprévu dans nos dépenses: l'on a pourtant paré à cet imprévu sans crédits supplémentaires; on s'est arrangé pour trouver où elles étaient les ressources nécessaires, et on les a en effet trouvées. On dira, il est vrai, que le gouvernement a eu cette année à sa disposition une masse de ressources extraordinaires, ressources qu'il a épuisées, et qu'il ne retrouvera plus dans l'avenir. Il est clair que l'on n'aura pas chaque année des reliquats d'emprunt, des indemnités chinoises et d'antiques créances sur l'Espagne; mais le rétrécissement des ressources sera du moins un frein à la dépense, et il faudra bien, si l'on veut tenir les engagemens pris, que ce frein soit efficace. En second lieu, la nouvelle classification adoptée, la distinction entre le budget normal et le budget extraordinaire, a le mérite, que l'on aperçoit dès à présent, de mettre constamment sous les yeux de qui de droit le tableau comparatif de l'excès des dépenses et de l'excès des charges imposées au pays. C'est un bilan destiné à devenir de plus en plus éloquent, où, en face des dépenses qui ne sont pas normales, qui ne sont pas nécessaires, qui sont superflues, figureront les augmentations d'impôt ou l'absorption stérile des accroissemens de revenus, produites par ces dépenses. Gouvernement, chambres, pays seront ainsi, à chaque instant, avertis des conséquences financières

de leurs entraînemens, et devront mesurer la portée et la responsabilité de leurs actes. La chambre des députés notamment ne pourra plus alléguer pour excuse l'ignorance involontaire : elle devra contrôler plus sérieusement la dépense, et par conséquent la politique intérieure ou extérieure par laquelle la dépense est déterminée, car les hobereaux prussiens et les *officieux* français ont beau tonner contre le parlementarisme : dans tout pays qui vise à l'honneur de posséder un gouvernement représentatif, c'est la chambre des députés qui doit tenir les cordons de la bourse, précieux cordons dont la force des choses fait aisément les rênes de la politique. Cependant, pour que le contrôle de l'assemblée représentative soit sérieux, il est nécessaire que cette assemblée naisse de l'élection libre, et que les députés ne soient pas élus par le gouvernement avant d'être nommés par le scrutin populaire; il est nécessaire enfin que l'assemblée soit elle-même contrôlée par la libre expression de l'opinion dans la presse. La question financière bien posée, et telle en effet qu'elle a été posée par M. Fould, nous ramène donc en plein dans la question politique. Nous nous trouvons placés financièrement dans une voie logique dont il dépend de la chambre et du pays de suivre le développement naturel.

Le ministre a terminé son exposé par de curieuses informations sur les résultats de la conversion facultative. L'objet principal de cette grande mesure avait été de placer le fonds français qui est l'étalon du crédit de l'état, le 3 pour 100, dans une situation qui lui laissât son élasticité entière et n'en contrariât plus le libre essor. Telle n'était pas la condition du 3 pour 100 tant que le 4 1/2 demeurait le fonds le plus considérable de notre grand-livre. Le 4 1/2 en effet, représentant 174 millions de rentes, était placé dans une situation ambiguë et fausse depuis la conversion de 1852, qui avait laissé ce fonds sous le coup d'une conversion nouvelle après un terme de dix années. Les fonds publics ont deux clientèles : la clientèle de la spéculation et celle des placemens. La spéculation a en vue dans ses opérations sur les fonds publics les variations qui peuvent avoir lieu sur la valeur de ces fonds en capital; le placement a plus particulièrement en vue la quotité de revenu que ces fonds produisent par rapport à leur valeur en capital. Le 4 1/2 français, avec la perspective d'une conversion à courte échéance qui posait la limite fixe du pair à sa valeur en capital, n'étant plus susceptible de hausse au-delà de cette limite, avait été complétement délaissé par la spéculation, qui s'était exclusivement portée sur le 3 pour 100. Il résultait de là que le 4 1/2 représentait une capitalisation moins élevée que le 3 pour 100, et offrait par conséquent un revenu relativement plus élevé aux capitaux de placement. Tandis que le 4 1/2 avait perdu la clientèle de spéculation, il avait donc conservé la clientèle de placement, qui recherche les revenus plus élevés, et par cela même l'essor du 3 pour 100 se trouvait paralysé, car, si ce fonds avait la clientèle de spéculation, il était beaucoup moins soutenu par la clientèle de placement. On voit l'objet que le ministre des finances a dû poursuivre dans l'unification de la

dette : il a voulu que le fonds représentatif du crédit de l'état réunît les deux clientèles des fonds publics, celle de la spéculation qui tend à élever la valeur des fonds en capital et celle des capitaux qui recherchent la solidité du placement et la fixité du revenu. Au point où la première opération de la conversion facultative a été poussée, il semble que l'objet pratique de M. Fould ait été atteint. Il n'est resté en dehors de la conversion que 39 millions de rentes 4 1/2. La moitié de cette somme est immobilisée. Le marché du 4 1/2, qui autrefois comprenait un *stock* de rentes considérable, se trouve donc réduit, pour les transactions de vente et d'achat, à un *stock* de 19 millions de rentes. Il ne peut plus dès lors avoir qu'une clientèle peu importante, et il cesse, en pratique, de faire au 3 pour 100 une concurrence sérieuse. Voilà ce que M. Fould pourrait répondre à ceux qui le presseraient d'achever, par la conversion obligatoire du reliquat du 4 1/2, l'unification de la dette, dans le cas où il ne jugerait pas qu'une conversion nouvelle fût convenable ou opportune.

Nous ne devons pourtant pas dissimuler que l'opinion des hommes de finances serait favorable à la conversion obligatoire et prochaine de ce qui reste de 4 1/2. Dans cette opération, il y aurait lieu d'offrir aux porteurs du 4 1/2 ou l'échange de leurs rentes en 3 pour 100 moyennant une soulte, ou le remboursement au pair. La soulte pourrait bien procurer au trésor une ressource d'une cinquantaine de millions, ressource qui ne serait pas à dédaigner dans la période de transition financière où nous sommes. M. Fould peut donc, avec l'adhésion du public financier, achever prochainement l'œuvre importante de l'unification de la dette française, à moins que l'utile mission qu'il a acceptée ne soit interrompue par les déviations et les difficultés de la politique.

Il y a, nous ne l'ignorons point et nous le laissions voir dans la dernière chronique, une question étrangère, la question italienne et la question romaine, qui peut exercer une influence prochaine sur l'attitude générale de notre gouvernement et même sur la composition du ministère. Nous le montrions il y a quinze jours; la chose étant surtout devenue manifeste par la publication des derniers documens diplomatiques échangés entre Rome et Paris, la question romaine est arrivée à son antinomie suprême. Il n'y a plus entre le principe théocratique et le principe de l'état laïque, fondement des sociétés modernes, un seul de ces voiles qui favorisent les transactions et les accommodemens temporisateurs. Non, les deux principes nus s'affrontent face à face. Or, par sa position militaire à Rome, la France est mise en demeure de prendre parti entre ces deux principes, dont l'un est par excellence celui de sa révolution, dont l'autre est par excellence celui de la contre-révolution. C'est une de ces occasions suprêmes où il n'est plus possible de biaiser, où il faut être bleu ou blanc, Français de 1789 ou Français de l'ancien régime. Aujourd'hui, après les refus si nets et si catégoriques du cardinal Antonelli, nous ne pouvons plus nous donner à nous-mêmes l'excuse et l'amusement d'une dernière illusion. La franchise de la

cour de Rome met impérieusement notre propre attitude en pleine lumière, ne nous laisse plus l'abri de l'ombre la plus mince. et nous crée à nous-mêmes non-seulement le devoir, mais la nécessité de la franchise. Nous n'avons plus même besoin d'exprimer et de nuancer notre politique par des discours et par des paroles. Si nous prolongeons notre intervention entre le pape et les Romains, qui aspirent à donner à l'Italie monarchique sa capitale nécessaire, toute explication sera superflue; nous dirons assez par notre conduite que, démentant la France de 1789, nous sommes devenus les défenseurs du principe théocratique pur. Au contraire, pour demeurer fidèles aux principes de la révolution, nous n'avons qu'à assigner une date à notre évacuation de Rome. Tandis que, par la marche de nos négociations avec la cour romaine, la situation a pris pour la France cette décisive clarté, en Italie, pour l'organisation du nouveau royaume, pour l'ascendant du gouvernement régulier et de la politique conservatrice, l'affaire de Rome devient d'une façon plus pressante que jamais la question vitale. En continuant à intervenir à Rome, nous ne blessons donc pas seulement nos principes, nous nous exposons à condamner l'Italie à une existence tourmentée et précaire, et à être nous-mêmes les destructeurs d'une œuvre à la fondation de laquelle nous avons tant contribué. Nous avons d'autant moins de scrupule à poser le dilemme de la question romaine dans toute la rigueur de ses termes, qu'à moins d'être dépourvu de toute clairvoyance, il serait impossible de ne pas s'apercevoir que ce dilemme doit, à l'heure qu'il est, se poser au sein même du gouvernement français.

Nous n'avons point attendu ce moment pour montrer que nous comprenions les perplexités de l'empereur devant une telle crise. Ces perplexités sont d'autant plus naturelles, qu'autour du pouvoir les deux causes s'affirment depuis quelque temps avec des manifestations qui sont arrivées à la publicité. N'est-il pas évident en effet que le journal *la France* a été fondé pour être l'organe d'une politique qui n'est pas sans influence dans la sphère gouvernementale? Il s'est formé là un parti singulier, ou, si l'on aime mieux, un groupe étrange, qui embrouille avec une élégante futilité toutes les contradictions et toutes les inconséquences dans une atmosphère vaporeuse et musquée. C'est là que l'auteur d'une brochure anathématisée par le pape entreprend la défense de la souveraineté temporelle, là que l'on veut continuer l'occupation de Rome par haine de l'Italie plus encore que par amour de la papauté. Cette confusion exhale nous ne savons quel parfum de faux légitimisme, et l'on y prend des airs bizarres de fatuité diplomatique et conservatrice. Nous ne voulons pas exagérer l'influence de cette coterie; nous espérons qu'elle ne prévaudra pas contre l'ensemble des hommes de sérieux mérite qui sont la force du gouvernement. Nous ne voulons pas non plus en diminuer l'importance. Nous ne croyons pas au succès du parti hostile à l'Italie; mais nous pouvons nous tromper. Il ne serait pas impossible que les représentans de cette réaction anti-italienne n'eussent leur jour de pouvoir. Il ne serait pas impossible que la fermeté

de la France dans les principes de sa révolution et que la constance de l'Italie dans son aspiration nationale ne fussent mises à cette dernière épreuve, afin que la nécessité de la seule solution logique de la question italienne fût prouvée par l'impuissance des adversaires de cette solution, et reçût la sanction finale de la démonstration par l'absurde.

Quoi qu'il en soit, si notre voix parvient aux hommes politiques de la péninsule, nous voudrions leur faire entendre que le moment est grave pour l'Italie. Il serait également périlleux pour eux de s'endormir dans un complaisant optimisme, de s'abandonner à des impatiences étourdies, de s'affaiblir par des divisions intestines. Il importe avant tout qu'ils s'unissent dans l'affirmation du vœu national et dans le maintien de l'ordre public. C'est en des circonstances telles que celles-ci que les Italiens, serrés autour de Victor-Emmanuel, devraient nous donner encore un de ces exemples d'union et de discipline par lesquels ils ont si souvent surpris et charmé l'Europe libérale du temps de M. de Cavour. Nous faisons ici appel au patriotisme et au libéralisme des ministres italiens autant qu'aux sentimens les plus élevés des dissidens et des adversaires du cabinet actuel. Des hommes tels que MM. Rattazzi, Ricasoli, Farini, Peruzzi, Minghetti, sans oublier les notabilités les plus honorées de l'armée, devraient en ce moment regarder bien plus à ce qui les rapproche qu'à ce qui les divise, et, s'il fallait sauver les compétitions d'amour-propre, s'allier dans un ministère sous la présidence d'une illustration militaire. Si en effet, ce qui paraît fort à craindre, le gouvernement du roi Victor-Emmanuel n'est pas autorisé à annoncer au parlement italien que la France assigne un terme à l'occupation de Rome, il est nécessaire, pour que la cause italienne ne se déchire pas dans la péninsule et ne décline point dans le monde, que le ministère soit constitué de telle sorte qu'il puisse contenir et en même temps soutenir l'Italie par son autorité morale, et mériter l'estime et la sympathie de l'Europe libérale. Il faut maintenant à l'Italie un gouvernement franc et ferme, qui montre au pays la difficulté telle qu'elle est, qui n'encourage aucune illusion, et qui, sans aigreur envers la France, où les sympathies du libéralisme ne lui feront pas défaut, apprenne à l'Italie à ne compter pour le succès définitif que sur la sagesse de sa conduite et la bonté de son droit.

C'est maintenant au tour de la Prusse de faire parler d'elle, et c'est la faute de son gouvernement, si l'on ne parle point d'elle à son avantage. Le conflit constitutionnel si étrangement élevé par le ministère prussien, soutenu par la chambre rétrograde des seigneurs, à l'encontre de l'assemblée populaire, est un triste anachronisme, qui déroute les espérances que l'on s'était plu à concevoir dans l'avenir libéral de la Prusse. On avait cru généralement en Europe que la Prusse possédait les élémens d'un gouvernement représentatif; le roi de Prusse et M. de Bismark veulent nous ôter cette illusion. Le principe essentiel du gouvernement représentatif est le vote des lois de finances par la chambre qui représente le peuple. Une chambre populaire à laquelle ce droit est contesté par la royauté ou par la chambre

aristocratique est dépouillée de sa prérogative vitale, et le pays où dans un tel conflit le dernier mot n'appartient pas à l'assemblée élue, tombe par cela même dans le régime du bon plaisir. Le gouvernement prussien n'a fait à la chambre que de mesquines et pédantesques chicanes touchant le budget de l'armée. Sans entrer dans la discussion technique de la question militaire telle qu'elle était posée entre le ministère et la chambre, on est frappé, quand on envisage la constitution de l'armée prussienne, d'un premier fait qui autorise suffisamment les susceptibilités de la chambre à l'endroit de cette armée. L'armée prussienne n'a pas prêté serment à la constitution, elle ne prête serment qu'au roi. Commandée par des officiers nobles, elle donne toute sa force au parti des hobereaux; n'étant pas liée aux institutions par son serment, elle demeure en dehors des conditions de la vie constitutionnelle de la Prusse. L'armée est au roi, le roi est à Dieu, dit l'adage répété avec affectation par le parti de la croix. Dans de telles données, l'armée ne devant être qu'un instrument de droit divin et demeurant en dehors du cercle et du lien des institutions constitutionnelles, il n'y a pas pour la Prusse de liberté assurée. On comprend donc que la chambre populaire, répondant aux aspirations libérales de la nation, apporte une jalousie ombrageuse à l'examen des questions militaires. La constitution n'ayant prise sur l'armée que par le budget, le vote du budget militaire est une question vitale pour la chambre libérale. C'est à l'issue du conflit aujourd'hui engagé qu'est attachée la question de savoir si les institutions représentatives seront fondées en Prusse.

La question est grave et intéressante à plus d'un point de vue. C'est et ce sera toujours un spectacle attachant que la lutte d'un peuple qui entreprend de conquérir et de consolider ses libertés. Pour la Prusse, le triomphe de la cause libérale n'est pas seulement un intérêt d'ordre intérieur, c'est aussi la condition et la garantie du développement de la puissance nationale. L'hégémonie prussienne et l'aspiration unitaire demeureront des rêves en Allemagne tant que la Prusse ne pourra pas attirer les petits groupes germaniques par l'excellence de ses institutions. La morgue de l'esprit hobereau, militaire et bureaucratique est le plus grand obstacle à la popularité de la Prusse en Allemagne. Plusieurs états secondaires, le royaume de Wurtemberg et le grand-duché de Bade par exemple, jouissent d'institutions bien plus avancées, bien plus libérales que celles de la Prusse. Quel est, tant que durera cette infériorité de la Prusse au point de vue libéral, l'homme de bon sens et d'esprit qui ira sacrifier les garanties et le bon gouvernement dont il jouit dans les états méridionaux de l'Allemagne pour se placer de gaîté de cœur sous le féodalisme prussien? Ce serait pousser l'amour platonique de l'unité à un point qui dépasse la nature humaine. La grande Allemagne gouvernée par le despotisme d'une petite noblesse est un ridicule idéal qui ne saurait décevoir personne.

Il est regrettable qu'un homme comme M. de Bismark, qui passe pour avoir de l'esprit, prête son concours à une œuvre rétrograde impossible,

et pense qu'il pourra être à la fois l'homme du féodalisme en Prusse et l'homme de l'hégémonie prussienne. M. de Bismark paraissait digne d'une meilleure carrière, à en croire ceux qui l'ont depuis longtemps remarqué comme capable d'un certain mouvement d'idées et d'une certaine hardiesse de résolutions. Malheureusement, résumant en lui les contradictions du parti de la croix, il est ambitieux pour son pays au dehors et conservateur réactionnaire dans la politique intérieure. Il fut un temps, qui n'est pas très éloigné de nous, où les jeunes gens de prétention et d'avenir qui entraient dans la politique croyaient qu'il était de bon ton de professer le fétichisme du principe d'autorité et du pouvoir fort. Les jeunes gens de ce temps-là sont les ci-devant jeunes hommes d'aujourd'hui, et le temps, en marchant, est bien près de les frapper d'impuissance et de les glacer de ridicule. M. de Bismark est un conservateur arriéré de cette époque. Quand il entra dans les affaires, l'astre de l'empyrée politique était le grand autocrate de Russie, le terrible et infortuné tsar Nicolas; M. de Bismark fut un des plus ardens partisans de l'alliance russe, on le vit bien pendant la guerre de Crimée. M. de Bismark représentait alors la Prusse à la diète de Francfort. Il y était en réalité l'ambassadeur officieux de l'empereur Nicolas. L'Autriche, dans le domaine de la diplomatie du moins, marchait alors d'accord avec la France et avec l'Angleterre; son concours moral, que nous avons peut-être assez mal reconnu depuis, nous fut à ce moment très utile : elle avait à lutter, dans sa politique favorable aux puissances occidentales, contre le mauvais vouloir des petites cours allemandes, dont le tsar était l'Agamemnon. M. de Bismark fut à Francfort l'âme de la résistance allemande : il y donna par son activité ample satisfaction à sa passion de Prussien contre l'Autriche, à ses préjugés de membre du parti de la croix contre la France révolutionnaire et l'Angleterre parlementaire. De tels services eurent leur récompense méritée : M. de Bismark alla représenter la Prusse à Saint-Pétersbourg; mais l'idole du ministre prussien s'était écroulée : l'hégémonie de l'autocratie russe s'évanouissait dans l'Europe orientale. En même temps la cour de Russie devenait la meilleure de nos amies. Nous étions les amis de ses amis, nous avons donc été aisément les amis de M. de Bismark, qui trouvait d'ailleurs chez nous de quoi satisfaire son goût pour les pouvoirs forts. C'est après avoir reçu le baptême de Paris que M. de Bismark a recueilli enfin à Berlin la présidence du conseil dans les périlleuses circonstances que l'on connaît.

En lui voyant prendre le pouvoir après avoir traversé l'ambassade de Paris, ceux qui connaissent les qualités d'esprit et de caractère de M. de Bismark se sont demandé s'il n'allait pas nous donner bientôt la représentation d'un Cavour prussien. La politique que le nouveau ministre est chargé de diriger à Berlin est placée dans des conditions si contradictoires que cette anomalie seule a pu donner naissance à une telle supposition. En voyant M. de Bismark prendre si résolûment la direction d'une politique

réactionnaire contre le parti libéral prussien, on hésite entre deux doutes: on se demande s'il cherchera à faire diversion aux restrictions intérieures en flattant et servant en Allemagne l'aspiration unitaire, ou bien si au contraire il ne se servira pas du prestige de la passion unitaire pour trouver simplement la force qui lui permettrait à l'intérieur d'assurer la victoire de la réaction. Il est fâcheux pour M. de Bismark que sa situation donne lieu à une pareille équivoque. En y réfléchissant d'ailleurs, on voit vite que le premier doute est sans fondement. M. de Bismark a fait entendre, à la vérité, quelques paroles qui répondent bien aux ambitions prussiennes. Il s'est plaint du traité de Vienne, il a parlé des élémens unitaires qui existent dans les divers états allemands en témoignant le regret que ces états s'en inquiétassent trop peu. Il a dit que la position faite à la Prusse par le congrès de Vienne la condamnait à porter une armure trop grande pour son petit corps, et comme il résiste à la chambre précisément parce qu'elle veut faire l'armure plus petite, on peut induire de ses paroles que sa pensée, à lui, est de faire le corps plus grand. Il a soutenu que, suivant sa vieille tradition, la Prusse devait toujours être fortement préparée afin de pouvoir employer au bon moment des ressources toujours prêtes. Quand emploiera-t-on ces ressources? Quand le gouvernement trouvera l'occasion bonne, et jugera que le moment d'agir est venu. Non, malgré ce langage, il est impossible de voir dans M. de Bismark un émule du grand homme d'état que l'Italie a perdu. M. de Cavour ne séparait pas, lui, le libéralisme du patriotisme, et il ne comptait pas moins, pour le succès et la justification de son entreprise dans la conscience des contemporains et de la postérité, sur la force de prosélytisme des institutions avancées du Piémont que sur l'appui de solides alliances. Lorsqu'il parlait d'agir quand le moment serait venu, il ne s'agissait pas, pour lui, de calculer froidement et cyniquement l'heure propice à une convoitise ambitieuse: il s'agissait d'affranchir une nation de la domination étrangère et de doter les diverses parties de cette nation d'un gouvernement plus libéral et meilleur que les pouvoirs qui les avaient jusqu'alors comprimées. M. de Bismark au contraire, qui entrave les progrès du régime constitutionnel, diminue la force d'agrégation et de prosélytisme de la Prusse, et discrédite en Allemagne l'idée unitaire. Il faut donc renoncer au rêve d'un Cavour poméranien et craindre plutôt que, si M. de Bismark réussissait à acquérir quelque popularité en caressant l'ambition extérieure de la Prusse, il ne s'en servît contre les libertés intérieures de son pays.

Le président Lincoln a eu enfin recours aux mesures extrêmes que le parti abolitioniste le pressait depuis longtemps d'adopter. Ces mesures, qui ont promptement suivi l'échec de la tentative des confédérés sur le Maryland, annoncent que la lutte, en se prolongeant, s'exaspère. Quelque déplorable que soit un pareil déchirement, les conséquences en sont si obscures encore que la prudence commande plus que jamais à l'Europe une politique d'abstention. La France et l'Angleterre ne feraient peut-être

qu'augmenter les horreurs de cette guerre en reconnaissant la confédération du sud, comme on les y invite au mépris de leurs principes. Puisque les fédéraux et les confédérés ont remis à la force la décision de leurs différends, il faut laisser la force prononcer entre eux, car son arrêt seul, si cruel qu'il soit, peut être efficace.

Il ne nous arrive pas souvent de parler de l'Amérique espagnole. Le Mexique seul a eu depuis un an le privilége d'attirer l'attention par toutes les péripéties d'une expédition européenne fort contrariée. Ce n'est pas néanmoins que, dans le reste de cet immense monde hispano-américain, dont le Mexique n'est que la partie la plus septentrionale, les questions manquent. Des révolutions démocratiques ou conservatrices, des guerres civiles, des excès, des dictatures éphémères, il y en a toujours et partout en Amérique, de l'isthme de Panama à la Terre de Feu et au cap Horn. Au Venezuela, la guerre est depuis deux ans entre oligarques et fédéraux, les premiers maintenant une ombre de pouvoir à Caracas, les seconds répandus en armes dans les provinces. C'est le vieux général Paëz qui, après bien des évolutions, est devenu le dictateur au nom du parti oligarque, tandis que ses adversaires les fédéraux sont conduits par leurs chefs habituels, les Monagas, le général Sotillo, le général Falcon. Les deux partis ne sont d'accord que sur un point : ils rivalisent d'excès, dont les intérêts étrangers sont les premiers à souffrir le plus souvent. Dans la Nouvelle-Grenade, c'est un ancien président conservateur, un homme d'une des principales familles du pays et autrefois considéré, le général Mosquera, qui s'est fait le chef d'une insurrection démocratique, a renversé les pouvoirs légaux, est entré à Bogota et y règne en vrai petit despote, ne reculant devant aucune violence, appelant à son aide les emprunts forcés et les exécutions sanglantes. Ses adversaires les conservateurs, dirigés par le président légal, M. Julio Arboleda, répandus au nord et au sud, soutiennent encore la lutte, et ont plus d'une fois serré de près le dictateur de Bogota, qui redouble d'excès toutes les fois qu'il se sent menacé. On n'aurait qu'à parcourir l'Amérique pour faire le plus étrange voyage à travers toutes les variétés de l'anarchie. On ne trouverait la paix, une paix relative, qu'au Chili, où, dans l'année qui vient de s'écouler, le pouvoir a changé de main sans commotion, et c'est bien quelque chose, il faut en convenir, qu'un pays en terre américaine où depuis trente ans il n'y a eu que trois présidens périodiquement réélus autant que la constitution le permettait, et remplissant leur mandat jusqu'au bout. Il y a même ceci de curieux que le président actuel, M. José-Joaquin Perez, a été élu à l'unanimité, par une sorte de transaction entre conservateurs et libéraux.

Une des contrées américaines les plus éprouvées depuis longtemps par l'anarchie, on le sait, est la région de la Plata. Il y a dix ans que disparaissait dans une révolution un homme, dictateur redouté qui résumait en lui toute la politique et dominait de son influence terrible tout ce groupe d'états, tenant directement sous son joug Buenos-Ayres et la république argen-

tine, et faisant le siége de Montevideo pour y placer un allié. Rosas est tombé; assurément le pays a été soulagé d'un triste et malfaisant despotisme. Est-il sorti pourtant de cette révolution un ordre régulier? Bien au contraire, la confusion a recommencé plus que jamais, prenant seulement des formes nouvelles, et la république argentine a eu à peine quelques momens de répit depuis dix ans. Ici la lutte s'est trouvée engagée entre deux partis : l'un représentait à peu près l'ancien parti fédéral transformé, qui a réussi à organiser ce qu'on a appelé la confédération argentine, qui a eu un gouvernement régulier à Parana, son existence reconnue, ses passions et ses intérêts; l'autre parti, formé plus ou moins d'anciens unitaires, intelligent et exalté, retranché à Buenos-Ayres, ne pouvant reprendre l'ascendant sur le reste de la confédération, et refusant toujours de se soumettre au gouvernement de Parana.

Il en est résulté une guerre permanente où les deux fractions ennemies d'une même république, cherchant toujours à se réduire mutuellement et n'y pouvant réussir, n'ont eu que des trèves illusoires. Il y eut, voici deux ans, une apparence de pacification, une sorte de rapprochement dont le Paraguay s'était fait le négociateur. Entre M. Santiago Derqui, qui venait d'être élu président de la confédération, le général Urquiza, qui reste toujours un des principaux personnages du pays, et le général Bartolomé Mitre, gouverneur de Buenos-Ayres, il y eut un instant les échanges les plus vifs de bonne amitié. Tout semblait fini; tout allait recommencer au contraire, et cette fois c'était bien réellement une question de vie ou de mort pour l'un des deux partis. Seulement le gouvernement de Parana entrait avec désavantage dans cette lutte nouvelle, au-devant de laquelle il allait avec une sorte d'impatience fébrile. D'abord le général Urquiza, son épée et son bras droit, n'avait que répugnance pour cette guerre, par patriotisme sans doute, et aussi parce qu'elle le troublait dans sa grande et paisible situation. La première bataille, qui fut livrée à Pavon, dans la province de Santa-Fé, eut un effet décisif. L'armée de la confédération se débanda, et dès le lendemain le général Urquiza lui-même regagnait la province d'Entre-Rios, sans regarder derrière lui, malade, dégoûté, laissant la responsabilité de la guerre à qui la voudrait prendre, et le général Mitre, à la tête de l'armée de Buenos-Ayres, restait plus victorieux encore qu'il ne l'avait pensé au premier instant.

Ce ne fut plus dès lors qu'une vraie dissolution dans le gouvernement de Parana, qui se voyait abandonné de tous côtés, par les provinces qui se tournaient successivement vers le vainqueur, par l'armée à peu près débandée, par le général Urquiza lui-même, occupé à négocier avec le général Mitre. Un jour vint où le président, M. Derqui, s'embarquait précipitamment, sans rien dire, sur un bâtiment anglais, pour se retirer à Montevideo, et ce qui restait après lui de gouvernement abdiquait. Buenos-Ayres restait donc politiquement aussi bien que militairement maîtresse du terrain; elle eût voulu sans doute pousser jusqu'au bout son succès en contraignant Ur-

quiza lui-même, son ancien ennemi, à quitter la province d'Entre-Rios, dont il demeurait gouverneur, et même le pays; elle s'est arrêtée pourtant devant la résolution manifestée par Urquiza de se défendre à outrance s'il était attaqué; elle s'est contentée d'une victoire qui, telle qu'elle est, suffit bien, puisque par suite de ces événemens elle est devenue la tête de la république.

C'est à Buenos-Ayres en définitive que s'est réuni le congrès général de la république argentine le 25 mai de cette année. Le congrès a eu tout d'abord deux questions à résoudre, celle de l'élection d'un président et celle du choix d'une capitale. L'élection doit être faite aujourd'hui, et l'élu est sans doute le général Mitre, homme d'ailleurs intelligent, qui a été le chef habile et heureux de cette révolution. Quant au choix d'une capitale, la question a été débattue avec une vraie passion, et elle a fini par rester indécise. De projet en projet, on en est venu à ajourner la solution à un an, et en attendant le pouvoir national reste à Buenos-Ayres. Un an, c'est beaucoup, et le tout est de savoir si Buenos-Ayres saura user avec sagesse, avec intelligence de sa victoire, si une réaction ne se fera pas dans les provinces, si enfin ce ne sera pas une révolution appelant d'autres révolutions, comme il est arrivé si souvent dans le passé.

Nous ne pouvons terminer ces lignes sans appeler les regrets de nos lecteurs sur la mort d'un des plus anciens collaborateurs de la *Revue*, M. Charles Magnin. La carrière paisible et modeste de M. Magnin s'est terminée prématurément dans les obscures, mais honorables fonctions de conservateur de la Bibliothèque impériale; mais elle avait eu les débuts animés qu'offrait la profession des lettres dans les années qui ont précédé et suivi 1830. M. Magnin fut alors un des collaborateurs littéraires distingués du *Globe* et du *National*. Nos lecteurs n'ont point oublié ses ingénieux et délicats travaux sur la littérature dramatique. Ces œuvres, d'une érudition franche de tout pédantisme et où l'exactitude des recherches s'unissait à l'élégante finesse de la forme, attacheront le nom de M. Magnin à l'histoire littéraire de ce siècle.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA VIE DE VILLAGE EN ANGLETERRE.

Le public sérieux a été extrêmement frappé, il y a quelques années, d'une étude sur la vie et les œuvres du pasteur américain Channing, publiée sans nom d'auteur, mais avec une préface de M. de Rémusat. « L'Auteur de ce livre, disait M. de Rémusat, est une dame anglaise qui ne veut ni qu'on la nomme ni qu'on la loue. » On a été généralement surpris qu'une étrangère écrivît si bien en français, mais on n'a pu douter un seul instant du fait : à la grâce du style, tout le monde a reconnu une femme, et à la fermeté de la pensée une Anglaise. Channing est un sage assurément, mais

à la manière anglaise ou américaine; c'est un républicain de l'âme, un moraliste profond et indépendant, l'apôtre d'une foi sévère qui n'accepte d'autre guide que la conscience et la réflexion. Pour avoir essayé de faire connaître à la France ce penseur original, sorti d'une autre race et d'un autre culte, il faut un attachement sincère à notre pays et un désir généreux de répandre ce qu'on croit la vérité. La même passion de noble propagande se retrouve dans le nouvel écrit échappé de la même plume: *la Vie de village en Angleterre* (1) est dans l'ordre économique et politique ce qu'est l'*Étude sur Channing* dans l'ordre moral et religieux.

L'auteur a cette fois encadré sa pensée dans un petit roman qui ne manque ni de délicatesse ni d'intérêt. Un Français, exilé de sa patrie après le coup d'état du 2 décembre 1851, se réfugie en Angleterre, où il est parfaitement accueilli par une famille du Hampshire, et finit par épouser une des filles de son hôte. Les divers incidens de cette histoire ont pour but de nous faire assister à cette vie si saine et si morale que mènent en Angleterre les propriétaires de campagne. L'auteur y dépeint les rapports affectueux qui s'établissent tous les jours entre les diverses classes de la société anglaise, grâce à la déférence respectueuse des uns et au dévouement spontané des autres; il s'attache surtout à nous montrer les institutions de bienfaisance que fait naître de toutes parts l'initiative des particuliers et que développe l'esprit d'association : spectacle en effet bien digne d'attention et de sympathie, exemple précieux à suivre, autant que nous le permettent nos mœurs et notre organisation sociale.

Le premier épisode se passe chez un pasteur que l'exilé a connu en Suisse, et dès ce premier pas apparaît une des différences essentielles entre la France et l'Angleterre. Quoiqu'il n'ait qu'une petite paroisse, le pasteur de Kingsford, M. Norris, a un revenu de 400 livres sterling ou 10,000 francs; il habite un presbytère élégant, il est marié, et augmente encore son aisance en recevant chez lui quelques élèves qu'il prépare pour l'université. Il y a loin de cette existence à celle de nos pauvres curés de campagne, qui habitent un presbytère délabré avec 900 francs de traitement, et qui vivent dans la solitude. Peut-être est-ce trop d'un côté, à coup sûr ce n'est pas assez de l'autre. L'église anglicane a conservé ses revenus, le clergé français a perdu les siens. Outre les cures proprement dites, nos campagnes renfermaient autrefois des prieurés, des abbayes, dont les titulaires vivaient dans l'aisance et quelquefois dans la richesse. Tout cela a disparu.

Très bien reçu par son ami Norris, notre Français loue un petit appartement dans un *cottage* voisin, pour jouir à son aise du charme de la campagne : autre trait de mœurs digne de remarque, car en France il y a peu d'appartemens à louer dans les villages et peu d'amateurs pour les rechercher, si ce n'est dans les environs immédiats de Paris et de deux ou trois grandes villes. Moyennant 22 shillings par semaine ou 4 francs par jour, car tout est à noter dans ce tableau fidèle d'un village anglais, il a deux chambres très propres, blanchies à la chaux, un mobilier suffisant, et trois repas. Le *cottage* fait partie d'une autre paroisse que Kingsford, c'est Lynmore. Notre exilé est bientôt invité à dîner par la dame du lieu, une vieille

(1) Un volume in-18, par l'auteur de l'*Étude sur Channing*.

comtesse qui a connu autrefois sa famille, et qui habite un beau château entouré d'un magnifique parc. Là, il fait connaissance avec M. Mason, le principal propriétaire de la paroisse après la comtesse, le type choisi par l'auteur pour représenter le *country gentleman* anglais. M. Mason n'est ni un lord ni un baronet, c'est un simple propriétaire agriculteur, vivant toute l'année sur son domaine, ayant le titre de *juge de paix* et de *gardien des pauvres*, et possédant une fortune que l'auteur n'évalue pas, mais qui doit être à première vue d'environ 2,000 livres sterling ou 50,000 francs de rente. Sa ferme, qu'il montre avec orgueil, parce qu'il en dirige lui-même la culture, a 600 acres ou 240 hectares d'étendue, ce qui doit valoir, avec l'habitation et ses dépendances, bien près d'un million, et il y joint sans doute, suivant l'usage anglais, des rentes sur l'état et d'autres revenus.

J'insiste sur ces détails, parce qu'ils me paraissent caractéristiques. Dans chacune des 10,000 paroisses de l'Angleterre proprement dite, il y a un propriétaire de cet ordre au moins, et c'est dans ces quinze ou vingt mille familles, n'appartenant pas précisément à l'aristocratie, mais formant la tête du tiers-état, que réside la plus grande force sociale du pays. La pairie se compose en tout de 400 membres héréditaires, les baronets ne sont pas plus de 700: l'illustration de la plupart de ces noms, les immenses fortunes territoriales qui les accompagnent en font sans doute un des principaux soutiens de la constitution britannique; mais ils sont en petit nombre, et ne peuvent se trouver partout. Les *esquires* ou propriétaires de second ordre, comme M. Mason, sont les véritables colonnes de l'édifice; ce sont eux qui administrent, qui rendent la justice, qui dirigent les travaux des routes, qui surveillent la distribution des secours publics, qui activent les progrès de l'agriculture, qui dirigent les élections des comtés, qui forment la majorité de la chambre des communes. Beaucoup d'entre eux sont alliés à l'aristocratie, et ces deux classes n'en font qu'une en réalité, tandis qu'en France elles se sont divisées et se sont perdues toutes deux par leur division.

On sait qu'il n'y a en Angleterre ni préfets, ni sous-préfets, ni tribunaux de première instance, ni conseils-généraux électifs, et qu'il n'y a de maires et de conseils municipaux que dans les villes. Toutes ces fonctions sont concentrées dans les campagnes entre les mains des *magistrats* ou juges de paix, dont le nombre est illimité, et qui sont nommés par le lord-lieutenant du comté, sorte de gouverneur de province qui n'a guère d'autre attribution. Il est difficile de ne pas reconnaître dans ces juges de paix, *justices of the peace,* les anciennes justices seigneuriales, transformées par le temps, mais conservant encore les traces de leur origine. Ce titre est à vie, il ne donne droit à aucun traitement, et n'en est pas moins fort recherché. Tout propriétaire territorial un peu important en est revêtu. Deux fois par mois, et s'il y a lieu plus souvent, trois ou quatre d'entre eux se réunissent pour juger correctionnellement les simples délits, tels que vols ordinaires, braconnages, voies de fait; la peine qu'ils prononcent est la prison ou l'amende. Tous les trois mois, ils se rassemblent au chef-lieu du comté (1) pour former un tribunal dont les attributions sont très éten-

(1) Un comté anglais équivaut en moyenne à la moitié d'un département français;

dues, puisqu'il peut condamner à la déportation, et pour régler les questions administratives, confiées en France à nos conseils-généraux.

M. Mason conduit l'exilé français aux séances de ces tribunaux, qui se tiennent d'ordinaire dans la salle principale de l'auberge du village. Il lui explique en même temps les institutions de bienfaisance créées sous ses auspices. Partant de ce principe, que l'aumône proprement dite abaisse celui qui la reçoit, les personnes charitables cherchent en Angleterre à secourir le pauvre sans lui faire perdre le respect de lui-même, et l'invitent à coopérer avec ceux qui viennent à son aide; de là ces nombreuses sociétés appelées *clubs*. Toutes les œuvres de Lynmore sont organisées dans cet esprit d'association. Le club du *charbon*, le club des *vêtemens*, le club de la *maternité*, le club des *malades*, se composent de membres honoraires et de membres participans : les premiers sont les protecteurs de l'association, ils contribuent annuellement à la caisse pour une certaine somme; les autres versent quelques sous par semaine. A la fin de l'année, la somme recueillie est distribuée aux membres participans proportionnellement au montant de leur cotisation. Un ouvrier a-t-il donné en moyenne quatre sous par semaine, il aura mis dans la caisse à peu près 10 fr. 50 au bout de l'année, et il lui sera acquis en sus 5 ou 10 fr., selon que les membres honoraires se seront montrés plus ou moins généreux.

A Lynmore, le nombre des sociétaires du club du charbon est de 102; les sous des membres participans font un total de 600 francs, les souscriptions des membres honoraires s'élèvent au double de cette somme. Les chiffres du club des vêtemens sont à peu près les mêmes. Dans le club de la maternité, toute femme qui verse 5 shillings pendant sa grossesse reçoit au moment de ses couches 10 shillings. Dans le club des malades, quiconque verse régulièrement 8 pence, ou 80 centimes par mois, reçoit gratuitement les visites du médecin et les médicamens; les membres honoraires complètent ce qui est nécessaire pour assurer au médecin un salaire fixe de 1,000 fr. par an et pour couvrir les frais de pharmacie.

Tous ces clubs existent en sus des sociétés de secours mutuels, organisées à peu près comme les nôtres; il faut ajouter pourtant qu'elles sont plus libres, plus nombreuses et plus riches. Celle de Lynmore célèbre, le lundi de la Pentecôte, une grande fête, qui réunit les sociétaires de plusieurs villages. Chaque détachement arrive en procession avec sa bannière, on se rend à l'église, on écoute avec recueillement un sermon approprié à la circonstance; un grand dîner, où siégent les membres honoraires à côté des ouvriers sociétaires, termine à l'anglaise la cérémonie. Le Français obtient de s'asseoir à ce dîner, il y entend les toasts de rigueur, il y voit M. Mason échanger de cordiales poignées de main avec les assistans. A tout instant, ce sont des fêtes de ce genre, qui portent dans la monotonie de la vie rurale la joie et le mouvement : tantôt la distribution des prix des écoles primaires, qui réunit tous les enfans du village sur la vaste pelouse du château, où les demoiselles leur distribuent du thé et des gâteaux, et prennent part à leurs jeux; tantôt le grand dîner champêtre qui suit la fenaison et la

mais il y a parmi ces comtés beaucoup d'inégalité. Même sans parler du comté d'York, qui se divise en réalité en trois, le comté de Lincoln a 660,000 hectares, et celui de Rutland à peine 40,000.

rentrée des blés, où le maître, en buvant avec ses ouvriers, les engage à porter une partie de l'argent qu'ils viennent de gagner à la caisse d'épargne ou à la société des *amis du peuple*, qui achètera pour eux un cottage et un jardin; tantôt encore la fameuse partie de *cricket* où l'on se rend de tous les environs, et où des bandes de joueurs, appartenant à des villages différens, se portent des défis. Le jeune fils de M. Mason commande les *cricketers* de Lynmore, et le pasteur lui-même se mêle avec passion à ce jeu national, qui a quelque rapport avec notre ancien jeu de paume.

En sa qualité de *gardien des pauvres*, M. Mason est un des administrateurs du *workhouse* ou maison de travail. Tout le monde sait qu'on appelle ainsi le dépôt de mendicité, dont les dépenses sont couvertes par l'impôt bien connu sous le nom de *taxe des pauvres*. Il y a un de ces *workhouses* par huit ou dix paroisses, c'est-à-dire pour une étendue à peu près égale à un de nos cantons; celui de Lynmore répond à une population de 18,000 âmes, répartie sur un territoire de 16,000 hectares. Cinq cents pauvres ont, dans le cours d'une année, profité de cet asile pour un temps plus ou moins prolongé. Cinq cents pauvres sur 18,000 âmes, c'est beaucoup, car ils sont soumis dans ces maisons à un régime très sévère, et il n'y entre guère que des mendians de profession. Le *workhouse* a distribué en outre des secours à domicile, pendant l'année, à 2,371 indigens. Les frais de cet établissement s'élèvent à 150,000 francs par an, et les 600 maisons de ce genre que renferme l'Angleterre coûtent annuellement 150 millions. Aucune nation ne s'impose un pareil sacrifice.

Après sa visite au *workhouse*, notre Français va voir le cercle des ouvriers et des laboureurs; on s'y réunit le soir pour lire les journaux de la veille distribués par M. Mason. Il assiste à l'école du soir pour les adultes et y donne lui-même des leçons de français à un petit groupe d'auditeurs volontaires. Il admire avec raison l'institution touchante des écoles du dimanche, *sunday schools*, où les leçons sont faites gratuitement par des bourgeois, des marchands, des fermiers : on compte en Angleterre 33,000 de ces écoles, que fréquentent 2 millions et demi d'élèves; mais ce qui l'intéresse surtout par plus d'un motif, c'est la part que prennent les femmes à toutes ces bonnes œuvres. Une des filles de M. Mason, miss Mary, le charme par sa charité enthousiaste. La liberté des mœurs anglaises lui permet de l'accompagner dans ses visites aux indigens et aux malades, et il l'aide dans ses efforts pour la création d'une bibliothèque populaire à Lynmore. A ce sujet, il fait le voyage de Londres pour s'entendre avec la *Société pour la propagation des bons livres* : la famille Mason donne 250 francs; à ce prix, la société fournit une bibliothèque de 300 volumes; le papetier du village accepte les fonctions de bibliothécaire moyennant une indemnité de 75 francs par an, et tous les habitans, en payant 1 shilling par trimestre, jouissent du droit d'abonnement.

Chemin faisant, l'auteur sème quelques épisodes champêtres agréablement racontés. Telle est une partie de pêche sur les bords de la petite rivière qui traverse le parc, telle aussi une visite à la vieille ville de Winchester, capitale du Hampshire, célèbre par sa cathédrale, où sont ensevelis des rois d'Angleterre. Plusieurs personnages peints avec finesse animent le récit et achèvent de montrer dans tous ses détails l'intérieur d'une famille anglaise

vivant à la campagne. Ce qui revient toujours, parce que c'est le véritable sujet, c'est le spectacle de ce village où tant d'institutions utiles, créées spontanément, forment entre tous les habitans des liens étroits et confondent en quelque sorte les conditions. Lynmore n'est pas sous ce rapport un village privilégié; ce qu'on y trouve se reproduit sur presque tous les points de l'Angleterre. Partout la classe supérieure travaille avec dévouement à secourir le peuple, à l'instruire, à le moraliser, et partout le peuple, relevé à ses propres yeux par ces associations où il contribue lui-même à son bien-être, se montre reconnaissant pour cette bienfaisance ingénieuse.

Plein d'une juste admiration pour ce qu'il a sous les yeux, notre Français jette de temps en temps un coup d'œil sur son propre pays et regrette de n'y rien voir de pareil : observation juste à beaucoup d'égards, mais qui n'est pas exempte d'exagération. Il est fort louable assurément de nous montrer ce qui peut être pour nous en Angleterre un bon modèle à suivre; mais il ne faudrait pas en conclure que nous manquions nous-mêmes de semblables exemples, et surtout il serait injuste d'accuser les classes aisées. Les institutions de bienfaisance ne manquent pas à la France, Dieu merci, et si elles n'y ont pas pris tout à fait le même développement qu'en Angleterre, notamment dans les campagnes, c'est qu'elles n'y rencontrent point partout les mêmes conditions. Rien n'est plus délicat et plus difficile que la comparaison entre deux pays qui se ressemblent si peu; les mêmes mots n'y représentent pas toujours les mêmes choses.

Le théâtre et les personnages, tout est différent. Les paroisses anglaises sont en général un peu plus petites que nos communes, et beaucoup plus peuplées. La campagne proprement dite a plutôt moins d'habitans, mais le bourg ou village où se réunit la population agglomérée a presque partout l'importance de nos chefs-lieux de canton. On y exerce tous les métiers et tous les petits commerces. Les simples journaliers gagnent des salaires doubles des nôtres, et les artisans, les petits commerçans, ayant plus de pratiques, font plus de bénéfices. On s'en aperçoit au premier abord à l'air de propreté des habitations, même les plus humbles. Des fleurs et des plantes grimpantes ornent l'extérieur; l'intérieur contient un petit mobilier commode et bien tenu. Entrez à l'heure du repas : vous trouverez un ordinaire modeste, mais sain, un peu de viande, des pommes de terre, du pain blanc, du laitage, de la bière, du thé. Tout devient plus facile avec une population ainsi condensée qu'avec une population aussi rare et aussi dispersée que la nôtre.

Ce qui diffère le plus, c'est la distribution de la propriété. En Angleterre, toutes les terres de la paroisse appartiennent à un petit nombre de familles, et, comme elles rapportent en moyenne deux fois plus qu'en France, les principaux possesseurs jouissent d'un revenu considérable. Chez nous, une portion notable du sol appartient à une foule de petits cultivateurs, une autre portion forme le lot des propriétaires moyens, qui s'élèvent à peine au-dessus des premiers; ceux qui passent pour riches ont de 5 à 10,000 fr. de revenu, abstraction faite des exceptions, et, s'il s'en trouve deux de ce genre dans une commune, c'est beaucoup. Heureux quand ces revenus, si faibles qu'ils soient, ne sont pas réduits encore par des charges hypothécaires! Rarement d'ailleurs les propriétaires tiennent au sol par de pro-

fondes racines, et les nombreuses mutations que révèlent les recettes de notre enregistrement montrent qu'il y en a peu d'héréditaires.

On chercherait donc vainement dans les trois quarts de nos communes l'équivalent de M. Mason comme situation de fortune, et quand par hasard il y en a un, il a besoin de beaucoup de vertu pour y rester. M. Mason et ses pareils n'ont pas de maison à Londres; ils trouvent chez eux, avec leurs parens et leurs voisins, tous les agrémens de la vie, ceux du moins qu'on estime en Angleterre, où l'on n'a pas autant qu'en France le goût des spectacles et des réunions bruyantes. L'usage commande chez nous aux gens riches de passer l'hiver à Paris; les eaux, les bains de mer, les voyages prennent une grande partie de l'été, et il reste bien peu de temps et d'argent pour la campagne. Quant aux propriétaires de second et de troisième ordre, ils cherchent presque tous à se loger dans des fonctions publiques ou à exercer des professions libérales qui les éloignent de leurs domaines, et on ne saurait trop leur en faire un reproche, car ils en ont besoin.

Non-seulement la richesse manque, mais l'indépendance. En Angleterre, le plus riche propriétaire de la paroisse réunit dans ses mains tous les pouvoirs. Les familles secondaires se groupent autour de lui et recherchent son alliance; les terres sont occupées par des fermiers *at will* ou à volonté qui dépendent de lui ou des siens. En France, il arrive souvent que, sur deux familles plus aisées que les autres, l'une appartient à l'ancienne noblesse et l'autre à la bourgeoisie nouvelle : de là des divisions et des rivalités. Puis il faut compter avec le conseil municipal, élu par le suffrage universel, avec le maire, qui se montre jaloux de son autorité, avec le juge de paix, qui siége au chef-lieu de canton, avec le sous-préfet, qui administre au chef-lieu d'arrondissement, avec le préfet, qui règne au chef-lieu de département. Le curé et l'instituteur sont presque toujours en Angleterre à la nomination du seigneur du lieu; en France, ils relèvent tous deux d'autorités lointaines : d'un côté tout est réuni, de l'autre tout est divisé.

Malgré ces obstacles, il se fait chez nous beaucoup de bien, beaucoup plus que ne paraît le croire notre exilé, que les amertumes de sa position rendent un peu injuste. Le bien ne se fait pas exactement par les mêmes moyens; mais chaque nation a son génie. L'instruction primaire, par exemple, est donnée en vertu d'une loi, et ce qu'on perd en spontanéité se regagne par le caractère de généralité et de persévérance qui résulte d'une prescription légale. Il faut bien que ce système ait ses avantages, puisque le gouvernement anglais a voulu s'en inspirer : le parlement a voté depuis peu un fonds spécial pour les écoles populaires. En fait, nous sommes un peu en avance sur les Anglais pour l'instruction primaire, et nous le devons à la loi de 1833. Si sur beaucoup d'autres points nous sommes en arrière, il faut en chercher la cause principale dans les secousses politiques qui viennent de temps en temps tout remettre en question. L'Angleterre n'a pas eu dans son histoire une interruption de civilisation comme notre période révolutionnaire.

Quel est celui des deux peuples qui a le moins de pauvres? Question délicate que je ne prétends pas trancher ici. Je suis loin de m'associer aux vieilles déclamations qui courent sur le paupérisme anglais. Je crois que

l'Angleterre est en voie de se débarrasser de cette plaie, qu'on lui reproche depuis si long temps. Je sais que la condition générale des classes ouvrières y est meilleure que chez nous, parce que la nation entière est plus riche et le travail plus productif. Néanmoins, cette supériorité de richesse qui tient toujours à la même cause, l'absence de révolutions, mise de côté, on trouve dans la concentration de la propriété une cause endémique d'indigence pour une portion considérable de la population. Pour réparer cette extrême inégalité, il faut dans la classe privilégiée une libéralité qui n'est point partout aussi nécessaire. Si la nation était moins riche et la bienfaisance moins active, les pauvres seraient plus nombreux et plus malheureux en Angleterre que chez nous, parce que la propriété du sol leur échappe. Il faut bien encore qu'on s'en soit aperçu, puisque des sociétés se sont formées pour acheter des maisons et des jardins aux ouvriers sur leurs épargnes. On vante avec raison les précautions prises pour relever à leurs propres yeux les assistés anglais; mais, pour soutenir la dignité personnelle, rien ne vaut le sentiment de la propriété. Il y aura toujours, quoi qu'on fasse, une grande différence entre recevoir un secours, si bien donné qu'il soit, et n'en avoir pas besoin.

La charité se fait plus savamment en Angleterre, elle ne se fait pas avec plus de dévouement. La charité procède avant tout d'une inspiration religieuse. Je ne veux dire aucun mal du culte protestant, les peuples protestans comptent parmi les plus moraux et les plus libres de l'Europe; mais enfin, quand il s'agit de charité, le culte catholique a fait ses preuves. L'Angleterre n'a rien de supérieur à notre société de Saint-Vincent-de-Paul. Que dire de l'œuvre de Saint-François-Xavier, de la société de Saint-François-Régis, de l'œuvre du Bon-Pasteur, et de tant d'autres? Sans sortir de son pays, l'exilé français aurait pu suivre plus d'une charmante jeune fille au chevet des pauvres malades et s'associer en secret à plus d'une bonne œuvre. Il y a peu de jours que, dans une séance publique de l'Académie française, en présence de l'auditoire le plus brillant et le plus poli du monde entier, une voix éloquente racontait quelques-uns de ces traits de vertu qui s'accomplissent sans nombre dans l'obscurité, et cette fête de la bienfaisance se renouvelle tous les ans.

Dans un livre qui a obtenu un vrai succès, et qui l'a mérité, malgré quelques écarts de langage, les *Conseils spirituels pour la belle saison à la Campagne,* M. l'abbé Bautain s'adresse en ces termes à tout propriétaire aisé qui habite les champs une partie de l'année : « Vous avez des voisins qui sont plus près de vous que les habitans des châteaux d'alentour; ce sont les gens de votre village, dont plusieurs sont dans l'indigence, et quelques-uns malades, et incapables par l'âge et les infirmités de gagner leur vie. Ceux-là sont votre prochain plus que personne, parce qu'ils souffrent sous vos yeux. Pour aider efficacement vos pauvres, il faut les connaître, et pour les connaître il faut les voir. Il faut aller de temps en temps dans leurs chaumières, et causer avec eux, avec leurs femmes et leurs enfans. Il vous en coûtera peut-être un peu, surtout en commençant, d'aller dans les logemens des pauvres; mais quand vous aurez vaincu la première répugnance, vous y trouverez une grande jouissance, que le monde, avec tous ses plaisirs, ne vous donnera jamais. » Cela même n'est pas toujours néces-

saire, et quiconque a vécu un peu dans nos campagnes appauvries sait que, pour faire un bien immense autour de soi, il suffit de résider et de donner du travail, pourvu qu'on donne en même temps l'exemple d'une vie honnête et régulière.

Dans *la Vie de village en Angleterre,* un des interlocuteurs du Français exilé lui dit : « L'Angleterre ne doit sa sécurité qu'aux rapports bienveillans qui existent entre les différentes classes de la société. Pour que ce sentiment subsiste et se fortifie, il faut que la classe élevée ne s'enferme pas dans son égoïsme; elle aussi a ses devoirs à remplir, qui sont d'aller au-devant des classes ouvrières et de leur tendre une main amie. Si vous alliez au-devant de votre peuple avec un véritable amour, vous en seriez bientôt compris. Du reste, vous n'avez pas de choix à faire, et tout me fait craindre que vous ne soyez placés entre la nécessité de changer complétement vos relations de classe à classe, ou d'être incessamment menacés de convulsions sociales. » Il y a là un conseil et un jugement; le conseil est excellent, mais le jugement ne me paraît pas aussi sûr. C'est en Angleterre, ce n'est pas en France qu'il peut être nécessaire de *changer complétement les relations de classe à classe;* c'est tout au plus si nous avons des classes parmi nous, tant elles se fondent les unes dans les autres par des nuances imperceptibles. Voyez l'armée, qui est l'image de la société : peut-on dire que la distance entre le soldat et l'officier soit la même dans les deux pays? ne donnons-nous pas dans notre armée le plus grand exemple d'égalité et de fraternité qui soit au monde? Il faut faire sans doute de nouveaux pas dans cette voie, et encore une fois le conseil est bon, mais ne serait-ce pas à nous de le donner au moins autant que de le recevoir?

Il est vrai que l'Angleterre vit dans une parfaite sécurité, et que les convulsions sociales n'ont pas cessé de nous étreindre. A qui la faute? Est-ce à la *classe élevée,* comme dit M. Norris? Il faudrait savoir d'abord ce qu'il faut entendre par *classe élevée* dans un pays de suffrage universel qui ne reconnaît aucune sorte d'aristocratie, et qui envoyait naguère de simples ouvriers siéger dans son assemblée souveraine. Est-ce de la classe riche qu'il s'agit? Elle a en effet de grands reproches à se faire pour sa passion désordonnée de luxe et de plaisir; mais elle est si peu nombreuse et la richesse y passe si vite qu'elle compte pour bien peu dans notre société. Le mal le plus profond n'est pas là, il est dans les illusions révolutionnaires qui exaltent beaucoup d'imaginations et dont le bon sens national a préservé nos voisins. Malgré les associations charitables, les excellentes *lectures,* les écoles du dimanche, les *workhouses,* bien peu de nos ouvriers aimeraient mieux vivre en Angleterre qu'en France. Pour un exilé imaginaire qui a compris l'Angleterre, combien en est-il qui ne l'ont vue que pour la calomnier?

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à apprendre pour nous dans *la Vie de village en Angleterre?* Bien loin de là. Nous avons deux grandes maladies sociales, l'esprit révolutionnaire et l'excès de centralisation. L'esprit révolutionnaire ne peut s'user que par le temps, par le sentiment de l'impuissance et de la folie de ses tentatives. A chaque secousse, la richesse publique décroît, et avec elle le bien-être de la population tout entière. Ces expériences portent avec elles leur enseignement. Quant à l'excès de cen-

tralisation, de réglementation, l'auteur de *la Vie de village* a touché parfaitement juste. Voilà bien une des principales causes de notre infériorité, et on ne saurait trop nous inviter à y porter remède. Nous n'arriverons jamais au même degré de liberté locale que les Anglais ; mais sans aller précisément jusque-là, ce qui ne serait ni possible ni utile dans les conditions générales de notre société, il y a beaucoup à faire pour renfermer dans de plus justes limites la puissance envahissante de l'état. Nous ôterons ainsi à l'esprit révolutionnaire une de ses plus redoutables armes, et nous travaillerons doublement à notre développement économique et moral.

Que la centralisation diminue donc, et nous verrons fructifier dans nos campagnes bien des germes qui restent aujourd'hui inféconds. On ne demande pas mieux généralement; tous les regards se portent volontiers vers la vie rurale après tant de déceptions et d'agitations stériles. Nous ne sommes pas tout à fait aussi loin des mœurs anglaises que nous le croyons nous-mêmes. Dans celles de nos provinces qui rivalisent de richesse avec l'Angleterre, on pourrait déjà signaler plus d'un village qui ne le cède en rien à l'heureux village de Lynmore, quoiqu'il se compose d'élémens très différens. Seulement ce qui fait en France l'exception est en Angleterre la règle : voilà la proportion qu'il faut changer. Plus nous nous rapprocherons de ces mœurs, plus nous nous sentirons fortifiés. L'auteur aimable et bienveillant de *la Vie de village* y aura certainement contribué en nous initiant à tous les détails de cette puissante organisation rurale qui fait la force de son pays. Que ce soit son honneur et sa récompense!

L. DE LAVERGNE.

L'ABBÉ DUBOIS. [1]

Il y aurait dans les annales du monde un chapitre qui pourrait être considérable et qui ne laisserait pas d'être piquant et curieux, ce serait celui des personnages perdus de réputation et des vicissitudes de leur renommée. Ce sont des personnages assez nombreux encore, communs à tous les pays, qui se succèdent par intervalles, semblent résumer les vices de leur temps et laissent un retentissement équivoque. Méritent-ils absolument cette mauvaise renommée qu'ils se sont faite ou qu'on leur a faite? La vérité est que souvent il s'est formé sur eux, dès le premier jour qu'ils sont entrés dans l'histoire, comme un jugement instinctif et sans appel, comme une légende de témoignages contemporains, et à les voir passer dans la galerie humaine, ils semblent en quelque sorte inattaquables dans la singulière majesté de leur mauvaise réputation comme d'autres dans la majesté de leur renom de vertu, si bien que toute tentative pour changer l'opinion en leur faveur, pour relever leur nom, paraît toujours une ironie ou une fantaisie paradoxale. Il a été donné à notre temps d'essayer de ces réhabilitations qui ne sont pas toujours sérieuses, mais qui naissent aussi quelquefois d'une étude plus approfondie, d'un sentiment tardif de justice ou d'une vue plus éclairée, plus libre, du mouvement des choses et des hommes. Une des réhabilitations les plus difficiles en France est assurément celle du

(1) *L'Abbé Dubois, premier ministre de Louis XV, d'après des papiers inédits*, par M. le comte de Seilhac, 2 vol. in-8°, chez Amyot, 1862.

cardinal Dubois. Voilà, si je ne me trompe, ce qu'on peut appeler une de ces mauvaises réputations bien établies, universellement acceptées. Que n'a-t-on pas dit et que n'a-t-on pas cru de ce personnage mal famé qui, un jour de l'année 1672, partait de sa petite ville de Brives la bourse vide, le cœur léger, l'esprit vif et ambitieux, pour arriver chemin faisant aux premières dignités de l'état comme à la première dignité de l'église, et qui a fini par expier sa fortune sous les mépris de l'histoire! Précepteur et conseiller du duc d'Orléans qui fut le régent, il aurait été le bouffon, le vil complaisant des débauches de son élève et de son maître; abbé, il aurait dégradé son caractère par l'indignité de sa vie et de ses mœurs; premier ministre, il se serait fait pensionner par le roi d'Angleterre. On l'a, je crois, accusé de tout, excepté d'être cruel et de n'être pas homme d'esprit, et la robe rouge de cardinal ne l'a pas sauvé. Il s'arrangea si bien pendant sa vie qu'à sa mort, tout prince de l'église qu'il était, il put à peine obtenir un tombeau à Saint-Roch, un tombeau inavoué qui n'est plus qu'un monument avec une inscription effacée où l'on ne distingue point le nom du cardinal. Sous le dernier règne, son image fut bannie d'une galerie de portraits des personnages qui furent autrefois les hôtes du Palais-Royal. Sa ville natale seule lui est restée fidèle. Un jour, il y a vingt ans, elle demanda son tombeau : on le lui refusa. En un mot, l'opinion en est restée sur Dubois à cette impression d'un vrai diable en barrette qu'on ne peut honorer qu'en l'oubliant.

La destinée de l'abbé Dubois fut-elle donc de ne mêler que de grands vices à une habileté suffisante pour arriver à un grand pouvoir dans un temps de corruption? N'est-ce qu'un parvenu vulgaire, un coureur d'intrigues et un familier de débauches, furtivement introduit dans cette famille de cardinaux hommes d'état, entre Richelieu et Fleury? C'est ce que conteste M. le comte de Seilhac dans un livre qui semble fait pour remplacer le monument que la ville de Brives n'a pu élever au cardinal, et cette réhabilitation difficile, il l'a tentée à l'aide de lumières nouvelles, avec des documens manuscrits ou inédits, des lettres jusqu'ici inconnues de la Palatine, mère du régent, des papiers de la famille de Dubois, et enfin des mémoires de l'abbé d'Espagnac, compatriote du cardinal, homme de considération et de science, qui ne mourut qu'en 1781. C'est une œuvre sérieuse, bien intentionnée, appuyée sur des témoignages qui ont leur valeur et leur intérêt. Je ne sais si cette réhabilitation fera de Dubois un saint et un grand homme aux yeux de tout le monde. Dans la légende dont son nom est resté entouré, il est du moins des choses qui doivent disparaître comme des inventions apocryphes. Et d'abord il n'était pas né d'un apothicaire de Brives-la-Gaillarde, comme on le disait pour rabaisser sa naissance : son père était médecin, et il tenait par sa mère à une famille de noblesse du pays. Il y a aussi beaucoup à rabattre de cette vie de bohème qu'il aurait menée avant son élévation, tantôt passant par la domesticité, tantôt contractant des mariages clandestins et se signalant par toute sorte de bouffonneries. Dubois partait de Brives à seize ans, en 1672, pour venir profiter à Paris d'une bourse qui lui avait été accordée au collége Saint-Michel. C'est là qu'il fit sa philosophie et sa théologie, gagnant l'amitié du principal du collége, M. Faure, qui était vicaire-général de l'archevêque de Reims, et

c'est de là qu'il partit, poussé par son protecteur, pour être d'abord précepteur dans une famille, puis attaché au duc de Chartres, bientôt duc d'Orléans et plus tard régent de France. Quant au goût qu'il inspira au jeune prince, et qui servit si bien son ambition, il s'explique moins sans doute par des complicités honteuses ou des leçons licencieuses que par l'ascendant d'un esprit souple et habile. Il est difficile d'admettre que la Palatine, cette rude Allemande qui se désolait des précoces débauches de son fils, eût écrit à Dubois dans les termes où elle lui écrivait, comme le montrent les lettres publiées par M. de Seilhac, si elle eût vu en lui le corrupteur ou seulement le complaisant des excès du jeune duc. Il est vrai que la Palatine, elle aussi, appelait plus tard Dubois un diable et un coquin bon à pendre; mais c'était lorsque l'abbé avait aidé à ce qu'elle considérait comme une mésalliance, au mariage du duc de Chartres avec Mlle de Blois, fille de Mme de Montespan; c'était aussi lorsque Dubois, comme ministre, violait le secret des lettres qu'elle écrivait en Allemagne. Dans les premiers temps, elle ne lui témoignait que de la confiance et de l'amitié. Rien au reste n'était plus ingrat que ce rôle de précepteur confié à Dubois vis-à-vis d'un tel prince : il avait affaire à un naturel qui aspirait en quelque sorte toutes les corruptions de son temps et échappait à toute direction. Tout ce qu'on peut dire, c'est que s'il ne favorisa pas les inclinations de ce naturel, Dubois ne réussit pas à les refouler ou à les modérer; il s'accommoda avec elles, et en ce sens il en parut le complice; il en profita même, grandissant par l'élévation du duc d'Orléans à la régence, et devenant successivement secrétaire des conseils du roi, négociateur mêlé aux plus grandes affaires, premier ministre, archevêque de Cambrai à la place même où avait été Fénelon, cardinal et membre de l'Académie française!

Une fois entré dans la politique par la régence du duc d'Orléans et voyant s'ouvrir devant lui cet horizon nouveau, l'abbé Dubois n'était point homme à s'arrêter, et comme, à défaut d'une élévation morale peu commune de son temps, il avait une souple et fertile activité au service d'une ambition stimulée par ses succès mêmes, il se trouva prêt à tout, mettant la main aux finances, aux querelles intérieures du jansénisme, surtout d'abord aux négociations diplomatiques, qui ne furent jamais plus difficiles et plus troublées que dans les années qui suivirent le traité d'Utrecht. La fortune jetait en ce moment sur la scène publique deux hommes d'une origine également obscure, et parvenus tous deux, dans des pays différens, aux premières dignités de l'état et de l'église, Alberoni et Dubois : l'un, fils d'un jardinier de Plaisance, imagination ardente et rusée, voyant les complications de l'Europe, ne se faisant nul scrupule d'allumer des incendies, et cherchant dans la confusion à refaire la grandeur de l'Espagne en choisissant pour champ de bataille l'Italie, comme s'il eût eu dans les conditions du temps l'idée vague et prématurée d'un certain affranchissement de son pays natal; l'autre, fils d'un médecin de Brives, moins hardi et moins fécond en conceptions extrêmes, mais d'un esprit sagace, mesuré, quoique résolu aussi dans ses vues, tenant tête à son bouillant émule d'Espagne en démasquant les plans d'agitation qu'il ourdissait jusqu'en France contre le régent, et faisant face à ses tentatives de perturbation européenne avec autant de sang-froid que de vigueur, au risque de séparer momentanément

les causes de la France et de l'Espagne. Dans ce grand trouble de tous les intérêts et de toutes les relations qui suivit le traité d'Utrecht, Dubois comprit que la paix était une nécessité pour la France, et que pour la maintenir il fallait chercher un point d'appui en Angleterre. Dans un intérêt de paix, il fut l'un des promoteurs et le principal négociateur de l'alliance anglaise, système qui a reparu plus d'une fois depuis dans la politique. Si l'on cherche en effet les origines et les traditions de l'alliance anglaise dans le sens moderne, Dubois apparaît comme un des ancêtres de cette idée. Dubois eut raison d'Alberoni, qui s'en alla vivre dans la disgrâce et l'exil, abandonné du roi d'Espagne, qui l'avait fait premier ministre, et du pape, qui l'avait fait cardinal, tandis que le fils du médecin de Brives mourait en 1723 dans la plénitude de son pouvoir. Une chose est certaine, c'est que, dans sa carrière d'homme d'état, Dubois n'a pas fait tout le mal qu'on lui a prêté, et qu'il a fait du bien qu'on a dissimulé ou défiguré, restant d'ailleurs humain et bienveillant. Et cependant on sait où en est restée l'opinion sur son compte. Ses ennemis ont triomphé, de son vivant et après sa mort, de celui qui triompha de tout pour lui-même. On peut dire qu'il a épuisé toutes les grandeurs humaines sans arriver à la considération qu'il cherchait. Voilà le problème, plus moral encore que politique, qui se dégage de cette existence singulière, aussi bien que de ce livre où l'auteur, M. de Seilhac, avec une conviction raisonnée, avec des documens nouveaux, fait éclater une fois de plus cette disproportion entre le grand rôle d'un homme et la réputation qu'il laisse. M. de Seilhac peut n'être que juste sur certains points, et il éclaire plus d'une partie de la vie de Dubois. Si le cardinal reste encore si difficile à réhabiliter complétement, c'est qu'avec des talens réels, sans être un parvenu vulgaire ni un bouffon, il lui arriva trop souvent de faire de la politique une intrigue, de mêler son ambition personnelle à ses calculs de gouvernement, et d'intéresser tous les appuis extérieurs ou intérieurs à sa propre élévation; c'est qu'il pourrait bien rejaillir sur lui quelque chose de ce mot que Voltaire disait de l'abbé Mongaut : « Il ignorait que c'est par le caractère, et non par l'esprit, que l'on fait fortune. » Et pour ces politiques qui deviennent les conducteurs des hommes, faire une véritable fortune, ce n'est pas seulement avoir le succès du jour, le crédit que donnent les honneurs et les dignités, c'est s'assurer une place durable dans l'estime et dans le souvenir du monde.

CH. DE MAZADE.

Nouveaux Essais de Politique et de Littérature, par M. Prévost-Paradol (1).

Dans un temps où les conditions intellectuelles se sont si profondément transformées avec la société tout entière, il y a un phénomène qui trompe bien souvent. Parce que le domaine de la vie littéraire s'est prodigieusement étendu, parce que le nombre des œuvres et de ceux qui se servent d'une plume s'est singulièrement multiplié, on est tenté de croire que l'art est devenu plus facile et qu'il y a plus d'écrivains qu'il n'y en eut jamais. C'est la plus étrange des illusions. Il n'est pas plus facile aujourd'hui qu'autrefois d'être un écrivain véritable. Au milieu de toutes ces applications

(1) 1 volume in-8°, chez Michel Lévy, 1862.

nouvelles de l'intelligence qui créent une apparence trompeuse, le secret de l'art n'est point devenu le partage de tout le monde, et le talent vrai, sérieux, est toujours une chose exceptionnelle et rare. Entrer dans les mêlées du temps avec un esprit armé d'instruction et de goût, avec une manière de parler et de sentir indépendante, avec une raison ferme et vive qui ne s'égare pas au sein des dispersions du jour, avec un amour juste et sincère des lettres uni à un sentiment politique très aiguisé, c'est là ce qui peut faire un écrivain véritable, un publiciste d'élite. C'est l'assemblage de ces qualités qui fait le charme et l'intérêt de ces pages que M. Prévost-Paradol lie en faisceau sous le titre d'*Essais nouveaux de politique et de littérature*. C'est sa moisson des derniers temps. L'unité n'est point certes dans la combinaison de fragmens si divers, écrits sur des sujets le plus souvent fournis par les circonstances; elle est dans le mouvement d'un esprit brillant et fin qui va de la révolution française, de Tocqueville ou de Macaulay, à Aristophane, à Spinoza ou à la duchesse de Bourgogne, parcourant toutes les sphères en gardant toujours sa séve, son originalité et sa bonne grâce. Écrire des pages de tous les jours en y laissant le reflet qui les fait survivre, l'éclair de sentiment et de raison qui les colore, c'est là justement la marque de l'écrivain véritable qui se retrouve même dans des fragmens.

Les *Essais* de M. Prévost-Paradol sont d'un esprit vif, dégagé et courant, qui ne se perd pas dans les spéculations et dans les systèmes; il exprime plutôt sur toute chose et sous une forme rapide ce sentiment éclairé et naturel qu'on croit presque avoir éprouvé parce qu'il devrait être celui de tout le monde, de tous ceux qui pensent et qui sentent. Un des caractères de l'écrivain, on le lui a dit et il le dit lui-même, c'est qu'il ne sépare pas la politique de la littérature. C'est en homme formé à l'amour des lettres et toujours retenu par ce cher lien des premières études, des premières préférences, qu'il aborde la politique, qu'il se mêle aux polémiques du temps. On sent en lui le lettré à l'élégance correcte de son langage, à la souplesse ingénieuse de ses mouvemens et de son ironie, comme aussi, lorsqu'il semble n'être qu'un critique, un analyste littéraire, on sent toujours l'esprit libéral noblement préoccupé de tout ce qui s'agite autour de lui, des destinées morales et politiques d'une société cherchant la liberté à travers les révolutions. Même quand M. Prévost-Paradol revient vers l'antiquité et trace une série d'esquisses sur Aristophane, Démosthène, Xénophon, Sénèque, c'est toujours le contemporain qui voit son siècle à travers les siècles écoulés, un contemporain libéral et lettré. De là le tissu élégant et ferme de ces fragmens où il y a quelquefois de l'émotion, souvent de l'ironie, et toujours une jeunesse grave qui ne se désintéresse pas du mouvement du monde dans les frivolités de la littérature, qui se sert d'une sérieuse culture littéraire comme d'une arme de plus dans la politique. Par tous les dons de son talent, l'auteur des *Nouveaux Essais* est assurément un de ceux qui sont le mieux faits pour intéresser et charmer les esprits en les éclairant.

CH. DE MAZADE.

PUBLICATIONS MUSICALES DE L'ALLEMAGNE (1). — Il faut le dire bien haut, l'Allemagne est la terre classique des pieux souvenirs, le pays où l'on cultive avec le plus d'amour le culte des grands maîtres qu'elle a enfantés. A Vienne, Munich, Prague, Dresde, Berlin, à Leipzig surtout, on exécute non-seulement les œuvres capitales de Bach, d'Haydn, Mozart, Beethoven, Spohr, Mendelssohn, mais on écrit leur vie et l'on commente tout ce qu'ils ont produit avec un soin admirable. Il n'existe nulle part un livre plus intéressant que la *Vie de Mozart* du professeur Jahn, publiée il y a quelques années par la maison Breitkopf et Haërtel de Leipzig. Cette même maison a mis en vente, depuis un an, une édition admirable de l'œuvre de Beethoven. Cette édition modèle, la plus complète qui ait jamais existé, puisqu'elle renferme des compositions tout à fait inconnues jusqu'ici, sera un digne monument élevé au sublime symphoniste. Il en a déjà paru quatorze livraisons, qu'on peut se procurer à Paris, et que je recommande à tous les vrais amateurs de la grande musique. Les mêmes éditeurs viennent de publier un *Catalogue chronologique et thématique de l'Œuvre de Mozart,* accompagné de notes et d'éclaircissemens par le docteur Louis Ritter de Koëchel. C'est un grand volume de cinq cent-cinquante pages, précédé d'une préface où l'auteur, M. de Koëchel, explique le but de son travail et indique les sources de ses renseignemens sur la date et le lieu où Mozart a composé chacune de ses productions, en sorte qu'en consultant ce volume, qui est très bien imprimé, on sait que le premier morceau qu'ait produit Mozart enfant, c'est un petit trio en menuet pour clavier, écrit en 1761 à Salzbourg, et qu'il a terminé sa courte et glorieuse vie par le fameux *Requiem* dont l'histoire est tout un roman. On n'ignore pas que Mozart n'a pas eu le temps d'achever cette composition sublime, dont plusieurs morceaux ont été faits par Süssemayer, élève et ami du maître. Je ne saurais trop louer l'ouvrage de M. de Koëchel, qui me paraît être un véritable chef-d'œuvre d'exactitude et d'érudition. P. SCUDO.

Le jugement que nous avons porté sur la conduite de don Juan Ruiz de Apodaca, comte du Venadito, avant-dernier vice-roi d'Espagne au Mexique, dans une récente étude sur le Mexique (2), a soulevé quelques observations auxquelles nous croyons devoir répondre. C'est le petit-fils du vice-roi, don Gabriel y Ruiz de Apodaca, qui a pris la peine de nous écrire de Séville. Nous croyons que, dans sa légitime jalousie pour l'honneur du nom qu'il porte, don Gabriel y Ruiz de Apodaca s'est exagéré la portée qu'avaient nos critiques. Nous n'avons pas manqué en effet de rendre justice au caractère conciliant et humain que don Juan de Apodaca, son père, sut imprimer à son administration, qui a présenté en cela un contraste frappant avec celle de son prédécesseur. Il fit tous ses efforts pour arrêter l'effusion du sang, calmer les esprits et ranimer le travail. Il y réussit à un degré marqué. Sous son administration, l'exploitation des mines, qui est la

(1) *OEuvre de Beethoven* et *Catalogue de l'œuvre de Mozart*, publiés à Leipzig, 1862.
(2) *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1862.

principale industrie du pays, se releva de l'abaissement qu'elle avait éprouvé pendant la période antérieure. La plupart des guérillas se soumirent, et je n'avais pas manqué de faire remarquer qu'il n'en restait plus que quelques-unes, sous la conduite de Guerrero, dans l'asile impénétrable que leur offraient les montagnes de la *Tierra-Caliente*, au sud du pays. Quant aux termes dans lesquels le comte du Venadito informa de ces résultats heureux le gouvernement de la métropole, j'ai pu les trouver excessifs, sans rabaisser pour cela les mérites du vice-roi.

Il est un autre point sur lequel porte la réclamation du petit-fils du vice-roi. M. de Apodaca s'était-il proposé, d'accord avec Ferdinand VII, d'organiser un mouvement contre la constitution des cortès après qu'elle eut été proclamée une seconde fois au Mexique, de même qu'en Espagne en 1820, afin d'offrir un asile à Ferdinand VII, dont la couronne était fort compromise dans la Péninsule? et le corps d'armée qu'il avait placé sous les ordres d'Iturbide avait-il cette mission? Deux historiens l'ont dit, M. Ward et M. Lucas Alaman. Ce dernier ne laisse pas ignorer cependant que la famille Apodaca repousse cette assertion, et qu'elle soutient que la lettre écrite à cet effet par Ferdinand VII au vice-roi ne parvint pas à sa destination. C'est un sujet sur lequel la discussion de l'histoire reste ouverte. Un royaliste zélé comme l'était M. de Apodaca ne se serait pas déshonoré par une pareille tentative. D'une part il était très permis de prévoir le cas où Ferdinand VII s'estimerait heureux de s'enfuir de la Péninsule, et d'autre part il y avait toute raison de croire que le régime de la constitution de 1812 ferait perdre le Mexique à l'Espagne. Attaché comme il l'était à son souverain, et avec le désir qu'il éprouvait naturellement de conserver le Mexique à l'Espagne, le vice-roi Apodaca a pu former le dessein de parer à ces deux événemens en préparant un trône pour Ferdinand VII à Mexico.

Nous n'éprouvons aucune difficulté ni aucun embarras à reconnaître que le vice-roi Apodaca a laissé dans sa patrie des souvenirs fort honorables. On citait ses opinions avec honneur cette année même à la tribune du congrès espagnol. Sa ville natale, Cadix, a donné son nom à une de ses principales promenades, et par un décret de 1852 il a été décidé qu'il y aurait toujours dans la marine royale un navire portant ce nom. Nous sommes heureux de constater tous ces témoignages de respect rendus spontanément à la mémoire du comte du Venadito, surtout si sa famille doit voir dans cette constatation l'expression de l'opinion que nous nous sommes faite de cet ancien dignitaire.

MICHEL CHEVALIER.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE ET UNIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXIIe ANNÉE.

SEPTEMBRE — OCTOBRE 1862

Livraison du 1er Septembre.

Livraison du 15 Septembre.

O.K. Gm.

Livraison du 1er Octobre.

Livraison du 15 Octobre.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, 7 rue Saint-Benoît.

